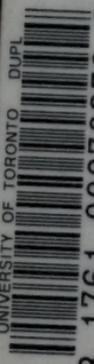


UNIVERSITY OF TORONTO DUPL



3 1761 00370276 8

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

3330 I
37
A Monsieur Henri Lac
En souvenir de son père

~~Facsimilé~~

TROIS ANS

A

LA COUR DE PERSE



Phot. Pirou.

DOCTEUR FEUVRIER

DOCTEUR FEUVRIER

MÉDECIN PRINCIPAL DE 1^{re} CLASSE EN RETRAITE
ANCIEN MÉDECIN-CHEF DE S. M. NASR ED DIN CHAH

TROIS ANS

A

LA COUR DE PERSE



*4 planches en couleur, 4 cartes, 1 plan
et 79 illustrations
d'après des photographies inédites
et des croquis de l'auteur*

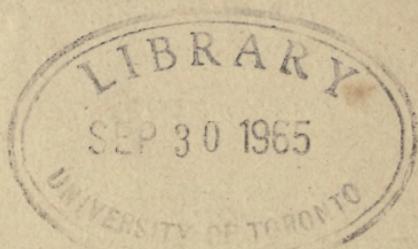


PARIS
F. JUVEN, EDITEUR

10, RUE SAINT-JOSEPH, 10

Tous droits réservés.

DS
258
F48



1011070

AVANT-PROPOS

Attaché plusieurs années à la personne du chah de Perse Nasr ed Din, j'ai pu, témoin de sa vie journalière, voir quantité de choses forcément étrangères non seulement à tout voyageur, mais à toute personne résidant même longtemps dans le pays.

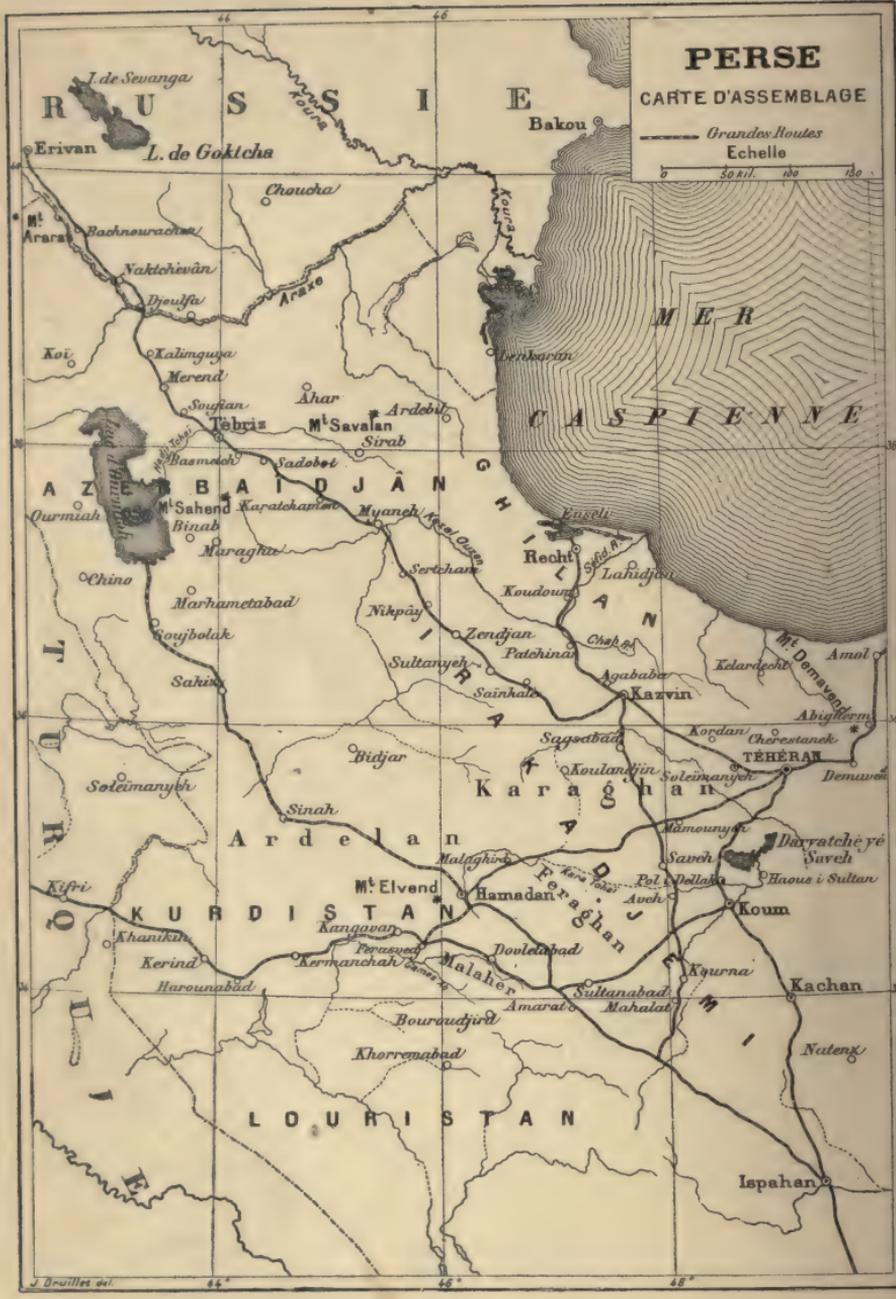
De là cette relation que je publie aujourd'hui et qui est faite tout spécialement au point de vue de ces choses étrangères aux autres.

On aura ainsi une peinture au moins entièrement véridique de ce qu'est l'existence d'un chah de Perse, et telle est l'immutabilité d'esprit des Orientaux, que, malgré l'infiltration des idées modernes, cette existence est sensiblement la même que celle qu'ont menée

les ancêtres et celle que mèneront des siècles encore les arrière-petits-fils, — si la Perse reste la Perse.

Il me paraît à peine utile de dire que dans ces notes écrites au jour le jour, quelle que soit leur précision, je garde le respect le plus absolu du secret professionnel, comme aussi la reconnaissante déférence que je dois à Sa Majesté Nasr ed Din Chah, qui aux qualités d'un souverain à intelligence ouverte joignait celles d'un homme excellent et, en particulier, essentiellement bienveillant pour moi en toutes circonstances.

Si ces pages de mes carnets ont l'heureux sort d'ajouter une pierre à l'édifice, déjà important, constitué pour la description et l'histoire de la Perse par les nombreux travaux des différentes époques, je n'aurai plus qu'à souhaiter qu'elles intéressent le lecteur.



TROIS ANS A LA COUR DE PERSE

CHAPITRE PREMIER

DE FRANCE EN PERSE, A LA SUITE DE S. M. LE CHAH
NASR ED DIN

Si la relation du voyage fait en Europe par Nasr ed Din Chah en 1889 est jamais publiée, on y lira ces lignes, dont je dois la traduction à l'obligeance du premier interprète de Sa Majesté : « Notre médecin-chef Tholozan nous a présenté M. Feuvrier, jeune médecin militaire français, qui a longtemps servi le prince de Monténégro. Il était en uniforme et avait l'air à la fois martial et agréable. Comme Tholozan veut rester à Paris, il nous recommande ce docteur pour le remplacer auprès de notre personne. Nous agréons sa demande. »

En effet, présenté au chah de cette façon, le 1^{er} août 1889, après avoir été mis à sa disposition par le ministère des Affaires étrangères (1), Sa Majesté me

(1) Dès le 29 juin, le ministre des Affaires étrangères — dont je dépendais encore, à peine de retour d'une pareille mission au Monténégro — m'avait avisé que j'allais être attaché à la personne de S. M. le chah de Perse.

tendit la main et, le sourire aux lèvres, me dit en français ces quatre seuls mots : « Vous êtes mon médecin. » Et voilà pourquoi je suis aujourd'hui en route pour la Perse, à la suite de Sa Majesté iranienne.

10 août 1889. — Paris laissé en pleine Exposition, nous suivons la ligne de Belfort.

A Gretz, une jeune fille vient offrir des journaux au chah, qui en choisit deux illustrés et donne une pièce d'or en échange.

Une foule compacte entoure la gare de Troyes ; des gamins emplissent les arbres, il y en a même d'échelonnés le long des poteaux du télégraphe ; et tout ce monde est en joie et crie : « Vive le chah ! » jusqu'à notre disparition.

Le chah, quoique habitué aux manifestations sympathiques des Parisiens, est agréablement surpris par ce spectacle auquel il ne s'attendait pas ; il perd son sérieux et rit de bon cœur en voyant la gymnastique de cette fourmilière d'enfants.

Nous sommes en pleine campagne, brusquement le train s'arrête ; les employés inquiets vont et viennent vivement en regardant chaque compartiment ; tout le monde est aux portières, se demandant ce qui est arrivé. C'est le favori, le jeune Aziz es Sultan, qui, en s'amusant ou par malice, a fait fonctionner le signal d'alarme.

A Vesoul, pendant une courte halte, j'ai la satisfaction d'embrasser des parents venus de Saulx, le village où je suis né, me faire leurs adieux. Ils pensent bien ne plus me revoir : pour eux, la Perse est « au

bout du monde », comme ils ont coutume de dire.

Un dîner nous est servi à la gare de Belfort, après quoi nous reprenons notre train au milieu de la nuit et passons par la Suisse pour nous rendre à Bade, où nous arrivons à onze heures du matin.

Le chah, de cœur avec nous, n'a pas voulu traverser la moindre parcelle d'Alsace et entrer en Allemagne par cette terre française.

Cette première journée de route ne s'est pas mal passée, elle me fait bien augurer de celles qui vont suivre. Nous étions quatre dans le même compartiment. Mes trois compagnons, deux chambellans et un secrétaire de légation, parlant tous français, se sont montrés d'une grande amabilité. Les généraux Aboul Hassan Khan et Ahmed Khan sont deux jeunes Kurdes aux cheveux et aux yeux noirs, caractéristiques de leur origine ; l'un a l'esprit enjoué, l'autre est plutôt sérieux ; amis intimes, ils rivalisent de zèle et de dévouement au service de leur souverain en qualité de chambellans. Mirza Riza Khan, secrétaire de la légation de Perse à Pétersbourg, est appelé, paraît-il, à un brillant avenir ; il a su plaire au premier ministre, qui le destinerait à un poste diplomatique important.

11 août. — Le grand-duc de Bade, dont nous sommes les hôtes au nouveau château, nous fait à tous, en nous recevant, l'impression de se soumettre à une corvée. Néanmoins, il ne néglige rien pour distraire son royal visiteur durant six longs jours : grands dîners, feu d'artifice, représentation au théâtre, soirée de prestidigitation, excursion à Heidelberg et chasse dans la Forêt Noire.

Baden n'est plus la ville populeuse et animée du temps de la roulette et du trente et quarante. L'allée de Lichtenthal, la Trinkalle et la maison de conversation semblent désertes et vides à qui les a vues alors que chacun pouvait tenter fortune sur les tapis verts de la salle de jeu. Cependant, l'amélioration apportée depuis dans les établissements de bains est sensible et même remarquable, témoins les bains Frédéric ; mais qu'est ceci comparé à l'attrait du jeu !

Au dîner de gala, je suis entre deux généraux : l'un à face mobile, parle sans cesse et me dit avoir « des amis dans l'armée française » ; l'autre, à figure de bronze, où n'a jamais dû même s'ébaucher un sourire, ne dit mot de tout le repas, comme s'il obéissait à une consigne.

Le grand-duc porte au cou le portrait du chah entouré de diamants, le Timsal Houmayoun, la plus haute décoration persane, qui lui a été remis dans la journée.

Le prince Maximilien (communément : Max), neveu du grand-duc, grand jeune homme bien découpé qui semble heureux d'être en officier prussien, vient causer avec moi après le dîner. Mon long séjour au Monténégro, dont il a connaissance, me vaut cet honneur. Nous parlons longuement du Monténégro, de la famille régnante et en particulier de la princesse Militza, qui vient d'épouser le grand-duc Pierre Nicolaïevitch, et de sa sœur, la princesse Stané, fiancée au prince Romanovski, duc de Leuchtenberg. Il me dit qu'il est parent par sa mère du prince Romanovski, d'où je me rends compte de son désir de connaître la princesse Stané de Monténégro.

La soirée se termine par une séance de prestidigitiation, à la maison de conversation, où nous descendons à travers Bade illuminé.

Le vieux château de Heidelberg, que nous allons visiter le 14, paraît intéresser le chah. Il s'en fait raconter l'histoire, et, apprenant que les Français ont contribué à sa destruction, il me regarde d'un œil malin en hochant légèrement la tête. S'il admire cette superbe ruine et la vue dont on jouit de ses terrasses, en revanche le fameux tonneau le laisse tout à fait froid.

Mais il n'est pas peu étonné de voir à l'université, au milieu de vieux missels et de vieilles bibles, d'anciens manuscrits persans. A cette même université, sur un livre spécial qui lui est présenté et où s'inscrivent les visiteurs de marque, Nasr ed Din écrit en persan : « En souvenir de ma visite à Heidelberg et à l'université », sans plus de compliment.

Avant d'aller à une partie de chasse dans la Forêt Noire, le 15, Sa Majesté reçoit le prince Mentchikoff, en villégiature à Bade. Depuis Chevreul, le centenaire, je n'ai pas vu pareille ruine humaine. On me dit que son nom est sympathique en Perse, où son père a été en mission.

17 août. — Le 17, après un échange de décorations, nous quittons enfin Bade.

Nous nous arrêtons à Carlsruhe juste le temps d'y déposer le grand-duc. Nous ne faisons de même que traverser Stuttgart, et nous allons coucher à un château inhabité et humide des environs, la Solitude, qui mérite bien son nom, seul au milieu d'un immense parc.

Le lendemain nous visitons la Wilhelma, palais de style moresque renfermant quelques belles armes orientales, passons la nuit à Cannstadt, où nous sommes régalez d'illuminations et d'un feu d'artifice, puis arrivons à Munich le 19 dans la soirée.

20 août. — Je connais Munich pour m'y être arrêté plusieurs fois. La capitale de la Bavière, au milieu de sa plaine tourbeuse, n'offre d'intérêt que par elle-même. Si elle est le paradis du buveur de bière, elle peut aussi satisfaire l'artiste qui a peu voyagé ; car tous les styles sont représentés dans ses monuments, et ses musées sont assez bien pourvus d'œuvres d'art des diverses écoles. Sa bibliothèque est une des plus riches qu'il y ait.

L'état du roi Othon ne permet aucune réception, aussi le chah ne restera-t-il que cette journée du 20 à Munich.

21 août. — Avant Salzbourg, nous nous détournons de notre route afin de visiter, sur le lac de Chiem, le château inachevé de ce fou Louis de Bavière qui, autre grenouille de la fable, se croyant un Louis XIV, s'est mis en tête d'avoir son palais de Versailles, ce qui lui a coûté et le peu de cervelle qu'il avait et l'argent qu'il n'avait pas. Toutefois, on doit avouer que, s'il a mal mesuré ses forces, il a du moins bien choisi l'endroit. Le pastiche fait sourire, mais le site est charmant. Ce n'est pas sans raison que le chah s'extasie devant la beauté du paysage.

Quelle n'est pas ma surprise, en arrivant à Salzbourg, de reconnaître, parmi les personnes chargées

par l'empereur de saluer le chah à son entrée en Autriche, le général de Thœmmel, que j'ai connu colonel au Monténégro, d'abord en qualité d'envoyé militaire pendant la guerre turco-monténégrine, alors que souvent nos tentes étaient voisines, ensuite comme ministre résident à Cetinje. « C'est vous, docteur ! » s'écrie-t-il, tout surpris lui-même, en me sautant au cou comme je descends de wagon. Il m'apprend que, ministre plénipotentiaire en Perse, actuellement en congé, il vient se mettre à la disposition du chah pour le temps de son séjour en Autriche.

22 août. — Nous voici à Salzbourg, la patrie de Mozart. Le chah va seul à Hellbrunn, je puis disposer de quelques heures que j'emploie à parcourir la ville.

A tout seigneur, tout honneur : je vais droit à la maison où est né le divin compositeur. Cette humble demeure où, enfant de génie, il a joué ses premiers morceaux ne serait-elle pas le plus précieux monument de Salzbourg ? Il est certain qu'après avoir vu le vieux château du xvi^e siècle, la cathédrale du xvii^e — un Saint-Pierre de Rome en miniature — des églises et des couvents, on reste hanté par le souvenir de la maison de Mozart.

A l'autre extrémité du pont de la Salzach, sur la rive droite, on voit une autre maison célèbre, celle que Paracelse a habitée. Et le tombeau de ce savant médecin est dans l'église Saint-Sébastien.

Mais où repose Mozart ? A Vienne, on ne sait en quel endroit !

23 août. — De Salzbourg, sans dévier cette fois, d'une traite nous gagnons Vienne.

Notre entrée dans la capitale de l'Autriche, le 23 août à 3 heures, s'effectue avec le cérémonial traditionnel et toute la pompe de l'antique maison de Habsbourg. Des voitures de la cour, ayant cochers et valets de pied en culotte courte, tricorne et perruque blanche, nous transportent au palais impérial, la Hofburg, entre deux haies de soldats, au milieu d'une population aussi calme que dense.

Après les présentations d'usage, l'empereur jette le regard sur les personnes de la suite et aperçoit mon uniforme : « Ah ! dit-il, voilà le médecin français ! » Il vient à moi et me demande, entre autres choses, si je suis toujours en activité de service. [Cette attention flatteuse ne pouvait manquer de toucher mon cœur de Français.

Nous sommes en grande partie logés à la Hofburg, et grandement : j'ai pour ma part un appartement de trois pièces, à l'entresol.

Le lendemain soir, à 6 heures, grand dîner de cent dix couverts à la cour.

LL. MM. Nasr ed Din, à droite, et François-Joseph, à gauche, président une immense table en forme de fer à cheval, ayant à leurs côtés des membres de la famille impériale, représentée par quatre archiducs et six archiduchesses. Les autres convives sont : des hauts dignitaires, des ministres, des officiers généraux, cinq dames seulement, une douzaine de Persans et à peu près autant de Siamois faisant partie d'une mission depuis peu à Vienne. Parmi les personnages les plus connus se trouvent :



Phot. Wyss.

NASR ED DIN CHAH

l'archiduc Charles-Louis, frère de l'empereur ; l'archiduc Rénier, son oncle ; le prince de Hohenlohe, grand-maître de la cour ; le comte Kalnoky, ministre des Affaires étrangères ; le comte Taaffe, ministre de l'Intérieur. Le prince de Hohenlohe, au centre de la table, fait face à Leurs Majestés ; à sa droite est le ministre de Perse à Vienne, Nériman Khan, et à sa gauche le ministre de Siam, Phya Damrong. Je suis placé entre le ministre du Commerce, marquis de Bacquehem, et le général de Lederer.

Vers la fin du repas, on peut remarquer qu'une galerie qui domine la table s'emplit peu à peu de monde. Ce sont des invités, d'un genre particulier sans doute, auxquels nous sommes donnés en spectacle.

Il n'y a pas réception après le dîner. L'empereur doit quitter Vienne demain matin, de bonne heure, il prend congé définitivement de son royal hôte et nous nous retirons. Ce voyage ne serait qu'un prétexte. En réalité, soit à cause de son deuil récent, — occasionné par la mort tragique du prince héritier, Rodolphe, le 30 janvier dernier, — soit pour d'autres motifs, François-Joseph n'aurait rien moins que désiré le passage du chah par Vienne, et il marquerait ainsi son mécontentement d'avoir eu la main un peu forcée.

La journée du 25 se passe au Kahlenberg, d'où l'on jouit d'une si jolie vue de Vienne et du Danube. C'est là que j'ai vu un archiduc assez embarrassé et fort contrarié de ne pouvoir se faire comprendre du chah, ni en allemand, ni en français. Il s'ingéniait à lui décrire en notre langue, après avoir essayé en vain de l'allemand, le panorama qu'il avait sous les yeux, revenait souvent à la charge et s'apercevait chaque fois qu'il

n'était pas compris. Il en paraissait désespéré. C'est qu'en effet le chah comprend peu le français et le parle encore moins ; il peut saisir et dire quelques mots, lancer une courte phrase, mais il n'est pas plus capable de suivre que de soutenir une conversation (1).

Heureusement que j'ai visité Vienne à loisir en 1874, et que j'ai même pu rafraîchir mes souvenirs en 1888 ; cette fois-ci, le temps me manque. Cependant Vienne n'a cessé de s'embellir, mais tout en restant la ville bourgeoise d'autrefois. Combien le Parisien doit y être dépaycé ! Il n'y trouve ni le *boulevard* ni la vie intense des nuits de Paris. A 10 heures du soir, il n'y a plus un théâtre ouvert ; le Viennois est rentré chez lui où son souper l'attend ; les rues sont désertes. Non, certes, ce n'est pas là Paris !

26 août. — Nous allons de la capitale de l'empire à la capitale du royaume de cette monarchie faite d'autant de morceaux que l'habit d'Arlequin. Embarqués sur l'*Iris*, assez grand bateau mis à notre disposition, nous partons de Vienne à 8 heures du matin et, durant douze heures, nous descendons le Danube jusqu'à Budapest, voyage long et monotone.

Toutes ces îles boisées, Lobau entre autres, sont belles en cette saison ; mais elles limitent trop la vue.

Hainbourg ne manque pas de pittoresque, avec ses vieux murs et ses tours, ni encore, plus bas, une ruine sur un rocher à pic.

(1) Ceci n'empêche pas certain livre sur la Perse de contenir une longue conversation du chah avec son auteur... en français.

Presbourg ! Nous sommes en Hongrie. La couronne royale dorée brille toujours au-dessus de la coupole de l'ancienne cathédrale du sacre des rois madgyars. Seulement, il y a des siècles que les Hongrois n'y ont vu couronner des rois de leur race, non sans regretter, il est vrai, leur indépendance.

A partir d'ici, les bords du fleuve deviennent plats, et le même paysage, ou à peu près, se déroule devant nous jusqu'à Budapest, si on en excepte quelques passages plus étroits, de Gran à Waitzen, où le Danube est resserré entre des montagnes calcaires.

En somme, l'intérêt qu'offrent ces rives n'est pas assez soutenu pour captiver l'attention au point d'arracher à l'ennui d'une si lente navigation.

27 août. — La capitale de la Hongrie est une grande et belle ville. Bude, sur la rive droite du Danube qu'il domine, a son immense château, plus d'une fois détruit par les Turcs, et ses vieux quartiers ; mais à Pest se trouvent tous les monuments modernes et est concentrée, pour bien dire, toute la vie actuelle. Un immense pont suspendu relie les deux villes qui constituent le bel ensemble de Budapest.

Comme nous entrons au palais de l'académie, un monsieur en habit se détache d'un groupe en boitant légèrement, s'avance au-devant du chah et lui souhaite la bienvenue en persan. C'est le professeur Vambéry, célèbre orientaliste, ami de Renan.

Vambéry, poussé par la passion de l'Orient, s'est soumis à une existence incroyable durant plusieurs années pour le bien connaître : il a parcouru le Turkestan et la Perse en derviche, à pied, la gourde à la

main, couchant à la belle étoile et vivant souvent d'aumône le long des routes. Il s'était mis à tel point dans la peau d'un derviche, en avait si bien pris les manières, imité le langage, que jamais personne n'a pu soupçonner un Européen sous ce déguisement.

La visite, trop rapide, du musée et de l'académie se continue par une descente à l'île Sainte-Marguerite, propriété de l'archiduc Joseph, intéressante par ses abondantes sources chaudes, puis une courte promenade en ville termine la journée.

Invité personnellement à me rendre aux sources de la fameuse eau de Hunyadi Janos, j'y vais le 28, accompagné du propriétaire lui-même, M. Saxlehner. Nous arrivons sur un terrain pierreux, qui semblerait impropre à toute culture si quelques vignes ne s'apercevaient aux alentours. Eh bien ! c'est de ce sol inculte dont la surface ressemble assez à un crible, tant elle est creusée de puits, que sortent les milliers de bouteilles d'eau purgative qui sont chaque jour expédiées dans le monde entier. Voilà quelques centaines de mètres carrés de terre dont le produit incalculable est aussi intarissable que les sources qui alimentent ces nombreux puits. Quelle mine d'or ! Et aussi quel bon vin donne ce sol ! M. Saxlehner m'en fait goûter qui n'a rien de commun avec l'eau de Hunyadi Janos.

A 9 heures du soir, le 28 août, nous prenons le train qui doit nous transporter sur la frontière russe, à travers les Carpathes et la Galicie, assez pauvre pays, si j'en juge par ses rares villages à maisons basses, couvertes de chaume.

29 août. — A Volotchiska, le lendemain soir, à peu

près à la même heure, nous montons dans les wagons russes, après avoir fait nos adieux à nos compagnons autrichiens, parmi lesquels il y aurait ingratitude à ne pas signaler un jeune officier d'état-major, le capitaine Giesl de Gieslingen, dont je garderai le meilleur souvenir. D'abord attaché à la personne de l'archiduc Rodolphe, il est, depuis la mort de l'héritier du trône, officier d'ordonnance de l'empereur. Si jamais les hasards, si grands ! de la carrière militaire le mettent en rapport avec quelque officier français, je souhaite qu'il en reçoive l'accueil dont j'ai à me louer de sa part et que je serais heureux d'avoir l'occasion de lui rendre moi-même.

Les principaux envoyés du tsar, qui ont mission de recevoir le chah à la frontière et de l'accompagner à travers la Russie, sont : l'amiral Popof, le colonel Pachkof et le colonel Kavlin, ce dernier, chef du train impérial envoyé au-devant du chah et sous vapeur en l'attendant.

Nous nous apercevons bientôt que la police de notre train est autrement faite que jusqu'à ce jour. Le colonel Kavlin a la liste exacte de nos noms, il a marqué d'avance nos places, qu'il nous indique ; de telle sorte que les intrigants, les parasites, dont le nombre augmentait à chaque départ, restent sur le quai ou sont invités à descendre de wagon, s'ils ont osé y monter.

30 août. — Le train impérial démarre à 4 heures du matin, le 30, sans crier gare, et lentement, « afin de ne pas éveiller le chah qui dort », me dit un de mes compagnons de route, content de placer ce jeu de mots. Et nous voilà lancés dans les steppes immenses

de l'immense Russie, dans ces plaines sans fin, poussiéreuses, actuellement sans la moindre végétation, la récolte étant faite, aux horizons à perte de vue de la pleine mer.

Les jours et les nuits se passent ainsi, dormant dans le train, brûlant les étapes et ne nous arrêtant qu'aux heures des repas à quelque station où la table a été préparée, sans oublier la *zakouska*. La *zakouska* se compose de hors-d'œuvre servis à part, que l'on mange debout, causant et butinant d'un plat à l'autre, autour d'une table des mieux garnies où le caviar et le poisson fumé ne manquent jamais, pas plus que les eaux-de-vie fortes et variées, la vodka en première ligne ; si bien que la *zakouska* permet de se rassasier, voire de s'enivrer, avant de se mettre à table.

Pendant ces arrêts, nous voyons circuler la grosse tête ronde de l'amiral Popof, tondu en brosse, toujours découverte, à ce point que je ne connais pas encore la coiffure d'un amiral russe. Très actif, sans cesse en mouvement, prenant à peine le temps de manger, il fait hâter le service et mène les choses militairement.

L'amiral Popof est l'inventeur d'un vaisseau de forme particulière, actuellement dans les eaux de Sébastopol.

Nous avons déjà laissé derrière nous Imérinka, Birsoula, Balta et Novo-Ukraïнка, grande étendue de maisons grises, basses, sur un sol nu, sans le moindre arbre.

Nous sommes au 31 août. Voici Élisabethgrad, ville assez importante, au centre de laquelle, dans une large maison à deux étages dominant toutes les autres, est

une école de cadets. A peine avons-nous déjeuné qu'un régiment de dragons vient manœuvrer et défiler devant Sa Majesté. J'admire ces robustes et hardis cavaliers et leurs superbes chevaux noirs.



Phot. Pirou.

Emin es Sulta

Passé Snamenka, nous apercevons quelques tumulus ; puis les localités se succèdent sans cesser de se ressembler jusqu'au delà de Dolinskaïa, et la nuit vient.

1^{er} septembre. — Nous retrouvons, en nous éveil-

lant, les mêmes steppes moroses, désolées et désertes, le même vent, la même poussière.

De onze heures à midi, nous déjeunons à lassénovataïa pendant un orage et une bonne pluie qui, nous l'espérons, abattra un peu les épais nuages de poussière au milieu desquels nous voyageons.

Vers 4 heures, nous traversons quelques verstes d'un terrain légèrement accidenté, puis une assez belle rivière, et nous entrons sur le territoire des Cosaques du Don pour dîner à Taganrog, ce grand marché de blé de la mer d'Azof.

Rostof est déjà loin de nous lorsque je m'éveille, le 2, au moment où le train passe la Kouban, aux rives nues que rien n'indique à distance. Nous déjeunons à Nicolaïevskaïa par un vent de sud-ouest dès plus violents. Dans l'après-midi, on aperçoit, vers l'est, comme une chaîne de montagnes sans sommets, tant elle est éloignée, une ligne horizontale de terre faiblement élevée, qui rapproche néanmoins l'horizon d'habitude sans limite, et la plaine commence, enfin ! à changer d'aspect. La voie traverse de hautes herbes d'où s'envolent quantité d'oiseaux, surtout des guépriers au joli plumage bleu. Ces herbes cachent, me dit-on, beaucoup de gibier ; le faisan y abonde à l'état sauvage et l'outarde s'y rencontre dans la saison chaude.

Les villages deviennent moins rares ; on les reconnaît à leurs moulins à vent, qui attirent de loin le regard, tandis que les maisons, grisâtres, trapues, d'égale hauteur et au milieu des meules de blé de la récente moisson, ne se voient que de près.

Ici les gares sont de grands dépôts de blé, dont se déchargent une centaine de voitures à Négouteskaïa,

où, sur la demande de Sa Majesté, notre train stationne jusqu'à 4 heures du matin.

3 septembre. — Des montagnes boisées commencent à surgir ; plus nous avançons, plus le sol se garnit d'arbres ; de vastes prairies s'étalent à notre droite, arrosées par une quantité de cours d'eau qui viennent grossir le Térék, alors que les collines à notre gauche sont livrées à la charrue ; enfin devant nous, à l'horizon, paraît la chaîne du Caucase, tachetée de plaques de neige qui marquent la place des plus hauts sommets : le Kâzбек, 5.043 mètres ; le Dykhtaou, 5.159 ; l'Elbrous, 5.647, et tant d'autres.

Le 3 septembre, à 10 heures du matin, nous arrivons à Vladikavkaz, notre dernier séjour en Europe. C'est une ville étendue, sur les premiers contreforts du Caucase, aux rues larges et droites, mais mal pavées ; les maisons, construites en briques ou en bois, sont couvertes de tuiles ou de zinc peint vert clair ; le Térék, qui n'est ici qu'un torrent d'eau sale, la traverse. La population mérite une mention spéciale : elle est des plus mêlées. Chacun sait combien est grande la variété des races dans les montagnes du Caucase ; on dirait que chacune d'elles a quelque spécimen à Vladikavkaz, tant il s'y rencontre de types différents.

Un complot se trame contre moi. Il est arrêté que, demain matin, une partie des personnes de la suite et la plupart des colis seront dirigés sur Tiflis pour de là gagner Téhéran par Bakou, la mer Caspienne et Enzeli, tandis que le chah, avec un personnel réduit et le moins possible d'*impedimenta*, continuera de suivre la route de terre, par Tiflis, Erivan et Tauris. Cette

mesure est prise sur la remarque faite par les délégués russes, qu'il sera très difficile de se procurer le nombre de voitures suffisant.

Le premier ministre, Emin es Sultan, inféodé à la politique anglaise, ne me voit pas sans déplaisir à la place que j'occupe auprès de son souverain ; c'est pourquoi, heureux sans doute de me jouer un bon tour, il décide à la sourdine que je serai du premier convoi.

Mais le hasard, « l'homme d'affaires du bon Dieu », comme dit Henry Murger, le hasard, qui joue un si grand rôle dans la vie de l'homme et souvent est plus puissant que le plus puissant ministre, en décide autrement : le chah se prend un doigt dans la portière de sa voiture, à 5 heures du soir, et ce simple accident change ma destinée.

Déjà, dans la journée, un ami russe — je m'étais bien vite créé des sympathies parmi nos compagnons de voyage russes, en ma qualité de Français et d'ancien médecin du prince Nicolas de Monténégro, bien connu pour son dévouement à la Russie — donc, un ami russe, devinant juste, m'avait prévenu que mon nom n'était pas sur la liste des personnes devant voyager dorénavant avec le chah, liste dressée par Emin es Sultan et remise à l'autorité russe chargée de trouver les voitures nécessaires au passage du Kazbek.

Armé de ce précieux renseignement, j'étais tout préparé quand le premier ministre me fit chercher pour me conduire chez Sa Majesté. Aussi, sans perdre un instant, tout en l'abordant, je vais droit au fait et je lui déclare « qu'attaché à la personne du

chah, ma place est auprès de lui, que rien au monde ne m'empêchera de m'y tenir en voyage comme en toute circonstance où mon devoir l'exigera ». L'accident qui l'oblige à faire appel à mes services me dispense de m'étendre longuement sur l'utilité de ma présence.

Emin es Sultan me répond, avec plus d'à-propos que de sincérité, que, s'il a voulu me faire passer par la mer Caspienne, c'est afin de m'éviter les fatigues d'un plus long voyage par terre. Tout en le remerciant de cette bonne intention, je lui fais simplement remarquer que je ne suis pas d'une constitution à craindre la fatigue. Pour toute réponse, il sourit, se lève et me conduit dans les appartements du roi, qu'il me demande de rassurer sur le peu de gravité de l'accident dont il vient d'être victime. Son aide de camp, le général Mirza Nizam, avait traduit nos paroles.

Le chah manifeste une vive douleur en me tendant le pouce, dont l'extrémité n'a été pourtant que légèrement serrée. Je plonge ce doigt dans de la glace pilée, la douleur ne tarde pas à disparaître. Sa Majesté, jusque-là silencieuse, exprime son étonnement et sa satisfaction, conte à son entourage comment la chose lui est arrivée et, finalement, me congédie en me disant de me trouver demain matin à son repas de 11 heures.

Ma présence auprès du chah demain à 11 heures ne peut s'accorder avec mon maintien au nombre des premiers parlants, qui seront en route à cette heure-là. Ainsi se trouve réduit à néant ce qui s'est machiné contre moi. Le coup est paré. Emin es Sultan le comprend, et, si je ne gagne pas cette fois ses bonnes

grâces, je vois du moins que j'ai des chances de ne plus être inquiété par lui. Je sais de longue date, par expérience personnelle, que la faveur du souverain, dans le milieu où je me trouve, me déridera tous les visages; or, pour arriver à cette faveur, le premier pas est fait. J'en ai bientôt la preuve. Le soir même de ce jour où le hasard m'a si bien servi, le général Mirza Nizam m'annonce que je ne serai pas séparé du chah dans ce voyage; peu après lui, le ministre de la Presse, Etemad es Saltaneh, m'apprend que, par ordre de Sa Majesté, nous partagerons la même voiture. L'un et l'autre parlent français à la perfection et sont à ce titre les interprètes admirablement choisis, ce dernier, du chah, le premier, d'Emin es Sultan. Mirza Nizam a fait ses études en France, il a même été un brillant élève de nos écoles polytechnique et des mines. Etemad es Saltaneh (1), ancien secrétaire de la légation de Perse à Paris, est un érudit, très versé dans la littérature et l'histoire de son pays. Je suis heureux de continuer ce voyage en compagnie d'un savant dont la conversation ne peut manquer d'être instructive, par conséquent intéressante.

(1) Dans les noms persans, dont nous avons observé l'orthographe le plus possible, toutes les lettres se prononcent généralement, *e* muet surtout n'existe pas, et souvent *r* est semi-voyelle: Nasr ed Din se prononce Nasser eddine; Emin es Sultan, Émine essultan; Etemad es Saltaneh, Étèmade essaltanèh, avec aspiration légère de *èh*, en observant que ces *è* ont en réalité un son aussi rapproché de *a* que de *è*.

Entre deux mots, *ed, es, el, ol, e, i, etc.* servent de liaison euphonique.

Quand chaque lettre de *an* doit s'articuler isolément, nous avons mis un accent circonflexe sur *a*, de même un tréma sur *i* pour séparer cette lettre, ex: Azerbaidjân, prononcez Azerbaidjâne, etc..

5 septembre. — Nous quittons Vladikavkaz à 9 heures du matin sur une série de voitures à trois et quatre places, attelées de quatre chevaux. Sa Majesté en tête, seule dans sa voiture, est immédiatement suivie par son favori, Aziz es Sultan, et par les chambellans de service; vient ensuite Emin es Sultan, son aide de camp et ses secrétaires; puis notre propre voiture, qui en a derrière elle une dizaine d'autres.

Un troisième compagnon nous a été adjoint : M. Hybennet, Suédois des plus aimables, devenu dentiste du chah peu après avoir terminé ses études à Paris.

Au grand trot de nos chevaux, nous mettons près d'une demi-heure à traverser la plaine qui nous sépare de la montagne. Non loin d'un fortin qui en défend l'entrée, nous pénétrons dans une gorge aux abords de laquelle coulent quantité de petits ruisseaux d'une belle eau claire, qui tombent de la montagne à travers la plus luxuriante végétation.

Nous commençons à monter, en suivant la rive gauche du Terek, sans que nos chevaux ralentissent leur allure, et nous arrivons à notre premier relais, au milieu d'un joli plateau entouré d'une verte couronne de collines boisées.

Le Terek est ici d'une largeur démesurée, bientôt il se rétrécit avec la vallée et devient un torrent bruyant, impétueux que nous passons plusieurs fois sur de solides ponts en fer. La fissure qui lui sert de lit est profonde; ses parois se dressent à perte de vue, droites comme des murailles, et sont à ce point rapprochées que, souvent, il a fallu creuser la route dans le rocher, qui la surplombe comme les rochers

de Kerstac au-dessus de la route de Cattaro à Cetinje. Malgré cela, torrent et route sont à l'étroit.

A 1.000 mètres, on trouve un fort aux tours crénelées imposantes, trop imposantes même pour son peu d'importance. Ce gardien silencieux des gorges est au pied du château de la reine Tamara, dont on voit les ruines fièrement posées sur un ressaut de la montagne. Du haut de ce rocher escarpé la reine Tamara, dit la légende, faisait précipiter ses amants dans le Terek.

Après une assez forte montée, on arrive au village de Kazbek, dans une vallée plus large, mais toujours encaissée, que domine le superbe cône du mont Kazbek, couvert de sa resplendissante calotte de neige.

Il est midi et demi, le déjeuner nous attend dans une grande salle décorée pour la circonstance. Le repas fini, pendant qu'on attelle, des indigènes viennent nous offrir des blocs de cristal de roche trouvés dans des cavernes du voisinage. A 2 heures nous sommes en voiture.

Au delà de Kazbek, la vallée s'agrandit encore, des habitations d'Ossètes apparaissent sur les hauteurs. Le paysage n'est plus le même : moins de pittoresque, plus de vie. Bientôt les villages succèdent aux villages ; tous sont dominés par quelque haute tour, généralement carrée, qui leur sert de forteresse ; leurs maisons, d'un gris noirâtre, sont à terrasses et donnent l'impression de constructions inachevées ou en ruine. Les champs, où la récolte se fait seulement, se détachent en jaune sur la verdure crue des pâturages qui grimpent le long des pentes. Les vallées se

suivent sans se ressembler, tantôt resserrées et inhabitées, tantôt larges et peuplées. La route remonte toujours le Térék, que nous voyons à un moment sortir, comme d'un pont, d'un énorme tas de neige.



Phot. Pivou.

Général Mirza Nizam

Nous sommes à plus de 1.800 mètres. De nombreux ruisseaux d'une eau limpide, bordés de tapis de gazon vert tendre, descendent des hauteurs en nous envoyant leur doux murmure. Nous voici à Kobi. Passant ensuite sous des galeries couvertes, destinées à protéger des avalanches de pierres aussi

bien que des avalanches de neige, nous parvenons, à 4 heures, au point culminant de la route, à Krestova-ya-Gora, 2.200 mètres d'altitude, la limite de l'Europe.

De la vallée du Térék, on est passé dans la vallée de l'Aragva, affluent de la Koura, l'ancien Cyrus, appelé Kour par les Persans. On est en Asie.

Si le chemin n'était bien tracé et carrossable, si les rochers étaient un peu plus nus, je croirais descendre un de ces sentiers du Monténégro ou de l'Herzégovine, si péniblement parcourus pendant la dernière guerre turco-monténégrine, sentiers longeant de profonds précipices qui font croire, à chaque tournant, qu'on a le vide devant soi.

A 6 heures précises, nous arrivons à Mléti, 950 mètres plus bas, ayant fait plus de 90 verstes au grand trot et au galop de nos chevaux, relayés cinq fois. Mléti, où nous trouvons bonne table et bon gîte, est au milieu de montagnes presque toutes boisées. Nous y couchons.

6 *septembre*. — Comme hier, aujourd'hui 6 nous sommes en voiture à 9 heures du matin et partons à la même allure ; montées ni descentes ne la modifient.

On est bientôt dans une belle vallée, ayant à gauche la rivière l'Aragva. Plus de crêtes arides, sommets et ravins sont garnis de forêts et de broussailles ; les pentes sont cultivées, la moisson y touche à sa fin. Toujours mêmes villages fortifiés et à toits plats, mais en plus grand nombre. Encore 1 verste et nous sommes à Pasanaour, notre premier relais de la journée.

La grande nature et le pittoresque font place de plus en plus à des paysages moins grandioses, moins

durs et plus vivants, à l'aspect plus doux, aux formes plus arrondies. Le sol de ces collines, de ces ondulations du terrain est à peu près partout fouillé par la charrue : j'en aperçois une attelée de sept paires de bœufs ! Les villages se multiplient ; quelques toitures en chaume ressortent parmi les terrasses ; voici une église fortifiée, avec murs crénelés et tourelles, vieux témoins des luttes d'autrefois.

A peine a-t-on quitté Ananour et fait 5 à 6 verstes, que, de 800 mètres d'altitude, on monte en quelques minutes à 1.000 mètres, à un point d'où l'on jouit d'une superbe vue. Descendant de 1.000 mètres à 750, on se trouve sur un joli plateau, bien habité et planté de vignes autour des maisons.

Nous relayons près de Douchet, localité assez grande pour avoir une garnison, après quoi la descente reprend de plus belle. Nous tombons ainsi dans une vallée presque inhabitée, n'ayant que peu de champs défrichés au milieu de mauvaises broussailles. Vers 5 heures nous passons sous les ruines d'un château fort, puis entrons dans une tranchée bordée de tombes formées de grosses pierres en partie disjointes, vieille nécropole de l'ancienne capitale de la Géorgie. Nous suivons les ruines de l'antique cité jusqu'au confluent de l'Aravva et de la Koura, où ne se voit plus qu'un misérable village, Mtskhet, qui n'a guère conservé des splendeurs du passé, parmi tous ces décombres, qu'une église fortifiée, sous le clocher conique de laquelle dorment leur dernier sommeil des rois qu'elle a vu sacrer au temps de sa magnificence de cathédrale.

Arrivé à la rive gauche de la Koura, on traverse ce

fleuve sur un pont voisin de la gare du chemin de fer de Batoum à Bakou, pour descendre ensuite la rive droite entre le fleuve et la voie ferrée.

Nous voici enfin à notre sixième et dernier relais. 20 verstes nous séparent de Tiflis. A la cinquième verste, le chemin de fer traverse la route et le fleuve ; de la septième à la douzième verste, vaste plaine couverte de grandes herbes brûlées par le chaud soleil de l'été, du plus beau jaune d'or ; mais, à partir de la douzième verste jusqu'à Tiflis, nous sommes au milieu d'un nuage de poussière opaque comme nous n'en avons pas rencontré de plus épais dans les steppes de la Russie d'Europe : aussi, c'est tout gris et aveuglés que nous arrivons à Tiflis, au palais du gouverneur, à 6 heures 30 minutes. Heureusement le gouverneur, prince Dondoukof-Korsakof, est absent ; il n'y a pas de réception officielle ; nous gagnons bien vite nos chambres respectives.

7 septembre. — Tiflis s'élève de chaque côté du lit profondément encaissé de la Koura, au fond d'une vallée pittoresque mais brûlée du soleil. Aux alentours du palais du gouverneur, on se croirait en Europe : larges rues bordées de grands magasins et de confortables hôtels, théâtre, belle place, squares et promenades aux précieux ombrages en donnent l'illusion complète. Ce n'est que dans les quartiers géorgiens et persans que l'on se sent en Asie.

Le quartier persan est au pied de sa vieille forteresse en ruine, sur la rive droite de la Koura, avec ses ruelles tortueuses, resserrées, étranglées, son bazar voûté, sa mosquée, ses bains d'eau chaude sul-

fureuse naturelle. Un pont relie le quartier persan au quartier géorgien, bâti de l'autre côté du fleuve autour de sa vieille église qui date de la fondation de Tiflis. Il faut aux disciples du Christ une église ; aux disciples de Mahomet, il faut avant tout de l'eau pour les ablutions et des bains.

Si j'ai trouvé fort mêlée la population de Vladikavkaz, que dire de celle de Tiflis ? Russes, Grecs, Turcs, Géorgiens, Persans, Arméniens, Tatares, Turcomans s'y coudoient journellement. On y voit même une colonie d'Allemands wurtembergeois, sans parler des Français qui tiennent des hôtels meublés et des restaurants, ou bien sont à la tête de maisons de commerce, comme pâtisserie et confiserie, modes, mercerie ou autres, dans la ville russe.

Le palais du gouverneur, bien que de date récente, — il a été construit pour le grand-duc Michel, frère du tsar Alexandre II — a ses salons décorés à la manière persane d'un nombre infini de miroirs de toutes dimensions, fixés, incrustés partout, qui pourraient faire croire à une origine plus ancienne.

Le 8, nous prenons à 5 heures du soir un train qui nous transporte en trois heures à la station d'Akstafa, où nous passons la nuit dans nos wagons. Le général Béklémichef, ancien aide de camp de Schamyl, nous accompagne.

9 septembre. — En m'éveillant, le 9, je constate une assez grande animation dans la gare d'Akstafa ; je vois circuler des officiers en grande tenue : le prince Dondoukof-Korsakof vient d'arriver et attend au buffet le réveil de Sa Majesté.

Pendant que nous disposions de son palais à Tiflis, le prince-gouverneur était occupé à inspecter les pêcheries de l'embouchure de la Koura, assez importantes pour être louées annuellement 400.000 roubles. Il est en tenue de général, qu'il porte crânement, ce dont on ne peut s'étonner quand on sait qu'il a bravement conduit une charge de cavalerie à Plewna.

Un petit déjeuner nous est servi au buffet de la gare, le prince fait ses adieux au chah, nous montons en voiture, tournons le dos à notre dernière station de chemin de fer et prenons à toute vitesse la direction du sud. Chevaux et véhicules sont ceux-là mêmes qui nous ont fait passer la chaîne du Caucase. Un Persan intelligent et actif est à la tête de cette grande entreprise de poste.

Laissant derrière nous la plaine arrosée par la Koura, et tout autant brûlée du soleil qu'avant Tiflis, nous entrons dans une étroite vallée dont l'Akstafa tient à peu près toute la largeur, en charriant quantité d'arbres déracinés.

La route traverse un pays d'abord légèrement accidenté et nu, n'offrant en fait d'arbres que de hauts platanes au voisinage des lieux habités ; mais peu à peu les sommets s'élèvent et le sol se couvre de forêts.

Nous avons dépassé Ouzountala ; les villages se succèdent assez rapprochés ; un agréable paysage nous entoure, ayant comme fond des montagnes boisées d'où se précipitent dans l'Akstafa de bruyants torrents à eau limpide ; la route, à flanc de coteau, domine une belle vallée, que nous avons à peine le temps d'admirer, car presque aussitôt nous entrons à Délidjan.

De 10 heures du matin à 5 heures du soir, nous avons parcouru environ 75 verstes, après avoir relayé trois fois et ne nous être arrêtés que de midi à 1 heure, pour déjeuner, sous des tentes dressées à cette intention au bord de la rivière.

10 septembre. — Délidjan (du persan *deli tchaï*, rivière folle), admirablement situé sur l'Akstafa, est un gros bourg, dont la maison du gouverneur, d'un confort suffisant, a été mise à la disposition de Sa Majesté.

Aujourd'hui la route sera longue : 102 verstes ; aussi sommes-nous en voiture dès 8 heures du matin. Durant 11 verstes, nous montons des coteaux couverts de forêts. Rien de plus pittoresque.

A la 12^e verste finissent les bois, et, continuant notre ascension, nous entrons dans une région de verts pâturages. Des nomades y sont campés sous des tentes en laine foncée, couleur de fumée ; leurs nombreux troupeaux, surtout composés de moutons à large queue, paissent un peu partout sans gardien. En général, on a coutume de conserver dans un troupeau les agneaux à laine blanche ; ici, au contraire, ce sont ceux que l'on sacrifie, ne gardant que les agneaux à laine de couleur, de couleur noire surtout, qui donnent la fourrure recherchée pour la confection des coiffures des hommes de ces contrées, ainsi que de tapis de tentes et d'étoffes à tout usage, qu'il n'est pas nécessaire de teindre.

A 2.000 mètres de hauteur, nous passons un col, ayant de chaque côté des montagnes garnies du plus beau gazon, sur lequel font taches quelques traînées

de champs cultivés. Une courte descente et nous sommes à Siménovka, surpris de voir les habitants occupés encore à la moisson.

A peine est-on sorti de ce relais, que l'on aperçoit le lac immense de Goktcha, ceint de hautes montagnes échelonnées de ses bords jusqu'au lointain horizon. Quelques lacets descendus à fond de train, un village, Tchiboukli, traversé à la même allure, et nous nous trouvons en rien de temps au bord du lac. Sur ses eaux, d'un pur bleu indigo, pleines, dit-on, d'excellentes truites, se dessinent de nombreuses petites vagues qui viennent déferler sans trop de bruit sur le rivage.

L'île et le monastère de Sévanga, que l'on voit distinctement, me rappellent le couvent de la Madona, près de Pérasto, dans les bouches de Cattaro. Pendant plus de 16 verstes, jusqu'à Yélinovka, la route longe le lac, que l'on n'e cesse de voir à sa gauche, et qui n'est même perdu de vue qu'assez loin de l'autre côté du village.

Après avoir rapidement changé de chevaux à Yélinovka — il est midi et le déjeuner est préparé à Akta — nous brûlons, en guère plus d'une heure, les 18 verstes qui nous séparent de cette dernière localité. Traversant une plaine où de nombreux moissonneurs font la récolte, nous cherchons en vain du regard les villages habités par tout ce monde : ils se trouvent dans la montagne et nous sont cachés.

Nous avons passé du versant de la Koura dans le versant de l'Araxe, nous voici à Akta. Le pays n'offre rien d'intéressant. Les paysans y sont de même occupés à la moisson, et j'observe que les hommes

fauchent, râtelent et bottellent comme du foin les céréales, qui, transportées ainsi à la maison, y sont battues par les femmes. On les voit de loin, ces femmes habillées, sans grands frais de confection, d'étoffes où



Mtskheta

le rouge domine, debout sur une sorte de traîneau plat, fait de lourdes planches, que tire lentement et circulairement quelque vache maigre, au milieu des cris et des gambades d'une marmaille peu gênée par les vêtements. Il en faut de ces tours de traîneau pour détacher tous les grains des épis. Mais le temps de ces êtres ne doit pas valoir cher.

Peu après Fontane apparaît le mont Ararat, dans la direction du sud, avec sa coiffure blanche de neiges éternelles. Saluons ce vénérable témoin du déluge. Il se détache superbe de la chaîne à laquelle il appartient, et se dessine nettement sur le fond bleu du ciel. C'est un cône légèrement échancré à la partie droite de son sommet, bien isolé et dominant tout. Vers l'ouest, des montagnes le continuent à perte de vue, sensiblement égales entre elles ; du côté opposé, à gauche du grand Ararat, dont il est séparé par une large échancrure, le petit Ararat descend jusqu'à la plaine par une pente insensible et semble y finir la chaîne de montagnes.

Pendant que nous causons, entre compagnons de voiture, de l'Ararat, de Noé et de son arche, défilent à nos côtés de charmantes oasis de verdure, formées, sur ce plateau généralement aride, de quelques maisons à moitié cachées par de grands arbres, fruitiers et autres, parmi les racines desquels courent follement mille filets d'eau qui miroitent en fuyant. Et voici des vignes : les vignes d'Érivan ! Ce doit bien être de celles-là que l'on peut dire avec Pierre Dupont :

Le plant descend en droite ligne
Du fin bourgeon qui fut planté
Par notre bisaïeul Noé.

N'est-ce pas ici même, en effet, que le patriarche fit fructifier ce « fin bourgeon », dont le jus égaya sa vieillesse ! S'il lui arriva d'en boire « un doigt » de trop, que la reconnaissance que nous lui devons, pour nous avoir conservé le précieux plant, nous rende plus indulgents que son fils Cham.

Tout à ces souvenirs, nous entrons à Ériwan, pour bien dire, sans nous en douter. Il est vrai que la ville n'apparaît que peu avant d'y arriver, encore est-elle comme perdue au milieu de jardins touffus. Il est près de 7 heures. L'Ararat se dresse majestueusement devant nous, d'autant plus resplendissant sous les derniers rayons du soleil couchant, qu'à ses pieds tout est déjà dans l'ombre. Depuis le lac de Goktcha nous avons continué à descendre ; mais bien qu'à près de 1.000 mètres encore, l'Ararat nous domine néanmoins de plus de 4.200 mètres !

11 *septembre*. — Le chah veut faire visite au catholico, le pape arménien, qui réside à Etchmiadzin (les trois églises), distant d'Ériwan d'environ 18 verstes.

Nous partirons exactement à 10 heures, Sa Majesté s'étant fait annoncer pour midi au monastère. Une escorte armée, exclusivement fournie par la milice locale, nous est donnée. Le général Béklemichief me fait remarquer l'officier qui la commande, le prince Djendjéri, comme étant petit-fils du dernier roi de Géorgie. Cette escorte ne serait pas simplement une garde d'honneur, elle aurait aussi mission de nous défendre en cas d'attaque ; car le pays n'est pas sûr ; de Délidjan à la frontière de Perse, il est infesté de hardis brigands tatars et autres coureurs de grands chemins des plus dangereux. Un de ces brigands, dont on parle beaucoup en ce moment, Kérim, Persan d'origine, a eu souvent maille à partir avec la troupe russe. Dans une dernière rencontre, il a même été blessé et s'est enfui en Perse chez le khan de Makou, Témour Agha, qui n'ose pas le livrer, malgré les ins-

tances et les menaces russes. Kérim en veut tout spécialement au gouverneur d'Érivan ; il lui écrit de temps en temps pour se rappeler à son souvenir, lui donner des nouvelles de sa santé, sans manquer d'ajouter qu'il espère être bientôt en état d'aller lui loger une balle dans le corps, en échange de celle qu'il a reçue de ses soldats. L'officier russe qui me conte ces choses ajoute : « Il se vante. Le Persan n'a pas cette audace, il est plutôt rusé et astucieux que brave. »

Il est 10 heures, nous montons en voiture et sortons de la ville par le pont de la Zengha, que domine le palais délabré des Serdars, et à travers un misérable quartier aux longs et tristes murs de terre grise. Nous dirigeant vers l'ouest, l'Ararat à notre gauche, nous parcourons une plaine brûlée du soleil, où, de temps en temps, nous rencontrons des cavaliers en armes, comme nous en avons déjà rencontré quelques groupes avant Érivan, les deux jours précédents, sans y faire grande attention, bien qu'ils y aient été postés de même pour notre sécurité.

A notre arrivée à Etchmiadzin, nous trouvons à la porte du monastère le catholicos avec tout son clergé, sorte de moines vêtus de très amples robes noires, dont les figures barbues disparaissent sous de grands capuchons en moire également noire. Le catholicos ne se distingue que par une robe en velours violet et une croix, ornée de brillants, sur le devant du capuchon.

Le seuil franchi, Sa Majesté est introduite sous un dais ; tous ces prêtres, catholicos en tête, prennent les devants et entonnent des chants ; le dais s'ébranle, nous suivons et pénétrons ainsi processionnellement

dans le monastère. Nous traversons une première cour fermée par de hautes murailles, passons sous une voûte et arrivons dans une deuxième cour bordée d'habitations, au milieu de laquelle s'élève l'église. Des bandes de riches étoffes sont étalées partout sur le passage du chah ; dans l'église, nous marchons même sur des étoffes brochées d'or.

Ce vieux monastère du iv^e siècle, aux murailles flanquées de tours, ressemble assez à une forteresse. Son église, de style byzantin, est en forme de croix à branches égales surmontées d'un campanile, du centre de laquelle s'élève un clocher conique taillé à pans, caractéristique des églises arméniennes que nous avons vues jusqu'à présent. Le portail est orné de sculptures bien exécutées ; mais la décoration de l'intérieur laisse beaucoup à désirer. L'autel est plaqué d'argent à la manière russe. Pour ces bons moines, cet autel est à l'endroit même où le Christ apparut à saint Grégoire l'Illuminateur. Parmi plusieurs mauvaises peintures plus ou moins bien conservées, on en remarque quatre en assez bon état : à gauche, la *Cène* et l'*Adoration des Mages* ; à droite, le *Lavage des pieds par Jésus* et l'*Annonciation*. La porte du trésor nous est ouverte. J'y vois : des monnaies anciennes ; des tabatières, des bonbonnières et deux montres, dont une émaillée, du xviii^e siècle ; une tapisserie encadrée des Gobelins, représentant la Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean-Baptiste ; des vêtements et des attributs sacerdotaux resplendissants de pierres précieuses ; des châsses et des reliquaires du plus beau travail et d'une incroyable richesse. Mais le monastère se fait gloire surtout de posséder

parmi ses reliques le fer de lance qui a percé le côté du Christ, — disputant cet honneur à Rome, sans parler d'autres villes, — un fragment de l'arche de Noé et la main de saint Grégoire l'Illuminateur, l'apôtre de l'Arménie.

Les divers bâtiments du monastère, parcourus assez rapidement, n'offrent rien de particulier, si ce n'est la bibliothèque qui est pleine des manuscrits anciens les plus rares.

Sa Majesté se retire avec le catholicos, et nous sommes conduits dans un réfectoire où le dîner est servi. Des bouteilles de toutes formes, contenant des vins de toutes couleurs et de toutes provenances, chargent les tables. Je ne sais si c'est pour tenter ces braves musulmans ; mais ce dont je ne doute pas, c'est que, si tel est l'ordinaire des moines, la mélancolie ne doit pas régner au monastère. Nous ne nous attardons néanmoins pas à table ; car 2 heures vont sonner, et le retour à Érivan est proche.

Nous revenons par le même chemin et sommes à Érivan vers 4 heures, assez à temps pour en voir les curiosités avant la nuit. Nous nous arrêtons d'abord au palais des Serdars, résidence des anciens gouverneurs persans. Il subsiste en Transcaucasie des traces nombreuses de la domination persane ; ce palais, quoiqu'en ruine, en est un des beaux restes. Les briques émaillées bleu tendre de la salle principale ; ses larges ouvertures à rosaces de verres multicolores ; ses peintures, ses arabesques et ses dorures qui encadrent si artistement des milliers de petits miroirs incrustés sur les murs, les colonnes et le plafond ; toute cette ornementation, en un mot, du meil-

leur goût persan, témoigne suffisamment de ce que fut le palais des Serdars. D'ici, le panorama n'est pas non plus commun : à nos pieds la Zengha et son vieux pont aux arches ogivales, plus loin des jardins, plus loin encore une plaine immense, enfin, comme fond, l'imposant Ararat.

Une mosquée, comprise comme le palais dans l'ancienne citadelle et comme lui en ruine, a conservé un dôme en assez bon état ; elle est encore, à l'intérieur et à l'extérieur, revêtue de belles faïences aux vives couleurs, bien que bon nombre gisent brisées à terre.

Nous trouvons en ville une mosquée mieux entretenue et livrée au culte ; elle est dans le style de la précédente, pareillement ornée de faïences polychromes — où pourtant le bleu domine — qu'agrémentent divers dessins en jaune ou bien, comme aux frises, des inscriptions d'un bel effet décoratif.

Le bazar ressemble à celui de Tiflis et, sans doute, à tous ceux que nous verrons en Perse. Du reste, la nuit vient, force nous est de mettre un frein à notre curiosité. Nous traversons le Meïdan (place publique), peu animé à cette heure, et reconnaissons notre quartier, le quartier neuf ou russe, terme des excursions d'une journée bien remplie.

12 *septembre*. — Départ d'Érivan à 8 heures du matin. A peine sortis de la ville, nous voyons une grande plaine s'étendre devant nous jusqu'au pied de l'Ararat, qui nous fait face pendant près de deux heures, presque jusqu'à Aghamzaou.

Après ce relais, la plaine continue, mais un peu plus habitée, mieux irriguée et à peu près partout cultivée,

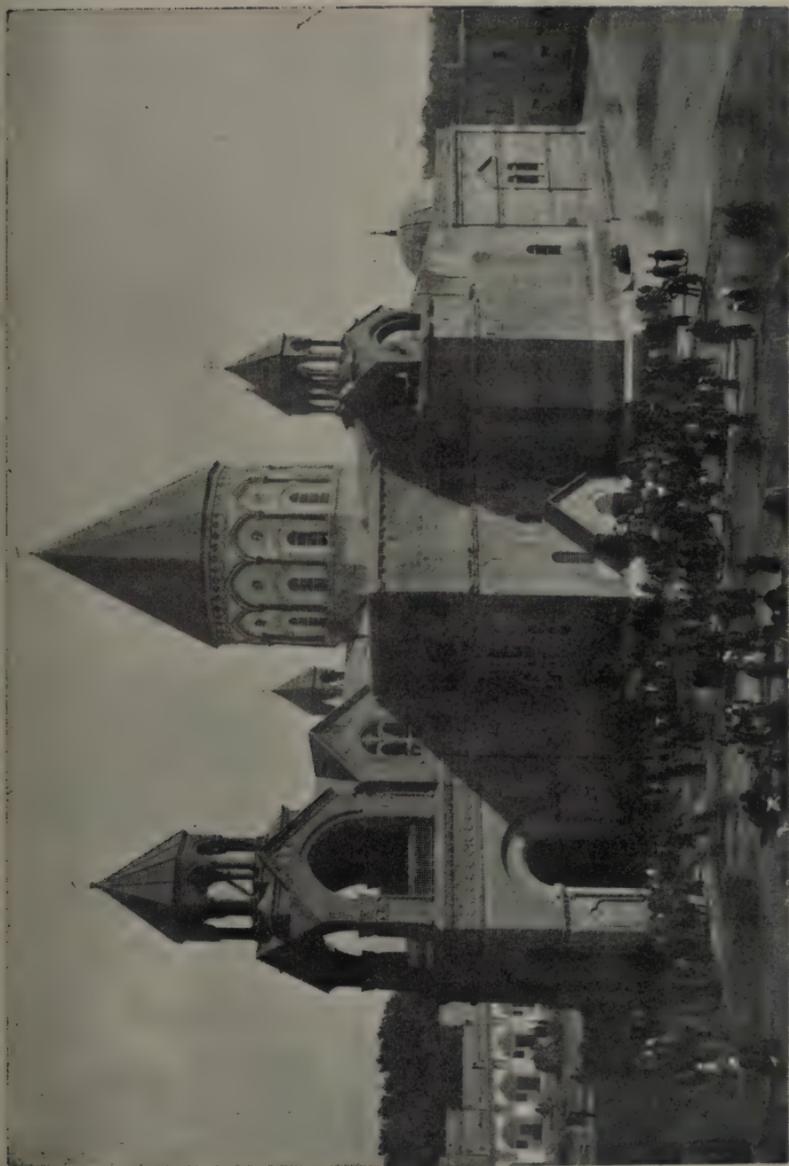
principalement sous forme de vignes, de rizières et de champs de cotonniers entourés de ricins. Ce sont toujours les mêmes villages, aux maisons basses à terrasses, que cachent de longs murs, le tout en pisé ; seulement, ces masses grises habituelles sont ici avantageusement nuancées de verts, fournis par les branches de nombreux arbres fruitiers.

Midi approche, la chaleur et la poussière commencent à être incommodes. Heureusement notre deuxième relais, Kamarlou, n'est plus qu'à 5 verstes. Nous ne sommes pas fâchés d'y trouver un abri contre le soleil pendant le temps du déjeuner, si court qu'il soit.

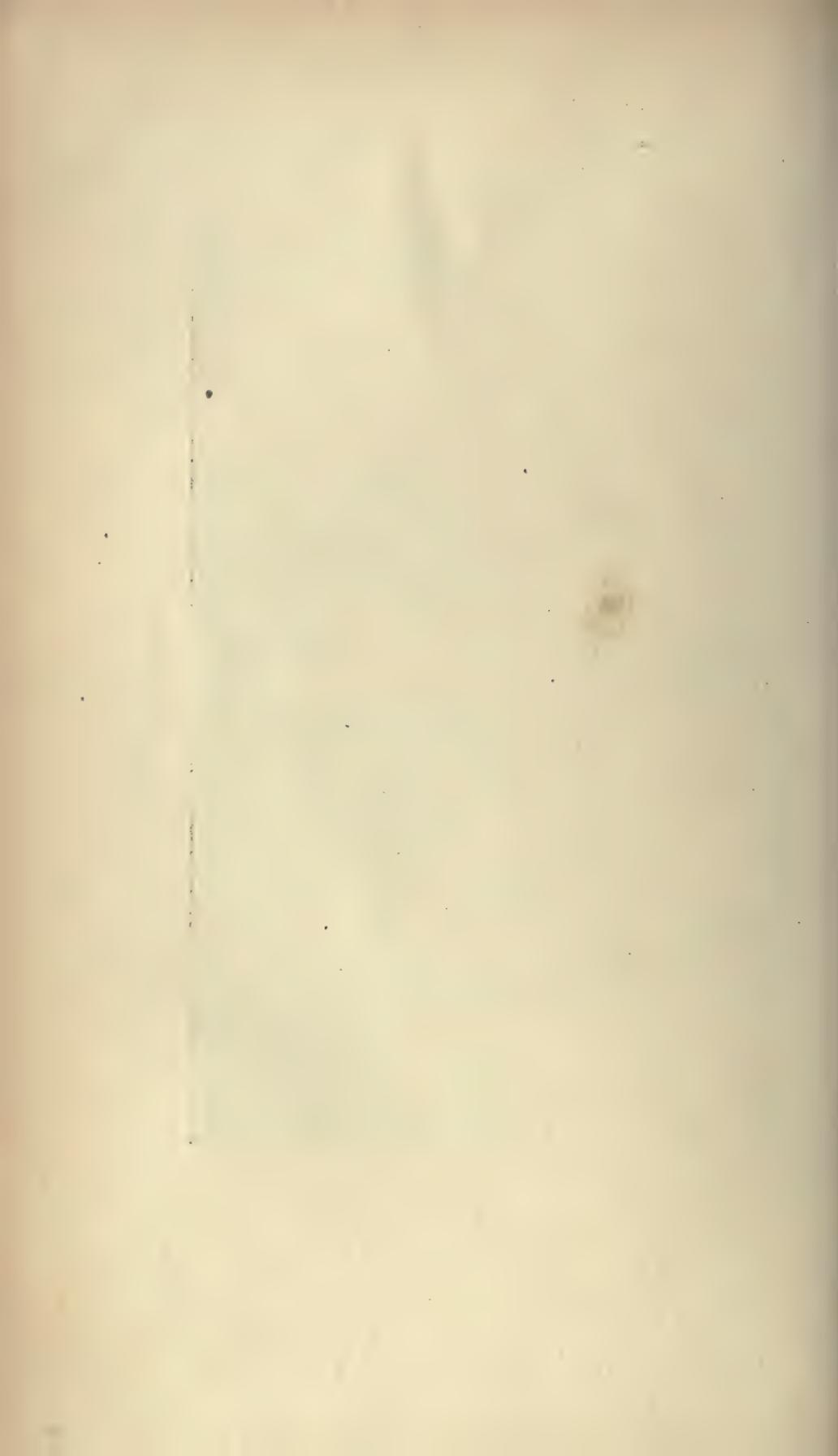
De Kamarlou le plateau va se rétrécissant : les montagnes nous rejoignent peu à peu de chaque côté. Rapprochés de l'Araxe, nous ne quitterons point sa rive gauche, à distance, s'entend, que pour entrer en Perse. La campagne devient aride et s'emplit de cailloux. Bientôt le soleil se couche de l'autre côté de l'Ararat, qui est maintenant derrière nous. Nous touchons à l'étape, à Bachnourachen.

13 *septembre*. — Sa Majesté désire arriver de bonne heure dans ses États, aussi sommes-nous en voiture à 5 heures du matin. Il nous en coûte peu d'être debout si tôt, car il y a belle heure que les moustiques nous ont éveillés, et nous n'avons pas attendu le jour pour sortir des moustiquaires dont, grâce à une sage prévoyance, sont munies nos couchettes.

Donc, nous nous mettons en route à 5 heures, en traversant l'Arpa Tchaï, rivière représentée aujourd'hui par trois à quatre petits ruisseaux, à leur aise



ETCHMIADZIN



au milieu d'un large lit qui nous dit assez qu'elle ne doit pas être toujours aussi facile à passer. Il fait à peine jour, pour nous, que déjà le soleil fait reluire derrière nous la calotte de neige de l'Ararat. Jusqu'à Naktchevân, même plaine productive, livrée à la même culture du cotonnier et du ricin, du riz et autres céréales dont la récolte est faite.

Naktchevân a été une ville importante : les ruines répandues sur les terres d'alentour prouvent qu'elle a été plus étendue et plus peuplée qu'à présent. Les plus remarquables témoins du passé sont : une belle porte ogivale, flanquée de minarets décapités, par laquelle on accède à une tour octogonale assez bien conservée, dont les faces sont couvertes de briques émaillées ; et une grande mosquée tout à fait en ruine, n'offrant plus qu'un dôme éventré.

L'Ararat a disparu. De nouveau la plaine devient aride. Nous pénétrons dans une gorge où les roches présentent un singulier aspect. En se délitant, elles ont glissé le long des pentes en coulées multicolores et étalent toute la gamme des jaunes, des rouges, des verts et des violets. Nous laissons sur notre gauche la vieille ville de Djoulfa, au pied d'un monticule bizarre, dont la moitié inférieure est entourée, comme d'un manchon, par la terre tombée de la moitié supérieure, totalement dénudée.

Enfin, à 1 heure, nous entrons dans la cour de la douane russe, sur les bâtiments de laquelle flottent les drapeaux russe et persan. Des tapis sont étalés à terre jusqu'au bac, lui aussi pavoisé, qui doit nous transporter de la rive russe à la rive persane de l'Araxe. Nous disons adieu à nos compagnons de

voyage russes, en les remerciant vivement de nous avoir fait parcourir, vite et sans encombre, un si long chemin de la frontière autrichienne à la frontière persane de l'immense Russie. Nous nous séparons d'eux, traversons l'Araxe, et, à 1 heure 30 minutes, nous foulons le sol de l'Irân.

CHAPITRE II

EN PERSE. — L'AZERBAÏDJAN. — L'IRAK ADJÉMI

Le canon tonne. Cent coups de canon annoncent la rentrée du souverain dans ses États.

Un magnifique cheval, richement harnaché, attend son maître, non sans impatience, sur la rive droite de l'Araxe. Le serviteur qui le tient, enlevant un superbe tapis de Recht, aux vives couleurs, jeté de l'encolure à la croupe pour garantir de la poussière, découvre une selle et ses fontes toutes brillantes d'or. Les brides, le poitrail et la croupière sont également garnis de plaques d'or.

Sa Majesté monte à cheval et passe en revue les troupes, en ligne du débarcadère à sa tente. J'ai déjà vu de pareilles troupes en Turquie, habillées d'uniformes allant à peu près et rarement de la première fraîcheur, alignées à la six-quatre-deux et d'un grand laisser-aller sous les armes.

Le valiahd ou héritier du trône, Mouzaffer ed Din, actuellement gouverneur de l'Azerbaïdjân, est à la tête de ces troupes. Il est venu recevoir son père aux confins de la province qu'il gouverne, et lui rendre les honneurs qui lui sont dûs.

En aval de la douane persane de Djoulfa, au bord de l'Araxe, s'étend au loin un camp de plus de mille tentes. C'est le camp de S. M. le chah in chah, vraie ville mobile d'environ 10.000 habitants, qui, pour se déplacer, possède presque autant de chevaux, mulets et chameaux. La tente du roi se distingue par sa couleur rouge, la couleur du pouvoir, par ses dimensions et par une espèce de muraille, composée de hauts rectangles de toile reliés entre eux, qui l'entoure à distance et l'isole. Sur chacune de ces toiles rectangulaires rouges, des bandes d'étoffe blanche dessinent un portail et un pot de fleurs à son centre. Les autres tentes, blanches et de toutes dimensions, sont dressées sans ordre, au gré de chacun, à travers la plaine, au milieu des bruyères qui la couvrent. Je remarque seulement que la tente du premier ministre, Emin es Sultân, est la plus près de celle du chah, qu'elle est la seconde en importance, mais de toile blanche. Les tentes du prince héritier forment un groupe à part, sans être très éloignées. Il en est de même des grandes écuries, qui sont à quelque distance, chacun n'ayant guère à sa portée que sa propre monture et les chevaux de ses principaux serviteurs.

Conduit à la tente qui a été dressée pour moi, je suis agréablement surpris d'y trouver mes bagages que, depuis Paris, je n'ai eu en ma possession qu'un instant à Tiflis. Elle est carrée et assez grande; blanche extérieurement, elle est doublée à l'intérieur d'une fraîche cotonnade sur laquelle sont imprimées quantité de petites fleurs de toutes couleurs; un feutre épais et doux aux pieds cache le sol. Les meubles ne l'encombrent pas : un petit lit de sangle et..... et c'est

tout ! Mais n'ai-je pas une table en ma caisse à selle et de solides sièges en mes deux cantines, qui ont déjà plus d'une fois rempli cet office en Algérie, en Tunisie et en Herzégovine, pendant la guerre turco-monténégrine.

Tandis que j'admire mon intérieur de nomade et que j'assigne à chaque objet son emploi, un Persan d'une trentaine d'années, proprement vêtu et coiffé d'un kolah en fin astrakhan, vient m'offrir ses services. Il m'est recommandé par mon compagnon de voyage. Bonnes références et bonne mine me le font accepter. Il se nomme Akber.

Le jour n'a pas encore complètement disparu, que j'entends le bruit de fusées qui éclatent au-dessus du camp, prélude d'un feu d'artifice. Chacun sort de sa tente, grande est bientôt l'animation, à laquelle malheureusement succède vite le plus grand désordre. Des chevaux, effrayés par ces bruits insolites, ont tiré sur leurs piquets, les ont arrachés et parcourent le camp aux allures les plus désordonnées, renversant les tentes et ne s'arrêtant qu'enchevêtrés dans les cordes qui les tendent. Le feu d'artifice terminé, le calme se rétablit peu à peu ; mais plus d'une fois, dans la nuit, je suis réveillé par quelque palefrenier à la recherche de ses chevaux.

14 septembre. — Il m'a été donné, pour transporter mes bagages, quatre chameaux, sous la conduite d'un petit homme robuste, coiffé d'une calotte de feutre grisâtre en demi-bombe, vêtu d'une longue houppelande à larges manches à peu près de même couleur, mais qui, comme la calotte, a dû être blanche, houp-

pelande fendue sur les côtés jusqu'à mi-pan et serrée à la taille par une bande de laine foncée, puis d'un pantalon, qui fut bleu, d'une remarquable ampleur, lui donnant l'aspect d'une jupe. Sa chaussure est un simple morceau de peau fixé par des lanières.

Quant à moi, je voyagerai en voiture ou à cheval, selon l'état de la route, et je vivrai avec le ministre de la Presse, premier interprète du chah, Etemad es Saltaneh, à qui Sa Majesté, dans sa sollicitude, m'a entièrement confié.

Dès 5 heures du matin, mon chamelier arrive avec ses quatre chameaux. En un clin d'œil ma tente est enlevée par deux ferachs (1) du chah, désignés à cet effet, et tout mon campement est chargé avec l'aide d'Akber et du chamelier.

Un énorme scorpion avait élu domicile entre mes deux cantines placées l'une sur l'autre. La campagne d'Herzégovine m'a habitué à la vue de cet animal ; mais il y a de plus ici des tarentules géantes, dont la morsure n'est pas moins dangereuse que la piqûre du scorpion. On m'en fait voir une qui a été tuée près d'une tente voisine ; elle mesure de 5 à 6 centimètres. Les tarentules du plateau de Cetinje, que le colonel Kaulbars savait si bien extraire de leur trou, à l'aide d'une boulette de cire au bout d'un fil, n'étaient que de vulgaires araignées comparées à celle-ci.

Tente, caisses, malles et cantines sont fixées sur les bâts par de longues et solides cordes en poil de chèvre, les chameaux sont attachés entre eux par une chaîne

(1) Les ferachs sont chargés particulièrement du service des tentes, tout en étant des domestiques à tout faire.

flottante qui va d'un bôt à l'autre, et, chamelier en tête tenant la longe du premier chameau, mon train se met en marche. Cette opération se répétera de même à chaque départ.



Phot. Pirou

Etemad es Saltaneh

Nous, nous parlons à 9 heures. Sa Majesté est dans un coupé attelé de quatre chevaux vigoureux, qui ont la tête surmontée d'un haut plumet rouge et la queue également teinte en rouge. A côté de chaque cheval et aux portières du coupé, se tiennent six grands gaillards armés d'un long bâton et des plus singulièrement coiffés : ce sont les coureurs du roi (*chater*).

Ils portent une tunique de drap vert à passepoils blancs, serrée à la taille par une ceinture de cuir à boucle et coulants d'argent, ont une culotte foncée et des bas blancs. Mais rien de plus bizarre que leur coiffure ! grand bonnet de police sur le fond noir duquel se détachent crûment des galons et des broderies en fil d'argent, comme découpés à l'emporte-pièce, et que surmonte un échafaudage de pompons blancs, rouges et verts.

Plusieurs personnages sont aussi en voiture, mais le plus grand nombre est à cheval. La troupe marche avec le campement, bien en avant ; il ne reste avec nous que les gardes à cheval (*kéchik*), faciles à reconnaître à leurs brandebourgs blancs, aux plaques d'argent qui brillent sur leurs baudriers comme sur le harnachement de leurs chevaux, enfin à leur bâton à pomme d'argent.

Entre 11 heures et midi, nous nous arrêtons, pour déjeuner, à l'extrémité d'un petit plateau sur lequel le brûlant soleil de l'été n'a pas laissé ombre de végétation, pas plus que sur les montagnes nues et couleur ocre qui l'encadrent.

Nous nous approchons d'une sorte de hutte, à gauche de notre route, et nous sommes heureux de trouver dans son voisinage une source de belle eau fraîche. Les glèbes sur lesquelles nous marchons nous apprennent que la terre a été cultivée, ce dont nous ne nous serions pas doutés, en voyant partout sable et cailloux. L'œil ne découvre aucune autre habitation. Celle-ci est ronde et ressemble assez à un four ; elle n'a pour toute ouverture qu'une porte basse en ogive, que rien n'a jamais dû fermer, heureuse-

ment pour ses habitants ; ses murs sont faits de moellons et de terre ; sa voûte demi-sphérique est formée d'une seule croûte de glaise cuite sur place par le soleil ; elle n'a guère plus de deux mètres en tous sens. Nos domestiques font sortir de cette niche trois êtres humains : un hercule en haillons ; une femme dont la tête et le torse sont à peu près cachés sous une toile à matelas en loques, à carreaux bleus et blancs ; un enfant presque nu. Après un nettoyage aussi complet que possible du sol et des murs intérieurs — car tous les habitants n'ont pas dû sortir avec ces trois êtres — un feutre est étalé à terre et le déjeuner nous est servi..... à la persane.

Riz à l'eau ou riz au gras, riz blanc ou riz au safran, en un mot pilau à toutes les sauces ; mouton et poulet en ragoût ; tranches de mouton en brochette, sur laquelle une tranche de maigre alterne avec une tranche de gras prise à la large queue des moutons ; poulet à la broche, parfois bourré de grains de grenade ou, à défaut, de grains de verjus ; aubergines cuites et concombres crus au sel ; fruits de saison, surtout melons variés et pastèques ; pain sans levain (*nân*) en larges et minces galettes ; eau à la glace (*abé yakh*), pour boisson : tels sont les mets et les desserts qui entrent dans la composition du peu variable menu persan, de l'ordinaire de chaque jour et, chaque jour, du repas du matin comme du repas du soir.

Un Européen fera ses délices des fruits, s'il aime les fruits, car ils sont de qualité supérieure ; il trouvera excellents les rôtis (*kébab*), jusqu'à ce qu'il se lasse du mouton et du poulet ; il s'habituerait peut-être au riz, plus difficilement au pain ; il sera heureux de

boire frais, à la glace, s'il voyage comme nous en Perse au mois de septembre; mais il tiendra pour fort incommode de manquer de cuiller, fourchette et autres ustensiles de table, s'il n'a pas eu la précaution de s'en munir; enfin, il lui sera longtemps pénible de manger par terre, assis à la turque, les pieds ramenés sous les cuisses, ou agenouillé à la persane en se servant de ses talons comme siège. Pour mon compte, j'ai hâte de quitter une aussi gênante position; à peine le repas terminé, je sors de la hutte qui m'a si bien garanti des ardeurs du soleil de midi, content de faire quelques pas pour me dégourdir les jambes avant de remonter en voiture.

Nous traversons bientôt un étroit défilé, n'ayant le plus souvent pour chemin qu'un lit de rivière desséché, puis nous débouchons sur un plateau bordé de quelques villages dont le plus important, Kalimguya, lui donne son nom. Nous nous sommes élevés depuis notre campement de ce matin, depuis l'Araxe, d'au moins 700 mètres.

A peine les derniers piquets de tente sont-ils plantés qu'un ouragan éclate. La poussière soulevée en flots tourbillonnants pénètre sous nos tentes, fortement menacées par de violents coups de vent. « Petite pluie abat grand vent », dit-on; quelques gouttes de pluie, en effet, sauvent le camp.

15 septembre. — En avançant sur le plateau de Kalimguya, nous constatons qu'il est en grande partie cultivé. Toute récolte étant faite, des troupeaux paissent un peu partout; mais on se demande quelle nourriture peuvent bien trouver ces malheureuses

bêtes sur cette terre grillée du soleil, où ne se voit pas un arbre, pas les moindres broussailles, pas une tige dépassant l'autre au milieu de ces bruyères rabougries et desséchées. Sur notre gauche, toujours les mêmes montagnes mollement arrondies et colorées en jaune, orange, rouge, bleu et violet, sans doute par divers sels mêlés à l'argile.

L'après-midi, nous nous trouvons dans une contrée inhabitée, au sol sablonneux sur lequel croît librement l'herbe à chameau.

Laissant sa voiture, le chah est monté à cheval et s'est séparé de nous avec quelques-uns de ses chambellans et une faible escorte, afin d'aller chasser l'outarde, qui se rencontre souvent dans ces plaines désertes.

La nature ne change guère d'aspect jusqu'à l'étape, à Mérend, où nous arrivons vers 4 heures par une forte descente. Le chah y vient peu après nous, ayant vu deux outardes qui se sont levées hors de portée de fusil et qu'il n'a pu tirer. Je n'en suis pas surpris. Autrefois, il y a quelque vingt ans, j'ai chassé l'outarde en Algérie, et j'y ai appris qu'elle se laisse difficilement approcher.

Nous la chassions alors en plein midi ; à ce moment chaud de la journée, elle est plus paresseuse à se lever et on a plus de chances de l'atteindre : malgré cette précaution, il nous était rarement donné de la tirer. Je me souviens que, pour cette chasse, je fixais au fond de mon grand chapeau arabe une éponge que j'imbibais de temps en temps avec de l'eau de ma *guerba*, dans l'espoir d'entretenir une certaine fraîcheur et d'éviter, autant que possible, les effets du

terrible soleil d'Afrique ; car la passion de la chasse l'emportait sur la crainte d'une insolation.

16 *septembre*. — Nous restons à Mérend toute la journée du 16, campés dans ses jardins. Ancienne ville forte non sans importance, ses maisons, en pisé et en briques séchées au soleil, sont en grande partie cachées au milieu d'une vraie forêt d'arbres fruitiers. Le Zélou Roud, qui la traverse, se divise en une multitude de petits ruisseaux en descendant la rue principale, qui est large et bordée d'arbres comme un boulevard.

Mon campement est dans un magnifique jardin où l'eau abonde et fait pousser avec une vigueur extraordinaire, le soleil aidant généreusement, des treilles géantes et des arbres chargés des plus beaux fruits.

Sa Majesté a la bonté de m'envoyer deux grands plateaux de divers fruits du pays : melons, pastèques, concombres, raisins variés, pommes, poires et pêches superbes. Les pêches font mon admiration par leur beau velouté et par la saveur de leur chair, ainsi que des raisins à grains ronds très juteux et absolument sans pépins, mais surtout certaines pommes, assez semblables à la reinette grise et fondantes à ce point, qu'elles s'écrasent dans la bouche comme la meilleure poire.

17 *septembre*. — Nous quittons ce lieu de délices pour retrouver la plaine stérile, où la teinte sombre de l'herbe à chameau alterne avec le blanc jaunâtre des cailloux, et nous ne tardons pas à pénétrer dans

une étroite vallée bordée, comme de coutume, de montagnes multicolores.

Nous passons la chaîne du Kara Dagh (1), ayant pour chemin tantôt les flancs des coteaux fraîchement transformés en route à peu près praticable, tantôt le lit d'un torrent de 300 à 400 mètres de large réduit à un ruisseau facile à enjamber. Le passage du Kara Dagh ne s'effectuerait pas sans de sérieuses difficultés, si les mauvais sentiers habituels n'avaient été mis tout récemment en état à l'occasion du voyage du souverain, pour sa commodité et aussi, sans doute, pour lui faire croire au bon entretien des routes de son royaume. L'artillerie, partie bien avant nous, y est encore engagée, traînant péniblement ses canons. Nous nous arrêtons même vers midi, afin de lui donner le temps d'avancer et de nous laisser libre le chemin.

La tente sous laquelle doit déjeuner Sa Majesté est dressée près de l'eau, parmi les quartiers de rochers qu'a roulés le torrent à la fonte des neiges. Je m'y rends, selon l'habitude prise depuis que nous sommes en Perse ; car il paraît que mon service consistera principalement à assister au déjeuner du roi des rois.

Je suis à peine arrivé à la tente que je vois venir, sur un fringant cheval arabe, une sorte d'officier de cosaques, escorté de huit cavaliers bien armés. Tous descendent de cheval à une certaine distance. Le chef, laissant sa monture, s'approche seul. C'est un homme d'une trentaine d'années, élancé et de belle taille, à la

(1) Le Kara Dagh (montagne noire) prend aussi le nom de Kara Bagh (jardin noir), celui-ci étant réservé au versant nord, fertile, l'autre au versant sud, stérile.

figure un peu dure et hâlée par la vie en plein air. Il porte la longue tunique plastronnée de cartouchiers en



Chaters

argent niellé du Caucase ; il est coiffé d'un kalpak en astrakhan blanc.

Que l'on juge de ma surprise — l'Orient en réserve

souvent de semblables — quand j'entends dire que celui que je prends pour un officier russe, ou quelque prince géorgien, n'est autre que le fameux Kérim, ce brigand qui est le cauchemar du gouverneur d'Érivan et la terreur de la ville et de ses environs. Introduit auprès du chah, il fait sa soumission, promet de mettre fin à sa vie d'aventures, puis est congédié en liberté.

La descente du Kara Dagh ne donne lieu à aucun accident. L'artillerie a eu le temps de gagner la plaine, rien sur la route ne ralentit la bonne allure de nos chevaux. Suivant la même vallée, souvent le même lit de rivière, moins à sec, nous arrivons de bonne heure à Soufian, à l'entrée d'une plaine qui s'étend loin devant nous. Notre camp est dressé sous les murs du village, au bord de la rivière.

18 *septembre*. — La levée du camp et le départ se font chaque matin à peu près aux mêmes heures : 5 et 9 heures ; seule la tente du chah reste jusqu'après le départ de Sa Majesté, deux jeux de tentes permettant d'en avoir un en place pendant que l'autre est en route vers l'étape du lendemain.

La plaine va s'élargissant ; on perd même de vue, surtout à l'ouest, les chaînes de montagnes qui la ferment de chaque côté. Devant nous, au sud, apparaît le sommet du Sahend, par delà Tauris, qui, lui aussi, se voit de loin.

Des groupes de cavaliers, formés de personnages suivis de leurs gens, viennent au-devant de Sa Majesté, nous croisent de temps en temps, annonçant l'approche de la capitale de l'Azerbaïdjân. Parmi ces groupes, mon compagnon de voyage me fait remarquer le fils

aîné du valiahd, jeune adolescent à figure pâle, en costume de général.

Nous arrivons d'abord à un pont de forme irrégulière, long de seize arches ogivales, en briques et en assez bon état. Actuellement l'objet de réparations auxquelles ne doit pas être étrangère l'arrivée du chah, ce pont est jeté sur l'Hadji Tchaï, large rivière qui contourne la ville, et qui est loin à cette heure d'emplir son lit, car chevaux et mulets la passent à gué sans la moindre difficulté, j'allais dire sans se mouiller, tant il y a peu d'eau.

Notre entrée à Tauris se fait au milieu d'une foule de mendiants inimaginable que l'on a peine à contenir. Gare au bâton des chaters ! Ce sera miracle, s'il n'y en a pas d'écrasés sous les voitures ou sous les pieds des chevaux, à travers ces rues tortueuses et étroites, dont les étranglements et les angles arrêtent à chaque instant les voitures. Aux abords de nos grandes villes, les dépotoirs et les eaux d'égouts empoisonnent l'air de leurs émanations ; ici s'étale à vif la grande plaie humaine, la hideuse et attristante misère. Enfin ! nous voici au palais du gouverneur, qui nous cache ce pénible spectacle.

19 *septembre*. — Tauris, Tèbriz en persan, est une ville très étendue, d'environ 150.000 habitants, qui a eu jadis une population bien supérieure, si on en croit la tradition. On me dit qu'il faut trois heures pour le traverser à pied, dans sa plus grande étendue, et près de deux heures, dans la plus petite. Vu les sinuosités des rues et les dimensions des jardins, ceci ne m'étonne pas. Je crois plus facilement à ces chiffres qu'au chiffre

de la population : les premiers ont pu être établis plus d'une fois, et chacun peut les vérifier, tandis qu'aucun recensement n'a jamais justifié le second.

Tauris est le siège du gouvernement le plus important sans doute des provinces de Perse, puisqu'il est d'usage de le confier à l'héritier présomptif, dont il constitue l'apanage jusqu'à son avènement au trône. Son importance s'explique, en outre, par la position même de la ville, admirablement située au point de jonction des routes allant en Russie et en Turquie, sur le passage des caravanes qui mettent la Perse en communication avec l'Europe, par le Caucase ou par Trébizonde et la mer Noire.

De fréquents tremblements de terre ont détruit tous les monuments du passé. Partout, en effet, dans la ville comme hors de la ville, on voit des ruines, tantôt au-dessus du sol, tantôt cachées sous des ondulations du terrain.

La plus remarquable de ces ruines est la mosquée Bleue, dont il ne subsiste pourtant que bien peu de chose. Coupes et voûtes gisent à terre. Quelques pans de murs se dressent çà et là pour donner une idée, bien faible, il est vrai, de ce que fut l'édifice. Le portique est ce qu'il y a de mieux conservé ; sa haute et élégante arcade ogivale, bordée d'une gaie faïence bleue en spirale, est en son entier ; ses ornements ont seuls, en grande partie, disparu. Des briques émaillées à fond bleu, sur lequel ressortent des dessins de diverses couleurs, dont il reste des traces de côté et d'autre, sont l'origine du nom de mosquée Bleue.

Comme vieux monument, signalons encore la citadelle, construction massive si solide qu'elle a résisté

jusqu'à ce jour et tient bon, malgré les lézardes qui sillonnent ses flancs.

Si la présence du souverain ne donne pas à Tauris toute son animation actuelle, elle doit y contribuer. Les bazars sont pleins de monde, sans que rien de particulier s'y rencontre ; ils ne diffèrent de ceux déjà vus que par leurs plus grandes dimensions, offrant le même aspect, à peu près les mêmes produits. On y voit une bien moins grande variété de types que dans les bazars précédents : Persans et Turcs dominant, parmi lesquels se reconnaît le Kurde, comme le Kabyle au milieu d'Arabes, l'Albanais au milieu de Grecs et de Slaves.

Grâce au contact de chaque jour, en route et à table commune jusqu'à la frontière, je commence à me retrouver dans cette nombreuse suite du chah, et à me familiariser avec les noms persans. Et puis, qui n'a pas quelque conseil à demander au médecin ? Qui n'a pas à lui parler de quelque bobo ou de quelque indisposition ? Ceux à qui la langue française n'est pas trop étrangère — il y en a qui la parlent très couramment — sont venus les premiers, peu à peu les autres se sont fait accompagner d'un camarade comme interprète.

Mon premier malade a été, la veille de notre départ de Paris, Mehdi Khan, jeune prince afghan réfugié à la cour de Perse. A Bade, où nous étions tous réunis au château, j'ai été appelé par quelques personnages : Emin ed Dovleh, ministre des Postes, homme aimable quoique causant peu ; Djehanghir Khan, ministre des Beaux-arts, plus communicatif ; Sédig es Saltaneh, premier chambellan. Différentes autres circonstances

m'ont mis en rapport, au cours du voyage, avec Medjed ed Dovleh, gendre et intendant de Sa Majesté, dont la figure fortement bronzée et les yeux noirs et vifs ont beaucoup d'expression ; avec Emin é Khalvet, premier secrétaire, le seul Persan blond que j'aie vu jusqu'à ce



Emin es sultan — Emin é Khalvet

jour ; enfin, avec plusieurs chambellans, parmi lesquels : Mirza Abdullah Khan, qui a deux sœurs mariées au chah — et semble heureux de ramener à Téhéran le propre frère de sa femme, le prince Mohamed Mirza Kachef, qui, lui, n'a pas l'air aussi satisfait d'avoir quitté Paris, où il vient de passer plusieurs années comme secrétaire de la légation de Perse — ; Aboul el Moulk, neveu d'Etemad es Saltanch ; Mohavet el

Mouk, que j'ai eu souvent pour compagnon dans les trains russes ; et le sympathique Naïeb Nazer, frère cadet de Medjed ed Dovleh. Depuis que nous sommes en Perse, je les revois chaque matin au déjeuner du roi. Les uns y sont appelés par leur service, les autres y viennent faire leur cour.

N'oublions pas notre confrère Fakhr ol Atéba (la gloire des médecins), *hakim*, c'est-à-dire médecin du favori. On a vu souvent dans Paris cet homme grand et fort, à face rubiconde, d'où sortent deux yeux démesurément ouverts, formant contraste avec l'éunuque grêle, tout couvert de taches de rousseur, d'Aziz es Sultan, que l'un et l'autre accompagnaient partout. Plus d'une fois, il a négligé les préceptes du Koran pendant le voyage, quand, à table, ne se croyant pas vu du premier ministre, il vidait prestement verres de vin et d'eau-de-vie sans le moindre respect pour la loi du Prophète. En Europe, il était habillé comme tous ses camarades : kolah d'astrakhan, redingote et pantalon noirs. Depuis qu'il est en Perse, un énorme turban blanc, bordé d'un léger feston de couleur, lui enveloppe la tête (1), une ample et longue robe claire le couvre entièrement.

Que n'a-t-on supposé et dit du jeune favori ? Aziz es Sultan est tout simplement le neveu d'une des femmes préférées du chah, Emin Agdas. Femme adroite, qui de servante est montée au premier rang, elle a eu l'habileté, n'ayant pas d'enfant, de placer

(1) « Ne vous étonnez pas s'ils ont grand soin de se parer la tête de tant de bandes ; c'est pour empêcher, par ces liens honorables, que leur cervelle, surchargée de science, ne rompe de tous côtés. » — Erasme, *Eloge de la folie*.

auprès du roi son neveu Manidjeh, devenu Aziz es Sultan (chéri du roi), fils de son frère, Mirza Mèhémed Khan, petit homme sans valeur, dont l'unique occupation est de tirer profit de l'inattendue bonne fortune de son enfant, et l'unique souci, de veiller à ce qu'elle dure. Emin Agdas a finalement donné son neveu au roi comme porte-bonheur contre tout accident et tout danger, ne devant à ce titre pas plus le quitter que son ombre. Que le chah croie ou non à ce talisman vivant, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est d'une faiblesse extraordinaire vis-à-vis de ce vilain enfant à qui il passe tout et accorde tout.

Un autre Persan qui en a intrigué plus d'un en Europe est Aziz Khan. Taille élevée et svelte, traits fins, face blanche un peu pâle, figure imberbe et douce lui donnent toute l'apparence d'une jeune fille, malgré ses trente ans. Combien j'en ai vu, en Russie principalement, avoir pour lui des attentions réservées d'habitude au beau sexe, ce dont était fort gêné le timide Aziz Khan. On l'a ainsi pris souvent pour une femme sous des habits d'homme, alors qu'il n'est, en réalité, qu'un eunuque de l'anderoun royal prêté par sa maîtresse à Emin es Sultan.

La vraie femme faisant partie de la suite, — car il y en a une, — que l'on a souvent confondue avec Aziz es Sultan, dont elle a la taille, est une Géorgienne achetée à Constantinople et envoyée à Nasr ed Din au cours de son voyage. Le roi ne doit guère la considérer que comme une enfant, qu'elle est réellement, ayant à peine une douzaine d'années. A Paris, elle assistait à la représentation de gala donnée à l'Opéra en l'honneur du chah, vêtue en homme, sous

la garde de son eunuque, dans une loge distincte, à gauche de celle occupée par son maître.

Voilà, avec quelques-unes de ses singularités, le monde dont se fait suivre le roi des rois de Perse. Il est nouveau pour moi, ce monde, malgré mes longs séjours, depuis l'année 1873, en ces contrées que l'on a coutume d'appeler « l'Orient ». Sous cette dénomination, chrétiens et musulmans sont confondus, bien à tort. Entre les deux, grande est la différence ! Que l'on en juge par ce qui se passe dans la péninsule des Balkans : le joug musulman à peine secoué, les peuples chrétiens renaissent à la vie, pendant que le cadavre turc continue de se décomposer.

Quant à la Perse, on peut croire qu'elle serait autre, surtout en considérant ce qu'elle a été, si les Persans étaient restés simplement mazdéistes. Pour ne parler que de la famille, fondement il est vrai de toute société, souffre-t-elle chez les guèbres ou parsis, restés adorateurs du feu, la moindre comparaison avec la famille musulmane ? Que l'on songe à la situation faite à la femme par le Koran, et la réponse sera facile. Singulière famille que celle où la femme a un pareil rôle et où les enfants, fruits de la polygamie, sont ennemis-nés ! Non moins singulière société que celle d'où la femme est exclue ! Et la patrie ! qu'est-ce pour des fanatiques disposés à suivre, avant tout, le drapeau du Prophète ? Seul, le fanatisme en fait des soldats.

Depuis la frontière, j'ai eu plusieurs fois occasion de voir le valiahd, Mouzaffer ed Din. Comme il ne parle pas français, je n'ai pu me présenter à lui. Ce prince a trente-six ans et en paraît davantage. S'il a

quelques uns des traits de son père, il ne lui ressemble guère autrement. Moins grand, il n'en a surtout pas la prestance ; car Nasr ed Din se tient droit, les épaules



Chahzadè Mouzaffer ed Din, valiahd

effacées, le cou dégagé, la tête haute, tandis que Mouzaffer ed Din a le cou court et la tête en avant, qui le rendent comme voûté. L'œil terne du fils n'a rien de commun non plus avec le regard brillant, parfois hautain, le plus souvent si bienveillant du père.

En présence du roi, le valiahd se fait petit, baisse les yeux, courbe davantage la tête, prend, en un mot, une posture qui accentue la plupart des particularités de sa physionomie, pour ne pas dire de ses défauts. Les uns croient l'héritier dénué d'intelligence; les autres prétendent qu'il n'en est pas dépourvu, seulement qu'il cache son jeu et s'efface volontairement; chacun, au contraire, s'accorde à reconnaître au chah une intelligence ouverte et élevée.

Le 20, le chah s'est levé fatigué. Tout en me voyant arriver, il me tend le bras; je constate que le pouls est petit, faible, lent, à peine de 60 pulsations. Il n'a pas d'appétit.

Fakhr ol Atéba s'est approché du roi gravement, tête basse, à pas mesurés; il met un genou à terre, soutient de la main gauche le bras qui lui est tendu et, de la droite, prend le pouls aux deux avant-bras. Deux autres individus, que je n'ai pas encore vus, ou auxquels je n'ai pas fait attention, s'en approchent également, font le même manège, puis se retirent à reculons, courbés en avant, les mains croisées à plat sur l'épigastre. On me dit que ce sont deux nouveaux médecins avec nous depuis la frontière, sur lesquels on devait sans doute compter quand on a voulu me faire quitter le roi à Vladikavkaz. L'un, Cheikh ol Atéba (le vieux des médecins), qui mérite bien son nom par sa figure toute ridée, malgré sa barbe et ses cheveux noirs, mais fraîchement teints, a la démarche d'un pontife; l'autre, Mirza Labedin, est plus jeune et semble plus modeste. Ils sont coiffés l'un et l'autre d'un kolah haut et pointu et portent une robe foncée, ample, flottante qui les cache jusqu'aux pieds. La robe

de Cheikh ol Aléba, dont les larges manches sont festonnées jaune d'or, pourrait être constellée d'étoiles sans surprendre personne.

Ces trois graves personnages causent un instant entre eux à voix basse, font ensuite connaître au chah le résultat de leur consultation, après quoi, sans que je sache ce qu'ils ont dit ni ce qui est décidé, nous sommes tous congédiés.

Le lendemain matin, je me rends à mon service, comme de coutume. N'ayant pas été appelé dans l'après-midi de la veille, j'ai lieu de croire le roi remis de ce qui pouvait n'être considéré que comme une indisposition passagère. Il n'en est rien. La nuit a été mauvaise, l'abattement est plus marqué, il y a de la fièvre. La même consultation se renouvelle, la même comédie, et je ne sais pas plus qu'hier quelle prescription est faite.

Je sors avec Etemad es Saltaneh. Il me dit que les médecins persans se font forts de guérir le malade avec des simples, sans remèdes étrangers, et qu'ils sont chargés de préparer les drogues à administrer. Il ajoute que le chah a de la diarrhée, ce qui m'a été caché.

Tient-on à prouver que ma présence ici n'est pas nécessaire, afin de justifier l'incroyable projet formé à Vladikavkaz de me séparer de Sa Majesté et de me faire gagner Téhéran par Bakou et la mer Caspienne? On pourrait le croire. A moins que, réellement, le chah ne se prive de mes soins par crainte des médicaments.

Nous nous rendons, Etemad es Saltaneh et moi, au consulat de France, où nous sommes invités à dé-

jeuner. J'y fais la connaissance de M. Pétrof, consul de Russie, invité comme nous. Notre consul, M. Bernay, m'a fait l'accueil le plus cordial. Venu à ma rencontre le jour de notre arrivée, il m'a offert au consulat une hospitalité que j'aurais acceptée avec empressement, heureux de me trouver quelque temps sous le drapeau de la France, parmi des Français, si le consulat n'avait pas été trop loin du palais habité par Sa Majesté et, conséquemment, de mon service.

Dans l'après-midi, des bruits de départ pour le lendemain circulent. Bien que je n'y sois pas appelé, je vais au dîner du chah ; mais comme il n'a pas quitté sa chambre à coucher, que, d'un autre côté, je ne trouve aucun chambellan parlant français à qui demander de m'introduire, je me retire sans l'avoir vu.

22 septembre. — Partis de Tauris peu après 8 heures, nous sommes à Basmetch avant midi, courte étape, suffisante en raison de l'état de santé du roi. Nous avons néanmoins monté de 1.400 mètres d'altitude à 1.700 mètres. Grâce à cette position élevée, grâce aussi à son eau abondante et bonne, Basmetch est une des stations d'été des habitants de Tauris, qui viennent chaque année y chercher un peu de fraîcheur, et dont plusieurs y possèdent de jolies maisons de campagne, entre autres le consul de Russie, M. Pétrof. Aussi est-ce une des raisons qui nous ont fait quitter Tauris pour cet agréable séjour. Emin es Sultan a pensé que l'air sain de ce site conviendrait au rétablissement de son maître, et il l'a décidé hier soir à s'y rendre ce matin même.

L'emplacement de notre camp est bien choisi. Le

camp du valiahd, qui continue de nous accompagner, se voit à peu de distance.

Malgré son déplacement, Sa Majesté ne va malheureusement pas mieux ; tout au contraire la fièvre et la diarrhée augmentent. Les trois médecins persans sont très assidus et passent leur journée à préparer les drogues qu'ils font prendre eux-mêmes.

23 septembre. — La nuit dernière, insomnie alternant avec un sommeil agité ; ce matin, pouls à 80, aggravation de l'état général, faiblesse extrême.

Je ne sais ce qui a été donné jusqu'à présent, ni en fait de nourriture, ni en fait de médicaments. Le chah m'avoue pour la première fois avoir la diarrhée. Il me demande s'il n'y a pas moyen de l'arrêter. Je lui réponds que sa diarrhée n'a rien d'inquiétant, qu'un léger purgatif ou un vomitif donné au début en aurait eu raison depuis longtemps ; mais qu'au point où le mal en est, je conseillerais une potion au sous-nitrate de bismuth. Il se fait répéter en persan mes paroles, prend un air rêveur et ne dit mot. Je sors.

Mes confrères ont su que j'avais parlé de purgatif. Ils administrent, après mon départ, quatre-vingts grammes d'huile de ricin. Heureusement que nous ne sommes plus au temps du fameux *Hadji Baba* (1). Si le chah avait fait prendre, à titre d'essai, à chacun de ses ministres, cette dose d'huile de ricin, ils se seraient vite trouvés dans une situation aussi grotesque que leurs prédécesseurs sous l'effet de la fameuse pilule de calomel.

(1) *Hadji Baba*, par MORIER, paru au commencement du siècle, est une fine critique des mœurs persanes, qui n'a guère vieilli.

Le soir, grande prostration, diarrhée sanguinolente, assez forte fièvre avec 96 pulsations. L'inquiétude de l'entourage est manifeste. Etemad es Saltaneh s'offre pour transmettre mes conseils au roi, dont il croit la vie en danger. Je le rassure et lui dis simplement que le chah ferait bien de mettre au moins une ceinture de flanelle ou de laine quelconque, et de remplacer par du thé chaud, additionné d'un peu de rhum ou de cognac, les boissons glacées qui lui sont prescrites, ainsi que je viens de l'apprendre. J'ajoute que, si j'étais écouté, je donnerais immédiatement un gramme de sulfate de quinine.

Ceci dit, je me rends à la tente d'Emin es Sultan. J'y suis à peine, que mes trois confrères arrivent. Ils ont entendu Etemad es Saltaneh conseiller en mon nom : ceinture de flanelle, thé alcoolisé et sulfate de quinine ; ils s'empressent, comme pour parer à un danger, de venir en rendre compte au premier ministre ; ils le prient instamment d'intervenir, afin d'empêcher le chah de mettre une ceinture de flanelle et de prendre du sulfate de quinine, dont l'unique effet, disent-ils, sera d'entretenir le feu, *atèch*, selon leur propre expression, qui consume l'estomac, et d'augmenter la soif. Quant au rhum et au cognac, ils sont l'objet d'une égale proscription. Fakhr ol Atéba déclare sans la moindre hésitation que l'un comme l'autre donnera indubitablement le typhus ; et sa figure dit combien est profonde sa conviction.

Emin es Sultan charge Mirza Nisam de me traduire les paroles de mes confrères et de me demander ce que j'ai à répondre.

« Rien, dis-je. La stupéfaction me rend muet. Com-

ment Fakhr ol Atéba n'a-t-il pas encore le typhus après tous les verres de cognac que je lui ai vu boire! »

Emin es Sultan a de la peine à garder le sérieux que ui ont fait prendre les plaintes de mes confrères : il se détourne et se mord les lèvres pour ne pas rire.

Je n'ai pas à ménager des êtres qui se comportent de cette façon. S'ils veulent la guerre, je suis prêt à leur tenir tête.

24 septembre. — Le chah, qui avait mis une ceinture de flanelle prêtée par Etemad es Saltaneh, a dû la retirer presque aussitôt sur les instances de ceux qui le soignent ; il n'a non plus bu ni thé au rhum ni thé au cognac ; mais un suprême moyen a été tenté, un remède infailible lui a été donné : on lui a fait prendre *de la terre du tombeau de Hossein*, le fils d'Ali enterré à Kerbéla..... Et ce matin, au désappointement général, rien n'est changé dans l'état du malade ; que dis-je, la faiblesse est telle qu'il ne peut pas se lever. La sainte terre elle-même est restée sans effet.

Je m'étonne qu'ils ne mettent pas sur le compte de ma présence, la présence d'un chrétien ! l'inefficacité de leur talisman. Il doit bien y en avoir parmi ces musulmans qui, dans leur for intérieur, en sont convaincus.

A 10 heures, mes confrères et moi quittons la tente du roi pour nous rendre à celle du premier ministre, qui nous a tous fait appeler. Là a lieu une consultation à laquelle, cette fois, on veut bien me faire prendre part. Mes confrères s'y montrent d'une souplesse dont je me méfie. Ils ne s'opposent pas à mes prescriptions,

disent ces bons apôtres, ils demandent seulement la permission d'administrer encore, en attendant le plein effet de la terre du saint tombeau, une tisane faite à l'aide de noyaux de cerises, de coings et de chicorée, à laquelle ils ajouteront un peu de thériaque.

En réalité, ayant toujours espoir en l'effet de la fameuse terre et, tout naturellement, de leurs drogues, ils veulent gagner du temps et retarder mon intervention autant qu'il dépend d'eux, afin d'éviter que l'on puisse m'attribuer une guérison dont ils tiennent à avoir tout l'honneur..... et tout le profit. Impuissant à rien empêcher, sûr que mes prescriptions ne seront pas exécutées, mais sentant aussi qu'ils ont mis leur dernier enjeu et jouent leur dernière carte, je les laisse à la préparation de leur tisane.

Mon déjeuner rapidement pris, je retourne à la tente du chah que j'ai fait prévenir de ma présence.

Le pouls, qui était à 96 depuis hier, monte à 100 vers 3 heures; il est à 128 vers 5 heures, la fièvre bat son plein. Le facies décomposé et l'extrême prostration, dont chacun peut s'apercevoir, mettent l'entourage en émoi. Les médecins persans, qui constatent de leur côté l'augmentation du pouls et cet état général, ne se rendent pas compte de la cause qui les produit. Ils cachent au roi le nombre de pulsations, lui donnent le chiffre de 85 au lieu de 128, chiffre réel, et sont visiblement troublés et inquiets.

Tous, sans exception, prennent peur et se demandent ce qui va arriver. Plus d'un croit venue la dernière heure de son souverain. On court chercher le premier ministre, qui vient en toute hâte. Dès qu'il est entré, par discrétion ou sur un signe que je n'ai pas vu,



tout le monde se retire, le laissant seul avec le roi.

Après quelques minutes, qui ont dû paraître longues aux nombreux témoins de cette scène, l'emin es Sultan sort de la tente royale. En présence des chambellans, des médecins persans, des dignitaires et des serviteurs accourus, s'adressant à moi, il dit à haute voix en persan : « La volonté formelle du chah est que l'honneur de le soigner vous soit confié, si vous voulez en prendre l'entière responsabilité », paroles que me traduit son interprète.

Je réponds que j'ai pris cette responsabilité le jour où j'ai accepté d'être médecin de Sa Majesté, que d'ailleurs, médecin français, je ne peux comprendre autrement mon devoir. Emin es Sultan m'introduit seul auprès du chah.

Très abattu, d'une voix faible et voilée, le roi me demande, nettement cette fois, d'arrêter sa diarrhée. « Elle m'affaiblit beaucoup ! beaucoup ! » ajoute-t-il. Je le tranquillise en l'assurant d'une prompte guérison, s'il veut m'accorder sa confiance et s'en rapporter à mes conseils. Il y est décidé ; mais il n'est pas moins vrai que c'est après trois jours d'hésitation et une expérience qui ne lui a guère réussi.

Je commence par faire connaître au chah exactement son état, afin de justifier mon traitement. Je lui apprends surtout — ce qui lui a été caché, je ne sais pourquoi — que depuis bientôt trois heures il a une très forte fièvre et que son pouls bat actuellement 130 pulsations. Il en est effrayé, ce dont je ne suis pas fâché, si cela doit le rendre docile. Je n'hésite point à lui dire que si on ne l'avait pas empêché de prendre le sulfate de quinine que je conseille depuis deux jours,

la fièvre ne serait pas survenue. Cette déclaration produit immédiatement son effet : de lui-même, le chah me demande du sulfate de quinine. Je lui explique pourquoi il ne peut en avoir ce soir au milieu de son accès, mais seulement demain à son réveil. Satisfait comme un enfant à qui la moindre explication suffit, il me remercie.

Voyant Sa Majesté si bien disposée, je m'efforce de gagner toute sa confiance en montrant que je ne lui cache rien : je prépare en sa présence une potion au bismuth fortement laudanisée. Cette potion, à prendre par cuillerée de demi-heure en demi-heure, est destinée, lui dis-je, à arrêter la diarrhée et à procurer une meilleure nuit que les précédentes.

A 10 heures, rien ne reste de la potion, le roi s'endort. Je laisse une seconde potion pareille à la première, en recommandant de n'en donner, au maximum, que deux à trois cuillerées jusqu'au jour, et encore dans le seul cas où le malade s'éveillerait, puis je gagne ma tente.

25 septembre. — Levé dès l'aube, je suis au petit jour à la tente royale. Le plus complet silence y règne : tout le monde dort. Le chah ne s'éveille guère avant 8 heures, bien reposé, ayant dormi d'un sommeil calme, interrompu deux fois seulement, ce qui a permis de faire boire autant de cuillerées de la seconde potion.

Un gramme de sulfate de quinine est administré en une fois — non sans observations de la part du premier ministre, qui veut me faire diminuer de moitié la dose, dont « l'énormité » lui fait peur — après

quoi Sa Majesté sommeille jusque vers 11 heures. Le déjeuner est servi alors comme d'habitude. Sur ma recommandation, le chah se contente de deux œufs frais et d'un peu de poulet. Ce léger repas est bien digéré.

La journée se passe sans diarrhée ni fièvre; la figure reprend son aspect accoutumé et les forces reviennent. Aussi, le soir je trouve tous les visages radieux. C'est à qui m'adressera le compliment le plus flatteur, c'est à qui me fera la promesse la plus séduisante. Sa Majesté me remercie en termes chaleureux et m'accable d'éloges; Emin es Sultan me promet le plus beau cheval de son écurie; Medjed ed Dovleh, un riche tapis; chacun, en un mot, quelque joli cadeau. L'un des ministres va même jusqu'à dire: « Tous, nous devrions vous baiser les mains. »

Cette explosion d'éloges outrés, de louanges hyperboliques et de sentiments plus ou moins sincères n'a rien de nouveau pour moi. Ailleurs, j'ai plus d'une fois été l'objet de semblables manifestations, plus d'une fois pareilles promesses m'ont été faites — pour ne pas être toujours tenues. Prenons toutes ces choses pour ce qu'elles valent, ne les retenons qu'en vue d'apprendre à mieux connaître le monde parmi lequel nous sommes appelé à vivre; surtout ayons toujours présent à l'esprit combien, dans ce milieu, les changements sont faciles, fréquents, rapides, et combien doit y être faible la distance du Capitole à la roche Tarpéienne.

26 septembre. — L'amélioration survenue hier s'est maintenue. Je prescris encore un gramme de sulfate

de quinine, par crainte d'un retour offensif de la fièvre. Le chah se sentant mieux ordonne la levée du camp. A 10 heures, nous nous mettons en route pour une petite étape de deux farsakhs, environ 12 kilomètres.

Chemin faisant, Etemad es Saltaneh me raconte que l'état de santé du chah a inspiré de telles appréhensions, que des dispositions, discrètes mais réelles, ont été prises par l'héritier présomptif en prévision de la vacance du trône. « Heureusement, ajoute-t-il ; car, si le roi était mort, c'eût été le signal d'une révolution en Perse, et nous n'aurions rien eu de mieux à faire que de rebrousser chemin et de retourner en Russie. » Et, à ce propos, il m'apprend que le valiahd n'est pas le fils aîné du chah ; que le fils aîné, Zel es Sultan, actuellement gouverneur d'Ispahan, n'a pas renoncé au trône, bien que n'y ayant pas droit en raison de la basse extraction de sa mère (1), et qu'il le disputerait à son frère cadet les armes à la main, le cas échéant. Selon Etemad es Saltaneh, nous aurions donc couru un sérieux danger.

Cette disposition d'esprit de mon compagnon de route ne lui était sans doute pas personnelle, cette crainte d'une révolution avait dû hanter plus d'un de ces personnages, pour qu'une manifestation si générale se produisît en ma faveur aux premiers signes d'une amélioration dans l'état du souverain, à la suite de mon intervention. Aux transes, aux sombres pensées qu'avait fait naître la perspective de perdre

(1) Ce droit est exclusivement réservé aux enfants mâles nés de princesses.

une situation élevée et lucrative avait succédé une brusque détente, dont l'effet s'était tout d'abord porté, les paroles du chah aidant, vers celui à qui on pensait en être redevable.

Nous arrivons près de Sadobot, à 1.800 mètres, sur un petit plateau verdoyant, ceint de montagnes. Les premiers contreforts présentent ces ondulations molles polychromes déjà vues ; un sommet plus éloigné et plus élevé a de la neige.

Un orage, à l'ouest, ne nous donne que quelques gouttes de pluie. Il en est presque toujours ainsi : ces pluies d'orage tombent dans la montagne, rarement la plaine en bénéficie.

Le chah, que je vois vers 6 heures du soir, n'a plus eu ni fièvre ni diarrhée ; il se sent rétabli. Je l'engage néanmoins à prendre encore cinq décigrammes de sulfate de quinine, afin d'être plus sûr de l'avenir. Il accepte, me demandant seulement de le lui donner en pilules. Sur sa demande également, il l'avait pris jusqu'à présent en solution. En voyage, j'ai toujours sur moi de ces pilules, je lui en offre immédiatement. Habitué sans doute à ne prendre que des médicaments de sa pharmacie, des préparations faites généralement sous ses yeux, il me questionne sur la provenance de ces pilules et semble s'étonner de ce que j'en aie ainsi dans ma poche. Je lui réponds que, sujet aux fièvres, je prends fréquemment du sulfate de quinine à titre préventif en pays fiévreux ; qu'il m'est donc indispensable d'en avoir toujours sous la main, surtout en route ; que celui-ci, dont je puis garantir l'absolue pureté, a été préparé à Paris et mis en pi-

lules d'après mon ordonnance, peu avant notre départ.

Sa Majesté, satisfaite de mes explications, manifeste le désir d'avoir des pilules pareilles aux miennes et me dit d'en commander mille à Paris, par dépêche



Etemad es Saltaneh
lit au chah les journaux français

télégraphique. Je me garde bien de faire la moindre objection, de faire observer, par exemple, que mille pilules c'est beaucoup, qu'elles auront le temps de sécher avant d'être employées et de perdre ainsi de leurs qualités. Ce serait peut-être m'exposer à lui enlever de sa confiance dans les médicaments que je prescriis, confiance que je suis trop heureux d'avoir

inspirée. N'est-il pas un grand enfant dont il ne faut point contrarier les caprices ? Quand je m'engage à télégraphier dès demain à Paris, il se montre tout content, et il m'offre des bonbons persans que vient de lui apporter sur un plateau le fidèle et dévoué Mirza Abdul Khassem, sous-chef de l'office royal.

27 septembre. — Cette nuit, une pluie fine a fait entendre sur les tentes son bruit doux et monotone, qui porte au sommeil, et la neige est tombée sur les hauts sommets bordant l'horizon. Ce matin, avant que le soleil ait fait sentir son effet, la route est un peu moins poussiéreuse.

Un groupe de quelques soldats, sur notre droite, attire mon attention. Je les vois autour d'un des leurs étendu sur le sol. Descendant de voiture, je m'approche et je trouve un malheureux soldat agonisant. Malade depuis quatre jours, d'après ce que disent ses camarades, il a suivi tant qu'il a pu, — sans soins naturellement, car il n'y a pas de médecin avec cette troupe, — et aujourd'hui, ne pouvant aller plus loin, il s'est arrêté à cet endroit et y meurt, chose toute naturelle et inévitable pour ce monde fataliste : c'était écrit.

Tandis que je constate la mort de ce pauvre diable, passe une voiture de la cour contenant trois femmes : la Géorgienne, qui a échangé le costume d'homme, qu'elle portait en Europe, contre celui de femme persane, et deux compagnes qui ont été données à Tauris en cadeau à Sa Majesté, pour augmenter son anderroun.

Nous traversons un col, à 2.150 mètres, puis redes-

cendons sur un plateau, à 1.800 mètres comme le précédent. Non loin se trouvent les ruines d'un château où Abbas Mirza, grand-père de Nasr ed Din, a reçu le général Gardane, envoyé par Napoléon auprès de Feth Ali Chah.

On arrive à Oudjân, vers midi, ayant fait quatre farsakhs. Oudjân possède dans ses environs des sources chaudes dont on m'apporte quelques échantillons, pensant qu'à simple vue je vais découvrir à ces eaux toutes les vertus. Elles sont limpides, mais douces.

28 *septembre*. — Les plateaux deviennent un peu plus accidentés. Sur un monticule, nous passons entre de gros blocs de pierre qui peuvent faire croire à des ruines. Bien qu'il ne se voie pas le moindre vestige de murs, rien autre chose que ces pierres éparses, mon compagnon croit qu'il y a eu là des constructions importantes, une forteresse au moins, ce point ayant été frontière d'après ses lectures.

Nous laissons sur la gauche de la route un caravansérail qui, par hasard, n'a pas trop souffert des injures du temps. Son bon état relatif m'engage à le crayonner sur mon album, afin d'avoir un spécimen de ces immenses constructions assez semblables entre elles. L'inscription qui est au-dessus de sa porte d'entrée apprend qu'il a été construit par « Hadji Mohammed Hassein Ghilani, contemporain de Séfévi ».

Tikmédoch, à près de 2.000 mètres, est atteint vers 11 heures, pour déjeuner; car le chah ne déjeune plus en route depuis sa maladie.

Les repas du chah ! La manière de les servir ne manque point d'originalité. Les plats ne sont pas présentés l'un après l'autre comme à nos tables : hors-d'œuvre, mets et desserts, tout est apporté en même temps par autant de ferachs qu'en réclame le volume des aliments. On voit venir ces ferachs posément, à la queue leu leu, précédés de Medjed ed Dovleh, l'in-



Caravansérai de Tikmédoch. (Croquis de l'auteur.)

tendant en chef. Ils portent sur la tête un grand plateau rond de métal, *medjmoueh* (vulg. *medjmeh*), chargé de nourriture abritée sous un *kalemkar* (cotonnade peinte) aux vives couleurs, bordé d'une longue frange de soie multicolore.

Arrivés près du roi, tous déposent leur *medjmeh* à terre, le découvrent, le débarrassent de son contenu, puis se retirent, emportant *medjmehs* vides et *kalemkars*. Ceci fait, le maître d'hôtel, Aga Daï, aidé quelquefois de Mirza Abdul Khassem, approche les mets

choisis par le chah, qui prend son repas, comme tous les Persans, accroupi devant une nappe en cuir, étalée à terre et recouverte d'une légère cotonnade de couleur, sans l'aide de cuiller ni de fourchette.

Les brochettes de rôtis, les fameux kébabs font seuls exception à la règle. Ils sont servis isolément, à point, juste au moment de les savourer. « On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur », a dit Brillat-Savarin. Je crois, en effet, qu'il y a plus que du métier, qu'il y a de l'art dans la préparation de ces kébabs, et que le maître rôtisseur de Sa Majesté ne peut pas être confondu avec un vulgaire maître queux.

Le repas terminé, tout est enlevé sur les mêmes plateaux, par les mêmes ferachs, pour être servi successivement des plus élevés aux plus infimes serviteurs de service. Que peut-il bien rester aux derniers ? Des grains de riz à glaner et des os à ronger.

Quel que soit le nombre de gens à nourrir, la nourriture est tout aussi peu variée ; la quantité de chaque mets, du pilau surtout, est proportionnellement augmentée, voilà tout. Mais on conçoit, avec le train de maison de Sa Majesté le chah in chah, qu'un repas peut atteindre des proportions colossales, et que la file des ferachs qui l'apportent peut s'allonger considérablement.

Notons encore que le roi mange toujours seul. Ainsi le veut l'étiquette.

Plus on avance sur la terre de l'Irân, plus on constate sa nudité et son manque d'habitants. Et cependant, la terre, la bonne terre végétale, ne fait pas

partout défaut : nous en avons vu en profondeur suffisante qui reste sans culture, sans rien produire. Cette vieille terre, en repos depuis des siècles, paierait largement le cultivateur de ses peines, sans même avoir besoin d'engrais d'ici longtemps. Mais où trouver ce cultivateur ? Il n'existe certes pas dans ces plaines qui font l'effet d'un désert, tant la population y est clairsemée.

La Perse n'a pas toujours été en cet état. Il fut un temps où la route, bien tracée, que nous suivons, ne se confondait pas avec les terres voisines, comme à présent, et où elle était entretenue. Les ponts en ruine que nous rencontrons assez souvent ont donné passage à des caravanes, tandis que nous traversons à gué les rivières dont ils ne servent plus qu'à gêner le cours. Et ces imposants caravansérails, qui marquent le long de la route des étapes à peu près régulières, n'ont-ils pas abrité des voyageurs avant que leurs épaisses murailles, faites de bonnes briques sur une base solide de gros moellons, ne soient tombées, malgré de robustes tourelles d'appui, et que leurs voûtes ne se soient effondrées. Quel génie destructeur a donc passé par ici ? ou quelle incurie a laissé se produire de tels dégâts ?

Notre camp s'étale au bord d'un ruisseau profond, dont le lit est sillonné par quelques minces filets d'eau, sur un plateau très ondulé, en un coin généralement cultivé. Dans le lointain, même horizon de montagnes qui s'estompent en tons bleuâtres.

29 septembre. — Les deux chaînes de montagnes, l'une à droite et l'autre à gauche, nous suivent tou-

jours, mais en s'éloignant, car les plateaux deviennent plus larges, tout en conservant le même aspect mame-lonné et raviné.

A Karatchamen, nous campons au fond d'un de ces ravins, à 1.650 mètres d'altitude, dans le lit d'une large rivière réduite à deux petits ruisseaux.

Ces gens font tout pour avoir la fièvre, dont j'ai à constater chaque jour de nouveaux cas. Hier, c'était Emir Nizam, vieillard d'une intelligence supérieure, d'une grande expérience et d'une sagesse consommée, qui lui ont valu une place de confiance auprès du valiahd, après avoir représenté son pays à Paris. Comme je lui faisais remarquer, à propos de son accès de fièvre, le mauvais choix habituel de l'emplacement du camp, et que je lui faisais part de quelques-unes de mes surprises depuis mon entrée en Perse : « Ne vous étonnez pas pour si peu, me dit-il, vous verrez ici des choses extraordinaires. » Aujourd'hui, c'est Mahmoud Khan, ministre de Perse à Pétersbourg, qui nous a rejoints depuis peu. Il m'arrive couvert d'une pelisse, la tête enveloppée d'un foulard, grelottant de fièvre. Et il en viendra bien d'autres, avec cette habitude de toujours placer le camp dans les endroits les plus bas, près des rivières, même au fond de leur lit, comme le camp actuel, sans autre considération que d'avoir de l'eau à sa portée, que dis-je ! à sa portée, dans sa tente même, si faire se peut. Un camp musulman ne serait pas à sa place s'il n'était littéralement dans l'eau. Quand, vu sa dimension et la configuration du terrain, il n'est pas possible de mettre la tente du chah à cheval sur un ruisseau, les ferachs en détournent le cours, afin de procurer à leur maître l'agrément de l'eau courante

sous sa tente. Et chacun cherche de même à en avoir, ne serait-ce que le plus léger filet.

Si Mahomet a mis partout de l'eau et des ombrages frais dans son paradis, c'est qu'il s'adressait à des êtres qui en sont singulièrement privés. Avoir de l'eau et de la fraîcheur sur ce sol aride, au milieu de cette atmosphère surchauffée et sèche, est, en effet, une jouissance paradisiaque. De plus, pour un musulman, c'est affaire d'ablutions.

Parlons-en de ces ablutions ! Il est facile de se convaincre que, pour le plus grand nombre, elles n'ont rien de commun avec l'hygiène, pas même avec la plus élémentaire propreté. J'en vois se répandre un peu d'eau ou tout uniment se passer la main mouillée le long des avant-bras et des mains, le long des jambes et des pieds, — selon le sens, il est vrai, indiqué par les Écritures, — sans chercher à rien nettoyer. D'autres, plus fervents sans doute, — puisque c'est chose de piété, pratique religieuse, — se déshabillent complètement, entrent un peu dans l'eau, s'en versent sur la tête à se mouiller tout le corps, et, également sans faire la moindre friction, le moindre nettoyage, sans même s'essuyer, remettent des vêtements crasseux qui, eux, n'ont jamais dû être mouillés autrement qu'en recevant la pluie. Toujours pour cause d'ablutions, il y en a qui ne manquent jamais de satisfaire leurs besoins au bord de l'eau, ce qui n'empêche personne de boire de cette même eau.

Quand je parle de ces choses, on me répond : « Ce sont là des musulmans qui ne voient que la lettre et ne comprennent pas l'esprit du Koran. » Combien, hélas ! ces musulmans sont nombreux. Ces pratiques,

ces habitudes n'en doivent pas moins avoir des effets désastreux, par exemple en temps d'épidémie. Le Koran, qui ordonne de faire des ablutions avant chaque prière, dit aussi que toute eau courante est bonne à boire. Pourquoi alors ne boiraient-ils point de l'eau du ruisseau qui coule, même après l'avoir souillée? Ne serait-il pas préférable de faire respecter par tous toute eau, courante ou non, dans un pays où l'eau est si précieuse par sa rareté? Mais ici, malheureusement, une question d'hygiène qui se heurte à une question religieuse ne peut manquer d'avoir tort.

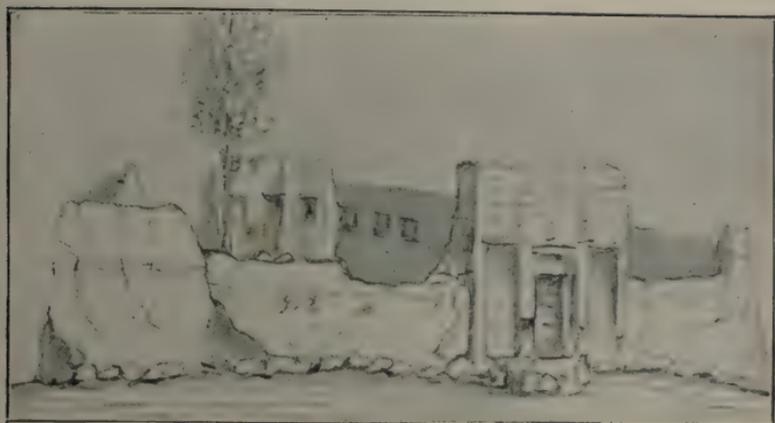
Avant d'arriver au campement, nous rencontrons six tarantas chargés d'énormes loupes de noyers que des moujiks viennent de chercher au Kurdistan. Il paraît qu'il s'en fait dans ces contrées un grand commerce. Les minces planchettes qui en sont extraites en Russie servent à faire des placages.

Ce soir, orage sans pluie. Grand vent auquel les tentes résistent.

30 septembre. — A droite, la chaîne de montagnes s'éloigne au fur et à mesure que nous avançons, au point de presque disparaître à l'horizon. Le sol est profondément creusé de ravins au fond desquels se trouve généralement un cours d'eau. L'eau ne manquant pas, la campagne est assez cultivée, surtout aux abords de Turkmentchaï, village près duquel notre camp s'étale sur l'une et l'autre rive précisément d'une de ces rivières, celle à laquelle il doit son nom.

Turkmentchaï est un petit village construit en pisé comme tous les autres, aux maisons basses, à terrasses, en partie cachées par les arbres des jardins et

des cours, qui n'aurait pas d'importance si le traité de paix de 1828, entre la Perse et la Russie, n'y avait été signé par le valiahd d'alors, le prince Abbas Mirza, et le général Paskévitch. Par ce traité, sans parler d'une indemnité de guerre de quatre-vingts millions de roubles, la Perse perdait les khanats d'Érivan et de Naktchevân — son Alsace-Lorraine — et sa frontière était



Maison de Machti Mohammed, à Turkmentchâi. (Croquis de l'auteur.)

reportée à l'Araxe, où elle est actuellement. Il est vrai que le prince Abbas Mirza était reconnu par la Russie comme héritier présomptif de la couronne de Perse... qu'il ne devait jamais porter. J'ai voulu voir la maison où ce traité fut signé. Elle est en ruine — toujours des ruines ! Il n'y a plus debout que sa porte d'entrée, quelques pans de murs et un peuplier au milieu des décombres, que j'ai crayonnés sur mon album, pensant que d'ici peu ce sera peut-être tout ce qu'il restera de la maison de Machti Mohammed.

1^{er} octobre. — Journée désagréable et de fatigue ; vent violent et poussière épaisse ; continuelles montées et descentes ; ravins profonds.

Les femmes qui vannaient du blé hier à Turkmen-tchaï doivent être satisfaites. Leur manière d'opérer est des plus primitives. Aussi haut qu'elles peuvent, elles lèvent une corbeille pleine de blé passé au battoir non moins primitif vu près d'Akta, versent ce blé lentement, de manière à ce que le bon grain, plein et lourd, tombe directement à terre, alors que le mauvais grain, la bale et les poussières diverses sont emportés plus ou moins loin par le vent. L'air, trop calme hier, laissait tomber ensemble bons et mauvais grains, et les femmes maugréaient et appelaient le vent à leur secours. Il a répondu à leur appel, pour notre malheur et pour le leur aussi sans doute, car il est de force aujourd'hui à tout emporter à la fois bon grain, mauvais grain, bale et poussières.

Les montagnes de droite se rapprochent de nous ; elles semblent même se joindre à celles de gauche, de l'autre côté du village d'Onnik, au voisinage duquel nous campons.

Emir Nizam m'envoie, pour les soins que je lui ai donnés, un châle des plus fins avec une lettre charmante, où il dit devoir à mon « amitié » d'être guéri.

2 octobre. — Nous ne sommes pas à la fin de la plaine, comme on aurait pu le croire hier de la route, en se figurant voir les deux chaînes de montagnes se rejoindre derrière Onnik. Après deux ravins profonds et une étendue de plaine assez unie, nous traversons la ville de Myaneh, renommée par sa dangereuse pu-

naise, l'*argas persicus*, dont on prétend la piqûre parfois mortelle. Ce n'est donc pas sans raison que le voyageur doit éviter de s'arrêter à Myaneh (1), surtout d'y séjourner. Cette raison suffit pour que nous passions outre et allions camper un demi-farsakh plus loin.

Sortis de la ville, nous traversons une rivière à gué, pendant que l'on répare à notre gauche un pont très long et en fort mauvais état. Les réparations qu'il réclame ont été jugées assez importantes pour que plusieurs fours aient été établis dans le voisinage, fours à cuire la pierre à chaux et la brique. On me dit que ces travaux sont exécutés aux frais du chah, Myaneh, autrefois grande ville riche et très peuplée, n'ayant plus assez d'habitants et étant trop pauvre pour y subvenir. Décidément, le passage du souverain est chose heureuse et profitable à ces contrées.

Nos tentes sont dressées à l'extrémité de la plaine, au pied des montagnes, assez loin, espérons-le, pour ne pas avoir à craindre la visite du terrible argas.

3 octobre. — Tout en quittant le camp, nous gravissons les premiers contreforts de la chaîne de montagnes qui sépare l'Azerbaïdjân de l'Irak Adjémi. A un détour du chemin, nous voyons près du campement de la nuit passée quantité de tentes debout. Ce sont celles du valiahd qui, parvenu à la limite de la province qu'il gouverne, s'est arrêté là et va reprendre la route de Tauris.

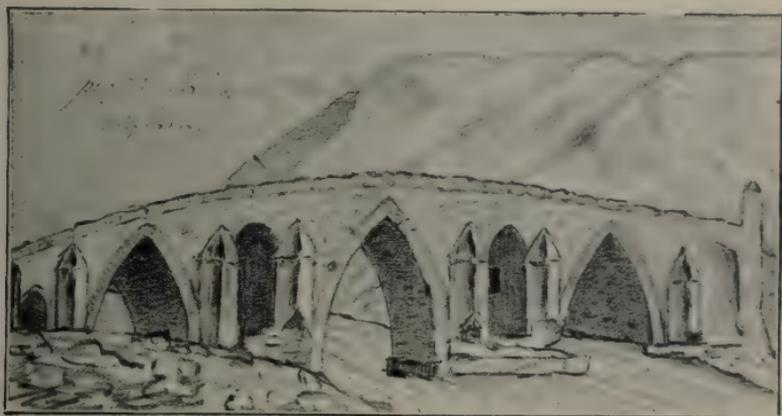
(1) « L'air y est chaud et malsain, les moustiques et autres insectes y pullulent », dit Mustófi en parlant de Myaneh.

Quelques dures montées, par un mauvais chemin tracé sur le flanc de coteaux escarpés, et nous arrivons, vers neuf heures, au col le plus élevé du Kaplan Kouh, à environ 1.400 mètres. Dans cette pénible ascension, nous rencontrons cinq tarantas chargés, comme les précédents, de loupes de noyer. Ils descendent une pente très raide. C'est miracle que ces gros blocs ne roulent pas sur l'attelage; leur poids contribue sûrement à les retenir en place.

De ce col, la vue s'étend au loin derrière nous. Parmi les sommets dont la silhouette marque l'horizon, le mont Savalan m'est indiqué à droite de Myaneh, s'estompant à peine sur le ciel bleu. Devant nous, des roches dénudées qui brillent au soleil, d'où l'on tire une pierre meulière rougeâtre, dont nous voyons des échantillons plus ou moins bien travaillés.

Nous avons laissé l'Azerbaïdjan. Nous descendons le versant du Kaplan Kouh appartenant à l'Irak Adjémi, quand apparaissent à notre gauche les ruines de ce qui semble avoir été une forteresse. Sa situation sur un haut rocher nu me rappelle assez la citadelle de Cattaro, vue des hauteurs de Kerstac. Ce fort devait garder une grande étendue de la vallée du Kézel Ouzen, qu'il domine, en même temps qu'un pont sur lequel nous allons passer. Connu sous le nom de Doukhtéré Kalé (château de la fille), il a donné naissance à toute sorte de légendes, aussi véridiques les unes que les autres, répandues dans le pays. Selon certaines de ces légendes, le Doukhtéré Kalé aurait servi soit de retraite à une princesse ayant fait vœu de chasteté, soit de prison à la fille d'un roi, rebelle à la volonté paternelle.

Le Kézel Ouzen (rivière rouge) est un large fleuve qui, plus loin, après avoir reçu le Chah Roud, prend le nom de Séfid Roud (rivière blanche) et le garde jusqu'à la mer Caspienne. Si c'est la couleur de ses eaux qui lui a valu ces noms, un troisième lui conviendrait mieux ici, car l'eau y est jaune ocre comme la terre des rives. Quoi qu'il en soit, nous traversons le Kézel



Pont du Kézel Ouzen. (Croquis de l'auteur.)

Ouzen sur un pont bien conservé, chose étonnante ! Ce pont est construit en dos d'âne à l'aide de bonnes briques ; il a trois arches inégales, celle du centre étant plus haute que les deux autres. On y lit l'inscription suivante : « C'est sous le règne du chah Séfi I^{er}, en 1042 de l'hégire. Ça été fini en deux ans. » Ce qui en fait remonter la construction au commencement du xvii^e siècle.

Le pont passé, nous montons quelques coteaux moins raides que les précédents, après quoi nous

trouvons Djemalabad sur les pentes opposées. A peine suis-je arrivé à l'étape que le chah, qui m'a vu en passant dessiner le pont, me fait dire de lui apporter mon album. Il examine avec soin les dessins qu'il contient, me complimente de savoir dessiner, se glorifie de son goût pour cet art, et, avant de me rendre l'album, prend une plume et écrit en français sur la feuille où est représenté le pont : « pont Kezèlle Ozénne », d'après sa manière de prononcer.

Djemalabad est un village au pied d'un grand caravansérail abandonné, sur l'emplacement d'une ancienne forteresse, ainsi que l'apprend l'inscription suivante relevée au-dessus de la porte d'entrée du caravansérail : « Nous avons bâti ce caravansérail près de la forteresse de Djemalabad, nous ministre de la Justice du chah Abbas II, en 1065 de l'hégire ».

4 octobre. — Les derniers monticules descendus, nous entrons dans une vaste plaine, sans limite apparente devant nous. Elle est tout à fait inculte. Après une bonne heure de route, un ravin se présente, puis un plateau ondulé, mamelonné de la plus singulière façon. On croirait avoir sous les yeux un sol couvert comme de grandes taupinières les unes à côté des autres, ou un vaste plan en relief de montagnes d'égale hauteur. La route est moins mauvaise que ces trois derniers jours, en revanche la poussière se soulève en nuages qui nous enveloppent.

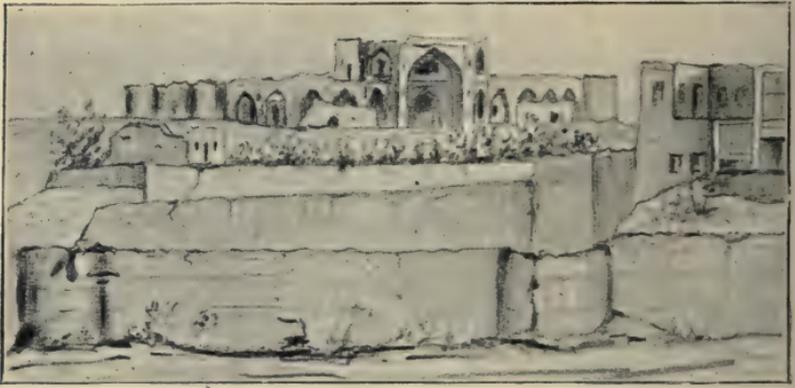
Nous campons à Sertcham, au bord du Zendjan Roud, affluent du Kézel Ouzen, dont le lit à peu près desséché n'a guère moins d'un kilomètre de large. Les rivières, les moindres ruisseaux se creusent ici

leur lit sans difficulté, tant la couche de terre est profonde. On en voit dont les berges, tout entières d'une belle terre végétale, ont 7 à 8 mètres de haut. La bonne terre ne manque donc pas, et, si nous sommes au milieu d'un vrai désert, ce n'est pas d'un désert de sable; mais ce qui manque, c'est toujours la main de l'homme capable de mettre cette terre en valeur.

Ici encore se trouve un de ces caravansérails en ruine, qui, construits pour servir d'abri aux caravanes ou aux troupes en marche, sont en maints endroits devenus des repaires de brigands. L'inscription qui se lit au-dessus de sa porte nous dit : « Ça été construit sous le règne du sultan Abou Saïd Mogol, par son ministre Mohammed, en l'an 733 de l'hégire. »

Demandez dans le pays qui a élevé tous ces caravansérails, chacun vous répondra : « C'est chah Abbas ». Pour le peuple, en effet, tout ce qui a été fait d'utile et de grand remonte à ce monarque. Et la légende ajoute qu'il en a élevé neuf cent quatre-vingt-dix-neuf pareils dans toute la Perse. Il est certain que la Perse doit beaucoup à la munificence du chah Abbas I^{er}, qui, on le sait, fit partout tracer des routes, bâtir des refuges pour le voyageur et jeter des ponts sur les cours d'eau. Mais, après comme avant son règne, ont été édifiées bien des constructions semblables, dues à la générosité — ou aux remords — de riches Persans. De ce que ponts et caravansérails sont établis sur le même modèle, il ne s'ensuit pas forcément qu'ils soient tous de la même époque, c'est-à-dire du temps d'Abbas le Grand. Ainsi, le pont du Kézel Ouzen date de son petit-fils, le chah Safi I^{er}; le caravansérai de Djemalabad est du ministre de la Jus-

tice du fils de ce dernier, chah Abbas II; tandis que le caravansérai de Sertcham, don d'un ministre du sultan Abou Saïd, est de trois siècles antérieur à son règne. S'il y a similitude entre tant d'édifices d'époques différentes, elle est l'effet tout naturel de mêmes besoins dans un milieu et sous un climat qui n'ont pas changé depuis bien des siècles.



Djemalabad. (Croquis de l'auteur.)

Ces caravansérails offraient une grande sécurité : c'étaient de véritables forteresses. Un mur quadrangulaire élevé et solide les entourait, mur flanqué de tourelles d'appui et ayant parfois des tours de défense à ses angles. L'unique porte donnant accès à l'intérieur de l'édifice était percée au fond d'un très haut portail, beaucoup plus haut que les murs, qui contenait à sa partie supérieure un étage de chambres, le *balakhanè* (haute maison), mot dont nous avons fait balcon. Les cours étaient bordées d'écuries, de hangars et de logettes servant de chambres, aujourd'hui



GOLNABAT KHANOUM (MADAME SUCRE-CANDI)
de la tribu des Susmanis, les Bohêmes de la Perse.

pleins de décombres produits par la chute des lourdes terrasses qui servaient de toit. Ce que tout cet intérieur, cours et constructions, pouvait contenir d'hommes, d'animaux et de marchandises devait être considérable. Sur la façade, de chaque côté du portail, de grandes niches en forme d'arcades ogivales étaient laissées dans le mur, tantôt au niveau du sol, tantôt un peu plus haut; tout en contribuant à l'ornementation, elles servaient aux simples passants, à ceux qui, n'ayant que peu de temps à s'arrêter, étaient heureux d'y trouver un abri sans bourse délier; quoique peu profondes, elles étaient assez fréquentées, si on en juge par l'usure de leur sol.

5 octobre. — Nous remontons le cours du Zendjan Roud, dont les rives sont presque partout cultivées. De chaque côté de nous, mais surtout du côté opposé à la rivière, c'est-à-dire à gauche, nous avons ces monticules de terre à formes mollement arrondies que nous avons vus hier dans leur ensemble. On dirait de longues vagues, les ondulations d'une mer qui commence à s'agiter. La poussière est toujours grande, soulevée en tourbillon par un vent de nord-est assez violent qui souffle depuis quelques jours et acquiert toute sa force vers 6 heures du soir, vent venant de la mer Caspienne et habituel à cette époque.

Nos tentes sont dressées dans le large lit du Zendjan Roud à peu près desséché, près d'Aghmezar, à 1.300 mètres d'altitude.

6 octobre. — Nous continuons à remonter la vallée du Zendjan Roud, sur la rive droite, quand le lit de

la rivière ne nous sert pas de chemin. La culture cotonnière semble prospérer ici, au moins dans les parties faciles à irriguer. Nous traversons en effet de temps en temps des champs de cotonniers ; mais il faut convenir que ces arbustes y sont petits, bien que suffisamment espacés, car la terre ne fait point défaut et le cultivateur ne saurait s'en montrer avare.

* Nous campons comme hier dans le lit encaissé du Zendjan Roud, littéralement dans l'eau, parmi saules, tamaris et jujubiers, non loin de Nikpây, dont nous voyons distinctement le caravansérail et les maisons, du haut de la berge qui cache notre camp.

Etemad es Saltaneh, rendu de plus en plus familier par notre vie en commun tant en route, dans la même voiture, qu'à l'étape, où nous prenons nos repas ensemble, me cause de plus en plus librement des gens et des choses de son pays. Aujourd'hui, après dîner, il m'a longuement entretenu de concessions accordées à des étrangers, entre autres de la concession d'une banque et de celle des vins et alcools.

Le monopole d'une banque, en même temps que de l'exploitation de toutes les mines de Perse, a été concédé sous le nom de Banque Reuter. Cette concession aurait rapporté immédiatement aux plus hauts personnages et à ceux qui les approchent le plus près des sommes importantes : deux pots-de-vin d'un million et plusieurs autres de centaines de mille francs, par exemple.

La concession des vins et des alcools a été signée en faveur de Philippart, associé à deux banquiers de la rue Laffitte. Pour celle-ci, les pots-de-vin sont moins gros, Philippart n'étant plus au beau temps de

l'Union Générale. Et ce qui vexa Etemad es Saltaneh, c'est que c'est lui qui a touché le moins : « cinq mille francs seulement ! » alors que des sommes de quarante, cent et même deux cent cinquante mille francs ont été comptées à d'autres en belle et bonne monnaie. Il en est navré. « Décidément, dit-il, on s'est moqué de moi ! Après tout, sans moi rien ne se serait fait et personne n'aurait rien reçu. N'est-ce pas moi qui, mis en rapport avec deux bailleurs de fonds, les ai décidés à verser les premiers capitaux en leur montrant qu'il y avait dans cette affaire des millions à gagner ! » Philippart lui a bien remis un papier signé de sa main, par lequel il s'engage à lui céder, à l'émission, pour quatre-vingt-quinze mille francs d'actions. Mais « il ne croit pas à la réussite de l'entreprise ; il sait par expérience que ces concessions se donnent périodiquement sans plus de succès, pour le seul bonheur de ceux qui touchent de bons pots-de-vin, au détriment des gogos d'actionnaires ; il voit parfaitement que l'engagement de Philippart n'est qu'un leurre, une manière habile, commode, de le renvoyer aux calendes grecques ». Néanmoins il me fait lire l'autographe du grand financier, qu'il voudrait bien pouvoir négocier dès à présent, même avec perte. En sa qualité d'érudit, il connaît le proverbe arabe : « Un dirhem en poche vaut mieux que dix dehors », et il n'ignore pas celui que nous a légué la sagesse des nations : « Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras. » Or, il comprend qu'il est loin de tenir l'argent promis, et c'est assurément la seule chose qui le désole ; car, en tout ceci, de la Perse il n'est question.

En dehors de ces concessions, il aurait été question, à Londres, de céder le monopole des tabacs ; mais rien n'a été définitivement arrêté.

7 octobre. — Par le même vent soulevant les mêmes nuages de poussière, nous montons, ayant toujours à notre droite le Zendjan Roud, qui disparaît et reparaît plusieurs fois jusqu'à notre arrivée à Zendjan, où la soirée est égayée par un feu d'artifice.

On passe la journée du 8 à Zendjan. Cette ville, tristement célèbre par le siège qu'y soutinrent les babis au début du règne de Nasr ed Din et par les cruautés qui en furent la conséquence, est dans un état de délabrement qui rappelle cette déplorable époque : ni les murailles démantelées, ni les maisons tombées alors n'ont été relevées.

Le babisme, du mot *bab* porte, c'est-à-dire la porte par laquelle on arrive à Dieu, adopté par son prophète, Mirza Ali Mohammed, est une secte religieuse se rapprochant du christianisme. Il prit naissance et se développa durant les dernières années du règne de Mohammed Chah, sans trop attirer l'attention des gouvernants, qui peut-être même n'étaient pas fâchés de ses attaques contre le clergé ; si bien qu'à l'avènement de Nasr ed Din, grâce à cette tolérance, il comptait de nombreux prosélytes. Zendjan en était le principal foyer. Les babis, qui commençaient à être l'objet de persécutions suscitées par les mollahs, se sentant assez forts, s'insurgèrent contre l'autorité royale et se fortifièrent dans Zendjan, dont la population leur était presque entièrement favorable, pour ne pas dire dévouée. Un siège en règle de plu-

sieurs mois fut soutenu par eux contre les troupes du chah, qui finirent par l'emporter et en firent un tel massacre, qu'on pouvait croire le babisme à jamais anéanti.

Cependant, à quelque temps de là, le chah, se rendant à cheval à son palais de Sahabkranie, près de Téhéran, fut assailli par trois hommes reconnus pour des babis. L'un d'eux lui tira un coup de pistolet chargé à plomb, dont heureusement quelques grains seulement l'atteignirent.

A la suite de cet attentat, nombre de babis périrent dans des supplices inventés avec un raffinement de cruauté inouï par les courtisans auxquels ils avaient été livrés, courtisans qui crurent gagner ainsi les faveurs de leur souverain, mais qui virent bientôt à sa colère, quand il apprit, trop tard hélas ! ces actes de pure sauvagerie, combien ils s'étaient trompés : car plus d'un d'entre eux eut à craindre pour sa propre vie.

C'est alors que mourut par le feu Gourret el Aïn (consolation des yeux), femme d'une remarquable beauté et d'une intelligence supérieure, qui, ayant vite saisi les avantages offerts à la femme par la nouvelle religion, la prêchait avec un enthousiasme communicatif dans les anderouns et partout où il lui était possible d'en parler. Devant ses juges, elle confessa hautement sa foi ; de même qu'elle se livra aux bourreaux avec un rare courage.

Le Bab, Miza Ali Mohammed, était passé par les armes sous les murs de Tauris.

« Le sang de ces martyrs, me dit le personnage qui me raconte ces tristes événements, a plus fait pour la

cause du babisme que leurs prédications. Si les babis ne se font plus connaître ouvertement, il n'y en a pas moins dans toute la Perse, il y en a même à la Cour, jusque dans l'entourage de Sa Majesté. »

Ce qu'il me fait connaître de la morale du babisme, du rôle honorable qu'il assigne à la femme dans la famille, m'oblige à conclure qu'il est regrettable que cette religion, inspirée par les idées philosophiques les plus élevées, n'ait pas prévalu en Perse.

9 octobre. — Nous quittons Zendjan et les tristes souvenirs qu'y a laissés la répression du babisme. Remontant toujours la rive droite du Zendjan Roud, nous le traversons après avoir fait un peu plus d'un farsakh et nous arrêtons sur sa rive gauche, à seule fin de déjeuner. Nous approchons de ses sources ; il n'a guère ici que 2 à 3 mètres de large et semble alimenté, en grande partie, par de nombreux suintements qui apparaissent dans une vaste prairie étalée au pied des montagnes de gauche.

Un arrêt d'une heure à peine et nous continuons à monter à travers quelques ondulations de terrain. Après quoi, les montagnes s'écartant sensiblement, nous entrons sur un immense plateau, comme d'habitude dénudé et à peu près inculte, à l'extrémité duquel nous apercevons le dôme brillant de la vieille mosquée de Sultanyeh.

Pendant longtemps, nous avons devant nous cette ruine colossale. Enfin nous trouvons notre camp entre le village de Sultanyeh et un palais abandonné, d'aspect pittoresque, bâti par Feth Ali Chah, qui y reçut en 1826 le prince Mentchikoff, père de ce vieillard que

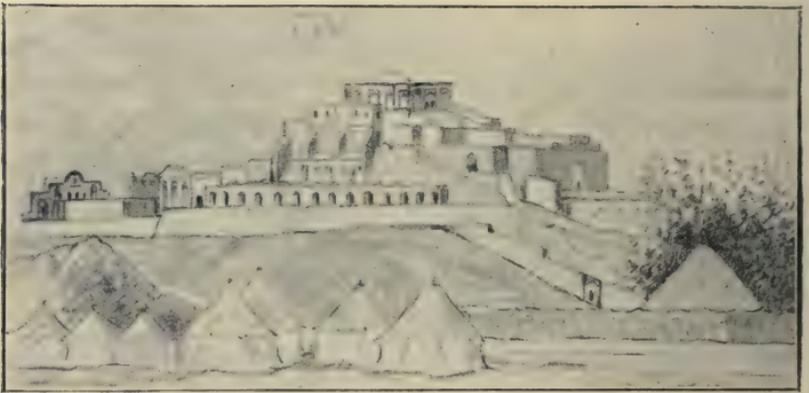
nous avons vu à Bade, envoyé du tsar Nicolas I^{er} peu après son avènement au trône. Nasr ed Din a encore habité ce palais au temps où, la plaine de Sultanyeh servant aux troupes de camp d'instruction, il se plaisait à les voir manœuvrer et à les passer en revue.

Sultanyeh, qui n'est aujourd'hui qu'un misérable village, a été une grande cité au commencement du xiv^e siècle. Les descendants de Gengis Khan en avaient fait leur capitale. Mais ce même siècle n'était pas arrivé à sa fin (1385), que la ville était détruite par Tamerlan pour ne plus se relever. De cette époque, il ne reste guère que des tombeaux et le dôme d'une mosquée, tombeau lui-même du sultan Khoda Bendeh, premier roi de Perse partisan de la secte d'Ali, qui l'a fait bâtir à cet effet vers 1310.

Ruine des plus imposantes, la mosquée de Sultanyeh a subi toutes les épreuves : après Tamerlan, les tremblements de terre, sans parler de l'action incessante du temps ni du vandalisme des hommes, de celui même de Feth Ali Chah, qui en a tiré des matériaux pour construire son palais. La grande mosquée est octogonale, toute en briques, ornée de faïences dont il reste peu à l'intérieur, seulement à la corniche et aux parties difficiles à atteindre, tandis qu'à l'extérieur, la coupole, d'un beau bleu turquoise uniforme, en est presque entièrement revêtue. Des caractères koufiques, or sur azur, peuvent se lire çà et là. Le portique a disparu. La voûte du sanctuaire opposé à la porte est tout à fait tombée. Le dôme lui-même présente plus d'une crevasse qui laisse voir le ciel.

Le chah, voyant le dessin de mon album, me fait

part de son intention de restaurer la mosquée de Khoda Bendeh, ajoutant que dans deux ans je reviendrai avec lui à Sultanyeh et que je pourrai la dessiner réparée, *incha'allah*, a-t-il soin d'ajouter, s'il plaît à Dieu. Il est à désirer que ce monument ne disparaisse pas complètement, sort pourtant le plus probable. Sans vouloir réédifier ce qui est démoli, ne



Palais de Sultanyeh. (Croquis de l'auteur.)

peut-on du moins préserver d'une pareille destinée ce qui tient encore ?

Entre autres tombeaux dispersés dans la campagne, on en remarque un assez bien conservé, élevé sur un petit tertre : c'est le mausolée du sultan Abou Saïd. Sa coupole est intacte ; des briques étoilées artistiquement fouillées ornent ses murs.

Donc, un pauvre village, une mosquée en ruine, quelques tombeaux parmi les pierres tumulaires d'une vaste nécropole, voilà tout ce qui reste d'une grande ville qui fut capitale d'un empire.

10 octobre. — Il a gelé la nuit dernière. A l'altitude de 1.800 mètres où nous sommes, ceci n'a rien d'étonnant. Ce matin, à 6 heures, le thermomètre marque zéro en plein air et $+ 2$ degrés sous la tente ; avant midi, il a déjà monté de 20 degrés à l'ombre.

Le camp levé, nous traversons le village de Sultanyeh, suivons une bonne route par une plaine assez garnie de champs, et passons bientôt dans un autre versant dont les eaux, contrairement à celles du Zendjan Roud, s'écoulent vers le sud.

Tout à coup des cavaliers se détachent et, bride abattue, s'élancent dans la plaine. Ayant aperçu un loup, ils lui donnent la chasse. On entend quelques coups de fusil ; peu après on voit les chasseurs revenir bredouilles.

Nous trouvons notre nouveau campement près de Sain kalé, dont les maisons disparaissent parmi des arbres d'une vigueur rare, due à la richesse en eau du village.



Mosquée de Sultanyeh. (Croquis de l'auteur.)

11 *octobre*. — Sans abandonner le plateau, entre deux chaînes de montagnes plus ou moins écartées, à sommets arrondis, à pentes douces et légèrement ravinnées, sur un sol cultivé par places, nous avançons au milieu de nuages de poussière, auxquels nous sommes loin de nous habituer.

Heureusement, l'étape n'étant aujourd'hui que de 3 farsakhs, on ne tarde pas à être à Khoremdéré, village, comme le précédent, au milieu d'arbres, de saules gigantesques, qui plongent à leur aise leurs racines dans une belle eau courante.

On campe à quelque distance de Khoremdéré, les médecins persans ayant annoncé que le typhus y règne. Ils prononcent si souvent ce mot, qu'ils doivent l'appliquer, je commence à le croire, à des maladies différentes.

Mais, ce qui me semble plus sérieux, c'est la nouvelle qui m'est donnée que le choléra aurait fait son apparition sur la frontière ouest : venu de Bagdad, il serait à Kermanchah. Je ne puis obtenir sur ce fait le moindre détail, soit que l'on ignore, soit que l'on cache.

12 *octobre*. — Nous n'avons pas fait un farsakh, que nous rencontrons sur notre droite l'antique Abhar, réduit à un village et à quelques ruines. Ville forte importante dès le temps d'Alexandre le Grand, qui termina ses fortifications commencées par Darius, elle a été détruite plusieurs fois par les Arabes, finalement par les Mogols pour ne plus se relever.

Le plateau finit un peu plus loin, au village fortifié de Karaboulag, à partir duquel la montée s'accroît.

De 9 heures à midi, nous traversons une chaîne de montagnes où le point de la route le plus élevé est à près de 1.900 mètres. Chemin très mauvais en plusieurs endroits, mais passage généralement facile sur les côtés. Vent du nord violent et froid. Il est midi, quand nous trouvons sous les murs de Kirichkin, sur le versant est, nos tentes pour nous protéger contre ce vent malencontreux.

Pendant que je suis à causer et à prendre le thé sous la tente du premier ministre, Emin es Sultan reçoit en cadeau quantité de pièces d'étoffes aux teintes les plus variées. Sur son invitation, j'en choisis une de teinte claire, en fine laine de Khorassan. Transformée en long pardessus, elle fera un vêtement des plus utiles pour garantir de la poussière des routes, vêtement dont tout voyageur dans ce pays doit se munir.

13 octobre. — Sa Majesté veut arriver à Kazvin dans la matinée, aussi sommes-nous en route dès 7 heures. Après avoir passé quelques collines, nous descendons, vers 8 heures, dans une plaine très étendue et même à perte de vue du côté du sud-est. Dans cette direction, en effet, elle s'étend jusqu'à Téhéran, pour de là se continuer par le désert salé du plateau central de la Perse.

Regardant vers le nord-est, à notre gauche, on aperçoit comme deux à trois chaînes de montagnes parallèles, courant sensiblement est-ouest, dont la plus éloignée est l'Elbourz. De la neige se voit sur les plus hauts sommets du Talgan et de l'Alamont, de l'Alamont rendu célèbre par la fameuse secte des *Assassins*, qui avait là son siège.

Nous entrons à Kazvin avant midi, et nous constatons en passant que les murailles de terre de la ville sont en fort mauvais état, mais qu'on est occupé à les réparer. Les premières rues sont bordées de ruines et très sales; une certaine propreté ne se rencontre guère qu'aux abords du palais du gouverneur, devant lequel nous nous arrêtons pendant que le campement, les bagages et les chevaux de main continuent leur route jusqu'à l'étape suivante. Le chah descend au palais; nous, nous logeons les uns chez l'habitant, les autres à l'hôtel; je suis de ces derniers. Nous séjournons à Kazvin le 14 et le 15, au moins deux jours.

14 octobre. — Ce matin, en sortant de l'hôtel, je suis croisé par un groupe d'individus marchant d'un pas pressé, dont l'un d'eux, homme d'une trentaine d'années, est à califourchon sur un autre et pousse des gémissements. Je m'informe. On me dit que c'est un citoyen fortement soupçonné de vol, qui, condamné à cinquante coups de bâton sur la plante des pieds, vient d'en recevoir une trentaine avant de faire des aveux. Il est reporté en prison par les siens, qui se relaient, afin de lui éviter la douleur d'y aller à pied. S'il gémit, ce n'est point tant, paraît-il, d'avoir reçu les coups, que de ne pas avoir eu le courage de les supporter jusqu'au cinquantième, ce qui lui eût assuré la possession de son vol, maintenant à restituer.

15 octobre. — Plusieurs personnages sont venus de Téhéran ici au-devant du roi, parmi lesquels son troisième fils, Naïeb es Saltaneh. Une femme de l'ande-

roun, dont j'ai déjà eu occasion de parler. L'emin Agdas, la tante du favori, est aussi arrivée ; elle est accompagnée d'un nombreux personnel féminin et de six eunuques dont j'ai aperçu trois spécimens dans le jardin du palais, deux blancs ventrus et un noir de très haute taille, aux yeux saillants, dont le blanc brillant se voit de très loin sur le noir mat du visage.

Kazvin est une ville d'à peine 20.000 habitants, après en avoir eu beaucoup plus, comme l'indiquent ses quartiers abandonnés et en ruine. Elle a subi le sort de toutes les anciennes villes du royaume qui ont servi de capitale : florissante tant que le souverain y a eu sa résidence, elle a décliné du jour où ses successeurs l'ont délaissée. Kazvin a été capitale à deux reprises, au xvi^e siècle pour la seconde fois, sous plusieurs rois de la dynastie séfévie, prédécesseurs d'Abbas le Grand, qui lui préféra Ispahan. Sa décadence date de cette époque.

Kazvin se trouve sur les deux grandes routes qui font communiquer le plus directement la Perse avec l'Europe : la route de terre, que nous venons de parcourir, et la route dite de mer, qui conduit à Recht, d'où l'on gagne Enzeli, en barque, puis Bakou, sur les bateaux russes de la mer Caspienne. Cette ville est, de plus, en communication avec la Turquie d'Asie par Hamadan, Kermanschah et Baghdad, alors que la route que nous suivons va, par Téhéran, Koum, Ispahan et Chiraz, jusqu'au golfe Persique.

Cette remarquable situation de Kazvin donne la raison de l'importance de l'hôtel, du *Mehmânkhanè* (maison des hôtes), où nous sommes logés. Le *Mehmânkhanè*, propriété de l'État, se compose d'un hôtel pour

les voyageurs et d'une poste aux chevaux. La poste, dont les écuries et les remises encadrent une grande cour, est bien pourvue en chevaux, mulets et voitures à l'usage des voyageurs comme à l'usage des marchandises. L'hôtel, bâti à l'extrémité d'une seconde cour plus petite que la première, est une belle construction à un étage. Son rez-de-chaussée surélevé est entouré d'un portique, au soubassement couvert de faïences, aux arcades en plein ceintre massives offrant un solide support à la terrasse du premier étage, qui est bordée d'une balustrade, ainsi que le toit. Par le fait de ce portique, l'étage supérieur paraît en retraite sur le rez-de-chaussée ; cependant il en continue les murs et a le même nombre d'ouvertures, alors que le portique, qui le débordé, en a davantage avec ses trente arcades. Les ailes de la façade sur la cour avancent ; mais, par opposition, c'est le centre de la façade opposée qui fait saillie jusqu'au bord de la terrasse, en formant un portique de quatre colonnes. Cette dernière façade donne sur un jardin au milieu duquel est un bassin dont l'eau semble servir à tous les usages, même d'eau de boisson, bien qu'on ne puisse guère la qualifier d'eau courante. Sans ces diverses dispositions, le bâtiment serait lourd avec ses grosses colonnes trapues.

Les armes de Perse, le lion et le soleil, en briques émaillées, ornent le fronton demi-circulaire qui surmonte chaque façade et se dessine sur le petit toit à pente rapide, élevé au milieu des terrasses. Seulement on peut se demander ce que font là deux cadrans, l'un à gauche et l'autre à droite, à hauteur des jambes du lion. Peut-être ne servent-ils simplement qu'à pro-

duire un effet de symétrie avec la face de femme persane, représentant le soleil, qui émerge du dos de l'animal.

Le Mehmânkhanè a de nombreuses chambres, au mobilier un peu sommaire, il est vrai ; mais le voyageur venu jusqu'ici ne doit pas moins les trouver luxueuses, car il n'a pas dû être gâté sous ce rapport depuis bien des étapes.

Si aucune rivière n'assure à Kazvin sa provision d'eau, il en trouve suffisamment dans les montagnes qui l'entourent de toutes parts et à peu de distance, excepté du côté sud. Des aqueducs (*kanot*) amènent facilement l'eau de ces montagnes jusqu'à la ville, où des citernes (*abambar*) en emmagasinent pour les temps de grande sécheresse.

Les kanots sont de longues galeries souterraines creusées du pied des montagnes, où les eaux pluviales se sont amassées, aux villes et aux centres les plus peuplés. Des espèces de tumulus tronqués, alignés dans la plaine, en décèlent la présence. Ces tumulus, percés à leur centre, ne sont rien d'autre que les puits de forage des kanots, par où les déblais ont été montés, versés et accumulés autour de l'ouverture en un tertre qu'il est facile de prendre, de loin, pour un tumulus. Par ce puits se fait, quand il est nécessaire, le curage des conduits, dont l'entretien ne laisse rien à désirer, le Persan connaissant trop la valeur de l'eau.

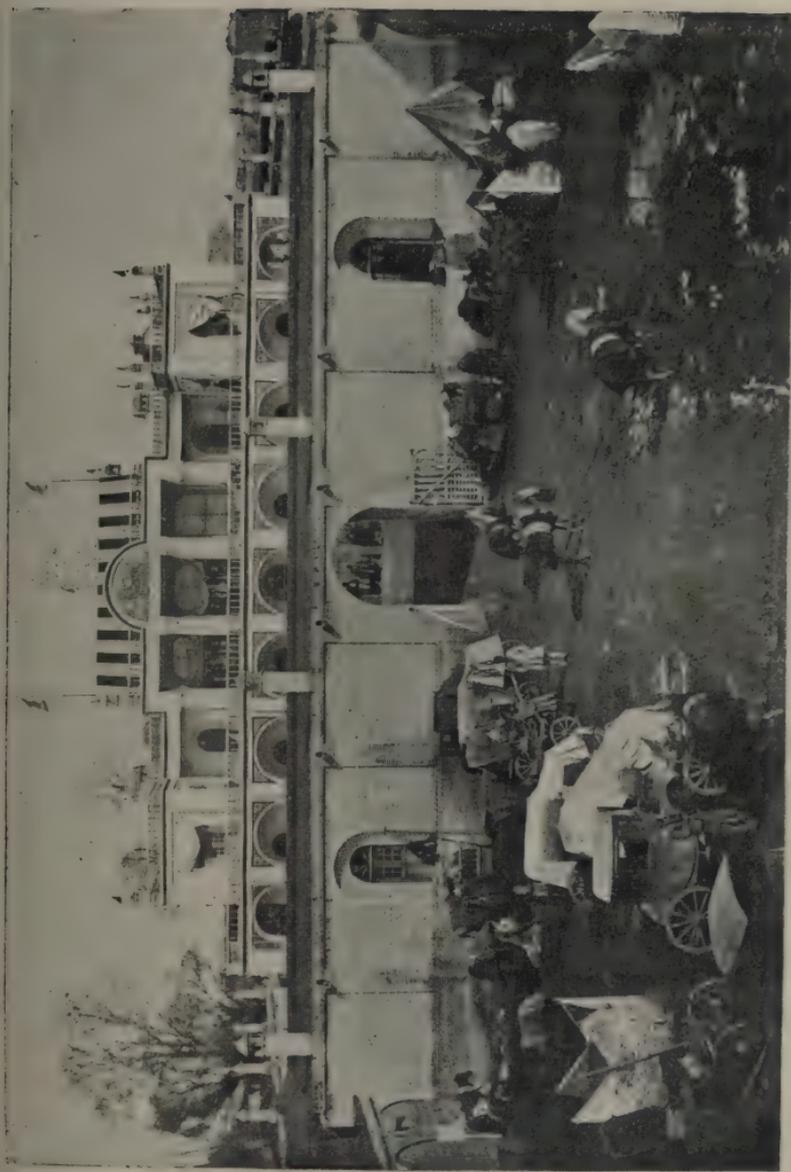
Les abambars sont profonds, d'autant plus, cela se conçoit, que le terrain est moins déclive. Un grand portail ogival recouvert de faïences aux jolis émaux, au fond duquel est une porte plus petite de même forme, y donne accès. Après avoir descendu vingt à

trente marches d'un large escalier, on arrive à un mur ayant à sa base des robinets qui laissent couler une eau d'une agréable fraîcheur.

Kazvin possède un *imamzadè* (litt : né d'imam) assez en honneur, l'imamzadè Hossein, ou tombeau de Hossein, fils d'imam Réza, dont le mausolée est à Mechhed. Cet édifice carré est d'aspect plutôt gai que triste, avec sa façade et sa coupole partout revêtues de faïences polychromes bien conservées et ses murs intérieurs incrustés de glaces. Passant sous un porche soutenu par deux sveltes colonnes également ornées de petites glaces, on pénètre dans le sanctuaire, au centre duquel, sous la coupole, se trouve un sarcophage doré entouré d'une grille argentée. Quelques tapis de prière étendus et quelques lampes en cuivre ajouré suspendues complètent l'ornementation.

Tout croyant tient à se faire enterrer dans le voisinage de ces imamzadès, quand sa fortune ne lui permet pas de s'offrir Kerbéla ou Mechhed, lieux de sépulture saints par excellence. Les cadavres y sont envoyés de toutes les parties du pays, et quelquefois en quantité suffisante pour former une caravane. Il est inutile d'insister sur les inconvénients, sur les dangers d'une caravane où les ballots sont des cercueils et où chaque animal porte plusieurs cadavres.

Non loin du Mehmânkhanè s'élève une ancienne mosquée, la Mesdjed-Chah (mosquée royale). Sa porte délabrée, flanquée de deux minarets à moitié démolis, fait mal augurer de l'état de l'intérieur. Après deux passages sombres séparés par une galerie à ciel ouvert, on arrive dans une grande cour plantée d'arbres, ayant à son centre un bassin à ablutions.



БЕИМАНХАНЭ ДЕ КАЗВИН

Quatre portiques en ogive, au milieu des murs qui encadrent la cour, offrent chacun une ouverture donnant accès dans autant de salles, dont la principale sert plus particulièrement au culte. Voûtes et murs décrépits, portiques, façades et minarets dépouillés de mosaïques, bassin aux ablutions tout détérioré, briques de la cour brisées ou cachées par des touffes d'herbe, tout témoigne du manque de soins, du défaut d'entretien de cet édifice.

Une belle avenue, que de superbes platanes ombragent, conduit au palais du gouverneur. On arrive d'abord à une porte monumentale, gardée par un poste de soldats d'infanterie qui ne sont plus de la première jeunesse. Leurs uniformes aussi sont un peu mûrs. Courtes tuniques gros bleu, mal ajustées, et pantalons de même couleur, à bandes rouges, ont déteint et portent des traces non douteuses d'usure ; seul résiste le kolah bas et cylindrique d'astrakhan noir, orné du lion et du soleil sur plaque de cuivre. Les fusils sont en faisceaux, pendant que tous ces braves militaires, accroupis le long du mur, dorment ou regardent passer d'un air passablement abruti. Plusieurs des dormeurs étant nu-tête — non par leur faute, le Persan ne devant pas, en bon musulman, se découvrir en public, mais parce que leur kolah est tombé à terre — on peut voir la bizarre coupe de cheveux des Iraniens. Le sunnite, arabe ou turc, garde au vertex une simple mèche, le mahomet, et rase tout le reste ; le chiite (1) persan se rase au contraire du

(1) Sunnite et chiite sont deux sectes musulmanes. Les sunnites suivent les traditions (*sunna*) de la religion mahométane, que n'acceptent pas les chiites.

front à la nuque, ne laissant parfois que la largeur de deux à trois centimètres de cheveux en fer à cheval au-dessus des oreilles. C'est le cas de nos hommes, qui doivent être des pratiquants sérieux, à en juger par la chevelure. Quoi qu'il en soit, ces placides troupiers me laissent pénétrer librement dans le palais.

Les jardins offrent tantôt de frais ombrages, tantôt des parterres de fleurs. Les géraniums y sont d'une vigueur peu commune et de couleurs aussi vives que variées ; je n'en ai vu nulle part d'une si belle venue ; on les prendrait de loin pour des buissons de rosiers.

Le palais se compose de plusieurs bâtiments, dont le principal est occupé par le chah. Des cours spacieuses les séparent. Les chambres, de dimensions très diverses, ont leurs murs blanchis à la chaux et sans autres décors que des moulures patiemment et finement exécutées. De riches tapis sont étendus partout, posés sur des feutres épais. L'animation est grande au palais, d'autant plus que le monde habituel de la suite de Sa Majesté s'est subitement accru de tous les personnages venus de Téhéran.

Je suis présenté au troisième fils du chah, le prince Naïeb es Saltaneh, émir kébir (le plus grand des émirs) et ministre de la Guerre. Naïeb es Saltaneh a trente-trois ans. Petit et d'un certain embonpoint, la face ronde et pleine, les yeux grands et bien ouverts sous des sourcils noirs très accentués, la figure tantôt rêveuse et tantôt souriante, le *chahzadè* (né de roi) se caractérise par un ensemble de manières avenantes. Il parle correctement le français ; sa voix est d'un timbre agréable, légèrement traînante et un peu dou-

cereuse. On le dit homme d'esprit et très habile. Je n'ai qu'à me louer de son accueil.

Pénétrant dans un grand salon (*talar*) rectangu-



Chahzadè Naïeb es Saltaneh

laire où se tient le roi, je le trouve occupé à regarder des vieilles divinités en bronze, apportées de Kermanchah, qui viennent de lui être remises. On lui dit qu'elles ont quatre mille ans, évidemment sans le savoir et uniquement pour donner à ses yeux de l'importance au cadeau. C'est d'abord un dieu à cheval

possédant six bras et ayant, dieu et cheval, environ 20 centimètres de haut; puis une moitié de cheval dans le sens de la longueur; enfin deux têtes fixées à deux tiges carrées de 4 à 5 centimètres de long. Toutes ces figures sont très grossièrement faites. Etemad es Saltaneh les fait remonter au temps des Mogols. Quelle qu'en soit l'antiquité, le chah, qui en est satisfait, me dit qu'il les placera dans son musée, dont il me vante la richesse et qu'il me fera visiter dès notre arrivée à Téhéran.

En sortant du palais, j'aperçois dans le jardin, mais surtout à la porte d'entrée et sur l'avenue, de ces individus coiffés d'un turban vert ou bleu foncé déjà rencontrés à Tauris, Zendjan et un peu tout le long de la route. Ce sont des seïds ou descendants du Prophète. Du moins, ils se donnent pour tels, car ils seraient la plupart fort embarrassés d'établir leur généalogie. Les bleus sont chiïtes, les verts sont sunnites ou simplement hadjis (1). Il faut croire leur métier bon, tant ils pullulent. Ils vivent de la charité publique, souvent grassement, sans rien faire, une des obligations de tout musulman étant, depuis Mahomet, de prélever sur ses revenus pour entretenir la famille du Prophète. Quelle sollicitude pour sa progéniture! Mettre au nombre des devoirs religieux celui d'entretenir ses descendants à perpétuité, n'est-ce pas le comble de la prévoyance? Rien ordinairement n'indique la pauvreté chez ces seïds; leur mise laisse ra-

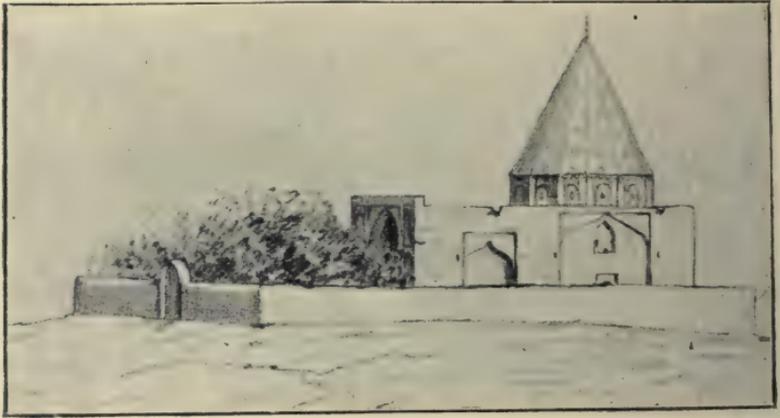
(1) Les Persans sont généralement chiïtes ou sectateurs d'Ali, très peu sont sunnites comme les Turcs; est hadji tout musulman ayant été à La Mecque.

rement à désirer ; j'en ai même vu plus d'un nous suivre à cheval sur un bel arabe harnaché avec luxe. Ce ne sont certes pas des mendiants ordinaires. Leur air montre bien que s'ils tendent la main, c'est pour recevoir une aumône obligatoire, quelque chose qui leur est dû, comme le paiement d'une dette.

Les seïds n'ont rien de commun avec les derviches, sortes de moines mendiants qui suivent à pied les routes poudreuses, le *tabar* (hache) sur l'épaule et la *kachkoul* (sébile) à la main, racontant les exploits de Roustem, la vie d'Ali, le martyre de ses fils Hassan et Hossein, ou leurs propres aventures. Ces derviches parcourent la Perse, l'Inde, l'Arabie et autres contrées, ils vont aux lieux saints, à La Mecque, à Nedjef, à Kerbéla, à Mechhed, porter les prières de ceux qui sont dans l'impossibilité de faire le voyage, et en sont rémunérés selon la fortune et la générosité de chacun. Ils en rapportent des reliques, des amulettes porte-bonheur, de cette terre qui guérit les maladies, dont ils font commerce. Mais ils n'en tirent pas les mêmes avantages que les seïds de leur origine, car leur tenue n'annonce pas l'opulence. Ils n'ont le plus souvent pour tout costume qu'un court pantalon de coton blanc, et un morceau de même étoffe ou une peau de mouton jetés sur les épaules. Malgré cela, ils ont bel air et toute la fierté de leur vie indépendante. J'en ai vu qui, tête nue, avec la chevelure longue, auraient pu poser pour une tête de Christ.

En Perse, la mendicité prend bien des formes, les mendiants sont aussi variés que nombreux. Outre les seïds, les derviches et les indigents proprement dits,

que l'on trouve principalement à l'entrée des villes et dans le voisinage des bazars, il y a encore les lépreux, qui, mis en quarantaine en pleine campagne, loin de tout, avec défense d'approcher des endroits habités, accourent au passage des voyageurs, se couvrant la face d'une main et tendant l'autre à l'aumône.



Ynki-Imam. (Croquis de l'auteur.)

On ne peut rien voir de plus repoussant ni, en même temps, de plus digne de pitié.

16 octobre. — Vingt-quatre farsakhs, c'est-à-dire environ 145 kilomètres, séparent Kazvin de Téhéran. Ce trajet peut être parcouru en quatorze heures, en voiture, si on relaye cinq fois. Nous continuons à voyager par étapes. Sortant de la ville par une porte recouverte de faïences multicolores, au fronton de laquelle Roustem est représenté terrassant un grand diable à cornes, le dive Sépid, (génie blanc),

nous trouvons une belle route large et tracée en droite ligne à travers la plaine inculte. Mais il ne faut pas être très connaisseur pour voir que cette route est faite de la façon la plus sommaire. Après



Porte de Kazvin, à Téhéran.

avoir débarrassé le sol de ses rares herbes et arbrisseaux, on a creusé de chaque côté un fossé, répandu les déblais composés de terre, sable et pierraille dans l'espace compris entre les deux fossés, nivelé le tout, et la route a été faite, une route trois fois large comme nos routes nationales, — bien inutilement.

Terminée depuis peu, elle a très bon aspect, est unie partout, et nos voitures y roulent sans cahot; mais il est peu probable qu'elle résiste aux intempéries d'un seul hiver. Le chah est pourtant fier de sa route qui, dit-il, « lui a coûté plus d'un million! » sans se douter que pour la faire selon les règles elle lui en eût coûté cent.

Notre camp nous attend à gauche de la route, dans la plaine, non loin de Kémender. Je remarque autour de ma tente de curieux débris de roches, évidemment amenés des montagnes voisines par les eaux. Cherchant un peu, je trouve des pierres dures de différentes couleurs, quelques morceaux de jaspe et deux grosses calcédoines d'un beau blanc laiteux, avec des reflets bleuâtres qui leur donnent un air d'opales. On me dit que ces trouvailles sont fréquentes. Ne sommes-nous pas en effet au pays des turquoises, sur cette terre à surprises, qui, la première de notre globe, a pris forme sous l'influence de cataclysmes géologiques sans pareils.

17 octobre. — Un violent orage avec pluie m'a tenu éveillé une partie de la nuit, tant était fort le bruit du tonnerre dans la montagne. Mais, comme toujours, il est tombé peu d'eau dans la plaine, et, ce matin, la sécheresse du sol est exactement la même qu'hier à notre arrivée; aussi, quand nous nous mettons en route, vers 9 heures; nos voitures soulèvent-elles la même poussière. Sous un soleil ardent, nous suivons de très près, à notre gauche, une chaîne de montagnes dont l'aridité rivalise avec celle de la plaine. Cependant, les tons chauds qui se voient dans

quelques creux des premiers contreforts, produits probablement par des herbes sèches, prouvent qu'il y a eu là une certaine végétation que le soleil de l'été a brûlée. Les hauts sommets de l'arrière-plan sont d'un violet sombre. Bientôt, peu après 11 heures, nous sommes à Kichlak, où notre tente nous offre un faible abri contre la poussière, sinon contre la chaleur.

18 *octobre*. — De Kichlak, nous allons à Ynki-Imam par la même route et dans les mêmes conditions de voyage. Lorsque nous y arrivons, en plein midi, la chaleur est intense. Chemin faisant, nous avons aperçu dans la montagne les maisons de plusieurs villages parmi de rares arbres.

Ynki-Imam est constitué par un tombeau, un caravansérail et un village. Le tombeau se compose d'une construction rectangulaire surmontée, à sa partie postérieure, d'un clocheton conique taillé à pans et orné de faïences bleues. Une cour plantée d'arbres le précède et un mur entoure le tout. Il s'élève près du caravansérail, à droite de la route, tandis que le village, un village fortifié derrière lequel est notre camp, se trouve en face, de l'autre côté de la route.

J'ai la visite de Kérim, le brigand des plaines d'Éri-van, qui vient me consulter. Le chah, sans doute pour être plus sûr de lui, l'amène à Téhéran. Il me dit qu'il a trente et un ans, qu'il fait son honorable métier depuis près de douze ans, mais qu'il est décidé à mener une autre existence.

19 *octobre*. — Plus nous avançons, plus le pays est habité et plus aussi la plaine stérile se transforme en terres irriguées et cultivées. Nous passons un premier pont sur le Kordan, puis un second plus important sur le Kéredj, et nous allons camper un peu plus loin, en aval, sur la rive gauche de cette dernière rivière, à Talak, ayant en face de nous, sur l'autre rive, le palais abandonné de Soleïmanyeh. De tous côtés, des villages, entre autres celui de Kéredj, si pittoresque sur le flanc de la montagne, d'où il domine la route et la vallée du torrent qui lui donne son nom.

20 *octobre*. — Nos tentes sont pliées aujourd'hui pour la dernière fois de ce long voyage, ce qu'indique assez l'entrain qu'y mettent les ferachs. Dans quelques heures, nous serons à Téhéran. La joie d'arriver au but et de revoir bientôt les siens brille sur tous les visages. Chacun s'est préparé de son mieux à figurer dignement au cortège du souverain rentrant dans sa capitale; moi-même, j'ai revêtu mon uniforme.

Nous sommes en route depuis une demi-heure à peine, quand le beau cône de Demavend paraît à notre gauche, dominant majestueusement l'imposant massif de l'Elbourz qui lui sert de base.

La chaleur est suffocante; il semble qu'elle augmente à mesure que nous avançons. Nous passons à une telle allure et au milieu d'une telle poussière devant Chahabad, le dernier relais de poste de Kazvin à Téhéran, que c'est tout juste si nous nous en apercevons. Si les postillons savent que leur peine est près

de finir, les chevaux sentent l'écurie proche : nous allons bon train. Aussi ne voyons-nous guère Téhéran qu'arrivés, pour bien dire, au pied de ses rempart, à sa porte, une porte monumentale à tourelles entièrement recouverte de briques émaillées.

CHAPITRE III

TÉHÉРАН. — L'ARK ET SES PALAIS. — LA VILLE.

Sa Majesté Nasr ed Din fait sa rentrée solennelle à Téhéran par la porte de Kazvin le 20 octobre 1889, à 3 heures de relevée.

Les longues rues, l'immense place, les larges avenues bordées de gigantesques platanes, que nous traversons, tout est pavoisé et coupé d'arcs de triomphe.

Arrivés au palais vers 4 heures, nous y pénétrons, Etemad es Saltaneh et moi, par une porte latérale sans apparence, gardée par un poste d'infanterie qui nous présente les armes. Cette porte donne immédiatement accès à un bâtiment isolé au milieu de jardins, le Takht i Khanè (palais du trône), qui contient le Takht i Mermer (trône de marbre) et où va avoir lieu la réception officielle, le *salam* royal.

La salle du Trône, dans laquelle nous entrons, est un grand talar de toute la hauteur du palais et complètement ouvert du côté de la façade. Deux colonnes torsées, élancées, à fines spirales ornées d'un élégant feuillage légèrement colorié, soutiennent l'entablement de cette large baie. Sur les murs sont des por-

traits de souverains encadrés de moulures dorées et de petites glaces à facettes. Le plafond est à caissons peints.

Le Takht i Mermer, au milieu de la partie antérieure de la salle, est en marbre blanc jaunâtre incrusté d'or, transparent comme de l'onyx. Ce trône, qui a la forme d'un lit, se compose d'une table plus étroite à la tête qu'aux pieds, soutenue à la hauteur d'environ un mètre par des cariatides, au pourtour, et, au centre, par deux colonnes torsées, dont une a deux lions assis à sa base ; en tête est un dossier fouillé délicatement et fin comme une dentelle, maintenu par deux colonnettes torsées, un peu fortes si elles n'ont pas d'autre usage ; les côtés sont bordés d'une galerie basse, pleine et ornée d'inscriptions sur l'une et l'autre faces ; aux pieds, sur le bord libre, s'appuient deux marches flanquées, l'inférieure, de deux lions couchés, la supérieure, de deux personnages fabuleux. Un ancien tapis d'une finesse extraordinaire, dont les couleurs adoucies par le temps sont admirablement nuancées, est étalé à l'intérieur devant un épais coussin rond, presque de la largeur du trône, broché partout de perles et ayant à ses deux extrémités un long gland de perles plus grosses, en réalité de belle dimension.

On me place derrière le trône, un peu de côté, afin que rien ne m'échappe de la cérémonie. Là sont déjà réunis plusieurs membres de la famille royale, parmi lesquels deux frères du chah et son dernier fils, charmant enfant de sept à huit ans, auxquels je suis présenté.

Devant le palais et dans le jardin, autour d'un grand bassin rectangulaire, sont rangés les dignitaires de l'État, les hauts représentants des divers corps constitués. Les militaires se reconnaissent facilement ;

leur coiffure est bien d'astrakhan comme la coiffure nationale, seulement elle est cylindrique et basse, alors que la coiffure nationale est plutôt conique et haute ; les officiers que j'aperçois ont une tunique



Salam au Takht i Mermer

en drap bleu foncé, avec indication du grade sur les pattes d'épaules, à la russe, ou sur le collet, à l'autrichienne. Le clergé porte un turban blanc, comme écrasé sur la tête dont il moule la forme, et une robe claire tout unie ; mais les prêtres qui sont seïds, c'est-à-dire descendants du Prophète, ou hadjis, c'est-à-dire pèlerins revenus de La Mecque, ont le



MOULKARA

turban bleu ou vert de ces catégories de Persans. Les magistrats ont de même ce que l'on peut appeler un turban, sorte de cylindre très élevé, sur lequel est enroulé un cachemire clair légèrement ornementé ; leur robe est en cachemire à palmes. Enfin, certains personnages, tout en ayant la coiffure nationale, se distinguent par d'amples paletots en cachemire à palmes, attachés à l'aide de riches agrafes chargées de pierres précieuses, don du chah, qui a voulu par ce cadeau récompenser leurs services ou simplement leur faire honneur.

Pendant que je jouis de ce spectacle, tout à coup cette foule s'incline profondément à l'apparition de Sa Majesté dans le jardin. Le chah s'avance gravement, entre dans la salle, monte sur le Takht i Mermer et s'assied à la persane contre le coussin garni de perles.

Diamants, rubis et émeraudes brillent sur son costume. L'aigrette épanouie en éventail du kolah, insigne du pouvoir souverain, est faite d'innombrables brillants, ainsi que les larges épaulettes ; des pierres précieuses, énormes et de toutes couleurs, recouvrent le devant de la tunique, des épaules à la ceinture, formant comme un plastron étincelant, et garnissent le baudrier et le yatagan ; des diamants gros comme des noix servent de boutons.

Dès que le chah est assis, deux personnages coiffés d'un très haut turban — assez semblable à des coiffures d'eunuques célèbres que j'ai vues autrefois dans un musée de Constantinople — et chaussés de grands bas rouges montant jusqu'en haut des cuisses, qui se tenaient debout de chaque côté du trône, s'approchent et lui présentent l'un une tasse de café, l'autre un

kalian (pipe à eau), tout préparé et même allumé.

Le plus profond silence règne pendant que Sa Majesté fume le *kalian*, qui est d'un remarquable travail et d'une grande richesse avec ses incrustations de turquoises du plus pur bleu.

Le *kalian* fumé, le *chah* prononce quelques paroles que me traduit, en les abrégeant, le premier interprète :

« Ceux qu'il a chargés, dit-il, de l'administration du royaume en son absence s'en sont bien acquittés ; il est content d'eux. Partout il a été bien reçu par les souverains et les gouvernements des pays qu'il a visités ; il leur en témoigne toute sa reconnaissance. »

A peine le roi a-t-il parlé, qu'un jeune *mollah* se met à débiter un discours avec une volubilité inconcevable et des éclats de voix sauvages. A ce *mollah* succède un vieillard qui, au contraire, lit son discours lentement et à voix si basse, qu'il est difficile de l'entendre. Enfin un chœur entonne des chants, à la louange du souverain, comme les discours, après quoi le *salam*, qui a duré plus d'une heure, est terminé.

Sa Majesté se lève, descend de son trône, se dirige à gauche et disparaît derrière le rideau d'arbres qui cache la porte par laquelle on va au jardin de *Goulistan*, le jardin des Roses.

Tous les hauts personnages qui ont assisté à la cérémonie gagnent les diverses portes avec lenteur et gravité. Ma curiosité satisfaite, je sors à mon tour et je trouve dans la rue une voiture qui m'attend pour me conduire à l'hôtel de France, où des chambres me sont réservées. Il est près de 6 heures.

Le maître de l'hôtel, M. Prévôt, un Français de Pont-à-Mousson, me fait entrer à son bureau, après

avoir donné ordre de transporter à mon logement mes colis, déchargés depuis peu et encore sous le péristyle de la cour. Pendant que nous parlons du malheur qui vient de le frapper — la perte d'un fils de vingt-neuf ans, mort d'un abcès du foie, la semaine dernière — je remarque au-dessus de la cheminée quantité de photographies de militaires français, parmi lesquels je reconnais un de mes cousins en costume d'élève du service de santé militaire.

— Ce sont là, me dit-il, des photographies d'élèves de mon père, qui était professeur d'escrime à Strasbourg.

— Comment ! vous êtes le fils de ce brave père Prévôt qui m'a enseigné la méthode sicilienne, de 1861 à 1863, en cette bonne ville de Strasbourg !

Nous en causons longuement. Il me conte ensuite qu'après avoir été lui-même maître d'armes plusieurs années à Odessa et s'y être marié, il est venu en Perse, qu'il habite depuis environ vingt-cinq ans ce pays, où il a dû faire bien des métiers pour élever sa famille : confiseur du chah, concessionnaire de l'éclairage au pétrole de la ville de Téhéran, finalement hôtelier, ayant en même temps, tenu par M^{me} Prévôt et ses deux filles, un bazar où sont entassés des produits français de toutes sortes.

L'hôtel de France a fort bon aspect. Dès qu'on en a franchi le seuil, on a devant soi un jardin couvert de fleurs, encadré par des constructions que précède une galerie à colonnes, bien faite pour garantir les chambres des ardeurs du soleil.

Le jardin traversé, voici deux pièces propres, un salon et une chambre à coucher, préparés à mon intention.

21 *octobre*. — Le moment est venu pour moi de trancher une question assez délicate. Pour la première fois, je vais me rendre auprès de Sa Majesté dans son palais même. Quelle tenue adopter ? Jusqu'à ce jour, mes prédécesseurs ont, sans exception, suivi l'usage d'entrer chez le roi la tête couverte et les pieds déchaussés, selon les règles de la politesse persane. Il me répugne d'ôter mes chaussures. Comme militaire, en uniforme et dans le service, je puis garder ma coiffure. En conséquence, je prends la résolution de me présenter en uniforme, le képi sur la tête et les bottines aux pieds, décidé, s'il m'est fait quelque observation au sujet de ces dernières, à déclarer tout uniment qu'elles font partie intégrante de mon costume militaire, et qu'il ne m'est pas plus permis de les quitter en public que de quitter mon pantalon qui les retient par des sous-pieds. Je me présente donc ainsi le 21, au déjeuner du roi. Chacun me regarde, plutôt préoccupé de mon uniforme que de mes chaussures. Le chah me sourit, visiblement satisfait que j'aie adopté ce costume. C'en est fait pour moi de la coutume de laisser à la porte ses chaussures.

23 *octobre*. — Mes premiers jours à Téhéran, en dehors de mon service, se passent en visites : visites aux agents diplomatiques, visites à quelques membres de la famille royale, visites aux personnages officiels et aux Persans fréquentant la cour, que je suis appelé à rencontrer au palais.

Les diplomates étrangers ne me sont pas tous inconnus ; l'ambassadeur de Turquie, entre autres, a été accrédité près du prince Nicolas durant ma mission

au Monténégro. Khalil Bey, homme d'agréable commerce, alors simple envoyé du sultan, a, tout l'hiver de 1879-1880, habité porte à porte avec moi à l'unique hôtel de Cetinje. Dans le palais où je le revois, il lui a été facile d'oublier l'existence, malgré tout un peu dure, de la Cernagora, dont, lointains souvenirs, il ne nous est pas désagréable de nous rappeler, assis sur un moelleux sofa, en prenant un excellent thé russe.

Le ministre de France, M. de Balloy, que j'ai vu à Paris, où il a été appelé à l'occasion de la visite du chah, est toujours en congé.

Les princes Moulkara et Abdul Samed Mirza sont deux frères du roi, habitant Téhéran, le troisième, Roukn ed Dovleh, étant à Mechhed comme gouverneur.

Moulkara est un beau vieillard à barbe et cheveux blancs, droit et serré dans sa redingote comme un vieux militaire. Il reçoit en parfait gentilhomme. Froid d'aspect, sa figure s'anime parfois d'un bon sourire dans la conversation, qui est variée et intéressante, car il a beaucoup vu. Sa vie, calme et régulière aujourd'hui, ne l'a pas toujours été. Il a connu les amertumes de l'exil. A l'avènement de son frère Nasr ed Din, craignant pour ses jours, il a quitté la Perse et a vécu de longues années à l'étranger. De retour dans sa patrie, il jouit de ce bonheur sans rechercher ni honneurs ni rôle d'aucune sorte. Son jeune frère, Abdul Samed Mirza, aussi appelé Iz ed Dovleh, est un petit homme chétif très préoccupé de son état de santé, au demeurant agréable causeur, bien que ma visite ait beaucoup ressemblé à une consultation.

Yaya Khan, Mouchir ed Dovleh, communément

le Mouchir, doit sa fortune à un événement tout oriental. Se recommandant surtout par une vive intelligence, il est envoyé jeune en France pour y faire ses



Le chah, ayant à sa droite Naïeb es Saltaneh, Moulkara, Iz ed Dovleh et divers autres personnages.

études. Il apprend à parler notre langue correctement et même de façon distinguée, retourne en Perse où le chah l'attache à sa personne en qualité d'aide de camp, *adjudan maksous*, fonctions qui lui donnent accès auprès du souverain. Lors d'un voyage à Koum,

en 1860, le camp du chah se trouvant à Haous i Sultan, Yaya Khan était devant la tente royale, avec



Yaya Khan

ordre de n'y laisser entrer qui que ce fût, quand arriva le chef des eunuques, Hadji Moubarek. Celui-ci veut pénétrer auprès du roi, Yaya Khan s'y

oppose, l'eunuque tire son *khama* (long poignard) et lui en porte un coup en travers du visage, qui sépare le nez en deux. Le chah, attiré par le bruit, sort de sa tente, s'informe, puis ordonne que Hadji Moubarek soit décapité sur-le-champ et que toute sa fortune passe à Yaya Khan. Depuis, Nasr ed Din lui a donné sa propre sœur en mariage, lui a confié d'importants gouvernements de provinces et l'a comblé d'honneurs. Aujourd'hui, Mouchir ed Dovleh habite à Téhéran un splendide palais, cadeau de son souverain, où il vit en grand seigneur, hospitalier et serviable. Il m'invite à venir souvent le voir, « afin, dit-il, de lui procurer l'occasion et le plaisir de causer de la France, de Paris en particulier, que jamais il n'oubliera » ; il me répète plusieurs fois, sur un ton d'extrême franchise, de disposer de lui, de ses chevaux et de ses voitures sans craindre d'en abuser ; en un mot, il se met à mon entière disposition avec une touchante insistance. On ne peut rencontrer homme plus désintéressé, plus sympathique, plus aimable.

Le ministre des Affaires étrangères, Khavâm ed Dovleh, gros et gras personnage, à forte voix, me reçoit accroupi sur un tapis au milieu de coussins, immobile comme un bouddha. Sous cette écorce épaisse se cache, assure-t-on, un esprit fin — l'esprit de ruse, sans doute, inné chez tout Persan, peut-être plus développé chez un ministre des Affaires étrangères. Si le Mouchir passe pour prodigue, on est loin d'en dire autant de Khavâm ed Dovleh.

24 octobre. — Mon service quotidien à Téhéran, comme en voyage, consiste à assister au déjeuner

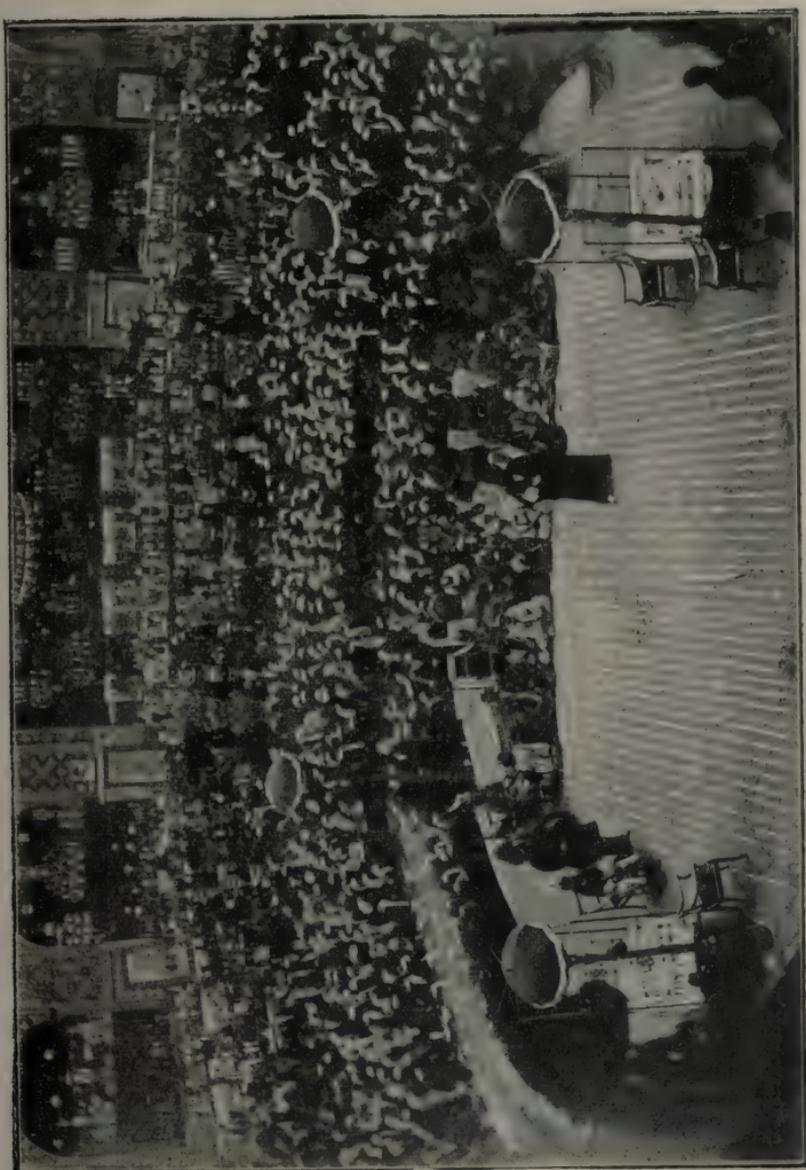
du roi. Matinal par habitude, je suis un des premiers au palais, à me promener, en attendant Sa Majesté, dans le tranquille, frais et propre jardin de Goulistan. J'ai tout le loisir à cette heure de parcourir jardin et bâtiments et de visiter ce que je n'ai pas encore vu. Du reste, le chah ne manque jamais de m'y engager. Aujourd'hui même il m'offre de l'accompagner à son théâtre, le Takié-Dovleh, où se donne un *tazié* (spectacle) à l'occasion de la fin de moharrem, le mois de deuil des chiïtes, institué en commémoration de leurs martyrs.

Le Takié est dans l'Ark, il fait partie du palais ou, pour mieux dire, des palais des Kadjars que renferme la vieille citadelle. On voit de loin ce vaste édifice inachevé, dont le dôme est remplacé par des arceaux destinés à soutenir un vélarium que l'on tend selon les besoins, car tout autre toit n'eût pas été sans danger sur cette construction mal assise, lourde malgré les niches creusées sur ses flancs. Plusieurs portes y donnent accès. Nous entrons par celle du jardin de Goulistan, et nous montons directement à la loge royale, qui est au-dessus de cette porte, sans pénétrer dans la salle. Sa Majesté me fait admirer l'intérieur de son théâtre. Il a l'aspect d'un grand cirque formé par trois étages de loges ; des faïences de toutes couleurs, composant des figures géométriques, en couvrent les murs. Au rez-de-chaussée sont, du centre à la circonférence : la scène, sorte de plateforme ronde élevée environ d'un mètre au-dessus du sol, sur laquelle se voient, pour tout décor, trois lits en fer, une table, des fauteuils et des chaises ; une large piste à même sur la terre, autour de cette scène ;

une bande surélevée, plate, où grouillent des femmes et des enfants ; cinq rangs de gradins, chargés de candélabres, de lampes et de vases en faïences supportant des boules de verre étamé, dont le dernier atteint l'ouverture des premières loges ; enfin, à notre gauche, isolée près du mur, une tribune (*mèmbër*) élancée, en marbre blanc, presque de la hauteur des premières loges. Les ouvertures des loges sont cintrées et de différentes grandeurs symétriques entre elles ; elles sont à une seule baie en bas et à trois baies aux autres étages. Les loges inférieures, occupées par des hommes, sont ouvertes et, pour la représentation, garnies de lustres et de candélabres à pendeloques en cristal, de glaces, de tapis et d'étoffes aux vives couleurs, enfin de mille bibelots à effet ; au second rang sont les loges du chah, naturellement ouvertes, et celles de l'anderoun royal, fermées par des grillages en bois qui sont mobiles, car j'en vois plusieurs entre-bâillés ; les loges d'en haut ont pour la plupart leurs grillages, derrière lesquels se trouvent, me dit-on, des femmes de la haute société.

Je suis invité à m'asseoir sur la gauche de Sa Majesté, près d'une ouverture d'où je vois toute la salle, à côté de l'aimable Aboul Hassan Khan, chargé par son souverain de me donner des explications sur ce que je vais voir et entendre.

La représentation commence. C'est d'abord un long défilé sur la piste dans l'ordre suivant : 1° ferach bach en tête, des ferachs (préposés des tentes) et des sakalis (exécuteurs) se frappant de la main droite la poitrine découverte, en suivant la mesure du chant de quatre individus debout sur la scène ; 2° une trentaine de dan



REPRÉSENTATION AU TAKIÉ-DOVLEH

seurs qui marquent la cadence en choquant l'une contre l'autre deux rondelles de bois en guise de cymbales ; 3° deux groupes d'une vingtaine d'hommes chacun, déguisés, les premiers, en Arabes, les seconds, en ouvriers, ayant tous le tronc complètement nu et, pénible spectacle, se frappant avec violence des deux mains la poitrine au point de se la meurtrir, sous la conduite d'une sorte de fanatique, à turban bleu des seïds, qui les excite du geste et de la voix, — « un agitateur du peuple », me dit le chah ; 4° six musiques militaires jouant des airs gais comme des airs tristes, probablement tout leur répertoire ; 5° des chœurs d'enfants. Enfin, après cet interminable défilé, arrivent à cheval les acteurs chamarrés de clinquant. Gravement ils descendent de cheval, gravement ils montent sur la scène et aussitôt commencent à parler. Parler est trop peu dire : pour être entendus dans ce vaste cirque à ciel ouvert, ils crient leur rôle de toute la force de leurs poumons.

La pièce roule sur la mort tragique de Hossein, fils d'Ali, dont le nom, chaque fois qu'il est prononcé, donne lieu à des plaintes et à des gémissements de la part des spectateurs. Mais tout, mise en scène et pièce, tout est juste à la hauteur d'un amusement d'enfants. Aux entr'actes, des mollahs montent à la tribune de marbre, déplorent le sort de Hossein en termes émouvants qu'accentuent encore les lamentations de ces bons musulmans, pendant que des ferachs, tout en haut des murs, font sortir de longues trompettes, que mon voisin appelle « les trompettes du jugement dernier », des sons graves qui doivent vibrer au loin et ajoutent quelque chose à la tristesse

de ces scènes, pourtant bien de convention, il faut l'avouer.

Le tazié se termine par un nouveau défilé, de militaires cette fois : cavalerie, infanterie, artillerie à chameau (1), musiques dont une joue les *Pompiers de Nanterre*, toute l'armée persane est représentée. Heureusement le chah se lève et nous sortons, après quatre longues heures de cette insipide représentation que le coucher du soleil fait cesser, et qui n'a eu pour moi que l'attrait de la nouveauté. Le chah s'est beaucoup diverti, paraissant s'intéresser à ce spectacle autant que s'il le voyait pour la première fois.

31 octobre. — Les palais qui servent de résidence d'hiver au souverain sont, de même que le Takié-Dovleh, contenus dans l'Ark, forteresse habitée dès le début de son règne par Aga Mohammed, le fondateur de la dynastie des Kadjars. Se trouvant là en sûreté, non loin de la montagne et sur la route de son pays d'origine, Astérad, qu'il pouvait promptement gagner en cas de danger, il fit de ce lieu la capitale de la Perse, et peu à peu, autour de la forteresse, s'est bâtie la ville moderne.

L'Ark forme au milieu de Téhéran un rectangle assez régulier, orienté nord-sud dans sa plus grande étendue. Il est compris entre la rue Mèrizkhanè (de l'hôpital) et le Meïdan-Topkhanè (place des remises à canons), au nord, les rues Djebbékhanè, au sud, Nasérié, à l'est, et Djellilabad, à l'ouest. Les rues Al-

(1) Cette artillerie consiste en pièces de petit calibre portées à dos de chameau.

masié (des diamants) et Naïeb-es-Saltaneh, celle-ci se continuant par le Meïdan-Ark (place de l'Ark), le traversent du nord au sud, et la rue de l'Anderoun, de l'est à l'ouest.

Des portes monumentales, gardées par quelques



Nagharkhané et canon des Perles

soldats, sont à l'entrée de ces rues ; fermées, elles isolent l'Ark au milieu de la ville. L'une de ces portes, celle qui donne accès au Meïdan-Ark, offre cette particularité que son balakhané sert de Nagharkhané (maison de réjouissance). Là, matin et soir, des musiciens et des danseurs attitrés viennent saluer le lever et le coucher du soleil, antique cérémonie des adorateurs du feu, qui a résisté au passage des Persans de la religion de Zoroastre à celle de Mahomet,

absolument comme, chez les chrétiens, a survécu au paganisme la coutume d'allumer des feux en l'honneur du soleil au solstice d'été. On a eu beau les qualifier « feux de la Saint-Jean », ils n'en sont pas moins d'origine païenne. Il est probable que les airs joués par ces musiciens, transmis de génération en génération, n'ont pas changé depuis les temps les plus reculés, pas plus que leurs instruments : tambours, hautbois et longues trompettes de cuivre semblables à celles dont on tirait des sons lugubres au tazié.

Sur le Meïdan-Ark, place intérieure de l'Ark aussi appelée Meïdan-Chah (place royale), se trouve le Top i Morvari (canon des perles), qui jouit du singulier privilège d'être considéré comme *bèst* (refuge, asile) au même titre que les mosquées et les écuries royales (1).

Les anciennes et très hautes murailles en terre de l'Ark subsistent encore en maints endroits, partout où des constructions plus récentes n'en ont pas pris la place.

Dans son ensemble, le palais proprement dit occupe presque la moitié sud de l'Ark. Il comprend, comme toute maison persane, deux parties : le *biroun* (extérieur) et l'*anderoun* (intérieur). Le biroun est l'habitation des hommes où chacun peut pénétrer; l'*anderoun* (de l'aryen *inder*) est la partie réservée aux femmes, le harem (chose sacrée) des Turcs.

Le biroun royal est constitué par les divers palais

(1) Tout endroit déclaré *bèst* est inviolable. Le criminel qui parvient à se réfugier sous le Top i Morvari ne peut en être arraché.

qui entourent le jardin des Roses, le Goulistan. Selon la coutume générale, c'est au biroun, tantôt dans un palais et tantôt dans l'autre, que le chah passe la journée, tandis qu'il dort, la nuit, à l'anderoun.

On pénètre d'habitude au palais par la porte de la



L'eunuque au canard

rue Naïeb-es-Saltaneh, par laquelle je suis entré le jour de mon arrivé à Téhéran. Après avoir passé devant le palais du Trône, traversé une petite cour puis un corridor, on arrive au jardin des Roses.

Le Goulistan est un vaste jardin carré planté d'arbres, de gigantesques platanes surtout, et, en tout temps, plein de fleurs. Des bassins étendus, laissant exhaler de fraîches vapeurs fort appréciables

dans une atmosphère perpétuellement sèche, sont alimentés par des ruisseaux limpides, dont les eaux glissent doucement sur des faïences bleu-clair qui semblent contribuer à leur fraîcheur. Il est continuellement entretenu dans un état de propreté incroyable. Chaque matin sa toilette est faite par une nuée de domestiques (*pichkhèdmet*), et, tout le long du jour, il y a toujours quelqu'un là prêt à ramasser la feuille qui tombe, à couper la fleur qui perd ses pétales, à enlever le moindre flocon de neige, pour bien dire, qui ose parfois arriver jusqu'à terre du lever au coucher du soleil. Rien donc ne fait jamais tache sur ses allées pas plus que ses parterres.

Il faut avoir vécu sur cette terre aride et sous ce climat brûlant, avoir souffert de cette chaleur et de cette sécheresse (1) extrêmes, qui se font sentir aussi bien la nuit que le jour, pour comprendre que l'agrément d'une habitation soit à ce point en rapport avec l'ombre de ses jardins et l'abondance de l'eau. Ces avantages-là, qu'il possède au plus haut degré, rendent le Goulistan un jardin délicieux. Mon plaisir est d'y arriver de bon matin, de me promener des heures entières loin du bruit de la rue, au bord de ses grands bassins tranquilles, sous ses frais ombrages, tout en respirant l'air embaumé de ses parterres fleuris.

A cette heure matinale, je me trouve souvent seul

(1) La siccité de l'air est telle : que les métaux ne peuvent pas s'oxyder ; que la main passée dans les cheveux et la barbe produit des crépitations électriques, lumineuses dans l'obscurité ; que tout sèche au lieu de se corrompre.

au jardin avec les cygnes des bassins et un canard chinois qu'ils n'admettent pas facilement en leur société. Ce pauvre solitaire, continuellement pourchassé par les cygnes, s'est pris de la plus belle affection pour un eunuque blanc. Il guette son arrivée, vole à ses pieds dès qu'il l'aperçoit, lui témoigne à sa façon le plaisir qu'il a de le revoir, ne le quitte pas, s'arrête s'il s'arrête, le suit s'il marche, et ne regagne l'eau que quand son ami a fermé sur lui la porte de l'anderoun.

Les principaux palais bâtis autour du jardin des Roses sont : le Musée, au nord ; le Chems ol Amaret (soleil des palais), à l'est ; l'Amaret i Badghir (palais des ventilateurs), au sud ; et un palais de style Louis XVI, achevé depuis peu, à l'ouest. Tous ces palais sont reliés entre eux par des constructions de moindre importance, sur les murs desquelles, par places et sous des arcades aveugles, sont représentés, en briques émaillées, à l'instar des archers de Darius, de beaux soldats au port d'armes, à figures roses et longues moustaches noires, en uniformes de couleurs tendres peu militaires, qui n'ont de terrible que l'envie de le paraître, d'un goût douteux et du plus singulier effet.

Le pavillon nord a sa principale porte d'entrée précédée d'un porche à colonnes doublées, surmonté d'un balakhanè. A gauche, il contient le musée qui lui donne son nom ; à droite, il renferme de nombreuses chambres, dont la dernière, qui est la plus grande, est l'Otaq i Almas (chambre des brillants), d'une belle ornementation persane avec glaces et cristaux à facettes à profusion, ornementation qu'elle a de com-

mun avec beaucoup d'autres, d'ailleurs, qui pourraient être nommées tout aussi bien Otaq i Almas.

Descendant de la chambre des Brillants dans l'Orangerie, on trouve à gauche, au pied de l'escalier, l'unique porte qui fait communiquer le biroun avec l'anderoun. Ces sortes de portes s'appellent généralement « portes des Voluptés ».

L'Orangerie n'est qu'une longue serre étroite pleine d'orangers, au milieu de laquelle une eau limpide coule sans bruit dans une rigole en marbre d'une enjambée. Au mur du fond opposé à l'entrée sont des niches (*takhtchè*), où je vois quelquefois le *kébabdji bachi* (rôtisseur en chef) préparer, avec tout son art, ses succulents kébabs, lorsque le chah dine dans le voisinage.

Le Chems ol Amaret est le plus élevé des palais, flanqué de ses deux tours carrées à trois étages surmontés d'un belvédère, entre lesquelles se dresse un petit campanile à cadran marquant les heures. Les appartements des tours sont tout particulièrement réservés aux femmes, qui viennent là de l'anderoun entre de hautes murailles et par des corridors inaccessibles à tout regard ; aussi les fenêtres de ces tours sont-elles grillagées fin. C'est pour les femmes un observatoire, car de là elles voient, d'un côté, dans le Goulistan, de l'autre, la place populeuse de la rue Nasérié, sur laquelle s'ouvre une des principales portes du bazar ; elles voient même au loin la campagne, par-dessus la ville.

L'Amaret i Badghir doit son nom à quatre ventilateurs qui s'élèvent sur ses côtés, sous forme de tourelles carrées. A gauche sont des volières, aujourd'hui

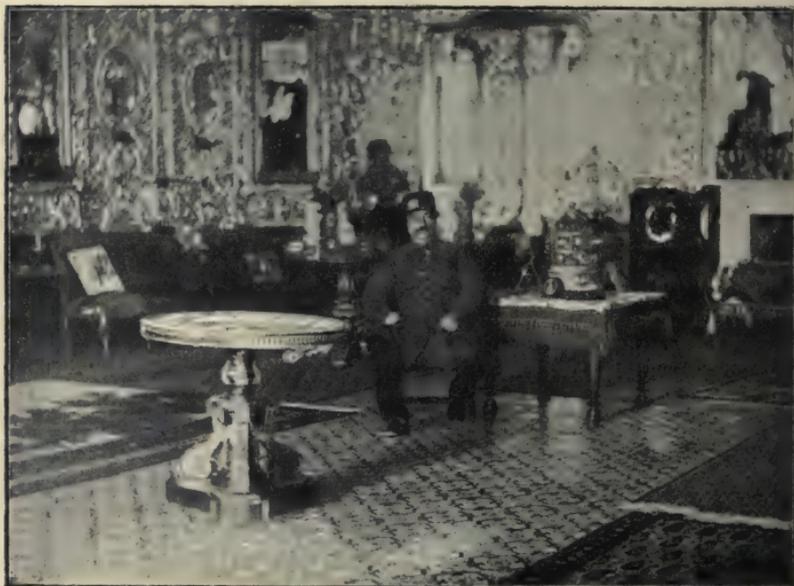
silencieuses ; à droite est la sellerie, pleine de selles et de harnais, garnis d'or, étagés jusqu'au plafond. Sa large façade vitrée, aux trois frontons, donne sur le jardin des Roses ; mais l'escalier de marbre, qui conduit aux chambres, part d'une cour dans laquelle on pénètre par une porte à droite du palais. A l'extrémité de cette même cour fonctionnent les ateliers royaux de taille du diamant, où j'ai vu tailler d'énormes cabochons jaunes du Cap, achetés en Europe pendant le dernier voyage.

La distribution des pièces de ces palais est sensiblement la même ; c'est toujours une grande chambre, le talar, avec un nombre variable de plus petites. Leur décoration se ressemble aussi : lustres et appliques en cristal, glaces, petits miroirs taillés incrustés partout, arabesques admirablement dessinées, moulures fouillées avec soin y jouent le principal rôle. On voit au palais des Ventilateurs quantité de miniatures, œuvres intéressantes d'artistes persans, dont on doit admirer la patience au moins autant que le talent. Le Chems ol Amaret possède deux tapisseries des Gobelins données par le roi Louis-Philippe à Mohammed Chah, le *Triomphe de Vénus* et le *Couronnement du Faune*, ainsi que deux portraits en pied de l'empereur François-Joseph et de Nasr ed Din, celui-ci peint par le peintre de la cour, qui me paraît mieux s'entendre aux détails de la miniature qu'à broser une grande toile.

Mais de toutes ces chambres, grandes ou petites, aucune, à vrai dire, n'a une affectation spéciale, aucune n'a un mobilier déterminé qui en fait un salon, une salle à manger, une chambre à coucher ou un cabinet quelconque. On pourrait même dire que toutes

ont un caractère commun : l'absence de meubles, si des tables et quelques sièges ne se trouvaient dans certaines d'entre elles, celles où le roi a coutume de recevoir les Européens.

De cette disposition, il résulte que le chah n'a pas



Le chah dans la chambre des Brillants

d'appartement défini dans ses palais, chaque pièce pouvant être indifféremment employée aux divers besoins de la vie quotidienne. Aussi, se tient-il tantôt ici et tantôt là, selon le caprice du jour. Il ne désigne même l'endroit où il prendra son repas qu'au moment de le faire servir ; c'est si vite fait d'étaler la nappe (*sofrè*) sur le parquet, quand on n'est pas davantage gêné par les meubles.

Les journées passées à Téhéran par le chah sont assez régulières. En cette saison, il sort de l'anderoun vers 9 heures. Sa matinée, jusqu'au déjeuner, est



Chems ol Amaret

généralement consacrée aux affaires du royaume, qui confinent à ses intérêts privés au point de se confondre facilement avec eux. Il en parle assis en face de son premier ministre seul ou entouré des conseillers habituels, ou bien en se promenant à travers le Goulistan,

suivi de tous, à la façon des péripatéticiens dans les jardins du Lycée. Si la philosophie d'Aristote ne fait pas l'objet de son entretien, celui-ci n'en paraît pas moins très sérieux; à la gravité de sa figure, on voit qu'il est dans son rôle de roi.

Vienne l'heure du repas, entre 11 heures et midi, il se déride peu à peu à la lecture de journaux français faite par son premier interprète, Etemad es Saltaneh, qui, grâce à une rare sagacité jointe à une intelligence toujours en éveil, connaît à fond son souverain, sait donner à ses traductions le sens qui doit plaire et trouver le mot gai. Nasr ed Din rit de bon cœur à cette occasion, surtout quand, quelque histoire scabreuse se présentant, il me fait la malice de me demander des explications.

Le repas terminé, le kalian fumé, ministres et courtisans saluent et se retirent, le chah reste avec ses chambellans de service, dont la principale occupation sera de le distraire jusqu'au soir, en dehors des heures de sieste et de travail.

Vers 4 heures, un goûter est pris, suivi de quelques tours de promenade dans les allées du jardin, après quoi Sa Majesté va passer la nuit à l'anderoun. A la porte de l'anderoun s'arrêtent les chambellans, leur service est fini, celui des femmes commence.

7 novembre. — M. de Morgan est depuis quelques jours à Téhéran, chargé d'une mission scientifique par le gouvernement français, comme M. Dieulafoy en 1881. Il compte parcourir le nord et l'ouest de la Perse, et y stationner assez de temps pour se livrer à des recherches sur les langues, la géographie, la

paléontologie et l'archéologie de ces contrées. M^{me} de Morgan l'accompagne, de même que M^{me} Dieulafoy accompagnait son mari; mais elle ne paraît pas vouloir suivre l'exemple de sa devancière et endosser le costume d'homme.

M. de Morgan est retenu ici par les préparatifs de son entreprise et par la maladie de M^{me} de Morgan, tributaire du climat de la Perse tout en arrivant, et actuellement en proie à une violente fièvre qui nécessite mon intervention.

12 novembre. — Plusieurs fois déjà, j'ai pénétré dans l'anderoun, installé à la partie nord du palais. J'y suis entré tantôt par la porte de l'Orangerie, réservée au chah, tantôt par la porte commune qui, rue de l'Anderoun, fait pendant à la porte des Diamants, dont les diamants ne sont autres que de nombreux cristaux taillés à facettes, et que je n'ai jamais vue ouverte, bien qu'elle donne aussi accès à l'anderoun.

Par la porte de l'Orangerie, je vais directement où Sa Majesté m'envoie, précédé d'un eunuque qui a reçu ses ordres. Autrement, si des malades me demandent à l'intérieur, je passe par la porte de la rue et j'arrive dans une première cour autour de laquelle sont des logements d'eunuques. J'entre alors chez leur chef, le *khadjè bachi*, un grand Abyssin de plus de deux mètres, dont les jambes et les bras — comme j'ai pu le constater sur plusieurs eunuques — se sont développés outre mesure. *Son Excellence* Etemad el Harem m'accompagne, sinon partout, au moins jusqu'à une porte intérieure qui est à l'extrémité d'un

corridor où m'attendent les eunuques personnels des femmes qui me font appeler. Avec eux je passe cette porte, qui se referme lourdement derrière nous, et nous débouchons bientôt ensemble dans une vaste cour, d'où se sauvent dans toutes les directions, aux cris des eunuques, quantité de femmes semblables à des fantômes, enveloppées qu'elles sont de la tête aux pieds d'une cotonnade claire, comme d'un linceul. Elles regagnent au plus vite leurs appartements, dont les constructions ferment la cour de toutes parts et se prolongent même, sur des cours secondaires plus petites, de tous les côtés, excepté au sud où elles sont appuyées au Musée et à l'Orangerie.

Au milieu de cette grande cour, des carrés de jardins réguliers, plantés d'arbustes et de hauts platanes émondés jusqu'à la cime, laissent voir un élégant pavillon de deux étages, le palais du Sommeil, le gracieux Khabga (lieu où l'on dort), dans lequel Sa Majesté a coutume de passer la nuit.

Le Khabga repose sur un rez-de-chaussée bas, autour duquel circule une galerie à colonnes que couvre le balcon même du premier étage, auquel aboutit directement, au milieu de la façade qui s'avance en rond à cet endroit, un escalier extérieur en marbre blanc d'une quinzaine de marches. Le palais, carré de forme, se termine en terrasse bordée par une balustrade légère, bien ajourée et surmontée de vases de fleurs, ce qui donne de la légèreté au bâtiment ou, pour le moins, l'empêche de paraître écrasé. Ses quatre faces sont embellies de nombreuses sculptures : corniches, chapiteaux des pilastres, dessus des fenêtres légèrement ovales, tout est admirablement fouillé, sans

parler des guirlandes de fleurs qui relient entre eux les sommets des pilastres à chaque étage. Quels beaux rêves ne doit-on pas faire dans ce joli palais isolé, silencieux, gardé par un millier de femmes !



Le chah promené en voiture dans le Goulistan

Oui ! mille femmes — et plus, ai-je entendu dire par quelqu'un de bien renseigné — mille femmes vivent à l'anderoun. Et une quarantaine d'eunuques noirs et blancs sont les bergers de ce troupeau. Qu'un simple roi, roi tout court, fait piètre mine à côté du Roi des rois ! On conçoit l'étonnement de Nasr ed Din à la cour de Berlin, lors de son premier voyage en Europe ; il n'en revenait pas que l'empereur Guillaume

eût « une seule femme », l'impératrice Augusta, et une femme « si vieille ».

Deux favorites se distinguent entre toutes par leurs attributions spéciales : Aniseh ed Dovleh, qui a mission de recevoir les étrangères de distinction ; Emin Agdas, qui tient la clé du trésor royal.

Parmi les femmes de l'anderoun existe une certaine hiérarchie. Au premier rang figurent celles qui sont d'origine princière, dont les enfants mâles ont seuls droit au trône, et les favorites, qui, à d'autres points de vue, l'emportent souvent sur les précédentes. Les femmes de cette première catégorie ont généralement maison montée et des appartements séparés ; mais la plupart des autres vivent en commun ou plutôt attachées, à un titre quelconque, aux plus favorisées. Toutes enfin, selon le degré qu'elles occupent dans la hiérarchie, sont appointées par le chah, sauf quelques-unes de la dernière classe, qui, gagées ou pour le moins entretenues par de plus fortunées auxquelles elles rendent service, ne reçoivent du maître que des cadeaux. Comme on pense bien, le budget de l'anderoun est un des plus gros de l'État.

Le costume d'intérieur de ces dames est des moins compliqués et des plus réduits : une veste (*yal*) tenue à moitié fermée sur la poitrine par des brandebourgs, et arrivant à peine à la taille en laissant voir une chemise (*virahèn*) presque aussi courte, puis une jupe (*zirjournè*) de la longueur de celle de nos ballerines, c'est-à-dire ne dépassant pas les genoux, quelquefois soutenue, comme chez ces dernières, par des jupons bouffants, sont les seuls vêtements composant ce costume. La veste et la chemisette recouvrent si peu le

haut de la jupe, fixée du reste très bas sur les hanches, qu'au moindre mouvement quelque partie du torse est découverte. Afin de ne rien oublier, ajoutons que souvent un fichu carré (*tchargat*), posé sur la tête et noué sous le menton, contient les nattes de cheveux qui tombent nombreuses, fines et serrées sur les épaules et le long du dos ; qu'enfin des chaussettes blanches cachent parfois les pieds. Vieilles comme jeunes sont ainsi vêtues. *Horresco referens!*

La femme veut-elle aller par l'anderoun, elle s'enveloppe du *tchader namaz* (vêtement de prière), très ample pièce d'étoffe qui la couvre de la tête aux pieds, chausse ses babouches à la porte et part. Pour la ville, c'est bien autre chose. Elle endosse alors le costume commun à toutes les femmes persanes, absolument obligatoire pour les musulmanes et imposé aux autres par la coutume et par la facilité de circuler plus librement qu'il leur procure. Dans la rue donc, toutes les persanes sont vêtues de la même façon, toutes se ressemblent, comme les gondoles de Venise, à ce point qu'il est difficile aux leurs, même à leur mari, de les reconnaître. Après avoir passé le *chalvar*, large pantalon à pieds, bleu foncé, parfois violet, toujours vert si elles sont seïdes, elles se jettent sur la tête le *tchader*, grand manteau bleu indigo, sans manches, qui tombe très bas et les enveloppe entièrement, puis se cachent la figure sous le *roubend*, longue pièce de toile blanche fixée à l'occiput et percée au milieu de la face, afin de permettre de se conduire et de respirer, de quelques petits trous de la dimension de ceux d'un fin crible.

De ce que le costume de ville de toutes les Persanes

est généralement de même forme, de même étoffe et de même teinte, il ne s'ensuit pas que le costume qu'il cache ait pour toutes la même simplicité. C'est à l'anderoun que la coquetterie féminine reprend ses droits



Khabga et jardin de l'anderoun

et se donne carrière ; ici, les bijoux de haut prix, les plus rares étoffes, les tissus les plus riches brochés d'or et d'argent jouent leur rôle. On veut éclipser ses rivales, étonner ses amies par son luxe, et rien n'est négligé pour y parvenir. Veut-on être la seule, par exemple, à porter un vêtement fait de telle étoffe, on achète toute la pièce, tout même ce qu'en a le marchand, qui, j'en connais un cas, peut en vendre ainsi

CHAMP DE MARS

PLACE DES CANONS

Rue de la Casbah

Rue des Sultans

Rue de Talarat

Rue de la Casbah



Mosquée

Anderoun

Rue Dschidabad

Rue Almasi

Rue Naserie

PERIS

DES SULTANS

ANDEROUN

MOGHO

Castano

Banda

Ecurie Royale

Palais du

Shah

MEHDAN

ARK

Nagharakhané

Rue Dschobekiane

Mosque

GOULISTAN

ARK

YAKIE

Habiton

du D^r Fournier

Mosquée

TÉHÉRAN

PLAN DE L'ARK

Sebz i Meidan

B

Z

R

J. Bouillet del.

pour la jolie somme de 30.000 francs à la même personne en quelques mois. Et les bijoux ! comment ne tiendraient-ils pas une très grande place dans la parure des femmes, en ce pays des perles et des turquoises, où chacun met une bonne part de sa fortune en pierres précieuses. C'est jusqu'à une centaine de millions que l'on peut estimer celles que porte le chah dans les grandes cérémonies, chiffre que n'ont pas besoin d'atteindre les bijoux de certaines femmes pour représenter néanmoins une grosse fortune. Toutes les pierres sont employées, mais surtout les perles, dont les longs chapelets s'enroulent à volonté autour du cou, des bras et des jambes.

Ne sortons pas de l'anderoun sans signaler le nain de Sa Majesté, Mohammed Khan, messenger habituel des volontés du maître dans ses rapports avec ses femmes. Que l'on ne s'y trompe pas, l'importance de ce personnage ne se mesure pas à sa taille, malgré l'air modeste qu'il prend quand il passe dans les allées de Goulistan, les deux mains sur la poitrine, enfoncées dans ses manches comme dans un manchon.

Les hautes murailles des anderouns, la vie comme cloîtrée des femmes, leur costume au dehors, ces eunuques qui ne doivent pas les quitter, toutes ces précautions enfin, prises par la jalousie immémoriale des Persans, mettent-elles ceux-ci à l'abri de ce qu'ils redoutent tant ? Il est permis d'en douter. Si la femme de César pouvait être soupçonnée, on trouverait des exemples jusque dans l'anderoun royal. Ne cite-t-on pas telle princesse qui n'a dû qu'au sang qui coulait dans ses veines d'être sauvée des effets de la colère

du maître, après exécution sommaire de son complice ; et telle autre, de moins noble origine, qui a de même failli périr quand sa grossesse, inexpliquée, a été connue.

Ces femmes n'ont pas le droit d'être jalouses, soit ! Mais en les enfermant, en les parquant de la sorte, croit-on étouffer en elles toute passion ? Elles ne sont pas moins filles d'Eve.

14 novembre. — Le prince Zel es Sultan (ombre du roi), fils aîné du chah, depuis deux jours à Téhéran, envoie sa voiture me chercher.

Son palais, dans la partie nord-est de la ville, a une entrée monumentale, une porte à un étage, c'est-à-dire avec balakhanè, gardée par un poste militaire, comme celle de toute maison respectable ici. Cette porte franchie, je traverse une cour le long de bassins pleins d'eau et de parterres en fleur, avant d'arriver au palais même, devant sa façade élevée et à larges baies. Guidé par un *goulam* (garde), j'entre alors dans une salle immense, évidemment en rapport avec l'importance du lieu et du personnage. Après quelques instants d'attente, qui ont suffi pour prévenir Son Altesse de ma présence, je suis conduit à une chambre éclairée d'une douce lumière, où le chahzadè joue aux échecs dans le plus profond silence.

« Connaissez-vous ce jeu ? Moi, je n'ai jamais perdu une seule partie d'échecs », me dit-il avec volubilité dès que je l'aborde, sans se déranger de son occupation, m'invitant simplement à m'asseoir près de lui, afin, sans doute, que j'admire tout à l'aise son habileté.



CHAHZADÈ ZEL ES SULTAN

Zel es Sultan est gros et de petite taille. Il porte ses quarante ans. Les cheveux, la moustache et les sourcils sont très noirs; la peau est fortement basanée; l'œil gauche louche, la figure est dure et hautaine; la voix a le ton bref et cassant de l'homme habitué à commander et à se faire obéir. C'est, du reste, une puissance dans l'empire, à laquelle le chah, bien conseillé par son premier ministre, a dû mettre un frein.

Le fils aîné du chah gouverne tout le centre de la Perse, avec résidence à Ispahan, la ville restée la plus importante parmi les anciennes capitales. En réalité, il était arrivé à y régner en maître absolu, disposant des biens et de la vie de ses administrés. Il s'était même constitué une véritable armée entièrement à ses ordres, toute prête à le seconder dans ses ambitions, dans ses vues sur le trône, qu'il n'a jamais caché vouloir disputer à son frère, le valiahd, seul héritier légal. Le premier ministre, devinant ses projets, s'est vu forcé de briser ce pouvoir naissant qui était une menace pour l'avenir. Il n'en continue pas moins à être universellement craint dans les provinces qu'il gouverne, parce que sa cruauté n'a d'égal que son désir d'accroître sa fortune, déjà considérable.

Entasser des richesses serait-il un besoin héréditaire des Kadjars? En dehors de ses innombrables pierres précieuses, Nasr ed Din a des millions — certains disent des centaines de millions — en or et argent monnayés, cachés à l'anderoun dans des sacs scellés et bien alignés, qu'il se plaît à compter de temps en temps du bout de sa canne.

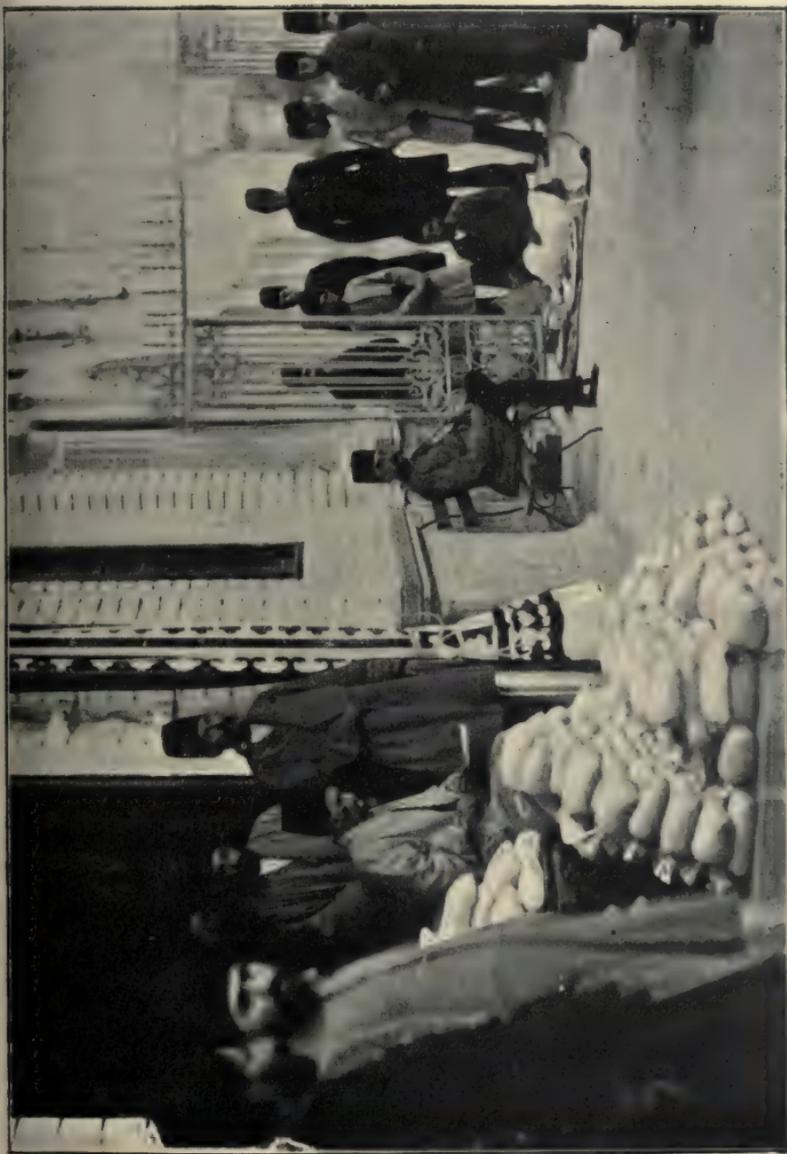
19 novembre. — Sa Majesté tient la promesse

qu'elle m'a faite pendant le voyage : elle m'envoie visiter son musée et charge son intendant, Medjed ed Dovleh, de m'accompagner.

La grille en fer, qui ferme le portique, et la propre porte du palais sont ouvertes. Nous montons l'escalier et nous entrons d'abord, à gauche, dans une grande salle carrée éblouissante de glaces et de cristaux taillés, appelée salle du Conseil. Au beau milieu d'un superbe tapis qui couvre tout le parquet, et dont le dessin est formé de carrés encadrant des pots de fleurs, trois graves mirzas (1) sont accroupis silencieux. Ils écrivent en tenant l'écrivoire laquée, le *qèlemdân*, sous le bras gauche, le papier de la main gauche entre le pouce et les quatre autres doigts allongés pour le soutenir, la plume en roseau de la main droite; mais ils tracent les caractères de droite à gauche, à la manière des Arabes et des Turcs, se contentant de commencer par le haut de la page, sans doute afin de ne pas imiter ces derniers, des sunnites! qui commencent par le bas. A l'angle gauche du fond de la salle, entre deux grandes fenêtres ovales, le fameux Takht i Tavous (trône des paons) brille de tout son éclat, riche butin apporté de Delhi par Nadir Chah, après une guerre heureuse contre le Grand Mogol.

Le Takht i Tavous a la même forme que le Takht i Mermer et, comme lui, ressemble plus à un lit qu'à un siège. La partie horizontale est entourée d'une galerie pleine, sauf aux pieds où est laissé un pas-

(1) Le mot mirza (écrivain, lettré) entre dans la composition de beaucoup de noms propres. Avant le nom il indique un simple particulier, après le nom, un prince.



ASSIS A L'ENTRÉE DU MUSÉE, LE CHAH SE FAIT PRÉPARER DES TRUFFES, PENDANT QUE
LE MOUSTOFI COMPTE DE L'ARGENT

sage de la largeur des deux marches qui s'appuient sur la table. Des espèces de balustres d'inégale grandeur s'élèvent de son bord libre, dont ils rompent la ligne droite. En tête est un dossier surmonté d'un soleil, sous la forme d'un miroir rond sur lequel des rayons faits de brillants partent d'un gros diamant central, soleil flanqué de deux oiseaux quelconques se faisant face, considérés comme des paons, puisque le trône tient d'eux son nom. Six pieds en forme de trompe d'éléphant, sur les bords, et deux colonnettes, dessous, dans le sens de la longueur, l'une en tête et l'autre au centre, supportent la table à environ 1 mètre du parquet, Le trône des Paons est entièrement recouvert de plaques d'or incrustées d'émaux et d'une quantité prodigieuse de pierres précieuses de toutes couleurs et de toutes dimensions.

Après avoir admiré cette merveille, estimée à plus de 150.000.000 de francs, nous passons au musée, dont la porte est sur le même palier que la chambre du Conseil.

Le musée se compose d'une salle unique, voûtée en ogive, très longue, très élevée, ayant entre ses arcades latérales comme cinq chambres secondaires, au fond desquelles sont : d'un côté, les baies des fenêtres, de l'autre, leur simple imitation. Les murs sont ornés à profusion de moulures formant les dessins les plus variés, mais se répétant sur chaque partie semblable aux arêtes et sur les plats. Aux voûtes pendent de pesants lustres en cristal, surchargés de pendeloques, allant avec de nombreux et gigantesques candélabres, posés sur le parquet, et des appliques fixées contre les piliers, tous également en cristal à pendeloques.

Quarante fauteuils, dont le bois est partout caché sous d'épaisses plaques d'or repoussées, bordent cette longue salle, au fond de laquelle est un trône décoré à la manière du trône des Paons, mais qui a, cette fois, la forme d'un siège à haut dossier, souvent utilisé, dit-on, par Feth Ali Chah. Au milieu de la salle sont alignés de grands vases en porcelaine et en malachite d'origine française, allemande et russe, entre lesquels se trouvent, plaquées d'or comme les fauteuils, trois tables chargées de vases plus petits. Mille bibelots encombrant de même les consoles appuyées au mur et emplissent les vitrines des chambres. On y voit de tout, des objets du plus haut prix à côté d'autres sans valeur, qui n'ont d'autre mérite que celui d'avoir excité la curiosité du chah dans ses voyages en Europe, comme, par exemple, ces bois sculptés allemands ou suisses, ces éventails des plus ordinaires, ces photographies et ces mauvaises peintures, sans excepter les portraits de Napoléon III et de la reine Victoria. En fait d'objets d'art persans, je ne vois guère que des armures et des émaux cloisonnés sous forme d'écritoirs, de brûle-parfums, de kalias incrustés de pierreries et d'aiguières (*aftabè*) au galbe élégant. Près d'une fenêtre sont accrochés au mur une centaine de plats et d'assiettes en porcelaine de Sèvres, présents de nos souverains. Dans une vitrine, des montres, des tabatières, des bonbonnières, des monnaies d'or et même de l'or en barre gisent pêle-mêle.

L'antiquité est représentée par quelques monnaies et par des vases de différentes matières, quelques-uns en or et un plus grand nombre en terre noire, trouvés

dans des fouilles. Par-ci par-là on rencontre un verre plein de perles, de diamants ou autres pierres précieuses, ce qui ne laisse pas d'étonner le visiteur ; mais à l'extrémité du musée, une bien autre surprise l'attend. Sa Majesté a sans nul doute fait placer ici ce qu'elle estime le plus : à gauche, la couronne de Feth Ali Chah, littéralement couverte de pierres précieuses et de perles, puis un grand bassin en verre, où nous avons coutume de mettre des poissons rouges, à peu près empli de perles fines, de dimensions et de couleurs variées ; à droite, le globe terrestre de Nasr ed Din, voisin d'un bassin pareil au précédent, mais plus petit, plein de diamants ; au fond de la salle, sur le trône, une cassette renfermant le plus gros diamant du chah et, m'assure mon guide, un des plus gros du monde, au pied du trône, le coussin garni de perles déjà vu sur le Takht i Mermer, au grand salam, le jour de l'arrivée à Téhéran.

Le globe terrestre de Nasr ed Din mérite une mention spéciale. On le voit sous vitre, sur une table isolée, à l'entrée de la loge de droite, celle du côté sans fenêtre. Il est en or massif ; sa monture est incrustée de diamants ; sa sphère a ses divisions géographiques marquées par des pierres précieuses de différentes couleurs, et certains points même, comme Téhéran, Paris, Londres et autres, par un rubis, une émeraude, un diamant, une turquoise ou tout autre pierre remarquable par son volume. Si c'est là une pièce originale, on peut bien dire qu'elle est non moins inutile, malgré le prix qu'elle a coûté : 1.000.000 de tomans, 10.000.000 de francs, d'après ce que me dit Medjed ed Dovleh.

En somme, dans ce musée où sont enfermées des richesses, il est fait une infime place à l'art. Presque tout y a une valeur intrinsèque bien plus qu'une valeur artistique.

Au rez-de-chaussée du même bâtiment sont des salles affectées exclusivement à la céramique, sorte de réserve où l'on puise selon les besoins plutôt que salles de musée. Il y a là, en effet, un tel entassement de vases et de plats petits et grands, aux murs, sur des tables, qui ploient sous le poids, et jusque par terre, que l'on ne passe pas sans difficulté à travers ce fouillis. Porcelaines d'Europe, potiches de la Chine et du Japon, vases anciens de la Perse, des représentants, en un mot, de tous les pays où cet art a fleuri, se voient dans cette espèce de grand dépôt.

20 novembre. — Sa Majesté inaugure le premier tramway établi dans sa capitale. Ce tramway part de la place des Canons et parcourt la rue du Gaz, dans la direction de l'est, en passant devant l'entrée du Bazar voisine de la légation de Russie. Les voitures sont aménagées de telle sorte qu'une partie fermée est réservée aux femmes. Nul doute que cette entreprise, dont une société belge a la concession, ne réussisse, à la condition toutefois que le clergé y trouve son avantage et n'y mette pas obstacle. Les tramways sont appelés à rendre ici de grands services aux malheureux piétons, qui ont tant de mal à marcher à travers ces rues encombrées par le passage incessant de cavaliers, de chameaux et de mulets, comme l'est précisément la rue du Gaz.

22 novembre. — Le chah, qui me sait chasseur, toujours si bon pour moi, non seulement m'a autorisé à chasser dans toutes ses chasses privées, mais encore a mis à ma disposition une des voitures de la cour, afin que je puisse m'y rendre sans fatigue.

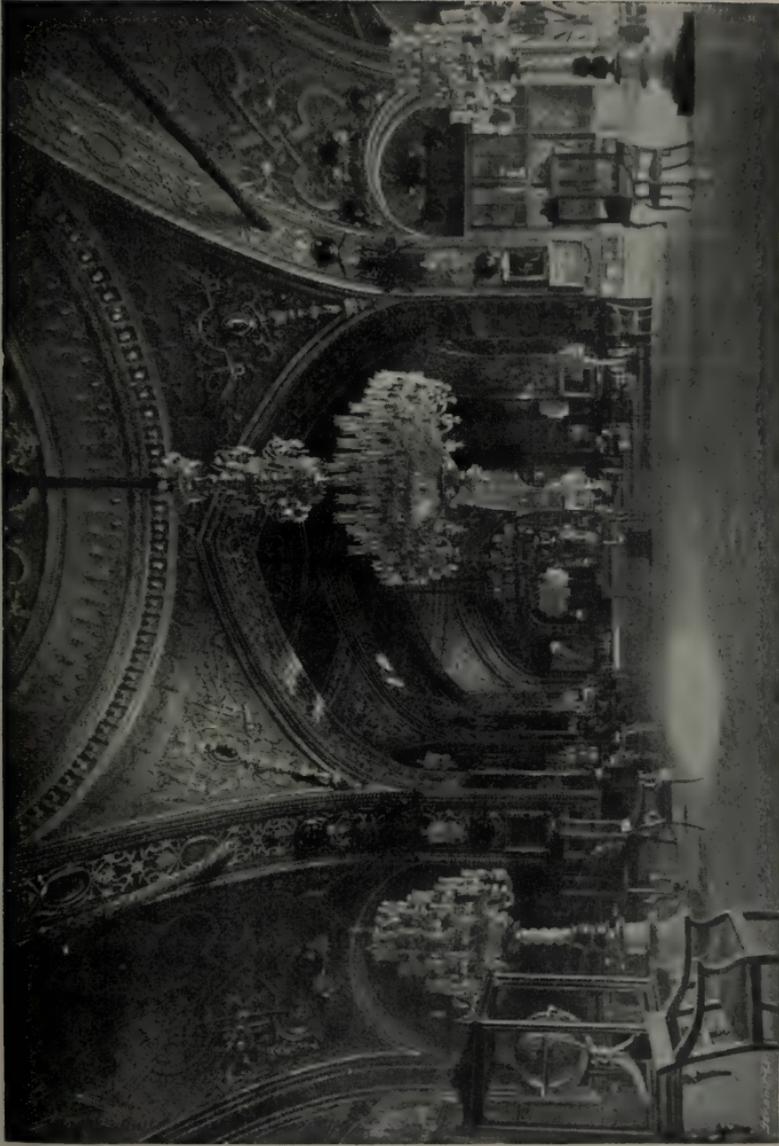
J'en ai déjà usé pour aller chercher la bécasse dans les jardins de Saltanetabad, où elle se plait tant qu'elle y prend volontiers ses quartiers d'hiver. Aujourd'hui, je me fais conduire à Dochântèpè (colline aux lièvres). Je passe entre la colline et le jardin, je tourne à droite et descends de voiture dans la plaine, au pied des premiers coteaux. A peine en chasse, je vois défiler devant moi un troupeau de gazelles ; j'envoie une balle dans leur direction, et je m'aperçois ensuite que les gazelles ont passé hors de portée de mon fusil. Dans ces plaines sans fin, couvertes uniquement d'herbe à chameaux d'égale hauteur, rien ne peut aider dans l'appréciation des distances. J'ai mis plus de dix minutes à me rendre à l'endroit d'où elles étaient parties, au bord d'un petit ruisseau qui mène jusqu'à quelques champs cultivés le trop-plein des bassins du jardin de Dochântèpè. Toutefois mon temps n'a pas été perdu, car, arrivé là, j'ai levé une dizaine de bécassines. Les lièvres abondent dans ces herbes, mais n'y sont pas toujours faciles à tirer. Sur les coteaux, qui méritent bien leur nom, j'en ai trouvé trois à l'ombre d'une même pierre n'ayant pas 50 centimètres cubes. De grosses compagnies de perdrix rouges partent dans les jambes du chasseur, peu farouches, n'étant que rarement inquiétées dans cette chasse royale où personne n'ose s'aventurer. J'ai la bonne fortune de tuer un *tihou*,

oiseau que j'ai pour la première fois entre les mains. Un peu plus petit que la perdrix grise, le tihou, qui doit son nom à son cri, est tout gris, avec les plumes de la queue relevées en frisant comme celles de l'autruche. Ma journée a été bonne : je reviens chargé de gibier.

Il paraît que des panthères viennent, elles aussi, chasser jusque dans ces parages, témoin les restes d'une chèvre récemment dévorée par elles, que mon guide me fait remarquer.

23 novembre. — La neige a fait son apparition sur les sommets de l'Elbourz les plus près de nous. Il en est pas mal tombé la nuit dernière, sans cependant atteindre la plaine.

Depuis quelques jours les cadeaux m'arrivent de tous côtés. L'usage est d'en faire au médecin qui a soigné le souverain, dès que celui-ci relève de maladie ; c'est une façon de prouver au maître que l'on fait cas de sa santé. De là viennent toutes les promesses de l'entourage du chah, après sa guérison près de Tauris, de me donner chevaux, tapis, armes et autres objets à notre arrivée à Téhéran. « Si un plus long séjour parmi nous vous donnait une plus grande connaissance des hommes et des choses de ce pays, me dit un Persan de mes collègues, la maladie du chah vous vaudrait au moins 100.000 francs de cadeaux. Mais combien tirent profit de votre ignorance de nos coutumes ! » Je n'en ai pas reçu pour pareille somme. Il n'est pas moins vrai que, sans compter la remise de 2.000 francs avancés à Paris pour frais de voyage, j'ai reçu : deux beaux chevaux



MUSÉE, VU DU FOND DE LA SALLE, ET SPHÈRE DE NASR ED DIN

arabes, l'un d'Emin es Sultan et l'autre d'Emin ed Dovleh; des tapis anciens de prix; quelques pierres précieuses; un grand manteau persan de cachemire doublé d'astrakhan et plusieurs pièces de même étoffe du plus fin travail..... tout cela de gens qui, évidemment, ne me devaient rien.

29 novembre. — Mirza Ali Khan, médecin du ministre de la Guerre, me fait lire une lettre que vient de lui adresser un confrère français, échoué au Kurdistan après diverses péripéties généralement pas à son avantage. Là il a pris *femmes* en vrai musulman, mais femmes sachant faire les tapis, du produit desquels il vit en même temps que de son art. Il lui écrit en envoyant un rapport sur le choléra qui a régné dans l'ouest depuis le jour où, sans erreur malheureusement, on nous a annoncé à Khoremdéré, le 11 octobre, son apparition à Kermanchah.

Après avoir fait de nombreuses victimes en Mésopotamie, le fléau est entré en Perse par le Karoun, sur Chouster, et par la Dialah, sur Kermanchah, direction dans laquelle il s'est avancé jusqu'à Sinah, au nord, et jusqu'à Hamadan et Malaher, à l'est, sur la route de Téhéran. Cette épidémie semble terminée, en Perse du moins.

19 décembre. — Une visite au directeur du collège, Neyer el Moulk, homme d'une soixantaine d'années à figure calme et sympathique, me fournit l'occasion de parcourir avec lui cet établissement. Neyer el Moulk est le frère du ministre de l'Instruction publique. Mokhber ed Dovleh, actuellement absent de Téhéran,

Le Dar ol Fonoun (collège polytechnique) occupe, avec ses dépendances, presque la moitié de la partie nord-est de l'Ark comprise entre la place des Canons et la rue de l'Anderoun, d'une part, et, de l'autre, entre les rues Almasié et Nasérié, par lesquelles on y accède. Ses bâtiments sont donc très étendus. Une cour intérieure est même assez spacieuse pour se prêter à des exercices de gymnastique, d'infanterie et d'artillerie.

Nasr ed Din fonda le Dar ol Fonoun en 1850, c'est-à-dire deux ans après son avènement au trône. Primitivement il avait pour but de former des officiers, des ingénieurs civils et militaires, des médecins et des interprètes. Plus tard on y ajouta une classe pour les mines et un cours de musique destiné à donner des chefs de musique à l'armée. Parmi les premiers professeurs, on cite les officiers français envoyés en Perse, en 1855, sur la demande du chah. Grâce aux officiers du génie et de l'artillerie de cette mission, l'étude des mathématiques et du dessin géométrique prit un remarquable essor.

L'enseignement comprend aujourd'hui : les mathématiques élémentaires, la géographie, la cosmographie, la physique, la chimie, la minéralogie, la géologie, le dessin, la peinture, l'art militaire (artillerie et infanterie), la médecine, les langues persane, arabe, française, russe et anglaise. Des laboratoires de physique et de chimie, assez pourvus, permettent aux élèves de passer de la théorie à la pratique, tandis que l'enseignement de la médecine, qui n'a pas encore pu vaincre d'étroites idées religieuses, est tout théorique. Une bibliothèque fréquentée contenant bon nombre de

livres européens suffit aux besoins des études.

Les élèves, en moyenne d'environ deux cents, sont externes, entrant au collège le matin, à 8 heures, et en sortant à 3 heures du soir, après y avoir déjeuné



Aziz es Sultan et mouflons

Ils reçoivent chaque année un costume d'hiver et un costume d'été.

Deux Français, depuis bien des années en Perse, où ils jouissent de l'estime générale, M. Richard (1),

(1) C'est à M. Richard, fin connaisseur en la matière, que revient l'honneur d'avoir fourni les plus belles et les plus rares antiquités de Perse à la section persane de l'Exposition de 1889.

mon compatriote franc-comtois d'Autrey, près Gray, et M. Vauvillier, ingénieur des mines de Sa Majesté, sorti de l'école de Saint-Étienne, professent au Dar ol Fonoun, l'un, la langue française, l'autre, la minéralogie en tant qu'exploitation des mines et connaissance des minerais. Par leur caractère, leur dévouement à leur tâche et les services qu'ils rendent, tous les deux font aimer la France et les Français. Mirza Khazem, un érudit, qui a longtemps étudié à Paris, est à la tête des laboratoires de physique et de chimie.

28 décembre. — Aujourd'hui, le chah marie son favori avec une de ses propres filles. Aziz es Sultan a douze ans et Akhtal ed Dovleh en a huit. J'assiste au défilé des pichkhèdmets qui apportent les cadeaux sur les grands plateaux habituels, sur les medjmehs. Ils sont plus de cent, chargés de tous les produits du bazar, parmi lesquels je ne compte pas moins de trois cents pains de sucre. Mais il ne faut pas se fier aux apparences. Tout cela peut bien avoir été simplement emprunté pour faire *téchékous*, pour éblouir. Il est vrai qu'en raison de la qualité de l'emprunteur, ce qui n'est qu'un prêt peut aussi bien se transformer en cadeau, bon gré, mal gré.

4 janvier 1890. — On ne remet guère une supplique au roi, sans déposer en même temps près de lui un petit sac de soie ou de cachemire, plus ou moins plein. Dernièrement, chez le premier ministre, six sacs pas mal bombés lui furent laissés de la sorte ; il y a quatre jours, le général Abbas Kouli Khan, ancien élève de notre école militaire du génie, actuellement aide de camp

du ministre de la Guerre, apportait pareil sac joint à un pli cacheté; enfin, ce matin, Mouchir ed Dovleh dépose à son tour devant Sa Majesté le plus gros sac que j'aie vu jusqu'à présent. Tous ces sacs contiennent des pièces d'or : c'est le cadeau dû pour toute faveur demandée. Du haut en bas de l'échelle sociale, rien ne se fait sans cadeau, *ebgol* ou *pichkèch*, selon qu'il est destiné à un supérieur ou à un inférieur. La moindre faveur, le plus petit service exige *ebgol* ou *pichkèch*. Le cadeau, il est vrai, constitue le plus clair de la solde de l'employé; on conçoit dès lors qu'il y tienne.

Mais ce que j'admire chez le chah, c'est sa façon de soupeser, sans en avoir l'air, le sac qu'on lui donne, et l'expression de sa figure selon qu'il est léger ou lourd. Il n'a pas besoin de compter les pièces qu'il contient, il est fixé là-dessus, on peut en être sûr, à cette simple et rapide épreuve.

8 janvier. — Je suis appelé en consultation dans l'anderoun du ministre de la Guerre, le prince Naïeb es Saltaneh, par son médecin, Mirza Ali Khan. Le chahzadè n'a qu'une femme, fille d'un oncle du chah, pour laquelle il a, dit-on, une grande affection. A mon arrivée, il me fait mille recommandations et me prie de ne pas quitter le palais sans lui rendre compte de ma visite, en passant par l'Otaq i Nizam (chambre des militaires), grand talar du ministère de la Guerre, où il va m'attendre.

Ce n'est pas la première fois que Naïeb es Saltaneh envoie son médecin me chercher, soit pour les siens, soit pour quelque subalterne. Dernièrement, je

suis allé de sa part voir un officier, Motamed Nizam, par qui j'ai appris une des façons de traiter, en Perse, entre malade et médecin. Sa maladie reconnue, une fluxion de poitrine des plus graves, je fais les prescriptions nécessaires et je me retire. Mais à peine suis-je dans la cour, qu'il envoie me prier de revenir sur mes pas. C'est pour m'offrir de me verser immédiatement 1.000 tomans (10.000 francs), si je veux prendre par écrit l'engagement de le guérir. Mon refus le met au comble de l'étonnement, non qu'il se croie par là en danger de mort, mais parce que voir résister à l'appât d'une telle somme est au-dessus de son entendement.

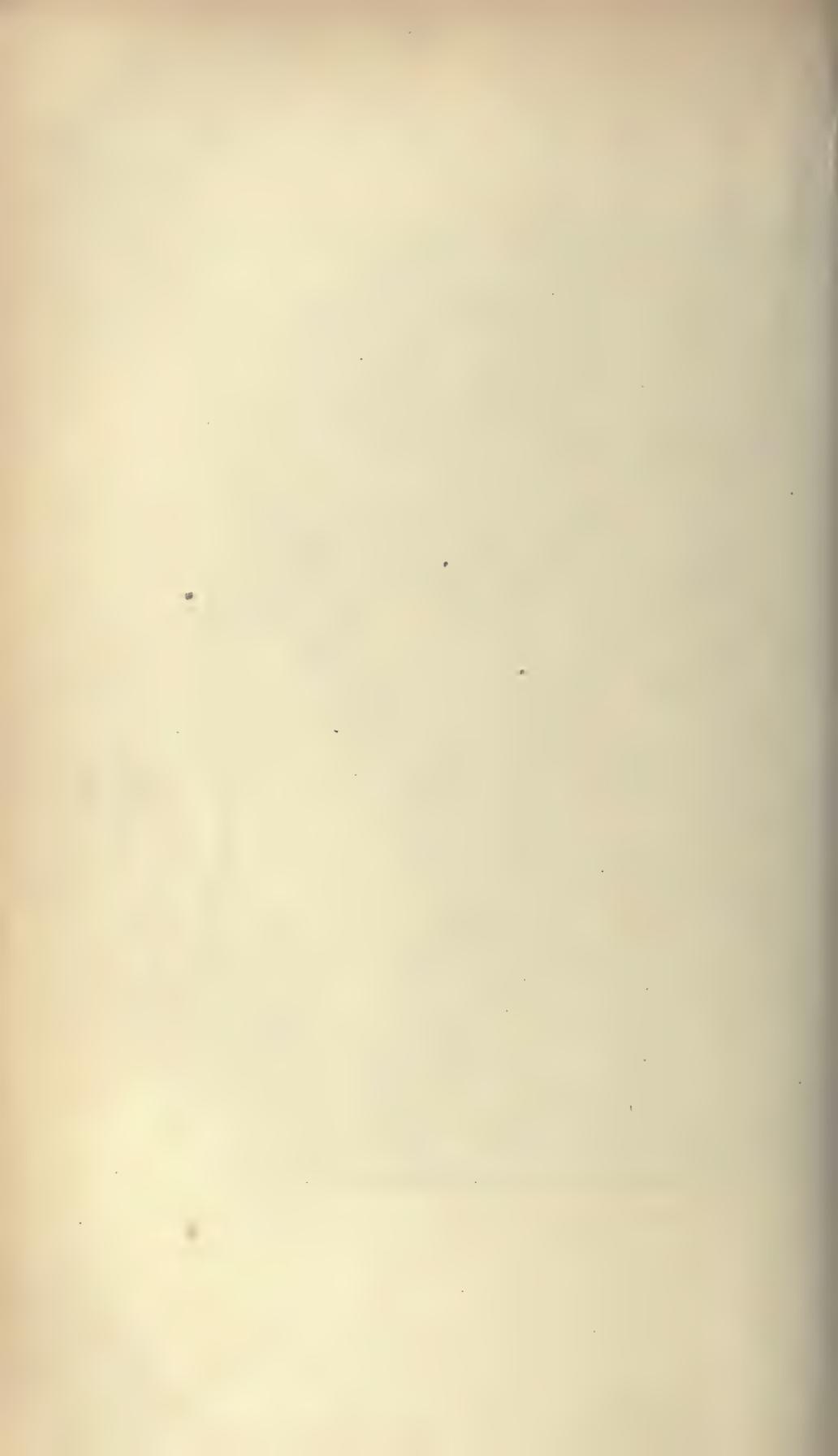
Le palais habité par Naïeb es Saltaneh est dans l'Ark ; appuyé à l'anderoun royal, il semble même faire partie du palais du chah. Il se confond, en outre, avec le ministère de la Guerre, qu'un jardin sépare seul du Takht i Khanè, si bien qu'on peut aller de chez le prince au Goulistan sans sortir dans la rue.

Ce côté de l'Ark, à l'est des rues longitudinales intérieures, est le plus important, puisqu'il contient, au sud, les palais du chah, celui de Naïeb es Saltaneh, le ministère de la Guerre, et, au nord, les bâtiments du collège ; tandis que le côté situé à l'ouest des mêmes rues ne possède que les écuries royales et la caserne des gardes, au sud de la rue de l'Anderoun, et l'arsenal, au nord.

14 janvier. — Depuis huit jours, je soigne le premier ministre atteint d'influenza. Après lui avoir annoncé que je considère sa guérison comme défini-



EMIN PACHA, AVANT : A SA DROITE, EMIN EL MOULK, EMIN É KHALVET, AZIZ KHAN, ABOUL HASSAN KHAN
ET LE CHEF DU TÉLÉGRAPHE PRIVÉ DU CHAH ; A SA GAUCHE, EMIN ES SALTANEH ET NAZEM KHALVET ;
A SES PIEDS, DJELLAL EL MOULK ET MOHAMMED KHAN



tive, il me remet un long papier couvert d'écriture persane et de cachets : c'est l'acte en règle par lequel il me cède un terrain à bâtir non loin de la place des Canons, en face du jardin de Lalèzar (des tulipes). En me remettant ce titre, après m'avoir remercié de mes soins, il ajoute qu'il me donne ce terrain « avec l'espoir que je construirai dessus une maison à ma convenance et que cela m'engagera à rester en Perse ».

Pendant la maladie d'Emin es Sultan, j'ai eu occasion de voir souvent la plupart des membres de sa famille. La fortune de cette famille ne remonte pas plus haut qu'au père, qui de *sakka bachi* (porteur d'eau en chef) de Nasr ed Din a été fait premier ministre. Le *sakka bachi* ne savait ni lire ni écrire, mais son intelligence et sa prodigieuse mémoire y suppléaient, et il a été un remarquable premier ministre. A sa mort, en juin 1883, Mirza Ali Asgher Khan, son fils aîné, a été choisi par le chah malgré son jeune âge — environ vingt-huit ans — pour lui succéder comme premier ministre, avec le même titre d'Emin es Sultan (confident du roi).

De taille au-dessus de la moyenne, Emin es Sultan a les traits réguliers et de grands yeux noirs ; sa barbe, qu'il porte courte, est fournie et noir de jais, ainsi que ses épais sourcils qui se rejoignent à la naissance du nez, signe de beauté chez les Persans. Très circonspect et sérieux d'habitude, il est causant et gai dans l'intimité et sait montrer, dans la conversation, toutes les ressources de ses brillantes qualités intellectuelles. En somme, on peut dire que, sous tous les rapports, le premier ministre de Sa Majesté est un homme admirablement bien doué, qui sait de plus

allier, dans ses hautes fonctions, l'énergie et la décision à la plus sage prudence.

Emin es Sultan, âgé d'environ trente-quatre ans, est l'aîné de ses trois frères : Emin el Moulk, ministre des Finances après avoir fait ses études pour être mollah ; Sahabdjân, chargé du train de voyage (tentes, chameaux et mulets) du chah ; Hassein Khan, jeune homme imberbe et à l'air efféminé, déjà deux fois père à dix-sept ans. Il a une sœur mariée à Emin es Saltaneh, fonctionnaire du ministère des Finances. Son unique femme lui a donné une demi-douzaine d'enfants, dont quatre fils.

Sa Majesté se rend quelquefois chez son premier ministre, certains jours de fête de famille. J'ai assisté à une de ces visites qui rapportent gros au souverain. Le chah est resté chez Emin es Sultan une heure environ, et dans ce court laps de temps, il a reçu : sacs pleins d'or, chevaux, faucons, châles, tapis, meubles de luxe et quantité de bibelots.

Il fallait entendre le *mirakhor* (écuyer) vanter les chevaux au fur et à mesure qu'ils étaient présentés : « C'est un cheval extraordinaire... C'est un cheval de grand tempérament... C'est un cheval de noble origine. » Il n'était nullement question des qualités physiques ordinaires, trop banales à ses yeux pour un animal destiné au roi..... et qu'il ignorait probablement.

5 février. — Le chah vient de perdre son dernier fils, un enfant de quatre mois, né de Bachi (chef), nom familial qu'il donne à la fille du jardinier en chef (*baghbân bachi*) d'un de ses palais d'été, une des plus jeunes femmes de son anderoun.

Bachi vit chez Emin Agdas, qui fait l'éducation de cette étoile naissante. Se charger ainsi d'une jeune fille, surtout si déjà elle a été remarquée par le chah, est un moyen d'attirer ce dernier chez soi, employé fréquemment par la femme qui se croit délaissée. Toutes les femmes de l'anderoun rêvent d'avoir un enfant. Ce désir est si vif en elles, que c'est là leur principal sujet de conversation avec le médecin, et qu'elles ne manquent jamais d'être la proie du charlatan qui veut l'exploiter. L'enfant est le gage vivant des faveurs du roi. Il suffit au bonheur de la mère. Mais la femme stérile, qui voit passer les années et le maître s'éloigner d'elle, fait naturellement tout pour le retenir. Dans ce but, elle s'entoure de jeunes beautés, avec l'espoir que quelqu'une saura plaire.

Emin Agdas, bien qu'agée et sans enfant, n'est pas dans ce cas ; si elle s'occupe de Bachi, c'est par pur dévouement pour son seigneur et maître ; ses fonctions de gardienne du trésor, qu'elle doit à la confiance illimitée du chah, la mettent à l'abri de tout abandon. Mais un malheur terrible l'attend : elle est menacée de perdre la vue. Atteinte de glaucome, elle est déjà privée de l'œil droit depuis six à sept ans, et voici que l'œil gauche se prend et que la vue s'affaiblit journellement. Ses médecins persans ordinaires l'amusement par un traitement insignifiant et des remèdes dont le plus sûr effet est de laisser la maladie progresser, alors qu'une opération s'impose sans le moindre retard. J'en ai déclaré l'urgence à Sa Majesté qui s'en est fort attristée, sans rien décider jusqu'à ce jour.

Soigner ces femmes n'est pas chose facile ; le mé-

decin doit être doublé d'un diplomate, simplement pour savoir où elles souffrent. Aussi, suis-je arrivé difficilement à connaître la maladie d'Emin Agdas. D'abord, trop de monde avait intérêt à la voir durer, cette maladie, craignait mon intervention et en éloignait le moment en empêchant qu'on m'appelât. Ensuite, une fois appelé, j'ai eu à vaincre la résistance même de la malade qui se plaignait de tout, excepté des yeux que je n'avais pas vus après trois visites. Un matin, enfin, que je sortais de l'anderoun par l'Orangerie, le chah, qui m'attendait près de la porte, me demande ce que je pense de l'état d'Emin Agdas. Je lui réponds qu'elle se plaint de douleurs qui ne me paraissent pas inquiétantes. — « Et les yeux? » me réplique-t-il vivement. — « Mais, Majesté, on ne m'en a pas parlé. » A cette réponse, il fait appeler le chef eunuque d'Emin Agdas, Aga Bahram, lui parle avec animation et même avec colère et me dit uniquement : « Allez ! » en m'indiquant de suivre l'eunuque. J'arrive chez la malade, qui, cette fois, me découvre sa figure et répond franchement à mes questions.

Il en est de même de toute femme persane vis-à-vis du médecin européen. L'une d'elles, pressée pourtant par son mari qui a voyagé en Europe et parle français, n'a consenti à une consultation, que séparée de moi par un tapis tendu qui me la cachait complètement. La grande difficulté est de faire découvrir la figure. Une jeune femme qui a de beaux yeux n'hésite pas trop à les laisser voir, mais sa bouche reste cachée et la vue de l'ensemble des traits n'est pas chose simple à obtenir. La plupart croient assez que le médecin doit être fixé sur leurs infirmités après avoir

tâté le pouls, ce à quoi d'ailleurs les ont habituées leurs médecins ordinaires.

8 février. — Deux femmes étrangères sont, en ville, dans des anderouns privés. L'une d'elles, qui m'a fait appeler pour une légère indisposition, est originaire de la Suisse française. Gouvernante des enfants du Persan qu'elle a épousé, quand il était secrétaire de la légation de Perse à Vienne, elle l'a suivi à Téhéran, où son existence cloîtrée lui est fort lourde à supporter. Il n'en serait pas de même de la camarade dont elle m'a parlé, une toute jeune Française qui se plaît à ce point dans sa nouvelle situation, qu'elle aurait résisté à des parents venus ici la chercher. Ces deux femmes vivent absolument à la persane, enfermées dans leur anderoun et ne sortant que sous le costume des musulmanes.

17 février. — Emin Agdas, chez qui je vais tous les jours, va mieux, c'est-à-dire que les douleurs ont cessé, car le mal continue sa marche, personne ne voulant se décider à l'opération qui seule peut l'arrêter. A la moindre amélioration, la malheureuse femme m'accable de remerciements et me retient en m'offrant des *chirini* (douceurs) et du thé, comme convaincue que je tiens sa guérison entre mes mains, et que mes soins seront en raison directe de ses attentions. Possédée de cette idée, elle ne néglige rien de ce qu'elle croit pouvoir me gagner.

Aujourd'hui même, ne me dit-elle pas avoir demandé au chah pour moi de quoi bâtir une maison sur le terrain que m'a donné le premier ministre. Sa Majesté

aurait répondu : « C'est à moi de lui bâtir cette maison ». Elle est si contente d'avoir obtenu cette réponse du roi, qu'elle la répète plusieurs fois.

Dernièrement elle a ouvert en ma présence deux grandes boîtes à bijoux, volumineux écrins à plusieurs compartiments pleins de quatre à cinq cents pierres précieuses montées, soit en boutons, soit en bagues, soit en longs chapelets. J'ai été surtout frappé de la dimension des émeraudes et des perles. Un chapelet d'émeraudes est fait de pierres allant de la grosseur d'un œuf de pigeon à celle d'un œuf de poule ordinaire. Les perles rondes dépassent les plus belles noisettes, mais bon nombre de perles oblongues sont beaucoup plus grosses. Une topaze hémisphérique est comme une moitié de noix de bonne taille. Les rubis sont naturellement d'autant plus volumineux qu'ils ne sont pas taillés, et fort peu le sont. Les diamants de plus belle eau sont plats et allongés ; parmi les autres, beaucoup sont teints en jaune, l'un d'eux est même bleuâtre. La plus grande turquoise est ovale et mesure bien 4 à 5 centimètres de long ; sa couleur bleue, assez foncée, est des plus pures. Après cette exhibition est venu le tour de la montre apportée d'Europe par le roi à sa favorite, cadeau dont elle est très fière. Le boîtier est couvert de diamants ; la chaîne est formée de douze saphirs reliés entre eux par des brillants plus petits. Finalement, avant de fermer les boîtes, ma malade en sort une bague surmontée d'un beau diamant taillé en rose, qu'elle m'offre gracieusement.

Une autre fois, Emin Agdas me donne une preuve de confiance en m'envoyant visiter son bain. Il se compose de deux pièces dont le sol et les murs sont



MOSQUÉE DU SEPEH SALAR

tout en marbre blanc : la chambre de toilette et le bain proprement dit. Au centre de la chambre est un petit bassin avec un jet d'eau, destinés à répandre une légère fraîcheur; des takhtchès contiennent les divers objets de toilette; deux plus grandes niches se faisant face et garnies d'épais tapis ressemblent à des couchettes. Ici la baigneuse quitte ses habits avant de pénétrer dans la seconde pièce, qui n'est autre chose qu'une étuve à moitié occupée par deux grands bassins pleins d'eau à température inégale. Le bain se prend d'habitude ainsi : dix minutes dans le bassin le moins chaud, dix minutes dans le plus chaud, dix minutes hors de l'eau, exposé à la vapeur d'eau. Ceci fait, bien enveloppée dans de moelleuses couvertures de laine, la baigneuse revient dans la chambre de toilette se coucher sur les tapis jusqu'à ce que la réaction soit complète, souvent au delà, près d'une heure. Alors la toilette commence, longue et minutieuse : les ongles des mains et des pieds sont teints en rouge à l'aide du *henné*; le *khol* noircit les sourcils en les agrandissant et en les réunissant au-dessus du nez; les pâtes épilatoires font leur besogne; les cheveux sont tressés serré en une infinité de nattes; rien, en un mot, n'est négligé pour que la femme à laquelle le souverain a jeté le mouchoir paraisse avec tous ses avantages. Et cette toilette au sortir du bain a duré... une demi-journée !

Les nombreux bains (*hammam*) de la ville sont établis d'après ces principes. Ils sont rigoureusement interdits aux chrétiens.

27 février. — Téhéran, de *taher* propre, ne mérite

pas son nom l'hiver. La pluie, dont il n'était pas tombé une goutte d'avril à décembre, a eu pour premier résultat de transformer en boue la poussière des rues. Quelques nuits de neige, en janvier, dont chacun a débarrassé ses terrasses dans la rue, et la circulation est devenue des plus difficiles dans toute la ville, presque impossible dans les rues étroites des vieux quartiers. Seul l'Ark fait exception : la neige y est, sinon enlevée, du moins mise en tas autour desquels on peut passer. Les chiens plus ou moins galeux qui pullulent partout ont, comme les chemins, échangé leur robe de poussière contre une robe de boue.

Téhéran, d'une population de 130.000 habitants, approximativement, est entouré de fortifications bastionnées dont la terre a fait tous les frais. Cette enceinte a la forme d'un octogone irrégulier ou, mieux, d'un carré avec quatre pans coupés, exactement orienté nord-sud et est-ouest par ses côtés, qui sont percés de douze portes, c'est-à-dire de trois portes chacun, à l'exception du côté nord qui n'en a que deux, la troisième, celle de Chimran, se trouvant au pan coupé nord-est. Toutes ces portes (*dervaseh*) aux arcades élevées, aux tourelles élancées, aux appliques de faïences (*kachi*) multicolores, toutes ces portes se ressemblent beaucoup.

La ville est loin d'emplir son enceinte. De tous les côtés d'immenses jardins clos, des terrains vagues étendus, des champs cultivés et des vignes, sans compter les cimetières, sont entre les dernières maisons et les remparts.

Le Meïdan-Topkhanè — littéralement place des Remises à canons, parce que dans des sortes de loges

qui la bordent sont enfermés des canons ; mais plus commodément appelé place des Canons, sans doute à cause des quatre canons bien en vue aux quatre coins du bassin qui occupe le centre de la place — le Meïdan-Topkhanè, au nord de l'Ark, peut être considéré comme la place centrale de Téhéran. De ses six grandes portes, dont les deux plus remarquables sont du côté de l'Ark, partent vers les quatres points cardinaux six larges rues, la plupart bordées d'arbres aux pieds desquels coulent des ruisseaux d'eau vive, sinon toute l'année, du moins dans la saison tempérée. Ce sont : au nord, les rues Emin-es-Sultan et de Lalèzar, qui traversent le quartier neuf ; au sud, les rues Almasié et Nasérié, qui conduisent à l'Ark, aux bazars et dans les vieux quartiers ; à l'est, la rue du Gaz, par laquelle on va, soit à la porte de Chimran, soit à la gare du chemin de fer de Chahzadè-Abdul-Azim ; à l'ouest, la rue Mèrizkhanè, que l'on prend pour gagner la porte de Kazvin et le chemin de l'Europe.

On peut dire que la place des Canons, prolongée par la rue de l'Hôpital, d'un côté, et par la rue du Gaz, de l'autre, sépare les vieux quartiers de Téhéran du quartier neuf. Ce dernier s'étend au nord sur une large superficie. Il se distingue par ses belles rues bien tracées, par ses parcs et ses vastes jardins, par ses nombreux palais, enfin par les hôtels des légations étrangères qui tous s'y trouvent, sauf l'hôtel de la légation de Russie, situé de l'autre côté de la rue du Gaz à l'entrée de la vieille ville. Partant de la place des Canons et suivant alternativement les deux longues trouées que l'on a devant soi, on ren-

contre : le palais du premier ministre et le jardin de Lalèzar; les légations européennes et des États-Unis; l'ambassade de Turquie; le palais, et ses dépendances, du ministre des Beaux-arts, Djehanghir Khan, et l'immense jardin d'Emin es Sultan. Revenant sur ses pas et se dirigeant vers l'est par la rue Seïf-ed-Dovleh, on arrive à la place de Nagarestan, où se trouvent le palais de même nom et celui de Mouchir ed Dovleh avec ses vastes jardins, assez étendus pour que la grande mosquée du Sepeh Salar ait pu s'y élever sans qu'il y paraisse trop. A peu de distance, en retour vers Lalèzar par la rue à l'angle sud-ouest de la place, est le palais du chahzadè Zel es Sultan, qui a en outre un parc plus au nord, près des fortifications, non loin du parc d'Emin ed Dovleh. Quittant la place de Nagarestan, si on prend la rue Né-zamié, on rencontre : à gauche, la mosquée du Sepeh Salar, puis la modeste maison de mon ami Etemad es Saltaneh, qui vit là en sage au milieu de ses livres; à droite, un ancien cimetière, après lequel on est dans la rue du Gaz, à deux pas de la légation de Russie.

Le Meïdan-Markch, immense terrain de manœuvres entouré de murs où les troupes sont habituellement exercées et sont quelquefois passées en revue par le chah, est aussi compris dans le quartier neuf. A peine est-on sorti par la porte ouest de la place des Canons et engagé dans la rue Mèrizkhanè, que l'on a l'entrée du Champ de Mars à sa droite.

La rue Almasié, par laquelle on pénètre dans l'Ark, et la rue Nasérié, aussi nommée rue Chems-ol-Amaret, qui s'ouvrent l'une et l'autre au sud du Meïdan-

Topkhanè, donnent accès aux vieux quartiers, à la partie de la ville purement persane. Ici, les rues étroites, tortueuses et grouillantes d'un monde pas toujours propre. Ici, la saleté sous tous ses aspects, surtout si, dépassant le Bazar, on va jusqu'à la place des Exécutions pour revenir par la place aux Chevaux et le quartier des Juifs, Mèhellè i Yahoudi, qu'il est difficile de traverser sans en emporter une odeur écœurante et tenace de matières en décomposition.

Le quartier du Bazar, Mèhellè i Bazar, s'étend au sud et au sud-est de l'Ark, offrant cette particularité d'avoir ses rues recouvertes de voûtes percées d'ouvertures de distance en distance, ce qui les met à l'abri du brûlant soleil de l'été et des intempéries de l'hiver, sans les priver tout à fait de lumière et d'air. Aussi, en tout temps et à toute heure du jour, du lever au coucher du soleil, une foule compacte se presse dans les rues du Bazar, malgré les interminables files de chameaux et de mulets, plus ou moins chargés de marchandises, qui passent et repassent continuellement.

L'entrée principale est rue Djebbékhanè. Elle laisse pénétrer sur une petite place, le Sebz i Meïdan, que l'étranger fera bien de ne pas dépasser sans guide, s'il ne veut pas s'égarer dans le dédale inextricable des rues du Bazar. Ce n'est pas que des artères larges, longues et assez droites ne puissent servir de points de repère; mais comment se reconnaître dans cette cohue, parmi tous ces carrefours et toutes ces impasses. Une grande voie, par exemple, passe près de la mosquée Royale, la Mesdjed-Chah, et se dirige ensuite à

l'est après avoir, aux deux tiers de son parcours, envoyé un très long prolongement vers le nord, jusqu'à la rue du Gaz, en laissant le palais d'Emin ed Dovleh à droite et la légation de Russie à gauche. Seulement, de chaque côté de cette voie, à chaque pas débouchent un nombre infini de rues secondaires, qui se subdivisent elles-mêmes et aboutissent tantôt à de petites places, tantôt à des cours de caravansérails, plantées de hauts platanes et encombrées de ballots déposés par les caravanes, où l'on se trouve complètement désorienté.

Le Bazar est un monde, un monde d'artisans et de marchands qui représentent tous les métiers, toutes les industries et tous les commerces, localisés en des endroits précis, sans être jamais mêlés les uns aux autres, très heureusement pour la commodité des acheteurs. Dans les murs épais qui soutiennent les voûtes sont creusées de vraies niches pleines de marchandises. Au bord de sa niche, l'artisan accroupi — je n'en ai jamais vu travailler debout, quel que soit son métier — se livre à ses travaux avec une lenteur tout orientale, qu'explique en outre l'imperfection habituelle de ses outils.

Un simple voyageur européen s'arrêtera surtout devant les tapis, les étoffes et les armes. Mais quel régal pourra s'offrir l'amateur d'antiquités! Il passera des heures à admirer les livres à curieuses enluminures, les vieilles orfèvreries, les faïences à reflets métalliques (*kachi telai*) si recherchées, dont les Persans ont perdu le secret de fabrication, et à faire son choix parmi tant d'intailles, comme les cylindres de la Chaldée, de l'Assyrie et de l'Élam, les sceaux des



MEÏDAN-ARK A NOROUZ

époques arsacide, sassanide et autres, parmi les nombreuses monnaies des dynasties qui ont régné sur ces contrées depuis les premiers Akhéménides, plusieurs siècles avant la conquête d'Alexandre le Grand.

Téhéran, comme la plupart des villes de Perse, est alimenté d'eau par des kanots. Ceux-ci l'amènent de l'Elbourz ; on en voit les tertres, indiquant les puits de forage, jalonner la plaine, quand on sort par les portes de Chimran et de Dochântépè. L'eau entre donc en ville par le nord. Elle se distribue de maison en maison, allant des plus riches aux plus pauvres, qui n'ont généralement que le trop-plein des riches, et, par conséquent, manquent fréquemment d'eau, surtout en été.

Un des effets de ce déplorable système est de transporter certaines épidémies, par toute la ville, avec la plus grande rapidité. Dans les vieux quartiers et dans le Bazar, l'eau coule le long d'un canal couvert creusé à peu de profondeur au milieu de la rue. De distance en distance sont ménagées des ouvertures plus ou moins béantes où chacun peut puiser, peut même laver ses hardes, et où ne manquent pas de tomber bien des saletés du chemin. Que, d'après ce tableau, on juge de la qualité des eaux bues par les malheureux qui habitent les quartiers excentriques du vieux Téhéran.

La glace, comme l'eau, joue un grand rôle dans les pays chauds ; en Perse principalement. Les montagnes de l'Elbourz, le Demavend en particulier, sont les grands pourvoyeurs de glace des habitants de leur voisinage. A peu près toute l'année, des mulets en descendent des blocs du Demavend à Téhéran, où,

hiver comme été, l'habitude est de glacer la boisson. Mais, en dehors de cette provenance, la ville en tire des nombreuses glaciers établies dans ses murs, bassins étendus et peu profonds dans lesquels, en hiver, l'eau qui y est introduite de jour se congèle la nuit. La glace qui en résulte est, selon sa qualité, débitée immédiatement ou emmagasinée dans des réservoirs clos (*yakhtchal*), sortes de caves à voûtes épaisses, capables de la conserver jusqu'à l'été.

De même qu'au nord, quelques riches Téhéranis possèdent à l'ouest de la ville, dans le quartier de Senghelech, compris entre la porte du Jardin-Royal et la porte de Kazvin, des parcs et des jardins au nombre desquels est l'Emirié, qui appartient à Naïeb es Saltaneh. Ces jardins doivent naturellement leur beauté à la quantité d'eau qui les arrose, aussi s'étendent-ils à l'entrée des quartiers par où l'eau pénètre en ville, afin de l'avoir en abondance et de première main. Le platane est ici l'arbre qui a la plus belle poussée; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'un ancien voyageur ait appelé Téhéran « la ville des Platanes ». Je n'en ai vu d'aussi beaux qu'aux thermes de Luxeuil, qui ont même sur ceux d'ici, émondés jusqu'à la cime, l'avantage d'avoir toutes leurs branches.

2 mars. — Les pluies de l'hiver commencent à produire leur effet habituel sur cette ville toute construite en terre : les murs de pisé et de briques cuites au soleil, ainsi que les lourdes terrasses de terre, se détrempe et s'écroulent, ensevelissant sous leurs décombres, ici des enfants, plus loin des chevaux, des écuries entières ; les voûtes du Bazar s'effondrent

avec fracas, blessant ou même écrasant quelque boutique ou quelque passant.

Il ne pleut communément pas à Téhéran du mois d'avril au mois de novembre ; la première pluie de l'automne n'est même tombée, cette année, qu'au milieu de décembre ; mais quand il pleut, il pleut à verse. Il en est ainsi de la neige, qui n'arrive guère que dans la seconde quinzaine de janvier et presque toujours le soir et la nuit, mais en tombées épaisses.

5 mars. — Aujourd'hui est l'anniversaire de la naissance d'Ali, que les chiïtes honorent autant, si ce n'est plus, que Mahomet, ne serait-ce que pour se distinguer des sunnites. Il y a eu grande revue au Champ de Mars l'après-midi et feu d'artifice le soir, car le feu d'artifice est de règle à toute fête persane.

La revue a consisté en un défilé devant le chah, entouré de généraux, la plupart sans commandement, — qui n'en ont jamais eu et n'en auront sans doute jamais, n'ayant de militaire que le titre et l'habit, — de troupes dont l'instruction laisse visiblement à désirer, si on en excepte un régiment de cavalerie, habillé à la cosaque, dont le colonel et plusieurs officiers et sous-officiers sont Russes. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est de voir, aussitôt la revue terminée, officiers et soldats s'en aller chacun de son côté au sortir du Champ de Mars. C'est que, à part les gardes du palais, qui ont leur caserne dans l'Ark, et la cavalerie dite cosaque à cause de son costume, qui a la sienne au nord-ouest du Champ de Mars, tous ces militaires sont dispersés par toute la ville, où ils forment, pour bien dire à vie, des postes aux nom-

breuses portes, à tous les monuments publics, à tous les palais et même à toutes les maisons privées de quelque importance. Chacun rejoint donc son poste, à moins toutefois qu'il n'ait été équipé uniquement pour la revue, cas auquel il dépose tout simplement ses armes à l'arsenal et retourne à ses occupations ordinaires.

20 mars. — Fête du nouvel an, *Norouz*. — Je me promène de bonne heure dans les allées de Goulistan, comme chaque matin, en attendant le lever du roi, quand je l'aperçois sortant seul de la porte de l'Orangerie. Le *chah* me fait signe de venir. Je vais à lui. Il tient relevé de la main gauche le pan de sa tunique plein de turquoises ; après un assez long triage, il retire du tas trois des plus grosses, les examine en tous sens et en choisit une plus foncée que les deux autres et de forme plus régulière, qu'il m'offre en me disant : « C'est pour vos étrennes. »

En réalité, *Norouz* n'est pas le premier jour de l'an persan. Les années des musulmans sont lunaires, leurs fêtes ne coïncident pas à des dates toujours les mêmes de notre calendrier ; tandis que la fête de *Norouz* a toujours lieu le 20 mars, au moment précis où le soleil entre dans le signe du Bélier. Il en résulte que, cette année, *Norouz* doit commencer à 6 heures 30 minutes du soir, d'après les calculs du premier astronome de Sa Majesté, l'*ekhterchenas bachi*. Bien avant 6 heures, l'immense salle du musée, où aura lieu la cérémonie, est bondée de monde. Tous les corps de l'État sont représentés, les ministres et les hauts dignitaires sont à leur place respective. J'aperçois

même des officiers généraux étrangers mêlés à cette foule. Ce sont, en effet, des cosmopolites qui, ayant plus ou moins acheté le titre de général persan, ont jugé bon d'emprunter à leur nation d'origine ou de se composer, avec ce qui leur a plu dans les uniformes les plus variés (1), un costume qui se comprendrait s'ils ne le portaient qu'en carnaval. Dernièrement, j'ai fait la connaissance d'un compatriote, brave homme au demeurant, qui, de simple ouvrier mécanicien, étant passé ici à quelque fonction dans l'arsenal, s'est cru obligé d'endosser un costume de colonel d'artillerie de son pays. Que ceci donne une idée de la valeur du titre de général que nos journaux accolent si complaisamment aux noms de tant de généraux de contrebande, Français mus on ne sait par quel sentiment, ou étrangers, acceptés par nous un peu trop sans contrôle, dont les métiers n'ont jamais eu rien de commun avec l'honorable et noble carrière des armes.

Sa Majesté entre dans la salle à 6 heures et va s'asseoir — à la persane — au pied du trône de Feth Ali Chah, sur un tapis broché d'or, en s'appuyant au coussin garni de perles. Le chah, comme le jour du salam et comme dans toutes les grandes cérémonies, est constellé de pierres précieuses qui brillent du plus vif éclat sous les innombrables lumières des grands lustres, des hauts candélabres et des appliques fixées à profusion sur les murs. D'ailleurs, l'aspect de toute

(1) Le ministre de France a dû faire interdire à l'un de ces généraux improvisés le port d'un superbe chapeau à plumes blanches de général de division français.

la salle, où scintillent tant de cristaux, est vraiment féerique.

De chaque côté du trône se tient le clergé ; à quatre pas en avant et faisant face au roi, le premier ministre est debout, ayant à quelque distance à sa gauche le grand maître des cérémonies, Zaïr ed Dovleh, gendre de Sa Majesté ; moi-même je suis à deux pas derrière Emin es Sultan, légèrement à droite, en tête de la multitude variée des hauts fonctionnaires.

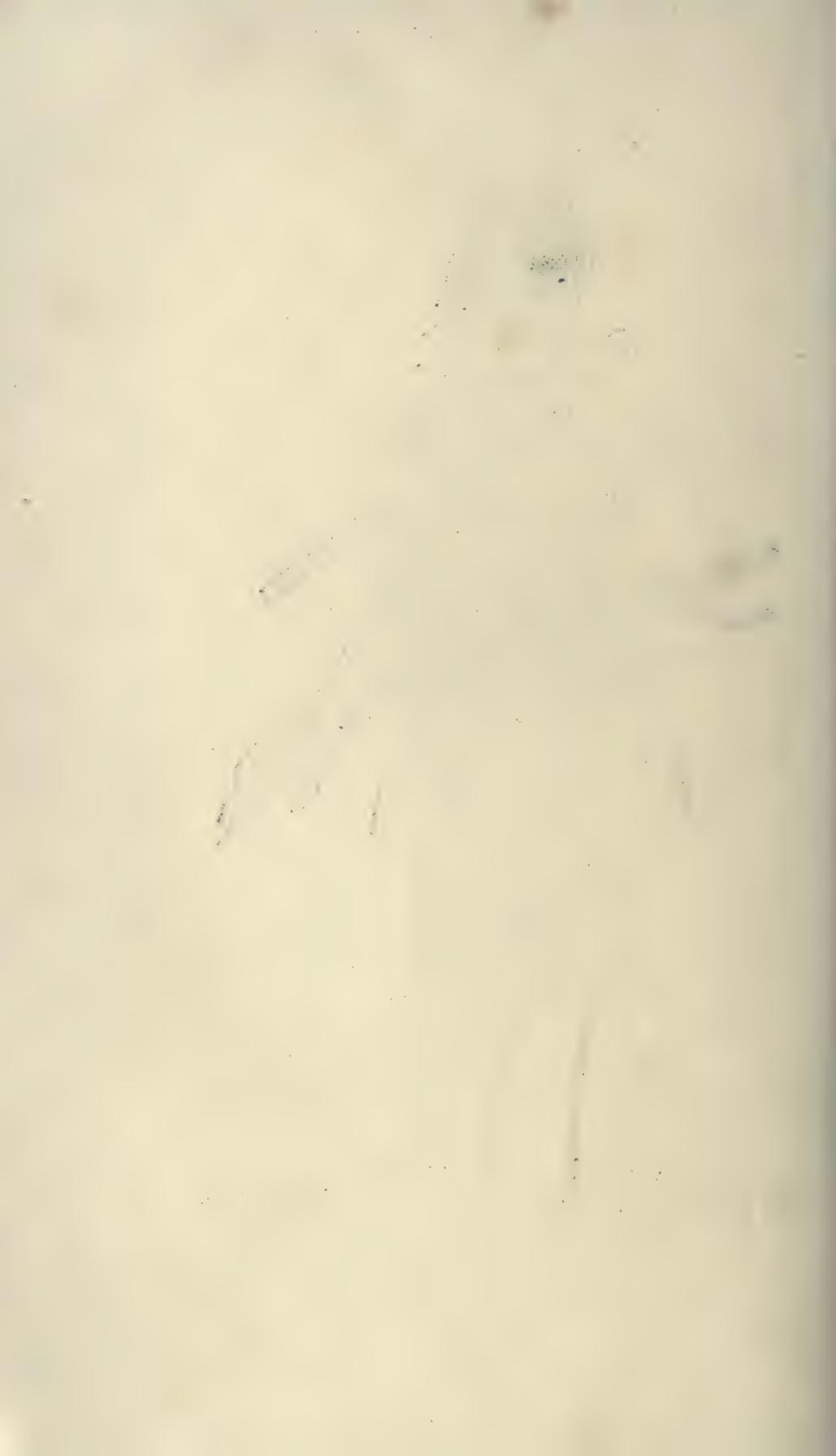
A 6 heures 30 minutes très précises, le Grand Astrologue vient gravement et à pas comptés devant le chah, le salue en se courbant jusqu'à terre et, montre en main, lui annonce que la nouvelle année commence. Il se retire à reculons et aussitôt deux mollahs, à turban bleu des seïds, présentent successivement des souhaits de bonne santé. Pendant que parlent ces descendants du Prophète, on se passe de main en main des portraits d'Ali, que chacun baise, et des grains de blé, symbole d'abondance, dont chacun mange. En même temps, le *mouchleïd* (grand prêtre) écrit des versets porte-bonheur du Koran à l'intérieur d'une tasse, y verse un liquide blanc, dissout avec soin ce qu'il a écrit, passe cette composition au chah, qui en boit, et que finissent les personnages les plus voisins.

Ceci fait, Medjed ed Dovleh apporte une grande corbeille pleine de pièces neuves d'argent, à peu près de la dimension de nos anciennes pièces de 20 centimes, appelées chahis sêfids (sous blancs), et la dépose devant le roi qui, de sa main, en donne d'abord aux mollahs, puis aux princes du sang, en emplit les deux poches de mon dolman et en distribue ensuite à toute l'assemblée, chacun passant devant lui et le sa-



TAGHIDJÂN MAZENDERANI

soldat né bûcheron, vient de fendre du bois et rapporte une bûche.



luant profondément après avoir reçu son cadeau. Cette distribution de chahis séfids, qui doivent multiplier et produire la richesse, met fin à la cérémonie de Norouz. Autrefois des pièces d'or étaient mêlées à ces sous blancs, Nasr ed Din en a laissé tomber la coutume.

30 mars. — Ce matin, au moment où je m'approche du roi pour le saluer, il sort de sa poche et me met dans la main un énorme rubis en me demandant : « Qu'est-ce que c'est ? » C'est un rubis de la plus belle nuance, non taillé et gros comme un œuf moyen de poule, dont il a la forme. Je remarque qu'il est traversé dans sa plus petite dimension par une sorte de bouchon en cristal. Sa Majesté me dit que le trou fermé par ce bouchon a été percé pour y passer un cordon qui permit de le suspendre au cou du Veau d'or, ajoutant que « ce rubis provient d'un roi d'Abyssinie, et qu'il a été rapporté des Indes par Nadir Chah ».

31 mars. — Emin Agdas a perdu à peu près complètement la vue à la suite de sa nouvelle attaque de glaucome. Il ne m'a pas été accordé de faire l'opération d'iridectomie que je propose depuis près de deux mois, et qui seule eût pu l'empêcher de devenir aveugle. Le chah, qui ne veut pas contrarier sa favorite, la laisse libre ; mais les intrigues de toutes sortes vont leur train et rendent hésitante la malheureuse femme, qui voit son mal s'aggraver de jour en jour. Les médecins persans, jaloux déjà de la situation que m'a faite la guérison du chah, se figurent avoir tout à redouter de la réussite d'une opération sur la favorite,

dont je serais l'auteur. Pour l'en détourner, ils l'ont effrayée tant qu'ils ont pu, puis, en présence de sa volonté formelle de suivre mes conseils, ils l'ont amenée à aller se faire opérer à l'étranger : de la sorte je n'en pourrai avoir la gloire, et leur influence sera sauvée. En cela, ils ont été secondés par les eunuques, principalement par Aga Bahram, qui brûle d'envie de faire avec sa maîtresse un voyage en Europe.

Ils sont parvenus à leurs fins. Emin Agdas vient de se mettre en route sous la conduite de Sahad es Saltaneh, gouverneur de Kazvin ; Aga Bahram, le chef de ses eunuques, l'accompagne ; Vienne est le but du voyage. Mais, auparavant, il a fallu que j'explique au roi en quoi consiste l'opération de l'iridectomie ; que je lui donne l'assurance qu'elle est facile, simple et sans danger ; que je lui déclare derechef qu'elle est urgente, qu'on a même trop attendu, que plus tôt elle sera faite, plus il y aura de vue conservée — j'aurais pu ajouter : « s'il en reste ». En effet, je crois assez que cette femme ne s'est décidée au voyage qu'à la dernière extrémité, la cécité accomplie, poussée par le seul espoir qu'on lui rendrait la vue. Quoi qu'il en soit, pour la dixième fois au moins le roi m'a demandé, quelques heures avant le départ : « Vous pourriez faire l'opération, c'est sûr ? » montrant jusqu'au dernier moment son hésitation à laisser entreprendre ce voyage, facile à éviter.

Et cependant, nous sommes loin du temps où un chah in chah ne pouvait sortir de ses États, une de ses femmes à plus forte raison. Nasr ed Din a eu la volonté de rompre avec le passé : le premier il a franchi ses frontières pour son agrément. Ses conseillers eu-

ropéens, au nombre desquels a dû jouer un grand rôle son médecin français, n'ont pas été, il faut le dire, sans contribuer à lui faire prendre une détermination si contraire aux usages ; mais encore a-t-il été nécessaire, pour arriver à leurs fins, qu'ils trouvent en lui une intelligence capable de les comprendre, un esprit éclairé et désireux d'acquérir davantage, qu'ils y trouvent surtout des idées larges lui permettant de dominer les préjugés de son milieu.

A un de ses premiers voyages en Europe, Nasr ed Din avait même emmené avec lui quelques-unes de ses femmes, dont deux favorites d'alors, Anisch ed Dovleh et Aïcha Khanoum ; seulement, dès Moscou, il s'était vu obligé de les renvoyer. Cette expérience n'ayant pas réussi, ses hésitations à laisser partir Emin Agdas sont fort naturelles, d'autant plus qu'il n'ignore pas les intrigues qui l'entourent. Constatons toutefois que, malgré tout, il a cédé au désir d'une femme malheureuse, mu par les plus louables sentiments.

14 avril. — M. de Balloy, à la fin de son congé, est venu reprendre sa place à la tête de la légation de France. En même temps est arrivé un représentant de la Belgique, M. le baron d'Erp, le premier que cette nation envoie en Perse.

Une concession de banque, sous les apparences d'une espèce de mont-de-piété, est accordée à MM. Poliakoff et Raffalovitch, deux Russes qui auraient désiré avoir en même temps une concession de chemin de fer, mais qui n'ont pas réussi à l'obtenir. De concession en concession, la Perse sera bientôt tout entière entre les mains des étrangers.

30 *avril*. — Mois pluvieux. La pluie n'a fait qu'alterner avec des apparitions de soleil de plus en plus chaudes. La neige couvre toujours les sommets de l'Elbourz ; la température se maintient de ce fait à un degré convenable. Néanmoins je considère le moment venu de se garantir sérieusement des rayons solaires et j'adopte pour coiffure le casque en liège.

Les Persans sont en plein ramazan (ramadan des Turcs), le carême des musulmans, qui a commencé cette année le 20 de ce mois. Pendant trente jours, ils ne doivent ni manger ni fumer, du lever au coucher du soleil. C'est évidemment gênant ; mais qu'à cela ne tienne : ils mangent et fument la nuit. A Téhéran, les rues et les bazars sont déserts tout le jour, chacun dort ; en revanche, la vie reparaît le soir, le mouvement et le bruit se prolongent même bien avant dans la nuit, pour ne pas dire toute la nuit. Voilà une façon de pratiquer le jeûne qui n'est assurément pas celle des chrétiens ; et si ces disciples de Mahomet veulent en cela se distinguer de ceux du Christ, qu'ils soient satisfaits, ils y réussissent.

24 *mai*. — La légation d'Angleterre célèbre aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de Victoria ; elle a sorti tous ses drapeaux, que ses goulams sont occupés à placer quand je passe le long de ses murs, ce matin, en allant au palais de Nagarestan opérer d'une cataracte Badr es Saltaneh, une des femmes d'origine princière de l'anderoun royal. Afin de se placer dans les meilleures conditions hygiéniques possibles, Badr es Saltaneh a obtenu de Sa Majesté, sur mes conseils, d'être opérée dans ce magnifique palais où elle sera

seule, et qu'elle est autorisée d'habiter jusqu'à complète guérison.

Le palais de Nagarestan est dans le quartier neuf, au nord de la place de ce nom. On pénètre dans le jardin, où s'élèvent ses diverses constructions, par une grande porte à très grand balakhanè. Après avoir parcouru une interminable avenue, tracée large et droite au milieu de hauts platanes, on arrive à une première rangée de bâtiments, qui sert comme d'entrée à une seconde rangée, située au centre du jardin au fond duquel est l'anderoun, pavillon bâti autour d'une cour carrée et contenant une série de chambres qui, toutes, se ressemblent.

Le Nagarestan a été la résidence favorite de Feth Ali Chah. C'est là que l'imagination populaire place toutes les légendes qui ont cours sur ce souverain : il aurait eu de ses six cents femmes six cents enfants, dont cinquante la même année ; et son plus grand divertissement aurait été de faire glisser ses femmes, dans le costume de notre première mère, sur une glissoire aboutissant à un grand bassin plein d'eau.

Ce qui est indubitable, c'est que Feth Ali avait une belle barbe, de dimension point commune, en admettant même que ses peintres ordinaires aient un peu forcé la note pour le flatter, car il était fier de sa barbe. On peut en juger par une peinture du palais, qui le représente sur son trône, au milieu d'une douzaine de ses fils, chiffre qu'on aurait le droit de trouver faible pour un homme si prolifique, si on ne supposait qu'ils ont été choisis entre tous à cause de la similitude de leur barbe avec la barbe paternelle, ressemblance discrète, mais pas moins flatteuse pour un père.

Revenons à notre opération. Une chambre a été préparée à cet effet dans une des ailes du palais proprement dit : des rideaux foncés destinés à empêcher le jour de pénétrer sont aux fenêtres ; une table longue et solide, faite d'après mes indications et sur laquelle se trouvent un matelas et des oreillers, occupe le milieu de la pièce ; instruments et objets de pansement sont étalés sur un guéridon à ma portée ; tout est prêt. Badr es Saltaneh, entourée de son fils, bel enfant de six à sept ans, de son frère, de trois eunuques et de quelques amies, fait *estékarè* (1) une dernière fois pour savoir si l'opération réussira. Le sort est favorable, elle est contente, chacun la félicite et l'encourage. Je crois le moment venu de dire que je n'attends plus que la patiente. Les femmes se retirent, emmenant l'enfant ; le frère et les eunuques restent. Badr es Saltaneh s'approche alors contre un tabouret appuyé à la table, prend un Koran que lui tend son frère, le baise, le place sur le tabouret, met le pied dessus et monte posément sur la table. Durant l'opération règne le plus profond silence, que je romps le premier en annonçant que tout est heureusement terminé.

Emin Agdas a été opérée d'iridectomie par le professeur Fuchs, à Vienne, il y a juste un mois, le 24 avril ; elle n'a pas encore quitté la capitale de l'Autriche. On dit que le chah était disposé à laisser Badr es Saltaneh partir avec elle en Europe, mais qu'elle a voulu être seule l'objet d'une telle faveur.

(1) Les Persans consultent le sort de trois façons : *estékarè* se fait avec le *tèsbih* (chapelet) ; *fal*, avec un livre, généralement le Koran ; *ramlè*, avec quatre dés mobiles sur une tige en cuivre.

9 juin. — Mon opérée, heureuse au-delà de toute expression, est guérie et sort depuis quelques jours dans le jardin, riant de se voir avec des lunettes à grands verres fumés.

Etemad el Harem m'apporte les compliments du roi, absent de Téhéran pour quelques jours, sur la réussite de l'opération. Il me confirme que son maître avait autorisé Badr es Saltaneh à partir avec Emin Agdas, ajoutant que « c'est bien heureux qu'elle ne soit pas partie, car Emin Agdas revient aveugle après avoir causé une très grande dépense ». Il m'apprend que le professeur Fuchs a reçu 1.500 tomans (15.000 francs) d'honoraires en dehors des cadeaux.

23 juin. — Emin Agdas est rentrée ce soir à l'anderoun.

Que ce retour si attendu, avant lequel le chah n'a pas voulu se mettre définitivement en route, nous permette de quitter enfin Téhéran, et nous serons tous au comble de nos vœux. La chaleur devient intolérable. On ne peut plus dormir. Les habitants passent le jour dans les sous-sols (*zirzamin*) et la nuit sur les terrasses (*pouchtébam*). Et pourtant bien des traînées de neige brillent encore sur les sommets de l'Elbourz. Mais le soleil est si chaud.

Le mirza qui a traduit le rapport du Dr Fuchs en persan pour le chah me dit que, d'après cet oculiste, « l'œil opéré distingue les cinq doigts de la main quand on les met dans la direction de l'ouverture artificielle de l'iris. » Et il plaisante fort de ce que, dans ce rapport, cette ancienne servante de l'anderoun soit traitée de « Sa Majesté la Reine ».

Mirza Mèhémed Khan vient de m'assurer que sa sœur est totalement aveugle ; même, selon lui, « elle ne voyait déjà plus en quittant Téhéran, ce qu'on a eu bien soin de cacher au chah. » C'est aussi l'avis d'Ahmed Khan, qui a servi d'interprète durant le voyage. D'après lui, la vue était perdue à ce point que, tout d'abord, les chirurgiens ont jugé l'opération inutile, et qu'ils ne sont revenus de leur première détermination que sur les instances du ministre de Perse à Vienne, qui se rendait compte mieux que personne de toutes les conséquences désastreuses pour cette femme d'une non-intervention chirurgicale.

25 juin. — Je vais chez Emin Agdas, où je suis appelé, avec le médecin qui l'a accompagnée à Vienne, Hossein, jeune docteur de la Faculté de médecine de Paris. Chemin faisant, il me donne comme certain que la vue de sa malade était aussi réduite que possible à son arrivée à Vienne ; qu'elle ne distinguait plus que la très vive lumière, comme la lumière électrique ; qu'enfin l'inefficacité de l'opération était évidente.

Emin Agdas est affaissée, sombre et taciturne. On voit qu'il n'y a plus de doute, plus d'illusion pour elle. Désespérée, hier en arrivant elle a dit aux siens : « A ma situation actuelle, je préférerais être blanchisseuse avec la vue . » Ma visite est pénible. J'essaie de lui relever un peu le moral en mettant son état actuel sur le compte des fatigues du voyage ; mais rien n'y fait, rien ne peut la dérider ; sous le coup trop récent de son malheur, elle s'abandonne au désespoir.

Le chah en est de très mauvaise humeur ; ce matin, personne n'ose l'aborder. Il a déclaré tout haut que, quoi qu'il arrive, ses sentiments vis-à-vis d'Emin Agdas resteraient les mêmes ; qu'elle conserverait ses fonctions ; que la clé du trésor royal lui serait remise et qu'elle en aurait la garde comme par le passé. Cette



Dochâmtépé

favorite, dont on voit plus que jamais tout l'empire sur le roi, lui a apporté de Vienne une méchante ombrelle. En la remettant à Aga Daï, afin qu'il la place en lieu sûr : « Tu en auras grand soin, lui dit-il, c'est un souvenir d'Emin Agdas. »

26 juin. — Notre départ étant fixé à demain, je vais faire mes adieux à Badr es Saltaneh. Toute gaie, elle joue avec son fils, Roukn es Saltaneh. On sert le

thé, suivi de près par deux medjmehs chargés l'un de chirini et l'autre de fruits. La conversation tombe naturellement sur l'événement du jour, le retour de la favorite. Badr es Saltaneh ne manque pas de comparer son état à celui d'Emin Agdas et de s'estimer heureuse de n'avoir pas usé de la permission d'aller à Vienne. Dans sa joie, la princesse retire de son doigt une bague ornée de pierreries et me l'offre en me disant gentiment : « Je l'avais le jour de l'opération ; acceptez-la, elle vous portera aussi bonheur. » C'est un très joli bijou. Néanmoins Badr es Saltaneh s'excuse de ne pas me faire un plus riche cadeau, ajoutant : « J'espère que le roi vous récompensera mieux. » Je remercie, dis adieu et m'en vais.

Arrivé chez moi, j'y trouve les insignes de la décoration de deuxième classe (grand officier) du Lion et du Soleil, apportés par un serviteur du palais avec une lettre m'annonçant que le firman me sera remis par Emin es Sultan, dès que seront remplies les formalités de chancellerie.

Voilà, en fin de compte, à quoi ont abouti les intrigues qui ont empêché Emin Agdas de se laisser opérer dès que je l'ai conseillé, alors qu'il en était encore temps, et l'ont poussée à entreprendre un voyage plein de déceptions, d'où elle revient irrémédiablement aveugle.

CHAPITRE IV

LES MAISONS DE PLAISANCE ET LES CHASSES ROYALES.

— PLATEAUX ET VALLÉES DE L'ELBOURZ. — LE MAZENDERAN.

Le chah est absent de sa capitale, chaque année, du milieu du printemps au milieu de l'automne. Il passe l'époque des chaleurs dans ses palais des environs ou en voyage, transportant son camp tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à sa fantaisie, mais le plus souvent sur les hauts plateaux et dans les fraîches vallées des montagnes de l'Elbourz. Il part d'habitude dans la première moitié du mois de mai, alors que la chaleur commence à se faire sentir sérieusement à Téhéran.

On peut dire que Nasr ed Din est un vrai nomade. En dehors de ses déplacements de l'été, il ne manque jamais d'aller chasser à Dochântépè et sur les bords du Djadj Roud, pendant huit à quinze jours, à la fin de l'automne et même au milieu de l'hiver, sans parler des fréquentes journées qu'il va passer à Chahzadè-Abdul-Azim ou dans quelque palais peu éloigné de la ville.

1889

C'est ainsi que nous avons chassé à Dochântèpè du 1^{er} au 6 décembre 1889, ensuite à Djadjroud du 7 au 16, l'un à 2 et l'autre à 5 farsakhs de la capitale, dans la direction de l'est. On s'y est rendu en sortant de la ville par la porte de Dochântèpè. Le peu de temps qu'on est resté absent n'a pas empêché le chah de se faire suivre d'environ cent cinquante femmes, dont le défilé, dans trente voitures et dix-sept litières (*takhtérèvân*, litt : lit de route), ne laissait pas d'être curieux. Ces grands carrosses d'un autre siècle contiennent la plupart quatre femmes, alors que deux, accroupies, emplissent un *takhtérèvân*, dans lequel une personne couchée serait à l'aise si on fait abstraction des mouvements communiqués par les inégalités du chemin et les faux pas des mulets. Le *takhtérèvân* est une litière couverte, tout en bois et ne possédant qu'une ouverture, garnie de rideaux, sur ses côtés ; il est solidement fixé au milieu de deux brancards, entre lesquels sont attelés les deux mulets, l'un devant et l'autre derrière, destinés à le porter. Pourquoi craint le cheval, il n'y a souvent pas d'autre façon de voyager en Perse, où cette pesante boîte est le véhicule ordinaire des femmes, avec le *kadjaveh*, sorte de cacolet sous une capote d'étoffe, plus incommode encore.

Le palais de Dochântèpè est au sommet d'un monticule isolé, à la limite de la plaine. Deux chemins partant de la route conduisent à ce palais. Le premier, à la pointe ouest, est à découvert ; le second, sur la pente sud, bifurqué à son point de départ, monte entre deux murs composés d'arcades feintes succes-

sives. Si on s'engage sur ce dernier chemin, qui est habituellement suivi, on arrive d'abord, après une assez dure montée, à des habitations d'eunuques; les laissant à droite, bientôt se présentent les murailles de l'anderoun; tournant alors à gauche, on suit le pied de ces murailles jusqu'à l'extrémité ouest du sommet de la colline, sa partie la plus élevée, et on est au pavillon même du chah, que terminent une terrasse et un belvédère, d'où la vue plonge au loin sur Téhéran et ses environs.

Le jardin s'étend dans la plaine, de l'autre côté de la route, au sud du palais. Il renferme une ménagerie contenant : un grand singe, un léopard, quatre lions et lionnes des gorges de Chiraz (de *chir*, lion), trois tigres du Mazenderan, trois panthères des bords du Djadj Roud et cinq ours du Demavend qui, eux, sont simplement attachés à des piquets, au beau milieu d'une allée, et font une vie infernale dès qu'ils entendent quelqu'un approcher.

Les écuries royales sont à l'est, contre le mur du jardin. Plus loin, sous des arbres, le long de la route, sont éparses les maisonnettes habitées par la suite de Sa Majesté. La mienne est contiguë à celle d'Etemad es Saltaneh.

C'est à Dochântèpè que j'ai vu pour la première fois Aniseh ed Dogleh, une des grandes favorites. Femme d'une cinquantaine d'années, un peu forte, à figure charnue et large, mais de bonne expression, elle a possédé longtemps les faveurs du roi. Elle m'a fait appeler à l'anderoun pour me consulter sur les misères inhérentes à son âge, se plaignant amèrement de ne pas avoir eu d'enfant, désireuse surtout de savoir

si elle pouvait encore concevoir. En ceci, elle ne fait pas exception, car tel est le grand souci de toutes les femmes de l'anderoun royal.

Les chasses du roi, à Dochântèpè, n'ont pas été fructueuses : bouquetins pas plus que gazelles n'ont voulu se laisser approcher. Pour ma part, n'ayant pas dédaigné le gibier ordinaire, je ne suis pas revenu bredouille une seule fois.

Le 7, nous reprenons notre route vers l'est dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec la même file de voitures et de litières. Quittant la plaine, nous passons entre les plus bas contreforts de l'Elbourz, rencontrons un caravansérail, laissons à droite le palais de Sourkh i Hessar et à gauche la route de Mechhed i Ser, et arrivons à Djadjroud en un peu plus de trois heures.

Djadjroud n'est autre chose qu'un rendez-vous de chasse. L'habitation du chah y est sans importance architecturale, bien qu'assez étendue. Elle est bâtie sur la rive droite, haute en cet endroit, du Djadj Roud, où s'élèvent, en même temps que les quelques maisons du village, les habitations, fort simples aussi, des principaux personnages, ministres, chambellans et autres, habitués à suivre le roi dans ses pérégrinations, un certain nombre étant sous la tente malgré le froid.

Dès notre arrivée, le chah me dit que je peux chasser partout ; il m'engage même beaucoup à aller tout particulièrement dans certaines saulaies qui bordent la rivière, sans m'en donner la raison, mais avec un sourire qui m'indique qu'une surprise m'est réservée. Là, en effet, est la plus gardée de ses chasses, là se

trouve un gibier que lui seul peut tirer : des francolins apportés d'Arabie, d'autant plus ménagés par lui-même qu'ils ont eu beaucoup de peine à s'acclimater. J'ai battu l'endroit indiqué et j'ai tiré un francolin, discrètement, à seule fin de faire connaissance avec ce gibier que je rencontrais pour la première fois ; puis je me suis vite éloigné pour n'être pas tenté d'en tirer un second, mon coup de fusil en ayant fait fuir d'autres que j'ai aperçus à travers les jeunes saules.

Tel est l'homme chez le roi, un homme essentiellement bon, heureux d'être agréable à qui s'en rend digne. Jusqu'à présent je n'ai jamais eu affaire qu'à l'homme, dont les qualités de cœur n'ont pas tardé à me gagner.

Après plusieurs jours de recherches infructueuses, des gardes à cheval apportent la nouvelle, le 10, qu'ils ont découvert un troupeau de bouquetins sur la rive gauche de la rivière, dans la direction du nord-est. Le chah arrête l'heure du départ : demain matin à 9 heures, et m'invite à me tenir prêt à partir avec lui. Il n'y a crainte que je manque au rendez-vous ! d'autant moins que le roi, afin que je puisse le suivre plus facilement, vient de me donner un de ses propres chevaux, une robuste bête de cinq ans, du Khorassan. Avec les deux que j'ai déjà, je pourrai chasser dans de bonnes conditions. Mais, trois chevaux, ce n'est pas trop, si on veut assister sérieusement à ces chasses pendant lesquelles le chah fatigue toujours plusieurs des chevaux de main qui le suivent.

Nous partons donc à la recherche des bouquetins le 11, à 9 heures du matin, favorisés par une légère couche de neige tombée la nuit dernière, qui permettra

aux gardes de faire plus facilement le pied. Nous voyons d'abord une bande de sangliers que nous ne pouvons approcher. Il faut dire qu'il n'est pas fait de grands efforts pour y parvenir. Les Persans, ne mangeant pas plus que les autres musulmans la chair du



Sieste du chah sous la tente (1)

sanglier, ne chassent réellement pas ces animaux, qu'ils laissent sur place s'il leur arrive d'en tuer.

A 11 heures les bouquetins sont signalés. Laisant là nos chevaux, nous allons nous placer sur un rocher, vers lequel vont rabattre le gibier des cava-

(1) Dans ses palais comme sous la tente, deux chambellans, au biroun, ou deux femmes, à l'anderoun, veillent le chah pendant son sommeil, le massant discrètement pour marquer leur présence attentive.

liers qui l'ont entouré et le cernent de plus en plus en se rapprochant de nous. On voit cinq bouquetins étalés dans la neige, sur laquelle ils se détachent distinctement. Ils commencent à apercevoir les cavaliers, sont aux écoutes, se lèvent et viennent dans notre direction prudemment, sans trop se hâter. Le chah, que naturellement on laisse tirer le premier, tue un superbe mâle. A peine ce coup de fusil lâché, une fusillade nourrie, vrai feu de peloton, se fait entendre ; mais elle n'a d'autre résultat que d'accélérer l'allure des quatre autres bouquetins qui disparaissent en un clin d'œil.

Nous descendons de notre rocher dans la plaine, où quelques tentes sont rapidement dressées et les déjeuners servis. Inutile de dire quel bel appétit règne à ces repas de chasse, surtout quand il a été bien aiguisé par un bon froid sec comme ce matin.

Chacun a déjeuné et attend. Le chah me fait appeler. Il me dit qu'il ne chassera plus aujourd'hui, qu'il va prendre un peu de repos et s'en retournera. Seulement il m'offre une chasse au faucon si tentante, nouvelle qu'elle est pour moi, que je m'empresse de l'accepter malgré la neige qui commence à tomber. En conséquence, Sa Majesté met deux fauconniers à ma disposition et me donne pour compagnons plusieurs chambellans, parmi lesquels l'affable Naïeb Nazer. Deux heures de cette chasse — dont je ne ferai pas mes délices, tant j'ai peine à voir l'effroi du gibier poursuivi par les faucons — nous ont donné perdrix et tihous. Nous rentrons à 4 heures, suffisamment fatigués. Le cheval dont m'a fait cadeau Sa Majesté n'a pas été de trop.

Le 12, la neige n'a cessé de tomber qu'à l'approche

de la nuit; il a été impossible de sortir. Mais, le 13, sans tenir compte d'une très épaisse couche de neige, nouvelle grande chasse de 10 heures du matin à 4 heures du soir. Nous marchons depuis plus de deux heures par monts et par vaux, à travers un pays accidenté, sans le moindre sentier, tout sous la neige d'où ne sortent par-ci par-là que de rares et maigres arbrisseaux. Et on va bon train, des grands fauves, panthères ou léopards, ayant été signalés dans une contrée beaucoup plus éloignée que celle où nous étions avant-hier. On va si vite que, m'étant arrêté pour tirer un renard et faire seller mon second cheval, dix minutes peut-être, j'ai mis une demi-heure à rejoindre le roi, dont j'aurais perdu la trace sans les pas des chevaux sur la neige.

Il est 1 heure quand nous arrivons dans la région où les fauves ont été vus. Depuis quelque temps déjà, nous rencontrons des pas de sangliers, des pas de mouflons ou de bouquetins; mais voici, bien reconnus par les gardes, des pas tout frais de grands fauves; ils sont deux et vont dans la direction du nord, précisément celle que nous suivons. Nous faisons halte et descendons de cheval. Des cavaliers partent à droite et à gauche explorer les environs, tandis que le chah monte sur un rocher où nous l'accompagnons. A l'aide d'une forte lunette sur pied, il suit les pas, les perd, les retrouve et enfin déclare que les fauves doivent être sur un petit plateau à environ 500 mètres de nous à vol d'oiseau. Remontant à cheval, nous longeons la vallée pendant un bon quart d'heure, après quoi, faisant le moins de bruit possible, sans nos chevaux, nous gravissons à pied un monticule d'où l'horizon

s'étend assez loin devant nous, et d'où nous ne tardons pas à apercevoir deux animaux, de la taille d'une panthère, couchés à 150 mètres près d'un petit buisson. Nous voyons aussi les cavaliers partis en exploration revenir de notre côté en se rabattant sur notre gibier. Vite nous gagnons, en nous dissimulant de notre mieux, un rocher qui est devant nous et nous masque un peu la vue, ce qui nous rapproche sensiblement. Le chah ne veut pas attendre que les fauves se lèvent ; il les voit à bonne portée, tout près l'un de l'autre, n'hésite point à demander son fusil. Comme de coutume, le roi tire d'abord, mais presque en même temps tous nos fusils partent. Rien ne bouge. Les cavaliers pressent le pas, conduits par Medjed ed Dovleh que nous voyons fondre sur les fauves et en achever un, en lui passant son khama au travers du corps de la façon la plus naturelle du monde. Ce diable d'homme porte sur sa figure décision et bravoure. L'autre fauve avait été tué raide. Ce sont deux panthères à peu près de même taille et d'une maigreur qui prouve que, dans ces déserts, les grands carnassiers ne font pas tous les jours bonne chère.

Cette chasse m'a beaucoup intéressé. Je suis reconnaissant à Sa Majesté de m'en avoir procuré les émotions. Pour le chah et pour son entourage, chasser les fauves les plus redoutables est tout ce qu'il y a de plus simple : ils chassent vraiment la panthère comme nous le lièvre, en allant droit devant eux. On m'a raconté qu'une panthère poursuivie de la sorte s'était réfugiée dans une caverne. Comme on attendait en vain sa sortie, un garde pénètre dans la caverne, d'où la bête effrayée part aussitôt d'un bond et se fait tuer par le chah. N'empêche que le bonhomme jouait gros jeu.

Fiers de nos deux panthères, portées triomphalement, nous rentrons au coucher du soleil, en faisant caracoler nos chevaux qui, harassés et l'estomac vide, se passeraient bien de cet exercice qu'ils doivent trouver assez intempestif.

Cette belle journée est suivie de deux jours de pluie, d'une pluie torrentielle qui fond la neige, détrempe la terre. Impossible de mettre les pieds dehors. Si encore nos maisons nous offraient un abri! Mais les terrasses, desséchées par sept à huit mois d'ardent soleil, n'ont pas eu le temps de voir se fermer les crevasses qui les sillonnent et laissent passer l'eau. Djadjroud n'est plus tenable. Le 16, nous revenons à Téhéran.

1890

27 juin. — L'attente du retour de Vienne d'Emin Agdas fait partir Sa Majesté plus tard cette année qu'à l'ordinaire. Ce matin seulement nous avons fui Téhéran, sa chaleur et sa poussière, et nous voici à Sahabkranie, le chah et une partie de l'anderoun au palais, sa suite sous la tente. Sortis par la porte de Chimran et laissant à droite les palais d'Echretabad et de Kasr i Kadjar, la Monnaie, la Poudrerie et le grand jardin de Saltanetabad, nous sommes arrivés d'une traite, en moins de trois heures, à notre première étape de l'été.

La route, d'habitude très poudreuse, a été arrosée fort à propos pour le passage du chah. Elle est bordée d'arbres, dont l'ombre n'est pas non plus à dédaigner, et qui présentent cette particularité d'être couverts de roses. En effet, des buissons de rosiers, poussés parmi ces troncs serrés et plongeant comme eux dans le

ruisseau, envoient jusqu'aux cimes feuilles et fleurs chercher l'air et le soleil. Rien de plus gai que ces roses suspendues à des branches d'arbres d'essences diverses, de teintes variées.

Je dois tout mon campement à la munificence royale.



Tchader bouzourg

Afin que je puisse commander mes tentes à ma guise, le chah m'a donné 100 tomans (1.000 francs) il y a trois mois, au lieu de mettre à ma disposition de ses propres tentes, selon l'usage. Mon campement se compose de quatre tentes : une grande tente (*tchader bouzourg*), une tente de domestiques (*tchader noukeri*), une tente-cuisine (*karkhanè*) et une tente-indispensable (*tchartchoub*, litt : aux quatre bâtons).

La tente destinée à m'abriter est carrée et faite de

deux doubles tentes, l'une recouvrant l'autre. L'extérieure, de 6 mètres carrés, est blanche en dehors et en dedans. L'intérieure, de 4 mètres carrés, est bleu foncé en dehors et doublée en dedans d'un kalemkar représentant des chasses, où lions et cerfs se sauvent à qui mieux mieux, où des paons étalent leur superbe queue, où des oiseaux voltigent parmi des feuillages et des fleurs. Toute grande ouverte, ma tente couvre donc une assez belle surface ; elle ne manque pas d'importance ; c'est, d'ailleurs, une tente de vingt cordes ou vingt piquets, comme on dit ici. Mais si grande, si double et si doublée qu'elle soit, malgré ses quatre épaisseurs d'étoffe, malgré le large corridor d'un mètre, qui circule autour de la tente intérieure... ce n'en est pas moins une tente. Si je pouvais l'oublier en admirant les dessins du kalemkar, le soleil qui darde ses rayons sur ma toile me le rappellerait tôt. Il est 4 heures, mon thermomètre marque 31 degrés dehors, à l'ombre, et 35 degrés sous la tente, dont, pourtant, tout un côté est ouvert ; et l'encre sèche sur ma plume avant de finir le mot, qui est sec lui-même à peine tracé. Que sera-ce en plein été ?

La tente-cuisine est indigo foncé comme le vêtement de ville des femmes persanes, qui a le même nom de *tchader*. Les deux autres tentes sont blanches.

Quatorze mulets, conduits par deux muletiers, ont été mis à ma disposition pour transporter mes quatre tentes et tout mon matériel de nomade. J'ai, en outre, trois chevaux pansés par un palefrenier, Izet Ullah, homme doux et pacifique, d'un calme imperturbable, de qui je ne connais pas encore le timbre de voix malgré ses six mois de service.

Tel est mon train de voyage, dont Sultan Ali, mon valet de chambre, a la haute direction, est le *nazer* (majordome), selon l'expression consacrée. En dehors des titres — portés en guise de noms propres — qui sont donnés ou, pour dire plus vrai, vendus par le gouvernement, chacun prend, en Perse, le nom qu'il veut. Celui-ci est khan et celui-là sultan, l'un et l'autre exactement avec le même droit, basé uniquement sur leur bon plaisir. C'est à cela que je dois d'être servi par un sultan. Par contre je ne me vanterai pas de mon cuisinier, gâte-sauce indigne d'un autre nom, protégé de Sultan Ali qui s'est engagé à en faire un maître queux.

30 juin. — Mes tentes sont seules dans le jardin du biroun de Hassanabad, belle propriété de mon ami Etemad es Saltaneh. N'étaient les moustiques du grand bassin près duquel elles se trouvent, moustiques dont j'ai trop souvent la visite, on ne pourrait rêver plus agréable campement. L'ombre et l'eau ne manquent pas ; la vue s'étend au loin, bien au delà de Téhéran. A mes pieds sont les vastes jardins, ombreux et frais, au milieu desquels disparaissent les maisons de campagne que les diplomates étrangers habitent pendant la saison chaude : Tedjrich, où flotte le drapeau français ; plus bas, à droite, Zerghindeh, avec la légation de Russie, et Serasiab, avec l'ambassade turque, puis à gauche, Goulahek, à l'Angleterre. Cet ensemble constitue Chimran ou Chemiran, le premier dérivant du nom de Sémiramis, qui aurait possédé ici des palais, le second, de *chems Irân* (soleil de la Perse). Vers l'est, s'étend Niavaran, comprenant le palais de Sahabkranie, à Sa Majesté, et le palais de Kamranie, à

S. A. le chahzadè Naïeb es Saltaneh, dont les jardins descendent jusqu'à Roustemabad.

Il n'y a pas que le chah et sa suite, les légations et tout leur personnel à abandonner Téhéran l'été, un bon tiers de la population fuit alors cette ville intolérable de chaleur, où l'eau ne suffit pas toujours à la consommation. Chimran est le lieu de prédilection. A l'approche des chaleurs, ses villages se peuplent de Téhéranis, des tentes paraissent de tous côtés au pied des montagnes. Ceux qui ne craignent pas le voyage transportent leurs pénates dans les vallées du Lar. D'autres vont chercher la santé aux sources alcalines qui sortent du Demavend, à Ask, Ira ou Abigherm (eaux chaudes), dont les abords se couvrent de tentes en juillet-août (1).

2 juillet. — Le palais de Sahabkranie est situé en haut de Niavaran, sur le penchant de collines qui le dominant au nord. Pour la saison, il n'est pas assez garanti du côté sud, où ses jardins dévalent vers la plaine et le laissent exposé aux rayons du soleil presque tout le jour. Son entrée est à l'ouest, au bout d'une large avenue. Après avoir traversé une longue cour bordée à droite de constructions basses servant de logement aux gardes et à quelques autres serviteurs, on passe sous une voûte qui mène au jardin sur lequel donne la façade nord du palais. Quand j'arrive de Hasanabad et que je me trouve dans ce jardin, à l'ombre

(1) Les eaux d'Ask, d'Ira et d'Abigherm renferment toutes, en plus ou moins grande quantité, des carbonates calcaires, des sels magnésiens, des chlorures et du fer. Les plus fréquentées sont les eaux d'Ask. Les moins minérales sont les eaux d'Abigherm.

de ses saules gigantesques, au bord de ses bassins entourés de fleurs, j'éprouve la plus agréable sensation de fraîcheur. Le palais se compose de deux bâtiments parallèles fort simples, reliés entre eux par un bâtiment un peu plus bas. Celui-ci contient surtout



Façade nord du palais de Sahabkranie.

un immense talar à son premier étage, alors que les deux autres sont divisés en une infinité de chambres. L'anderoun est immédiatement à l'est. Plus loin, sur la pente opposée à l'entrée du palais, sont les cuisines et l'*abdarkhanè* (maison de l'eau). Dans la journée, Sa Majesté se tient le plus souvent au rez-de-chaussée du pavillon central, dans une sorte de zirzamin frais, sous le grand talar destiné aux réceptions officielles et aux salams des jours de fête; quelquefois elle reste dans le talar, quand la température le permet.

4 juillet. — La chaleur nous fait partir. A l'aube, nous prenons le chemin du Lar et gravissons bientôt les premiers coteaux de l'Elbourz. Le pays que nous traversons est aride ; les collines sont à sommets arrondis dont l'ensemble forme de douces ondulations ; le sol est en maints endroits recouvert d'argiles multicolores. La descente d'Outchaki ne serait pas prudente pour un cavalier ; aussi laissons-nous aller librement nos chevaux, qui néanmoins avancent péniblement en glissant à chaque pas, et chacun de nous zigzague-t-il jusqu'en bas du mieux qu'il peut pour ne pas tomber.

Nous campons près de Latian, sur la rive droite du Djadj Roud, considérable, rapide, tumultueux à cette place, sans doute tant que la chaleur n'a pas produit ses effets et desséché son lit, au moins en partie. Belle, ma jeune chienne, effrayée du bruit, se décide difficilement à le passer ; ce n'est que quand elle me voit sur l'autre bord qu'elle se jette à l'eau ; mais, malgré tous ses efforts pour atterrir près de moi, elle est emportée par le courant à cinquante mètres plus bas. La tente du chah, prolongée par les tentes de l'anderoun un peu réduit à notre départ de Sahabkranie, est sous un bouquet d'arbres.

Le chah s'étant attardé à chasser le long de la route n'arrive au campement que l'après-midi. Il me voit occupé à surveiller l'installation de mes tentes ; de son ombrelle, il me fait signe d'approcher. C'est pour me dire qu'il va m'envoyer un lièvre tué par lui.

Sans nous être élevés beaucoup, nous trouvons une différence sensible, la nuit venue, entre la température de Latian et celle de Sahabkranie.

Le ciel est du plus beau bleu turquoise, d'une pureté parfaite, à laquelle ne peut être comparé le bleu gris du ciel d'Europe. Je n'en ai vu de pareil qu'en Algérie et en Tunisie. Les cigales, dont les arbustes sont couverts, tiennent un orchestre assourdissant.

Assis devant ma tente, je trouve grande, à la clarté des étoiles, et imposante dans son ensemble, cette nature qui ne me frappe de jour que par sa désolation. A cette heure, en effet, les détails se noient dans une vapeur bleutée, seuls les contours des monts se dessinent et la ligne des crêtes se découpe à l'horizon, car cette nuit *claire* laisse voir loin. C'est le moment où les grands fauves, qui fréquentent ces profonds ravins, doivent sortir de leurs repaires. N'en entendrai-je pas un pousser ses rugissements? J'ai beau écouter, beau retenir ma respiration pour mieux entendre... Rien... Rien... Pas le moindre cri, pas le moindre bruit. Les fauves se taisent, la nature repose.

Tout dort sur la terre embrumée.

J'entre sous ma tente chercher, moi aussi, un sommeil réparateur; car demain — qui n'est pas loin — il faudra être debout de bon matin.

5 juillet. — Trois farsakhs parcourus en trois heures, de 6 à 9 heures du matin, et nous sommes à Lavassan-Bouzourg. Le sol est moins aride qu'hier; à chaque instant un coin de verdure apparaît au fond de quelque vallée; de tous côtés bruissent des petits torrents. Notre camp est au fond d'une de ces vallées, au pied de hautes montagnes zébrées à leur sommet de longues coulées de neige marquant les creux, qui

alternent avec le noir des roches faisant saillie. Nous avons devant nous la montagne que nous aurons à gravir demain ; les lacets de la route se dessinent nombreux sur ses flancs.

6 juillet. — Au sortir du campement, où grouillent bêtes et hommes occupés à charger les tentes, nous commençons à monter, et nous montons ainsi pendant plus d'une heure les lacets vus de Lavassan. Ils sont raides et me rappellent assez ceux de Cattaro à Kers-tac par la vieille route. Arrivés à la fin de notre pénible ascension, nous sommes à près de 2.500 mètres d'altitude. Tout autour de nous, au fond des ravins et sur les pentes exposées au nord, s'étendent de grandes plaques de neige. Une courte descente et nous nous trouvons sur un immense plateau que traverse d'ouest à est, dans sa plus grande largeur, le Lar Roud, rivière aux eaux limpides, au bord de laquelle est déjà dressée la grande tente rouge du chah.

Le plateau du Lar — si Sa Majesté n'a pas entrepris quelque long voyage — a chaque année, à cette époque, la visite du chah. Sous une épaisse couche de neige en hiver, le Lar est frais et agréable en été : aujourd'hui, mon thermomètre marque 18 degrés. Il est fréquenté par des nomades, les Iliats, qui viennent y faire paître leurs troupeaux dès que la terre est débarrassée de neige. Ils les conduisent même, m'assure-t-on, jusqu'à 4.000 mètres de haut, où pousse une herbe abondante à peine la neige fondue, herbe tôt brûlée par l'ardent soleil. Leurs tentes de bure noire sont disposées par petits groupes, non loin de la rivière ou de quelque affluent. Nous avons passé près de deux

de ces tentes où des femmes étaient occupées à préparer le *mact* (lait fermenté). Le lait frais est mis dans des peaux suspendues en plein air devant les tentes. Bien brassé et chauffé par les rayons du soleil, il produit le *mact*, qui, avec le riz, constitue la nourriture ordinaire des Iliats.

A l'ouest, un groupe de montagnes présente, de



Camp du Lar. (Croquis de l'auteur.)

façon remarquable, ces formes arrondies et douces où s'échelonnent les couleurs les plus variées. D'ici, toutes ces roches, dont les jaunes, les rouges, les bleus et les verts alternent avec les noirs des ravins, font l'effet d'une gigantesque agate.

A l'est, le superbe cône du Demavend se dresse majestueux. Cependant, je dois dire qu'il perd d'être vu de si haut. Mais nous avons beau nous trouver à environ 2.300 mètres, il nous dépasse encore de guère moins de 3.800 mètres. Sa tête blanche resplendit au

soleil. Sur ses flancs, d'étincelantes coulées de neige s'entremêlent aux vieilles coulées de laves.

La rivière est pleine de truites, de ces petites et délicieuses truites mouchetées que j'ai pêchées autrefois dans la Riéka, au Monténégro, non loin de sa source, de cette grotte dont l'entrée est de la taille des portes de Téhéran. Le roi m'envoie une dizaine de ces truites, de la longueur de 20 à 25 centimètres.

8 juillet. — Le camp est simplement transporté à quelques kilomètres plus loin, sur le Siahpelas Roud, un affluent de droite du Lar. Ceux qui ont deux jeux de tentes trouvent celles de leur deuxième série dressées à Siahpelas, tandis que les miennes, mouillées par la pluie de cette nuit, sont encore à sécher au précédent campement. Comme Belle ne me quitte pas et que le fidèle Sultan Ali me suit toujours, portant mon fusil en bandoulière, je descends de cheval et, le fusil sur l'épaule, Belle joyeuse à mes côtés, je vais rejoindre le roi qui chasse dans un coin de la plaine couvert de hautes herbes. J'en rapporte quelques cailles. Pendant mon absence, mes tentes ont été enfin amenées et mises en place, sauf les parois extérieures de la grande, trop mouillées pour être facilement maniées.

Nous restons trois jours à Siahpelas. Sa Majesté ne donne pas le temps aux piquets de tente de pourrir en terre, elle les oblige souvent à prendre l'air. Des déplacements fréquents sont, d'ailleurs, de toute nécessité avec les Persans, au point de vue de l'hygiène ; car la corvée n'est guère faite au camp, cependant bien vite souillé par le sang et les intestins des moutons chaque jour abattus un peu de tous côtés.

Il pleut ici toutes les nuits, ce qui fait baisser à 12 degrés la température du jour. Plus d'un endosse sa fourrure. Je me contente d'un léger pardessus en rentrant de la chasse, qui n'a pas besoin de la chaleur pour être pénible à cette altitude. Quitte-t-on la plaine pour aller poursuivre à quelque cent mètres seulement un gibier dans la montagne, bientôt court d'haleine, on est forcé de revenir sur ses pas. Les Persans ont bien des raisons de ne chasser qu'à cheval, celle-ci en est une bonne ; mais pour les imiter, il faudrait être habitué dès le jeune âge comme eux à tirer aux différentes allures du cheval. Et ils y sont habitués à ce point, que des chasseurs m'ont assuré être plus sûrs de leur coup à cheval qu'à pied. Le fait est que j'en ai vu de très habiles à jeter ainsi leur coup de fusil, entre autres Sahad Dogleh, qui, en ma présence, a percé d'une balle un chahi lancé en l'air.

Entre notre campement précédent et celui de Siahpe-las se voient des ruines représentées par des pans de murs, une voûte et quelques marches d'escalier. Là, me dit-on, s'élevait une tour construite au VII^e siècle de l'hégire pour perpétuer le souvenir de la conversion à l'islamisme, survenue en cet endroit, de « cent mille Mogols ». Telle est la légende. La vérité serait que ces ruines proviendraient d'un kiosque bâti par Argoun Khan Mogol, dans lequel un de ses fils et successeur, Gazan, se serait converti à l'islamisme (1) en l'an 1295 (694 de l'hégire). Etemad es Saltaneh a rencontré parmi ces décombres, en fouillant superficiellement, des faïences à reflets métalliques et deux candélabres en cuivre ;

(1) *Histoire des Mongols*, par d'Ohsson.

moi-même j'y ai ramassé, sans chercher, plusieurs morceaux de ces faïences, dont un, grand comme la main.

11 juillet. — Nous sortons de la vallée du Lar, passons de l'ouest au sud du Demavend, en le contournant, et allons à Palour, sur le Palour Roud, torrent qui coule sud-nord au fond d'une étroite vallée. Par un sentier que les pas des troupeaux semblent avoir tracé plutôt que la main de l'homme, nous mettons quatre heures à faire 3 farsakhs, laissant à mi-chemin un important campement d'Iliats.

Le pied des montagnes descend presque partout jusqu'à la rivière. Les tentes de dimension un peu grande ne peuvent être dressées, faute d'un emplacement suffisant; chacun doit s'ingénier pour s'installer à peu près dans quelque coude abandonné par les eaux du Palour Roud, ou sur des éboulis de pierres, nivelés avec peine. Il en résulte que nos tentes sont éparses, sans ordre, cachées pour la plupart derrière quelque éperon de la montagne, de telle sorte que l'on ne peut s'offrir une vue d'ensemble du camp. La tente du chah est en aval sur la rive droite, non loin d'un pont à une seule arche sur lequel passe la route d'Amol, dont est fier Mirza Nizam, l'aide de camp du premier ministre, qui en est l'auteur pour une bonne part. Elle n'a, certes, pas dû être facile à tracer dans ce chaos de montagnes élevées et de ravins profonds, ni les ponts à établir sur ces torrents qu'une crue subite peut grossir démesurément et rendre terribles.

De ma tente, une des dernières en amont, le beau cône régulier du Demavend semble si rapproché qu'on le dirait sortir immédiatement de derrière les premiers

rochers. Quel effort n'a-t-il pas fallu pour soulever cette masse énorme avec les montagnes, déjà de belle taille, qui entourent le colosse et lui servent de base ! quels prodigieux accidents géologiques ! Les pentes sud sont naturellement les moins couvertes de neige, jusque près du sommet y paraissent des roches noires ;



Repas de gala persan

aussi est-ce de ce côté que se font les ascensions, tout en partant de Rêhné, à l'est.

Les Mazenderanis suivent cette voie quand ils vont, l'été, chercher du soufre sur les bords du cratère soit pour leur usage personnel, soit pour la fabrication de la poudre. Ils montent jusqu'à ce que les vapeurs sulfureuses les arrêtent, vapeurs formant parfois des nuages qui cachent la tête du géant.

Un jeune Suédois, M. Sven Hedin, quitte aujourd'hui

Palour, dans le but d'entreprendre l'ascension du Demavend.

Nous restons deux jours dans cette horrible vallée, sinueuse, étroite, profonde, où l'on étouffe autant de chaleur (30 degrés à l'ombre) que par suite du manque d'air. Pour comble d'agrément, les vipères pullulent ; ce matin, 12, mes domestiques en ont attrapé une qui venait de traverser ma tente. Ce n'est pas la vipère à corne que j'ai vue en Algérie et au Monténégro, mais elle lui ressemble beaucoup, étant comme elle petite, courte, foncée et à tête triangulaire. Un muletier et plusieurs animaux ont été mordus cette nuit, le muletier à la main, comme cet enfant monténégrin dont le cas, fort intéressant, a été communiqué, en son temps, à l'Académie des sciences et à l'Académie de médecine par M. le baron Larrey (1).

13 juillet. — Par un autre chemin, plus au nord et un peu meilleur que celui suivi avant-hier, nous revenons sur le plateau du Lar, à Djeheldjehmè (les quarante sources), tout près de l'embouchure du Siahpelas, à environ 2 kilomètres de notre ancien campement sur cet affluent. Les quarante sources sont de nombreux suintements parmi de hautes herbes au pied de la montagne, à part une qui, 100 mètres plus loin, sort du rocher à 1 mètre du sol en un seul jet gros comme le bras et, c'est le cas de le dire, claire comme eau de roche.

En aval de nos tentes, également campé près du

(1) *Deux cas de morsure de serpent venimeux*, par le D^r FEUVRIER, en mission auprès de S. A. le prince de Monténégro. — G. Masson, Paris, 1874.

Lar Roud, le ministre de France, M. de Balloy, pêche la truite à la mouche et en prend une centaine le soir, avant le coucher du soleil. Je souhaite que le vent violent qui souffle ne lui soit pas défavorable, s'il tient sa ligne en ce moment.

14 juillet. — Fête nationale. Froid intense la nuit dernière : 9 degrés à 3 heures du matin. Nous avons tous dormi dans nos poustines, long vêtement à taille en peau de mouton, ayant la laine comme doublure, en tout temps indispensable à ces altitudes. Chacun se plaint de mal de tête; dont le vent et l'insomnie ne sont pas seuls responsables, mais bien plutôt la flore variée et par trop odorante du camp. Les pieds de thym et de lavande soulèvent les tapis de nos tentes, dressées hâtivement hier soir, sans aucune préparation du sol, tant nous étions pressés de nous garantir du vent; et tout autour de nous des plantes aquatiques à larges feuilles répandent une odeur pénétrante des plus désagréables. Triste jour de Fête nationale !

M. Sven Hedin a rejoint notre campement. Il me dit avoir fait une ascension très pénible.

Parti de Rêhné à cheval, il a monté, sans trop de peine, jusqu'à de grosses pierres formant grottes, à 3.500 mètres, où il a passé la nuit. Ces réduits couverts servent d'abri aux bergers qui conduisent paître leur troupeau à cette hauteur. Le lendemain, il s'est mis en route dès 4 heures du matin, à pied, pour n'arriver au sommet qu'après 4 heures du soir. Douze heures de lutte, d'efforts incessants ! Passé 4.000 mètres, la respiration est devenue difficile ; mais les cinq cents derniers mètres n'ont été parcourus qu'en s'arrêtant à

chaque pas, pour ainsi dire, afin de reprendre haleine ; et, dans les derniers moments, il est même « tombé plusieurs fois comme suffoqué ».

Il a trouvé le cratère sous la neige, à l'exception de très rares rochers couverts de soufre. La température était seulement de 2 degrés au-dessous de zéro ; néanmoins, après trois quarts d'heure passés à cette altitude d'environ 6.000 mètres, ni lui ni ses trois guides n'y pouvaient tenir, tant le froid les saisissait. Le vent soufflait avec violence ; la neige et la grêle tombaient ; la vue était masquée de tous les côtés. Le retour s'imposait.

La descente s'est effectuée par une glissade folle qui les a amenés en une heure à la limite des neiges.

En somme, très grande fatigue sans autre satisfaction que d'avoir grimpé jusqu'à 6.000 mètres. Sven Hedin a la peau de la face, du cou et des mains, desséchée, parcheminée, avec exfoliation de l'épiderme ; ses yeux sont injectés ; il est tout ému de l'acte qu'il vient d'accomplir.

15 *juillet*. — Le froid est toujours grand la nuit. Nous décampons sans regret pour Marghzar (prairie haute), à 2 farsakhs sur la route de Niavaran. En quittant le campement, nous voyons près du chemin un cheval crevé : c'est une victime des vipères de Palour. Je n'ai pas revu le muletier mordu à la main ; il n'a pu nous suivre et est resté chez les Iliats.

16 *juillet*. — Ce matin, départ à 5 heures et arrivée à 9 à Avché. Nous avons d'abord monté à environ 2.550 mètres, puis sommes descendus à 2.000 par un

chemin rapide et en assez mauvais état, malgré les 100 tomans donnés dernièrement par le chah pour le réparer.

Avché est un joli coin de verdure, à l'entrée d'une vallée sillonnée de ruisseaux et garnie d'arbres. Ses rues sont animées, sans doute plus que de coutume grâce à notre présence, et son bazar, couvert par des traverses en bois chargées de plantes grimpantes, est bien approvisionné.

Beaucoup des nôtres se sont logés dans les maisons, les tentes des autres sont disséminées dans les jardins ou étagées dans des champs voisins.

17 juillet. — En quatre heures, nous regagnons Niavaran. A une heure d'Avché, nous passons un pont dans un endroit des plus pittoresques. Un torrent s'est fait dans d'énormes blocs de calcaire un lit de 2 à 3 mètres de profondeur, et à notre droite, en amont du pont, une cascade tombe de 7 à 8 mètres de haut, d'un seul jet qui suit à sa naissance une rigole creusée de cinquante centimètres dans le rocher. A peu près à moitié chemin, nous rejoignons la route par laquelle nous sommes allés au Lar et retrouvons la côte d'Outchaki, dont la montée est plus facile que la descente.

Nous voici de nouveau à Sahabkranié, à l'altitude raisonnable de plus de 1.500 mètres, qui, espérons-le, ne nous laissera pas trop souffrir de la chaleur, mais à laquelle, à coup sûr, nous n'aurons plus les nuits froides de Djeheldjehmè.

20 juillet. — Etemad es Saltaneh habite, comme à notre premier séjour, sa maison de campagne de Has-

sanabad, avec sa mère et son unique (1) femme, d'origine princière. La nuit dernière, des voleurs se sont introduits chez lui en perçant une ouverture à travers une cheminée, derrière le foyer, à la partie la moins épaisse du mur, en gens connaissant la maison. Ils ont vidé trois grandes malles pleines d'effets, emportant même le costume quitté la veille, avec la montre et le porte-monnaie restés dans le gilet. Si bien que ce matin, le pauvre Etemad es Saltaneh ne trouve pas un pantalon à mettre à son réveil. Le chah, ne le voyant pas arriver à l'heure accoutumée, envoie chez lui un garde qui rapporte la nouvelle et apprend l'impossibilité où est l'infortuné volé de sortir, avant d'avoir le costume qu'il a dû faire chercher à Téhéran. Sa Majesté ne peut s'empêcher de rire en songeant à la singulière situation de son interprète, qui arrive enfin et nous raconte en riant l'aventure, tout content que l'on en ait voulu seulement à ses habits.

26 juillet. — N'est-ce point un fort mauvais tour que les voleurs ont joué à Achref el Saltaneh, l'épouse remuante d'Etemad es Saltaneh, en lui enlevant ses riches costumes alors qu'elle s'apprêtait à recevoir Aniseh ed Dogleh, la favorite ? Depuis quelques jours, le parc qui sépare le biroun de l'anderoun de Hassan-Abad se couvre de tentes, les mortiers résonnent sous le poids des pilons broyant des épices, les chirini les plus séduisants refroidissent sur les takhtchès des appartements. Ce matin la table est préparée. Sur de longues nappes étalées à terre sont alignés : des plats

(1) Le Persan qui a pris femme d'origine princière ne peut épouser une autre femme *légitimement* tant que la première existe.

chargés de sucreries de toutes couleurs ; des plateaux de fruits variés ; des pastèques et des melons de toutes grosseurs, de toutes formes, en quantité prodigieuse ; d'immenses bassins contenant des eaux aromatisées, pour la boisson, et des kilos de glace.

Anisch ed Dovleh vient de bonne heure, bien avant le dîner, afin de montrer son empressement à se rendre à une invitation qui lui est agréable. Elle et ses femmes sont dans trois voitures escortées par une cinquantaine de cavaliers. Les eunuques trottent à cheval aux portières des voitures. Achref el Saltaneh réglera tout ce monde jusqu'au coucher du soleil.

27 juillet. — Le ministre de Russie, M. de Butzof, arrivé récemment, est officiellement reçu par le chah à Sahabkranié. Depuis que je suis en Perse, la légation de Russie est gérée par des secrétaires : M. de Poggio, mort en décembre, et M. de Speyer, qui lui a succédé il y a six mois. A présent, elle est au complet, ayant ministre, secrétaire et drogman. J'ai connu M. de Speyer au Monténégro, à ses débuts dans la carrière diplomatique. Il est resté l'homme énergique d'alors, un vaillant serviteur de son pays.

28 juillet. — Tous ces derniers jours, l'après-midi, temps orageux avec chaleur intolérable, suivi, la nuit, de violents orages accompagnés de pluie abondante. Nous pouvons regretter que l'arrivée du ministre de Russie nous ait fait descendre un peu tôt des plateaux du Lar. Il était plus facile de parer aux nuits froides de là-haut que de se garantir ici de la chaleur.

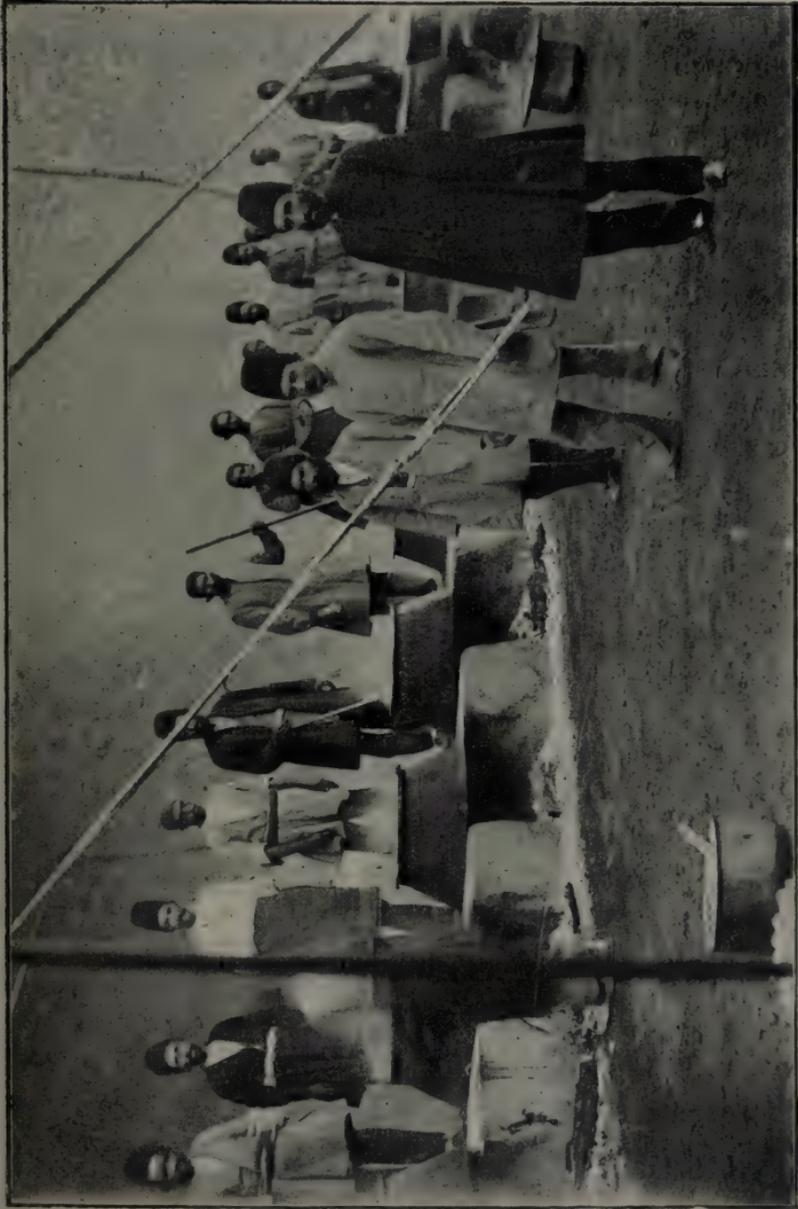
Malgré la température, nous allons à Téhéran as-

sister au *Kourban Baïram* ou fête de l'Immolation. Le Kourban se célèbre dans tout l'islam en commémoration du sacrifice d'Abraham. En ce jour, tout bon musulman doit couper le cou au moins à un poulet. Le sultan égorge de sa propre main un mouton, à Constantinople. A Téhéran, le chah in chah ne peut faire moins que d'égorger un chameau. Seulement ce cruel office lui répugnant, il renonce chaque année à son privilège royal et s'en décharge sur un sosie qu'il habille de ses vêtements et que, pendant longtemps, on a pris pour le chah en personne.

La cérémonie se passe sur la place de Nagarestan. Le chah, en grande tenue, est avec sa suite au balakhanè du palais, tandis qu'une foule pressée se tient le long des habitations et que d'autres regardent du haut des terrasses.

Le chameau, luxueusement caparaçonné, débouche de la rue Zel-es-Sultan, entouré d'un cortège militaire où figure, à cheval, une lance à la main, le suppléant du roi. La victime s'avance en tournant la tête et regardant à droite et à gauche d'un air indifférent. Mais à peine est-elle arrêtée au milieu de la place, en face de la porte du palais, qu'elle est dépouillée des riches étoffes qui la couvrent et qu'un coup de lance lui perce le cou. Encore vivante, la malheureuse bête est mise en morceaux que se dispute, que s'arrache la foule.

Ces fêtes religieuses, qu'il s'agisse du martyr des Alides ou du sacrifice d'Abraham, donne donc toujours lieu à quelque explosion de fanatisme ? Pendant le moharrem, ces musulmans se frappent la poitrine à se la défoncer, en l'honneur de Hossein. A la fête du Kourban, ils mangent toute crue de la chair de cha-



PRÉPARATION DE L'ÂCH

meau, qu'ils considèrent comme sacrée, et se battent pour en avoir !

31 juillet. — Emin Agdas part en pèlerinage à Mechhed, demander la vue au tombeau d'imam Réza. Une reine de France, aux temps mérovingiens, ne voyageait pas avec si nombreuse escorte. C'est une armée avec son train, tant il y a de cavaliers, de piétons et de mulets de bât. Cette petite femme ambitieuse et hautaine ne manque jamais une occasion de faire parade de sa situation privilégiée ; forte de son ascendant sur le roi, elle en use sans ménagements.

Mirza Abdullah Khan, conseiller au ministère des Affaires étrangères, meurt d'une fièvre du Ghilan gagnée en allant à Recht au-devant du ministre de Russie. Ces fièvres sont terribles l'été, parfois mortelles, comme dans ce cas.

6 août. — Nous abandonnons Niavaran une seconde fois, mais pour aller à Cherestanek. Six heures de marche. Les trois premières heures se passent à grimper assez péniblement, jusqu'à 3.400 mètres d'altitude, une raide montée sur laquelle, paraissant et disparaissant alternativement selon les accidents du terrain, la longue file des femmes de l'anderoun royal, à califourchon sur leurs montures, déroule ses anneaux. Sur la roche grise, les tchaders foncés se détachent admirablement, pointillés par les couleurs des ombrelles, couleurs si variées qu'on en compte presque autant que de femmes, chacune d'elles voulant arborer la sienne. Le col franchi, la vue la plus grandiose se développe. Devant nous apparaît, comme les vagues

d'une mer orageuse, une immense étendue de cimes que le Demavend domine, à l'est, de sa taille de géant. Nous contournons ensuite quelques montagnes couvertes de lavande et de thym, ayant à notre droite de profonds ravins où sont comme perdus de rares villages, et après une longue descente, nous arrivons à Che-restanek.

Durant le dernier temps de notre descente, nous avons tout le loisir de voir la disposition du palais de Sa Majesté. Le biroun est un pavillon rectangulaire à rez-de-chaussée très élevé au-dessus du sol, en avant, et surmonté d'un unique étage; il est dégagé de tous les côtés et même précédé d'une assez grande cour plantée d'arbres autour d'un bassin circulaire. L'anderoun, ouvert sur une cour carrée qu'il enclôt, est à gauche par rapport à nous, mais à droite si on regarde la façade. Des sources de la rivière, à quelque cent mètres au-dessus du palais, nous voyons loin devant nous la vallée, où des tentes sont déjà debout le long du torrent.

13 août. — Le chah m'emmène avec lui chasser le mouflon. Après bien des tours et des détours, après avoir plus d'une fois exploré les flancs de montagnes à l'aide d'une puissante lunette, nous finissons par en découvrir quatre tranquillement couchés au soleil, mais loin, fort loin, surtout bien plus haut que nous. Nous nous remettons en marche par des sentiers à se casser le cou à chaque instant, vrais sentiers de chèvres, dont nous perdons même souvent la trace. Arrivés péniblement à 3.200 mètres, on juge que nous sommes trop près pour continuer d'avancer

à cheval ; car 200 mètres environ doivent nous séparer des mouflons, et le bruit des chevaux pourrait les faire fuir. Nous allons alors à pied, toujours en montant, sans nous beaucoup rapprocher, simplement afin de dominer le gibier, et nous arrivons ainsi, tout essoufflés, à une arête de rochers d'où nous pouvons tirer. Sa Majesté envoie d'abord une dizaine de balles, nous continuons la fusillade, et les mouflons... courent encore. Nous rentrons à la nuit, plus fatigués de la descente que de la montée, celle-ci s'étant effectuée surtout à cheval, l'autre, presque entièrement à pied.

14 août. — Voici une singulière cuisine : la préparation d'une soupe monstre, *âch*, qui depuis vingt ans se fait chaque année pour rappeler une soupe dont s'est bien trouvé le chah pendant une épidémie de choléra. Convaincu que cette soupe l'a préservé, il lui gardé, on le voit, bon souvenir.

L'opération commence à 11 heures. Sous la vaste tente qui sert aux représentations théâtrales en voyage se trouvent, prêts à être dépecés, quatorze moutons suspendus à deux solides perches appuyées sur des fourches plantées en terre ; sur le tapis sont alignés des plateaux chargés de piments, d'épices et de plantes odorantes, alternant avec des tas de légumes et de fruits où dominant les aubergines et les courges.

Tous les personnages présents au camp, un frère du chah et le premier ministre en tête, viennent s'accroupir devant ces fruits et ces légumes et se mettent, couteau en mains, à les peler, à les éplucher et à les couper en morceaux, pendant que des hommes, aux vêtements luisants de graisse, des marmitons mal-

propres, s'attaquent aux moutons. Moi-même je suis invité par Sa Majesté à prendre part à la préparation de l'ach. Assis devant un tas d'aubergines, je m'acquiesce de mon mieux de mes nouvelles fonctions, quand Manidjeh fait observer au roi que, la main d'un chrétien rendant impur (*nedjès*) ce qu'elle touche, les aubergines préparées par moi ne peuvent servir à faire une soupe destinée à des musulmans. Le chah, tout en plaisantant, se rend à cette raison péremptoire de son favori et m'appelle. Dès que j'ai quitté ma place, le père de Manidjeh, Mirza Méhémed Khan, ramasse avec soin mes aubergines sur un plateau, en les piquant ostensiblement de la pointe d'un couteau pour faire bien voir qu'il ne se souille pas les mains au contact de ce qu'ont touché les miennes, et emporte dehors plateau, aubergines et couteau.

Toutes les opérations préparatoires étant terminées, tranches de mouton, fruits, légumes, herbes odorantes et piments, tout est jeté pêle-mêle et à pleines mains dans une douzaine de marmites en cuivre qui suffiraient pour cuire la soupe à un régiment, dans lesquelles bout déjà de l'eau. Une vingtaine de cuisiniers sont préposés à cette cuisson diabolique qui, à grand renfort d'énormes bûches de bois, va durer jusqu'au soir.

En attendant, des comédiens, dans un accoutrement des plus grotesques, jouent une farce où le Turc est tourné en ridicule. L'acteur qui fait ce personnage est rembourré d'oreillers pour paraître gros ; il s'est si peu soucié de les dissimuler, que l'extrémité d'un sort de sa tunique. Comme intermèdes, des jeunes garçons habillés en femmes exécutent des danses lascives au

rythme d'une musique composée de clarinettes, tambours et tambourins. Le chah s'amuse beaucoup de cette grossière bouffonnerie qu'on fait durer à plaisir pour lui être agréable.

Les feux sont éteints, l'âch a fini de bouillir et les cuisiniers sont occupés à la verser dans des plats de toutes dimensions, que de nombreux pichkhèdmets sont prêts à porter aux heureux mortels assez favorisés pour avoir leur part de ce que le roi appelle « sa soupe ». Or jamais personne n'a pu manger de cette soupe. On m'en apporte une pleine soupière. Ces braves musulmans, qui l'auraient jetée si j'avais touché au moindre légume entrant dans sa composition, trouvent tout naturel que, faite par eux, j'en avale. Bouillie noirâtre d'aspect repoussant et à forte odeur, ses épices et ses piments emporteraient la bouche à quiconque oserait y goûter. L'âch, produit d'une pure fantaisie royale, n'est donc profitable à qui que ce soit; sa destinée est de disparaître dans les eaux du Cherestaneck Roud.

17 août. — Premier jour de moharrem, le mois sacré des musulmans, ce qui explique l'arrivée au camp d'une foule de mollahs et de seïds, de gens à longue robe et à turbans blancs, verts ou bleus.

« Il y a trois jours, vous avez assisté à une comédie, me dit à ce sujet un Persan patriote et homme d'esprit; les comédiens qui l'ont jouée sont partis. d'autres les remplacent aujourd'hui, d'autres qui sont les chats de la Perse. — sans jeu de mots, — car, de même que les chats dans une maison, ils vivent bien et font partout des ordures. »

24 août. — Décidément Cherestaneek n'a pas tous les charmes. La vallée, qui va d'est à ouest, est assez ouverte par places, bien que généralement bordée de montagnes élevées ; mais à l'endroit où nous sommes campés, près de la source du torrent, elle est fermée de trois côtés, étroite et encaissée. Il en résulte que si, plus loin, le moindre vent soufflant dans sa direction acquiert vite une violence exceptionnelle, comme s'il traversait un couloir, à notre camp, par contre, le calme de l'atmosphère fait que souvent on étouffe, faute d'air. Ce n'est pas que la chaleur soit excessive : elle ne dépasse point 25 degrés le jour, descend à 10 degrés la nuit, et des orages fréquents avec pluie se chargent même de l'abaisser davantage.

L'eau du Cherestaneek Roud, que nous buvons, est séléniteuse en sortant de terre ; sa fraîcheur, 8 degrés à la source, est sa seule qualité. Toutefois, ce torrent offre l'inappréciable avantage de nous débarrasser de toutes sortes d'immondices dont nous serions empoisonnés sans lui.

Les montagnes, qui nous dominent et nous ensèrent au point de ne laisser voir qu'une bande de ciel, sont toutes calcaires. Les couches géologiques font saillie en maints endroits ; elles sont très redressées et donnent bien l'idée d'une voûte qui s'est ouverte sous la pression des côtés. Ces montagnes sont si élevées que, quand je me hasarde à aller chasser sur leurs flancs, alors même que j'atteigne, à des hauteurs déjà respectables, les petits coins de verdure dont elles ménagent la surprise, il me semble en avoir toujours autant au-dessus de la tête.

Au camp, bien qu'à peine à 2.500 mètres, nous nous

ressentons des pénibles effets de l'altitude, compliquée sans doute par le renouvellement difficile et rare de l'air. Le roi a des vertiges, et il n'est pas le seul à se plaindre d'en être incommodé. On est sans force, incapable du moindre effort un peu soutenu. Les indi-



Le chah déjeune sous le nahar khori

gènes eux-mêmes travaillent mollement : dix hommes ont mis trois jours à niveler le terrain que couvre une grande tente.

Emin es Sultan, pris de conjonctivite, me fait appeler. Il profite de l'occasion pour me remettre le brevet de grand officier du Lion et du Soleil, dont j'ai reçu les insignes à Téhéran. Je ne peux pas dire que le premier ministre de Sa Majesté m'a fait autant de plai-

sir que le ministre de France en m'envoyant, hier, la décoration d'officier de la Légion d'honneur.

26 août. — Les orages se succèdent de jour en jour, mais celui d'aujourd'hui les dépasse tous : c'est le bouquet. Vers 1 heure de l'après-midi, le tonnerre commence à gronder et notre étroite bande de ciel est traversée par de gros nuages noirs ; bientôt la pluie se met à tomber, nous inonde pendant deux bonnes heures, en donnant naissance, sur les pentes des montagnes, à mille ravines que nous voyons se former, disparaître derrière des rochers ou sous les couches d'argile, pour reparaitre grossies plus près de nous. Tout à coup, alors que l'on pouvait s'attendre à la fin de l'orage, éclatent des coups de tonnerre effrayants. La pluie retombe de plus belle et la grêle bat le tambour sur la toile tendue de nos tentes. Un bruit sourd se fait entendre, une sorte de roulement, d'abord lointain, mais qui approche de plus en plus. Pluie et grêle cessent, je sors de ma tente. Stupéfait, je vois une avalanche de pierres arriver sur moi. La voilà qui renverse et passe par-dessus quelques tentes de domestiques, à environ 40 mètres de la mienne ; les palefreniers n'ont que le temps de couper les attaches des chevaux, dont un, déjà envahi, n'est pas retiré sans difficulté. Enfin, ce torrent d'un nouveau genre s'arrête à la rivière, qui n'est pas à plus de 20 mètres de ma tente. Heureusement que toutes ces pierres, toutes ces énormes roches sont serrées les unes contre les autres, maintenues par l'eau des ravines avec laquelle elles roulent, sans quoi, arrivant par bonds, elles auraient été un véritable danger pour le camp.

Le tas qu'elles forment sur la rive gauche du torrent a près de 2 mètres de haut sur 10 de large. A 6 heures, quand tout est terminé, que nous voyons les montagnes jusqu'à leur sommet, nous pourrions nous croire en plein hiver, tant elles sont blanches de grêle; nous le croirions d'autant plus que la température est tombée à 9 degrés centigrades.

28 août. — Le mauvais temps et le froid nous chassent de Cherestaneck; la levée du camp se fait à la satisfaction générale. Nous revenons par le même chemin, constatant que bien des ravins ont encore d'épaisses couches de la grêle tombée le 26. Traversant Niavaran, au pied de Sahabkranie que nous laissons à notre gauche, nous allons nous installer à Saltanetabad.

Le chah et les femmes de l'anderoun royal occupent au palais naturellement leurs appartements respectifs. En dedans des murs d'enceinte est la maisonnette du baghbân bachi avec son jardin. Etemad es Saltaneh prend possession de la maison du jardinier, tandis que j'établis mon campement au milieu du jardin. Le premier ministre a une habitation très confortable en face de la porte d'entrée du palais, de l'autre côté de la route le long de laquelle se dressent les tentes des gens moins fortunés.

Le chah ne doit pas non plus beaucoup regretter Cherestaneck. Il y a en somme peu chassé, peu fait d'exercice. Lui qui est toujours par monts et par vaux s'est contenté, empêché par le mauvais temps, d'aller déjeuner et passer quelques heures de temps en temps sous sa tente *nahar khori* (du déjeuner), dressée par-

dessus la source même du Cherestaneck Roud. En dehors du jour où je l'ai accompagné, le roi n'est retourné à la chasse qu'une fois ; plus heureux, il a rapporté deux mouflons.

6 *septembre*. — Depuis notre arrivée, orages et coups de soleil alternent avec une persistance désolante. Pluie ici, grêle sur les montagnes, dont les sommets sont tout blancs. Le jour, la température ne dépasse guère 25 degrés ; n'était ce temps orageux, elle serait supportable ; mais le froid de la nuit est très sensible sous la tente, surtout si on n'a pas soin de se bien couvrir.

8 *septembre*. — Les orages ont cessé ; la chaleur franche, 30 degrés à l'ombre, est revenue ; les nuits restent fraîches, presque froides.

Le chah est allé chasser la gazelle dans la plaine, au sud de Dochântèpè, sans résultat. Le gibier, privé d'eau par la sécheresse, a quitté le plateau, il a gagné la montagne à l'instar des Téhéranis. Moi-même j'ai pu le constater les deux fois que je suis sorti avec ma chienne sans rien rencontrer.

15 *septembre*. — Le palais de Saltanetabad avec ses dépendances est le plus vaste des palais de Sa Majesté hors de Téhéran. Il se compose de plusieurs bâtiments dans un parc magnifique où l'eau abonde.

Après avoir passé la porte d'entrée et suivi une longue allée, on arrive à une large construction, formée d'un corps central qu'une partie plus basse relie latéralement, soit à une tour, soit à un pavillon carré où le premier ministre vient souvent se mettre à

l'abri des importuns. C'est l'abdarkhanè, la maison de l'eau, qui contient en même temps les cuisines, ainsi qu'il est d'usage. De l'autre côté de l'abdarkhanè, on a immédiatement devant soi un très grand bassin, puis le palais proprement dit, le biroun, et on aperçoit à sa droite, sortant des arbres, le haut de la tour de l'horloge. L'anderoun est au fond du parc, un peu



Abdarkhanè de Saltanetabad. (Croquis de l'auteur.)

à gauche du biroun, assez voisin d'un autre bâtiment renfermant ce que le chah appelle son « musée d'histoire naturelle ». Or, il faut savoir que ce musée consiste uniquement en une quantité de peintures persanes qui, tout en couvrant partout les murs, sont loin de représenter tous les animaux de la création.

Le biroun est une très haute construction, surmontée d'un dôme et décorée de moulures. Il n'offre rien à signaler extérieurement. A l'intérieur, une grande salle, qui ne manque pas de caractère, monte jusqu'à

la coupole. Ses parois sont revêtues de lambris de marbre rehaussé d'élégantes arabesques; un bassin plein d'eau, dans lequel un mince jet retombe en pluie fine, entretient la fraîcheur; des vitres de couleur n'y laissent pénétrer qu'une lumière adoucie. Tout autour de cette salle sont deux étages de chambres. Le roi se tient généralement au rez-de-chaussée, dans un talar exposé au nord; mais il ne fait guère qu'y prendre son repas, car il passe plutôt son temps à se promener à l'ombre, sous les voûtes de verdure des belles allées du parc, lorsqu'il ne va pas à la chasse. A toute heure, il fait bon se promener sous ces frais ombrages. J'en use largement, n'étant séparé du parc que par un mur percé d'une petite porte dont j'ai la clé.

La tour de l'horloge est construite sur le modèle de certains autels du feu (*atèchga*), dont la Tour-Magne, à Nîmes, peut donner une idée. Elle est comme composée de plusieurs étages centrés sur le même axe, chacun de ces étages étant en retraite sur le précédent. Un escalier, qui tourne autour, mène à un belvédère contenant une horloge. Hier, j'étais occupé à dessiner cette tour sur mon album, lorsque le chah m'aperçut et vint à moi. Après avoir bien comparé le dessin au modèle : « Ça, ce n'est pas assez noir », me dit-il en indiquant du doigt les arbres de gauche du parc; puis, profitant de cette occasion de me montrer son talent de dessinateur, il me demande mon crayon et, en quelques coups nerveusement donnés, il accentue l'ombre des arbres, afin de faire ressortir davantage la partie éclairée de la tour. Cette retouche a été respectée.

L'anderoun est important. Le khabga où couche le

chah en constitue la façade et possède un splendide talar au premier étage. Les appartements des femmes sont de l'autre côté, autour d'une cour, comme toujours.

20 *septembre*. — Grande réception à l'anderoun, de toutes les amies de ces dames, dont les équipages ne cessent d'arriver dès le matin. Demain on célébrera l'anniversaire de la naissance de Nasr ed Din Chah. L'anderoun le fête la veille, sans doute afin de pouvoir jouir à l'aise des divertissements et des cérémonies du lendemain.

Le soir, coups de canons et feu d'artifice devant le palais. On n'attend pas la nuit, il fait encore grand jour que déjà partent les fusées et tournent les soleils.

21 *septembre*. — Salam royal à 1 heure, au palais de Sahabkranié. Le corps diplomatique y assiste en même temps que les hauts dignitaires du royaume, au complet comme si nous étions à Téhéran.

A 8 heures du soir, grand dîner de cent dix couverts chez l'émir kébir Naïeb es Saltaneh, à Kamranié. Le palais et les jardins sont illuminés à giorno et produisent un merveilleux effet. Naïeb es Saltaneh a invité le favori de son père, Aziz es Sultan, qui est à la gauche d'Emin es Sultan, dont il n'est séparé que par le ministre d'Amérique. Après le dîner, la soirée ne pouvait finir autrement que par le feu d'artifice obligatoire, qui n'a pas fait défaut, présentant même, grâce au retard apporté par le dîner, cet avantage, rare ici, d'être tiré de nuit tout entier.

25 *septembre*. — De Saltanetabad, nous gagnons Golendohek, sur le Djadj Roud. Ici la vallée est large

et bien aérée ; le campement est bon à la condition de s'éloigner de la rivière, afin d'éviter, autant que possible, les émanations des parties du lit plus ou moins



Tour de l'horloge à Saltanetabad.
(Croquis de l'auteur.)

à sec. Cette considération n'empêche pas le chah d'être au milieu d'arbres tout au bord de l'eau.

J'ai planté ma tente à 200 pas de la rive droite, avant Golendohek, à 1.800 mètres d'altitude bien que seulement au pied de la montagne. Comme elle est éloignée des autres tentes et près de la route, Belle en a la garde et ne la quitte pas. Debout près de la porte, elle me suit des yeux, quand je vais à mon service, jusqu'à ce que j'aie disparu, puis se couche résolument. A mon retour toujours à son poste, elle vient au-devant de

moi dès qu'elle m'aperçoit et me fait autant de caresses que si elle m'avait cru perdu : car Belle est pardessus tout bonne et aime son maître.

Nous avons passé le Djadj Roud sur le pont de Golendohek pour aller au Lar et en revenir. De ma tente,

je vois l'entrée de la vallée d'Avché, dominée par des montagnes mamelonnées et ravinées à l'infini, et, tout à fait à droite, vers l'est, la route de Latian.

2 octobre. — Nous rentrons à Téhéran après un



Habitation du Dr Feuvrier dans l'Ark, au pied du Takié-Dovleh.

simple arrêt d'une nuit à Echretabad, où se trouve le palais du chah le plus proche de la ville, non loin de la porte de Chimran.

La rentrée de Sa Majesté dans sa capitale s'effectue avec plus de solennité que ne s'est fait le départ. On est parti un peu précipitamment et en désordre, par groupes, même isolément, chacun montant à cheval ou en voiture à sa porte, sans souci de rejoindre le roi au palais; tandis qu'il y a de l'ensemble dans le retour.

Le chah est en voiture, un coupé attelé de six superbes chevaux à queue teinte en rouge comme le haut plumet qu'ils portent fièrement sur la tête. Les trois postillons, serrés dans leur tunique, se tiennent droits et rebondissent comme un seul homme au trot de leurs chevaux. Les chaters, armés de leur bâton, flanquent la voiture; les kèchiks la précèdent; nous tous la suivons à cheval.

Nous pénétrons ainsi dans la rue de Chimran; laissons à gauche le vaste parc d'Emin ed Dovleh, dont les arbres sont gris de poussière; passons devant le palais de Nagarestan, devant celui de Zel es Sultan; traversons la place des Canons; arrivons à l'Ark par la rue Nasérié.

Nous voici, pour l'été de 1890, au terme de nos excursions.

Je vais habiter, dans l'Ark, au sud du Takié-Dovleh, une maison qui a fait partie de l'anderoun de Feth Ali Chah. Elle donne sur la rue Djebbékhanè et a une porte de communication avec le jardin de Goulistan par la cour du Takié. Je partage ce joli pavillon avec le prince Mohamed Mirza Kachef, d'agréable société.

1891

12 mai. — Cette année, c'est à Echretabad que nous nous arrêtons d'abord. Le palais n'a pas grande importance, ses jardins sont peu étendus. D'autre part, il est si près de Téhéran qu'il n'y a pas une différence sensible, au point de vue de la température, à se trouver ici ou en ville, surtout avec les pluies fréquentes que nous avons. De chaque côté de la porte d'entrée

sont : quelques chambres, à droite, l'abdarkhanè et l'office, à gauche, précédant un jardin carré, au fond duquel s'élève un biroun des plus communs. L'anderroun, qui vient ensuite, est disposé d'une façon toute spéciale. Le khabga est une vraie tour, il a trois étages sur rez-de-chaussée, et paraît d'autant plus haut, que les habitations des femmes sont basses et petites. Ces maisonnettes, construites séparément, toutes sur le même modèle, en cercle autour d'un grand bassin circulaire, ressemblent assez à des tombeaux. Un mur et une rangée de peupliers les cachent aux regards indiscrets.

Le camp s'étend vers le nord, dans la direction de Kasr i Kadjar, dont nous voyons les jardins étagés jusqu'au palais. Kasr i Kadjar, bâti par Feth Ali Chah, domine la plaine et ressemble à une forteresse. C'est un vaste carré flanqué de tours à ses angles, donnant sur une cour intérieure et n'ayant d'ouvertures extérieures que sur sa façade, du côté des jardins, où, du haut d'un balakhanè à plusieurs étages, on jouit d'une belle vue de Téhéran. Les appartements, ornés à la persane, n'offrent rien de particulier. Le chah ne les habite plus.

22 mai. — Pluie continuelle. Nous retournons à Téhéran, attendre un temps qui nous permette de reprendre notre vie de nomades.

Il existe dans toute la Perse une certaine effervescence au sujet de la concession des tabacs, définitivement accordée à une société anglaise qui vient de s'installer à Il-Khani, en face de l'ambassade de Turquie et de la légation d'Allemagne. Des protestations

se manifestent un peu partout. A Chiraz, des bagarres se sont produites, il y a eu des blessés. Ici même s'observent des signes non équivoques de mécontentement : des lettres anonymes menaçantes arrivent jusque dans l'anderoun, des bruits de conspiration contre la vie du chah circulent. Le vieux levain du babisme se remet à fermenter. La malveillance ne manque pas d'être de la partie ; je soigne depuis quelques jours Emin es Sultan, atteint d'ophtalmie, il se répand que le roi lui a fait crever les yeux.

Voilà l'état des esprits. Qu'en résultera-t-il ? Rien de bon, sans doute. Le chah est soucieux, le premier ministre inquiet, les personnages que je vois habituellement paraissent peu rassurés. Le ministre de la Guerre, Naïeb es Saltaneh, est autorisé à murer toutes les portes donnant accès au palais, sauf quatre qu'il sera plus facile de garder. On parle d'arrestations, auxquelles aurait fini par consentir le roi, après une longue résistance. Etemad es Saltaneh — peu brave de sa nature, il est vrai — ne semble pas avoir la conscience tranquille ; dernièrement, il s'est réfugié à l'anderoun royal et y est resté vingt-quatre heures chez les eunuques, sans oser sortir, tant l'avait effrayé l'emprisonnement de son secrétaire, Mirza Floughi ; et il n'a fallu rien moins qu'un appel du chah pour lui faire quitter sa retraite. Tout ceci est de mauvais augure.

19 mai. — Séance annuelle du comité de l'Alliance française, dont je suis réélu président. Cette pauvre Alliance vient de l'échapper belle. Au milieu de tous ces bruits de conspiration, profitant de l'état d'esprit

du chah, le chef de la police lui a fait un rapport dans lequel il représente notre société comme une association secrète, une sorte de franc-maçonnerie, quelque chose d'aussi dangereux que le babisme.

Le chah, suffisamment préparé, a ordonné sans plus d'informations la fermeture de l'école de l'Alliance.



Dakhmeh

Mais il a été facile de faire comprendre au roi ce qu'est l'Alliance française, son but élevé au-dessus de toutes questions politiques ou religieuses, de lui montrer que c'est une institution acceptée par tous les États, que lui, ami de la France, ne peut proscrire.

De ces explications, auxquelles le chah s'est rendu de bon gré, il est résulté que Sa Majesté, par un firman en règle, a non seulement accordé sa haute protection à l'Alliance française, mais a encore ordonné qu'une

salle soit mise à sa disposition dans toutes les écoles du gouvernement.

Ainsi, dans un moment si critique, alors qu'il semble facile de pousser le roi à la répression, sa réelle affection pour la France l'a emporté sur les conseils de gens malveillants et l'a fait revenir sans hésiter sur sa décision.

12 juin. — C'est vraiment dans de mauvaises conditions que nous nous mettons en route. Puisse le calme se rétablir pendant notre absence !

Nous voici de nouveau à Sahabkranié, peut-être un peu plus nombreux que l'an passé. Les événements qui se passent à Téhéran ont engagé bien des gens à se joindre à nous, les uns par peur, les autres afin de donner à leur souverain une preuve de leur attachement dévoué. Cette année, j'ai planté mes tentes au-dessous de celles du premier ministre, tout près des murs du palais, à l'est des jardins, sur un terrain aride et caillouteux, d'où la vue s'étend au loin. Je vois : devant moi, Roustemabad et Saltanetabad, la Poudrière et la Monnaie, Kasr i Kadjar, Echretabad, Téhéran où se distinguent la mosquée du Sepeh Salar et le Takié avec ses arceaux, enfin la plaine que termine un horizon de montagnes ; à ma gauche, Dochântèpè et le Dakhmeh (tour du silence), cimetière guèbre juché sur un monticule faisant partie d'un chaînon qui vient mourir à l'est de Chahzadè-Abdul-Azim, à Rey, l'antique Rhagès de l'Écriture et la patrie du célèbre médecin Abou Bekr.

Chahzadè-Abdul-Azim est une petite ville à environ 2 farsakhs au sud-est de Téhéran. Un chemin de fer —

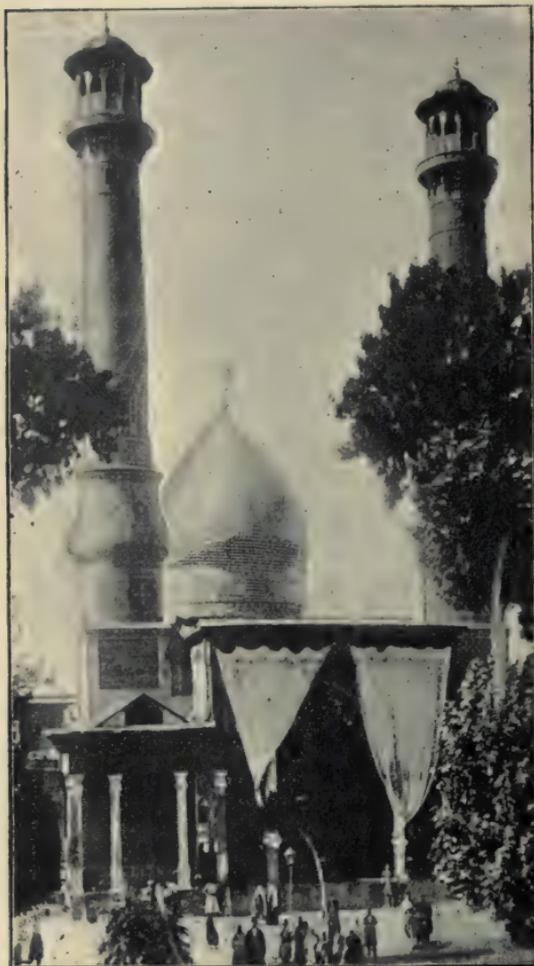
l'unique de la Perse — y transporte, le vendredi, une foule de Téhéranis, hommes, femmes et enfants, qui vont passer leur journée autour de la mosquée au dôme doré, servant de sépulture à Abdul Azim, fils d'imam Mouza. Sa Majesté s'y rend souvent aussi ce même jour, faire ses dévotions à la mosquée, qui a toujours été un lieu de pèlerinage fréquenté, en même temps qu'un asile (*bèst*) renommé, inviolable pour les plus grands criminels.

On peut voir à quelque distance de ce tombeau, près de la fontaine d'Ali, Tchèchmè i Ali, un bas-relief assez semblable à la peinture du palais de Nagerestan, qui représente Feth Ali Chah sur son trône, entouré de ses fils, barbus comme lui.

Rey n'est plus guère qu'un vaste espace couvert de ruines, entre Chahzadè-Abdul-Azim et la montagne. De cette cité, qui a été longtemps la capitale de l'Irân, qui a passé pour la plus peuplée et la plus riche de toute l'Asie, qui comptait encore près d'un million d'habitants au commencement du XIII^e siècle, quand Gengis Khan l'a détruite de fond en comble, de cette cité il ne reste que deux tours, dont l'une a été réparée dernièrement par ordre de Nasr ed Din et dont l'autre, plus petite, est à moitié démolie. La tour restaurée est en briques cuites ; ses murs sont creusés extérieurement de cannelures à rainure anguleuse montant du sol à la frise, où elles se terminent en quatre petites voussures superposées d'un joli effet, formant un couronnement léger à l'édifice.

La moindre fouille sur ce sol de décombres a presque toujours pour résultat quelque découverte intéressante. Je possède plusieurs vases en terre ardoisée

et des briques hexagonales intactes, à reflets métal-



Mosquée de Chahzadè-Abdul-Azim.

liques, qui proviennent de ces fouilles que chacun fait un peu trop librement, au hasard, sans méthode.

Plus vers l'est encore, sur le versant nord du chaînon à l'extrémité duquel s'étendent les ruines de Rey, s'aperçoit de loin la Tour du silence, dont les murs blancs se détachent sur le fond noir de la montagne.

En haut de cette tour, dans des compartiments maçonnés sur le sol, ouverts et à l'air libre, les guebres exposent les

cadavres de leurs morts, qui se momifient au soleil ou deviennent la pâture des oiseaux de proie, naturel-



MANOUKDJ, ET TABLEAU REPRÉSENTANT SA RÉCEPTION OFFICIELLE À SON ARRIVÉE A TÉHÉRAN



lement toujours en grand nombre dans ces parages, afin que, selon les préceptes de la religion de Zoroastre, leur décomposition ne puisse être une cause de souillure de l'eau.

Il existe actuellement peu d'adorateurs du feu, en Perse : on compte à peine huit mille fidèles de cette ancienne religion de l'Irân, habitant Yezd pour la plupart. Leur dernier chef religieux, Manoukdji, mort récemment, résidait à Téhéran, où ils ont une école, au coin des rues Il-Khani et Zeïr-ed-Dovleh, dans le quartier neuf. Paisibles citoyens, ils passent pour d'excellents jardiniers.

20 juin. — Orages avec pluie deviennent presque quotidiens. Et comme il neige ou grêle ordinairement dans la montagne lorsqu'il pleut ici, la température s'en ressent. Elle est bien inférieure à ce qu'elle était l'an dernier à pareille époque ; on peut même dire que les nuits sont froides, chose rare à la fin de juin.

Les nouvelles de l'intérieur ne sont pas meilleures. La question des tabacs se complique même d'une mauvaise récolte. On dit que des manifestations ont eu lieu à Yezd et que des babis auraient été exécutés. Vraies ou fausses, ces nouvelles n'entretiennent pas moins un état particulier dont les effets se font sentir dans l'entourage du chah. L'inquiétude est sur tous les visages. Chacun est plus que jamais réservé dans ses paroles, tant est grande la crainte d'être soupçonné de pactiser avec les mécontents. Le premier ministre est très entouré. Des hommes comme Mouchir ed Dovleh, Etemad es Saltaneh et d'autres, que j'étais habitué à ne voir que rarement chez Emin es Sultan,

pour ne pas dire jamais, lui font une cour assidue.

23 juin. — En revenant de se promener à Saltanetabad, le roi a traversé mon campement. « Vous êtes au sec », m'a-t-il dit d'un ton railleur. Il ne s'est pas trompé. On ne voit que cailloux autour de moi; mes domestiques ont mis deux jours à en débarrasser l'intérieur des tentes. Si encore il n'y avait que cela; mais, dès que vient la nuit, des tarentules grosses comme des souris circulent; attirées par ma lumière, elles arrivent sur moi au pas de course, et je ne puis les éviter qu'en tenant les pieds au-dessus du sol sur les traverses de ma table. J'en fais chaque soir une hécatombe, et chaque soir j'en revois autant. « Vous avez beaucoup de chaises », a ajouté Sa Majesté. Quant à cela, je ne trouve pas. Mes trois pliants ne méritent point cet éloge — ou cette critique. Tout en étant peu encombrants, ils me suffisent. Il est vrai que pour un Persan, qui ne se sert jamais ni de table ni de chaise, c'est beaucoup, c'est même trop. La chaise est un luxe que se permettent seuls les Persans appelés à recevoir des étrangers, quand ils se piquent de connaître les usages européens.

24 juin. — Grand dîner chez Etemad es Saltaneh, en l'honneur d'Emin es Sultan. Décidément mon ami a fait la paix avec le premier ministre. Toutefois, je ne puis penser que ce soit d'une façon tout à fait désintéressée. Je suis des invités. Ces dîners d'hommes, et d'hommes qui s'observent les uns les autres et pèsent leurs paroles — surtout comme c'est le cas aujourd'hui entre ces ennemis de la veille — ces dîners n'ont

rien d'attrayant. Mais comment ne pas admirer avec quelle adresse, avec quel art et en même temps avec quel naturel le Mouchir fait sa cour au grand ministre. Je ne m'en serais pas aperçu plus tôt, que cette journée m'aurait fourni assez d'occasions de voir combien les Persans sont dissimulés, fourbes et flatteurs, et avec quelle impudence ils mentent. Le dîner a été suivi de jeux, et les convives ne se sont retirés qu'après un goûter servi vers 5 heures.

25 juin. — Au commencement du printemps, le roi avait projeté d'entreprendre un voyage à Chiraz en automne ; il en avait même déjà fait établir les frais par le ministre des Finances, Emin el Moulk, qui devait tenir prêts les fonds nécessaires. Il renonce définitivement à ce voyage qui sera remplacé par quelque partie de chasse du côté du Mazenderan.

D'après les uns, le chah céderait à la peur et n'oserait pas affronter le mécontentement de la population ; d'après les autres, il agirait par avarice, en reculant devant la dépense, qui, supportée d'habitude par les parties du pays parcourues, pourrait lui incomber cette fois. Pourquoi ne pas supposer aussi que, connaissant les effets terribles des disettes dans son royaume, Sa Majesté, eu égard à l'insuffisance de la récolte, ne veut pas aggraver la situation ? Et il y aurait lieu de l'en féliciter. Mais la médisance et la calomnie sont de mode. Signe des temps ! Car de quelle autre manière expliquer ces appréciations malveillantes de courtisans, d'habitude si dissimulés, si habiles dans l'art de feindre et de distiller le venin de la flatterie.

Cet après-midi, Aziz es Sultan a invité à chasser

avec lui un des jeunes fils du roi. Manidjeh — ou plutôt son père — ne doute plus de rien. La présence de ce gamin malpropre auprès du roi n'est pas faite pour augmenter son prestige. Je ne peux m'empêcher de comparer ce petit monstre, aux yeux chassieux, avec les charmants enfants de Sa Majesté, sur lesquels seraient mieux placées les marques d'affection qu'elle prodigue à un si indigne favori.

27 juin. — Un fils vient de naître au roi. L'heureuse mère est la nièce de mon opérée de l'an dernier, jeune femme de vingt-quatre ans, déjà mère d'une fille de sept ans. De temps à autre, il naît ainsi un enfant à l'anderoun pour la plus grande joie du chah, qui ne doit pas manquer d'en tirer quelque heureux horoscope sur la durée de sa virilité.

30 juin. — Voici qu'une nouvelle affaire se greffe sur les autres. La jeune Katty Greenfield, âgée de dix-sept ans, s'est laissée enlever par un chef kurde. Elle est la fille d'un ancien consul d'Angleterre, mort dans le pays en laissant des propriétés dont jouit sa femme, et qui ont contribué pour leur part à l'enlèvement. Katty s'est, de plus, empressée de se faire musulmane, dans l'espoir d'être moins inquiétée. Le résultat est tout autre : sur les plaintes de sa mère, la légation d'Angleterre vient d'adresser au chah des réclamations qui ne laissent pas de le contrarier. Il donne l'ordre que la jeune fille soit rendue par son ravisseur et, au besoin, retirée de chez lui de vive force, qu'on instruisse l'affaire et qu'il en soit décidé selon toute justice.

4 juillet. — Le roi me fait de nouveau cadeau d'un cheval, en me recommandant de partir avec lui dans nos déplacements et de ne pas le quitter pendant la route. Il est certain qu'il a l'esprit frappé par les nouvelles qui lui arrivent de différentes villes, où l'agitation continue.

7 juillet. — Nous nous déplaçons d'un demi-farsakh à peine, pour aller camper à Lachkarak (petite armée), dans une gorge étroite, sur la rivière. Cent cinquante femmes de l'anderoun sont avec nous, parmi lesquelles Emin Agdas, l'aveugle, qui fait preuve d'une grande énergie, voulant tenir sa place jusqu'au bout. Comme toujours, il faut qu'elle se distingue des autres. Elle part isolément, avec fracas. Toutes les femmes, sans en excepter Aniseh ed Dovleh, sont à cheval; elle et ses servantes sont dans cinq voitures, escortées d'une cinquantaine de cavaliers, et un chater du roi se tient à ses ordres à la portière de son coupé. Tout cela pour faire 2 kilomètres.

8 juillet. — Pendant environ 3 farsakhs, nous suivons la première partie du chemin parcouru l'an passé; seulement, au lieu d'aller à Lavassan, nous prenons à droite un chemin qui nous conduit plus à l'est, à Tcharbagh (quatre jardins), joli site au milieu de champs étagés le long d'un torrent.

9 juillet. — En 1890, nous sommes allés directement de Lavassan au Lar. Cette année, après avoir monté pendant trois bonnes heures par d'horribles chemins, nous campons à Filzamin (terre d'éléphant),

fin de vallée dominée de 300 à 400 mètres par des collines. Pas la moindre place convenable pour une tente de quelque dimension. La tente du chah et celles de l'anderoun occupent le sommet d'un monticule, les autres sont dans un lit de torrent à peu près sec.

10 juillet. — Une montée d'à peine une heure et nous descendons sur le plateau du Lar, que nous traversons pendant une heure encore, ayant en face le Demavend, avant d'arriver à Siahpelas, notre second campement de l'année dernière dans ces parages.

Le plateau et les coteaux qui le bordent sont plus verts cette année, grâce aux orages qui se sont succédé presque sans interruption jusqu'à ce jour.

12 juillet. — La grêle, que vient de nous laisser un violent orage, couvre tout de son manteau blanc.

Les nouveaux époux n'auront pas chaud sous le *hedjlet* (chambre du mariage). En effet, deux jeunes Iliats de nos voisins se marient, et leur « chambre nuptiale » est déjà préparée. Le *hedjlet* est une sorte de tente faite à l'aide de tapis à double face (*guilim*, le *dourouyé* des Turcs), suspendus liés à quatre bâtons ; des cordes, fixées d'un bout à l'extrémité libre des bâtons et de l'autre à de grosses pierres, maintiennent le tout tant bien que mal ; un tapis est étalé par terre. C'est sous cet abri improvisé que la promise, entourée de ses parents, attend son fiancé, et c'est aussi là que sera consommé le mariage.

13 juillet. — Les orages, réellement par trop fréquents, ont rendu notre campement intenable. Le sol



LA FIANCÉE DE L'ILIAI SOUS LE HEDJET

est détrem pé jusque sous nos tentes ; mais que dire de celle du chah, qui est à cheval sur la rivière. Je ne sais, en vérité, comment font pour y tenir ces cent et quelques femmes entassées dans une vingtaine de tentes qu'elles ne quittent que les jours de route. Il leur faut une accoutumance extraordinaire pour résister. Le chah, lui, est toujours en mouvement, et chacun de nous est fort heureusement un peu obligé de le suivre, qu'il s'agisse de simples promenades ou de chasses. Ces exercices sont un excellent correctif aux mauvais effets du campement. Il est vrai que, cette année, le temps n'est guère propice aux chasseurs ; s'il n'y a pas pénurie de gibier, la pluie est assez gênante. Nous chassons quand même. Sa Majesté poursuit bouquetins et mouflons ; pour mon compte, je vais retrouver les cailles des hautes herbes du fond de la plaine.

Le roi et le premier ministre n'en ont pas moins l'un et l'autre, ce matin, un léger mouvement fébrile, dont je profite pour hasarder le conseil de déplacer le camp. Je suis écouté : les tentes sont transportées une centaine de mètres plus haut, sur un terrain un peu plus sec, d'une légère déclivité qui permettra l'écoulement des eaux pluviales.

17 juillet. — Fête du Kourban Baïram. Nous quittons enfin Siahpelas qui, outre les inconvénients de l'humidité du sol, est aujourd'hui souillé par les hécatombes de moutons immolés en souvenir du sacrifice d'Abraham. Ce n'est pas que nous allions bien loin, car Yartkhan-Larkhan, notre nouveau campement, est au confluent du Siahpelas Roud et du Lar Roud, à un demi-farsakh à peine.

Il fait un vent d'est violent et glacial. Comme l'an dernier, à pareille époque, les nuits sont froides, et la température du jour, qui est de 14 degrés à 8 heures du matin, ne dépasse guère 22 degrés aux heures les plus chaudes.

20 juillet. — Deux singulières revues. Le chah s'est fait amener mille à douze cents juments qu'il laisse vivre tout l'été en liberté dans les pâturages du Demavend. Toutes, poussées par leurs gardiens, ont défilé devant nous aux allures les plus désordonnées, sur la rive gauche du Lar Roud qui nous en séparait, nous et notre camp. Il y a de belles bêtes, des types arabes et des types du Khorassan très purs. Le défilé de ces juments n'est pas passé inaperçu de nos chevaux, tous entiers. Si les palefreniers ne s'étaient hâtés d'aller les contenir, nous aurions assisté à une jolie scène.

Emin es Sultan, de son côté, a passé en revue les milliers de chameaux et de mulets du train de Sa Majesté; ils lui ont été présentés par son jeune frère, Sahabdjân, qui en est chargé. Les mulets sont remarquables. Les chameaux ont l'air moins vigoureux; il y en a surtout beaucoup de trop jeunes pour le service qu'ils font; aussi, en semons-nous tout le long des routes.

21 juillet. — Nous venons camper à l'extrémité ouest du plateau du Lar, sur la route d'Avché, au pied de la forte montée.

Pour ravoir la jeune Katty Greenfield, il a fallu envoyer des troupes bloquer Soujbolak, où elle était

retenue par son ravisseur. Elle a été enfin rendue et mise en lieu sûr, jusqu'à ce que la justice se soit prononcée sur son cas. Les Anglais sont satisfaits. Quant



Le chah et sa chasse

au chah, il n'est pas fâché d'avoir un souci de moins.

22 juillet. — Suivant la même route que l'an passé, nous traversons Avché et nous nous arrêtons, pour la

nuit, de nouveau à Golendohek, cette fois au village même, à un petit farsakh en amont du pont. La moisson n'est pas faite, on ne sait où poser sa tente. La chaleur est étouffante au fond de cette cuvette.

23 juillet. — Nous remontons le Djadj Roud sans quitter la rive droite, à travers une vallée étroite dominée par de hautes montagnes, sur les flancs desquelles des affleurements ferrugineux se voient fréquemment. Le torrent fait grand bruit, car la pente est forte et de nombreux rochers tombés des hauteurs gênent son cours. A part une montée un peu raide, mais courte, la route est assez bonne pour des cavaliers. Les coteaux sont partout d'une nudité désolante. La rencontre de deux oasis de verdure repose agréablement la vue. Ce sont deux villages, l'un à droite et l'autre à gauche du chemin, qui disparaissent au milieu de platanes, de peupliers, de saules et de jujubiers. Il en est de même du village où nous campons, Ochân, dont les jardins, étalés de chaque côté de la rivière, font plaisir à voir.

24 juillet. — Feu d'artifice à une heure par trop insolite en Perse, à 10 heures du soir. Les Persans sont ordinairement plus pressés, si pressés même qu'ils n'attendent pas la fin du jour. Pourquoi ce retard ? Le mulet porteur des pièces ne fait qu'arriver. Tout s'explique. Mais un feu d'artifice au camp à cette heure n'est pas précisément du goût de nos chevaux qui, comme à Djoulfa, protestent en tirant sur leur corde, arrachant leur piquet et se sauvant. C'est bien le cadet des soucis de ces bons chiites,

quand il s'agit de rappeler que demain sera l'anniversaire du jour où Mahomet a dit à Ali qu'il le choisissait pour successeur... d'après eux.

25 juillet. — Nous nous rendons à Cherestanek en remontant toujours le Djadj Roud, et cela presque jusqu'à sa source. Cette partie du voyage n'est pas sans agrément comme nous la faisons, à l'ombre d'arbres touffus, de gigantesques noyers. On voit qu'ici l'eau ne doit manquer en aucune saison. C'est pourquoi les villages se suivent à de si courtes distances — pour la Perse — que nous en traversons cinq avant de passer dans la vallée du Cherestanek Roud.

Après quatre heures de route, une longue montée et une rapide descente, nous arrivons au village de Cherestanek, à quelque 1.000 mètres du palais de même nom. Le chah, qui ne veut prendre qu'un peu de repos avant de continuer dans la direction du nord, a décidé de dresser son camp près du village ; sa tente y est déjà debout, ainsi que celles de l'anderoun.

Les moissons ne sont faites nulle part. Les habitants n'ont pas dû avoir connaissance de notre arrivée, qui a lieu d'habitude plus tard, en août ; car ils auraient pu récolter pas mal de céréales qui semblent mûres. Ils se hâtent bien de les couper, les pauvres diables ! mais combien de blés sont déjà foulés et perdus. Les femmes défendent leurs champs tant qu'elles peuvent, chassent ferachs et chevaux à coups de bâtons et crient comme des possédées ; cela leur réussit jusqu'à l'arrivée des bêtes de somme ; alors elles sont débordées et tout est envahi.

26 juillet. — Ce soir, vers 3 heures, Emin Agdas a une attaque d'apoplexie. Quand j'arrive, je la trouve paralysée du côté gauche. Mes confrères persans, Cheikh ol Atéba et Fakhr ol Atéba, sont accroupis près d'elle, égrenant leur chapelet. C'est folie à cette femme



Iliats du Lar

aveugle d'avoir voulu nous suivre, à cheval, par ces chemins difficiles et pierreux où le cheval butte à chaque pas. Mais elle ne veut même pas laisser croire à sa cécité ; chemin faisant, elle parle du paysage, qu'elle connaît de longue date, comme si elle le voyait. Son énergique volonté lui fait surmonter tout. Encore à cette heure, ne songe-t-elle pas à suivre le roi, en takhtérévân.

28 juillet. — Bataille entre les habitants de Cheres-tanek et les gens du chah, qui leur prennent de force leur orge pour en nourrir les chevaux. Il y a des blessés. Ces villageois sont vraiment à plaindre. La récolte de l'année est à peu près anéantie, en partie



Halte dans l'Elbourz

écrasée sous les tentes, en partie mangée sur pied par les chevaux et les mulets. On se demande de quoi vivront ces malheureux, si on leur enlève par-dessus le marché ce qu'ils ont chez eux. Néanmoins, ils sont si endurants et ont une telle peur de l'autorité, qu'il a fallu les pousser bien à bout pour qu'ils en viennent aux mains avec les *gens du chah*.

30 juillet. — L'accident survenu à Emin Agdas ne

nous empêchera pas d'aller plus loin. Elle sera transportée à la villa royale de Cherestanek et y attendra, livrée aux soins de Cheikh ol Atéba, le retour du roi qui persiste dans son projet de chasse à Kelardécht.

31 juillet. — Nous voici en route pour le Mazenderan. Le chah me promet de me faire tirer des faisans. Suivant la vallée profonde, rocheuse, pittoresque au possible, nous descendons la rive droite du Cherestanek Roud pendant près de 2 farsakhs, jusqu'à l'endroit où, s'unissant à la Laura, il forme avec elle le Kéredj. Arrivés là, nous remontons la rive gauche de la Laura, superbe rivière au cours rapide, parfois torrentueux, dont les eaux limpides et d'un beau vert foncé sont, dit-on, pleines de truites.

Presque partout, vallées étroites dominées par de très hautes montagnes. Des éboulements ont fait tomber dans les fonds d'énormes rochers qui laissent par endroits à peine la place de la route, bonne en somme, et emplissent ailleurs le lit de la rivière.

En trois heures et demie, nous arrivons à Kadjar (tête de chaux), qui doit son nom à des plaques de craie très visibles sur plusieurs montagnes des environs. La tente du chah est la première que nous rencontrons, en avant du camp d'au moins 2 kilomètres. Je vois sur l'autre rive, la rive droite, un bel emplacement, je vais y dresser mes tentes en passant sur un pont d'une seule arche, qui porte une lézarde inquiétante dans le sens de sa longueur. Vent du nord violent.

1^{er} août. — Nous montons un chemin assez raide, sur le flanc d'une montagne au sommet de laquelle est

la ligne de partage des eaux : derrière nous, elles se dirigent vers le sud pour se perdre à travers le grand plateau central ; devant nous, elles vont à la mer Caspienne. Nous nous trouvons littéralement dans les nuages, à 2.800 mètres, au milieu d'un épais brouillard qui nous couvre comme d'un givre blanc. A nos pieds est le Mazenderan avec ses immenses forêts, dont nous apercevons de temps en temps un coin à travers quelques rares éclaircies. Une heure de pénible descente et nous sommes à Kandovân, dans une gorge étroite où trouver une place pour sa tente n'est pas simple, surtout par ce brouillard qui ne nous quitte plus et se change même en vraie pluie, fine et froide.

2 août. — Si ce brouillard, ces nuages qui nous viennent de la mer Caspienne persistent, je ne vois pas trop à quelle chasse nous pourrions bien nous livrer. Nous allons quand même de l'avant. Impossible souvent de distinguer si on a devant soi un cheval ou un chameau. Le chemin, heureusement, semble en bon état et pas mal tracé ; mais le sol est argileux et le brouillard l'a rendu glissant ; les chameaux prennent difficilement un point d'appui de leurs pieds charnus et malhabiles, ils glissent et tombent à chaque instant, arrêtent notre marche, à moins cependant qu'ils ne dégringolent au fond d'un ravin, cas où, la route restant libre, nous continuons d'avancer, entendant, sans rien voir, le bruit d'une masse qui roule.

A 11 heures, après deux bonnes heures de marche, le brouillard fait mine de s'en aller. Bon voyage ! Nous pouvons enfin apercevoir un peu du paysage. Les montagnes si nues de notre point de départ se sont peu

à peu garnies de broussailles, puis de vrais arbres, surtout de hêtres.

Notre campement de Siahbiché, à près de 2.000 mètres, est fort pittoresque. Il couvre un monticule qui sort de profonds ravins, de l'autre côté desquels s'élèvent de hautes montagnes aux coteaux verdoyants et aux sommets de calcaire d'un ton chaud du plus bel effet. La pluie, qui tombe tout l'après-midi, se charge de mettre un frein à notre admiration. Je plains ceux dont les tentes ne sont pas encore dressées. Mais je n'ai pas réservé trop de mes plaintes pour les femmes de l'anderoun qui nous suivent, une centaine environ. Elles arrivent à 3 heures, il faut voir en quel état ! Leurs vêtements de coton, toujours empesés et bouffants, sont flasques et collants, tout en formant des rigoles où coule l'eau comme d'autant de gouttières.

3 août. — Pluie toute la nuit dernière. Aujourd'hui, du matin au soir, brouillard épais, qui mouille comme la pluie. S'il fait mauvais dehors, il ne fait pas meilleur sous la tente. La température est de 14 degrés ; chacun se plaint du froid. Ce temps de brouillard serait habituel dans ces contrées à cette époque ; il succède aux chaleurs et ne prend fin qu'aux froids de l'hiver.

Nous ne trouvons rien à manger, ni pour nous, ni pour nos chevaux. Les pauvres bêtes ont brouté autour d'elles tout ce que la longueur de leur corde d'attache leur a permis d'atteindre, elles ont mangé jusqu'à la racine les herbes qu'elles avaient d'abord foulées aux pieds en piétinant d'impatience, dans l'attente de leur orge quotidienne.

J'entends éclater des fusées. Amusement de Manidjeh. Il veut voir leur effet par le brouillard, en même temps annoncer sa présence à Siahbiché.

4 août. — Même état du ciel : brouillards d'une densité rare ou pluie. Le chah, si obstiné de sa nature, renonce à aller plus loin. Nous retournons sur nos pas. Il ne me sera point donné de tirer les faisans sauvages de Kelardècht.

Toutefois, le retour n'a pas été décidé sans que des informations aient été prises sur la possibilité ou l'impossibilité de continuer ; des explorateurs ont même été envoyés à une grande distance. Ils ont été unanimes à rapporter que la route de Kelardècht était impraticable. Du reste, tous les chameaux sont restés en route, beaucoup ont péri ; bon nombre de mulets sont blessés et hors de service ; si bien que les bagages ne pourront être ramenés à Cherestaneq qu'en deux fois. Que serait-ce si nous allions plus loin ?

Cet état de choses nécessite une nouvelle répartition des mulets. Il en résulte que le nombre des miens est réduit de moitié, qu'il m'en est envoyé sept au lieu de quatorze. Je fais charger l'indispensable, puis, laissant le reste sous la garde de mon palefrenier, Izet Ullah, je pars, suivi de Sultan Ali et de mes chevaux de main. Il est 6 heures du matin.

On rencontre le long de la route des charges abandonnées. Ce sont les charges des mulets blessés dans leur chute et celles des chameaux dont les cadavres s'aperçoivent en passant. J'ai compté vingt de ces derniers, et on m'assure qu'il y en a davantage. Il est certain que je n'ai pu voir ceux qui ont roulé au fond

des ravins. Le chemin est plus mauvais qu'à l'aller ; il est à supposer que le retour ne s'effectuera pas non plus sans accident. Et si encore il n'y avait que ces accidents de route, qui n'ont atteint que les bêtes de somme, mais trois hommes sont morts d'accès de fièvre pernicieuse au dernier campement.

Dès notre apparition au haut de la première côte, nous constatons avec plaisir que le brouillard, s'il ne disparaît pas complètement, du moins s'éloigne de nous, le ciel, il est vrai, restant couvert. Sous ce ciel voilé, toutes les couleurs ont une teinte sombre frappante, principalement le vert des arbres et le violet des roches d'ardoises qui affleurent terre. Quelle nature grandiose s'offre à la vue ! Forêts sans fin, monts colosses, tout dépasse les proportions ordinaires. Les ravins ont une profondeur qui donne le vertige. Des torrents invisibles se précipitent des hauteurs en faisant un vacarme effrayant ; mais a-t-on descendu d'une cinquantaine de mètres en contournant quelque rocher, que tout bruit cesse et que l'on voit une belle eau couler doucement sur un lit de calcaire usé et poli comme du marbre, pour, plus bas encore, retomber en cascades écumeuses. C'est le spectacle que présente une des sources de la Laura, près du pont si pittoresquement jeté d'un rocher à l'autre, non loin de notre campement du 31 juillet.

Lorsque j'arrive à Kadjaras, les ferachs sont occupés à dresser la tente royale, le chah devant y passer la nuit. Dans l'incertitude où je suis sur le sort des miennes, que tout me fait craindre de ne pas avoir aujourd'hui, je ne m'arrête à Kadjaras que le temps de laisser manger et reposer mes chevaux, et je continue

ma route jusqu'à Cherestanek, où je suis sûr de ne pas coucher à la belle étoile.

Le retour permet de voir bien des choses inaperçues au premier passage. Voici, par exemple, des montagnes de pierres roses taillées par l'eau en flèches de cathédrales, qui donnent l'illusion de ruines gothiques. Peu avant le confluent du Cherestanek et de la Laura, un torrent, qui se jette dans cette dernière, a un lit de rocher de peut-être 200 mètres de profondeur.

Le Kéredj continue la Laura par la largeur du lit et par la direction des eaux. C'est la même rivière qui, simplement, change de nom. Au contraire, le Cherestanek est plus petit et vient s'y jeter presque perpendiculairement à leur cours. Le point de jonction est à 1.850 mètres d'altitude.

Au petit pas de mes chevaux, j'arrive à Cherestanek vers 6 heures du soir. J'ai mis près de quatre heures de Siahbiché à Kadjar, et plus de quatre heures de Kadjar à Cherestanek. Emin Agdas est installée à l'anderoun du palais, tandis que les tentes de ses gardiens sont le long de la rivière. De l'une d'elles sort, en me voyant arriver, Nazem Khalvet. Je lui donne des nouvelles de Sa Majesté, qu'il croyait à Kelardècht, et je le surprends fort lorsque je lui apprends que tout le monde sera de retour ici demain. Le placide Nazem Khalvet m'offre l'hospitalité de sa tente et de sa table, que je m'empresse d'accepter.

5 août. — Le chah, qui ne s'est mis en route qu'après son déjeuner, est arrivé ce soir. Bien m'en a pris de ne pas rester à Kadjar ; je n'aurais pas eu mes tentes. La première partie du chemin, détremmée

par le brouillard et la pluie, puis piétinée par deux passages successifs de tant de chevaux et de mulets, était dans un état tel, que les mulets de bâts ont pu faire à peine un farsahk, forçant ainsi les muletiers à s'arrêter bien avant l'étape. Aujourd'hui, mes sept mulets, précédant les autres d'une demi-heure, ne sont à Cheres-tanek guère avant la nuit. Et il leur faudra repartir demain au petit jour chercher les colis laissés à Siahbiché sous la garde d'Izet Ullah.

Le vaste *tchader takié* (tente-théâtre) est dressé à droite de la porte d'entrée du palais, car nous voici au mois de moharrem, et le tasié, ou représentation des péripéties de la mort de Hossein, va se répéter durant dix jours. Mollahs et seïds, les « chats » de l'année d'avant, sont à leur poste. Ils se garderaient de perdre ces occasions de bombance. On les voit arriver à cheval, sans tente ni bagage. A quoi bon se charger de ces *impedimenta*? Celui qui ne subviendrait pas à leurs besoins pourrait-il se dire bon musulman? Quand il s'est agi de décider le retour de Siahbiché, l'ouverture du takié a dû peser quelque peu sur la détermination du chah, qui se plaît à ces représentations et n'en manque pas une.

8 août. — La seconde moitié de mes bagages, avec quantité d'autres, arrivent à 9 heures du soir. Muletiers et mulets, harassés de fatigue, sont dans un état piteux.

On renvoie les chameaux dans la plaine : ils ont le plus souffert de tous, sans compter qu'une trentaine des leurs ont laissé leur peau le long de la route de Siahbiché. Choisis particulièrement à Kadjar pour

transporter le campement du roi, ils sont dirigés sur Saltanetabad directement avec toutes les tentes, sans même faire halte ici, ce qui donne à croire que Sa Majesté ne rêve plus chasse aux faisans. Pour mon compte, je regrette que cette partie de chasse n'ait pas réussi.

10 août. — Katty Greenfield n'a point entendu être



Kasr i Firouzé. (Croquis de l'auteur.)

rendue à sa mère. Mise en liberté après avoir déclaré qu'elle a volontairement, et embrassé l'islamisme, et épousé le Kurde qui, de son propre consentement, l'a enlevée, la jeune Anglaise s'est hâtée de rejoindre le mari de son choix. Telles sont les dernières nouvelles de Soujbolak. Ainsi finit ce roman.

15 août. — Dixième jour de tasié. Mêmes acteurs, mêmes scènes que de coutume. Chacun a pu se rassasier du spectacle, dix fois répété, de la mort de Hossein, se lamenter et gémir sur son sort. De ma

tente, à 500 mètres du takié, j'entendais ces fanatiques se frapper la poitrine. Fiers de leurs meurtrissures, ils circulent dans le camp la poitrine découverte. Moharrem et Ramazan sont l'occasion de démonstrations analogues de fanatisme, vrai chez quelques-uns, faux et hypocrite chez le plus grand nombre.

22 août. — Le takié fermé, Medjed ed Dovleh a chez lui *rozèkhanè*, réunion où, avant de quitter le camp, mollahs et seïds emploient leur talent oratoire à raconter les événements tragiques des premiers temps de l'islamisme. Mais toutes ces fêtes n'ont pas leur aspect habituel. Les regards inquiets se portent du côté de l'Azerbaïdjân, d'où viennent de mauvaises nouvelles, la population de Tauris s'agitant et réclamant contre la concession des tabacs.

23 août. — Le ministre des Beaux-arts, Djehanghir Khan, est mort à Téhéran. Arménien d'esprit élevé et libéral, c'était un homme des plus sympathiques, qui sera regretté. Il était frère de la femme du premier médecin français de Sa Majesté Nasr ed Din, le docteur Cloquet, mort en Perse, auquel avait succédé le docteur Tholozan, mon prédécesseur.

25 août. — Nous quittons Cherestaneck pour Salta-netabad, où je m'installe de nouveau dans le jardin du baghbân bachi.

10 septembre. — L'anniversaire de la naissance du chah se fête avec moins d'éclat, cette année (1). Il y a

(1) Pour les uns, la fête d'aujourd'hui est commémorative de la

aussi moins d'entrain au dîner offert par son fils, Naïeb es Saltaneh. Chacun voit des signes précurseurs de l'orage et se tient sur une prudente réserve.

Le chah, né en 1831, aurait donc soixante ans, d'après notre calendrier, et davantage, d'après le calendrier musulman, dont les mois sont lunaires.

17 *septembre*. — Les préoccupations engendrées par les troubles de Tauris ont empêché le roi de se livrer à la chasse. Il passe son temps à arpenter les allées du parc. Aujourd'hui, pour la première fois depuis notre arrivée à Saltanetabad, nous allons chasser à Kasr i Firouzé (château-turquoise), charmant pavillon, nid frais caché dans un vert bocage de l'autre côté de Dochântèpè. La plaine qui l'entoure fourmille de lièvres, perdrix et tihous; des gazelles, difficiles à surprendre, y passent quelquefois; les bouquetins descendent aussi jusqu'aux collines du voisinage, mais pas en cette saison.

Grâce aux pluies fréquentes de l'année, le gibier a moins déserté la plaine pour la montagne : notre chasse est assez fructueuse. Ce petit déplacement a fait plaisir à tout le monde et particulièrement à Sa Majesté, qui a pu oublier pendant ce temps ses soucis.

5 *octobre*. — Le chah, toujours sombre, continue à errer, comme une âme en peine, dans ses jardins. Quand il est fatigué de Saltanetabad, il va passer sa

naissance du chah, pour les autres, de son avènement au trône. Le fait est que Nasr ed Din est né en 1831 et est monté sur le trône en 1848, en cette même saison, et qu'ici on n'en est pas à quelques jours près dans la célébration des anniversaires.

journée à Sahabkranîé, pourtant désert et triste.

L'anderoun de Sahabkranîé est un des plus importants et celui, peut-être, où les femmes sont le mieux. Au milieu d'un superbe parc aux platanes géants, où se trouvait autrefois le palais de Feth Ali Chah, démoli par Nasr ed Din pour construire plus bas le palais actuel, les femmes sont dans des pavillons isolés, au nombre d'une quarantaine, de chacun trois pièces au moins avec une véranda à l'entrée de la plus grande. De plus, séparées du reste par un mur, se trouvent : à droite, l'habitation privée d'Emin Agdas; à gauche, celle d'Aniseh ed Dovleh, composée de plusieurs pavillons bâtis jadis à l'intention de la mère du chah.

6 octobre. — J'entre dans ma cinquantième année. Quelle existence que la mienne depuis vingt-cinq ans! En Algérie, en Tunisie, au Monténégro et en Perse, avec de rares et courts séjours en France. Vie errante dont je ne me plains pas. Je l'ai désirée, je l'ai recherchée et j'en suis content. On demandait à Hafiz pourquoi il avait toujours un bâton à la main. « C'est afin, répondit-il, de ne jamais oublier que je ne suis qu'un voyageur sur cette terre. » A coup sûr, je n'ai pas besoin de bâton pour me le rappeler.

8 octobre. — Le roi se décide enfin à partir de SALTANETABAD. Nous transportons nos tentes à SOURKH i HESSAR (forteresse rouge), dont le nom provient d'une vieille ruine en pierres rouges qui se trouve en haut du jardin de la villa. Nous avons passé à DOCHÂNTÈPÈ, ensuite nous nous sommes engagés sur

la route de Demavend et de Djadjroud. Le camp est dressé tout autour du caravansérail.

Le palais de Sourkh i Hessar s'élève sur le versant nord d'une colline, à l'abri des vents du sud. Les com-



Sourkh i Hessar

muns sont en bas, le biroun plus haut, entre deux jardins, et l'anderoun en haut et à gauche du second jardin. Toutes ces constructions que terminent les murailles de l'anderoun s'aperçoivent depuis la route. De la façade du palais, légèrement tournée vers le nord-est, on voit une grande étendue de l'Elbourz,

dont les sommets dessinent l'horizon, tandis que les premiers contreforts s'étagent tout près en une série de collines multicolores comme nous en avons tant rencontré.

Ces ondulations, que l'on retrouve si souvent à la base des montagnes, sont partout les mêmes. A sommets arrondis et à pentes douces, elles n'offrent aucune cassure, rien d'anguleux ; pas le moindre rocher ne fait saillie à leur surface pour rompre la régularité de leurs formes molles. L'argile qui les recouvre s'est laissée aplanir ou creuser régulièrement par la fonte lente des neiges ou l'eau des pluies. Après l'hiver comme après une simple averse, leurs couleurs, si variées, ressortent à merveille. On dirait d'un vaste plan en relief.

11 *octobre*. — Nous avons tous les jours des orages avec pluie. Mais pendant qu'il pleut ici, il neige dans la montagne, et les sommets de l'Elbourz en sont tout blancs. Aussi, fait-il froid la nuit, et personne ne cherche à éviter le soleil du jour, la température variant entre 15 et 20 degrés à l'ombre. Un vent d'ouest qui suit la vallée, ouverte est-ouest, n'a non plus rien d'agréable. Nous sommes à environ 1.400 mètres d'altitude. Le caravansérail, derrière lequel s'abrite ma tente, est à la bifurcation de la route qui, venue de Téhéran, se divise pour continuer à l'est vers Djadjroud et monter au nord vers Demavend.

12 *octobre*. — Anniversaire de la mort d'Omar. Réjouissance chez les Persans, deuil chez les Turcs. Cet événement qui attriste les sunnites excite la joie

des chiites. Omar n'a-t-il pas été le bourreau des Alides Hossein et Hassan. Tout bon chiite ne peut se refuser la satisfaction de manifester sa joie à pareil anniversaire.

14 octobre. — Préparation de l'âch, la soupe annuelle. Le chah n'y manquerait pour rien au monde. Avant de rentrer à Téhéran, il faut qu'il nous serve « sa soupe ».

15 octobre. — Je suis allé, en chassant, visiter ce qu'Etamad es Saltaneh croit être l'emplacement d'Apamée (1), que M. de Gobineau place ici, à Sourkh i Hessar. Tout d'abord on doit reconnaître que Sourkh i Hessar, dans une vallée sans largeur, est peu fait pour recevoir un groupe d'habitations de quelque importance. Qu'un fort se reliant à un système d'observation et de défense y ait été construit pour surveiller ces passages, cela seul peut se concevoir. Ce serait le cas, par exemple, de la tour rouge située au-dessus des jardins du palais actuel. Mais en dehors de cette tour, rien n'existe de ce côté, ni vestiges d'anciennes constructions, ni tertre laissant supposer quelque substruction ou des décombres. Au contraire, l'emplacement que je viens de voir est bien celui d'une ancienne ville forte ou au moins d'un grand camp retranché.

Au bord de la plaine de Dochântépé, à gauche quand on voit devant soi l'anderoun du palais, entre les chemins conduisant au Mazenderan et au Khoras-

(1) Apamée, nom de la mère de Séleucus Nicator, général d'Alexandre et fondateur de la dynastie des Séleucides, a été le nom de plusieurs villes.

san, se trouve un assez vaste terrain ouvert au nord-ouest et fermé par un demi-cercle de montagnes de tous les autres côtés. Le lit d'une rivière desséchée, qui a sa pente de nord-est à sud-ouest, en barre l'entrée. Rien de particulier sur la rive droite, si ce n'est des traces de constructions carrées qui pourraient avoir été comprises dans un mur reliant les deux éperons des collines, afin de défendre la cité du côté de la plaine. Mais il en reste si peu de chose qu'on n'ose se prononcer. Sur la rive gauche, au contraire, on aperçoit, s'élevant progressivement, un sol très inégal qui n'est pas naturel, au sud duquel, à droite, sont les ruines d'un amphithéâtre encore élevé de plusieurs mètres et dont le pourtour reste partout bien dessiné. Le lit à sec de la rivière traversé, si on monte sur cet amphithéâtre, on constate que la terre qui le recouvre a été souvent remuée, soit par les curieux, amateurs d'antiquités, soit par quelque indigène qui a voulu tout uniment extraire des matériaux.

Depuis l'amphithéâtre jusqu'aux collines, surtout dans la direction nord-est, on ne trouve que décombres, pierres et briques retirées de terre par tous ceux qui sont venus fouiller ces ruines. Voici même, un peu au-dessus des derniers vestiges de maisons, ce qui fut probablement la nécropole de cette ville morte et elle-même enterrée. De légers soulèvements marquent par-ci par-là sans doute la place de quelque chef. Plusieurs endroits ont été creusés. J'y trouve des ossements en fragments si petits qu'il est impossible d'en déterminer la nature; ils sont mêlés à des débris de verre irisé, à des morceaux de poteries et de faïences non émaillées ou émaillées bleu, vert, jaune ou blanc,

ces dernières, elles aussi, plus ou moins irisées, mais non à reflets métalliques tels qu'on les connaît. Verres, poteries et faïences ont appartenu à des vases de toutes dimensions, brisés par ceux qui les ont sortis de terre avec l'espoir de trouver dedans quelque trésor. Les cassures sont relativement fraîches, ce vandalisme ne doit pas dater de loin.



Amphithéâtre d'Apamée. (Croquis de l'auteur.)

Je gravis la montée rocheuse des collines; sur le sommet desquelles je peux suivre des restes de murailles. J'arrive même, vers l'extrémité nord, à une base solide de tour carrée, de 2 à 3 mètres de haut. Ainsi décapitée, la tour n'est plus qu'une masse sans ouverture, entourée d'éboulis et inaccessible.

D'après ces constatations, on ne peut hésiter, il me semble, à placer Apamée dans cet hémicycle plutôt qu'à Sourkh i Hessar.

18 octobre. — Orage épouvantable la nuit dernière.

Toute la nuit on a entendu les ferachs renfoncer les piquets des tentes; malgré cela, bon nombre ce matin ont perdu leur équilibre, quand elles ne gisent pas à terre. Nous rentrons à Téhéran sans tambour ni trompette.

Je regagne, dans l'Ark, la maison que Sa Majesté a mise à ma disposition l'an passé. Elle a été abandonnée par mon camarade d'alors, qui a fait un mariage temporaire (1) et jouit de sa lune de miel en quelque nid retiré. Je trouve le jardin envahi par une végétation des plus exubérantes : les fleurs forment des buissons ; des peupliers plantés par moi, qui pouvaient avoir 1 mètre à mon départ, en ont 5 ; quatre saules, gros comme le poignet lorsque je les ai mis en terre, sont de grands arbres ; un pied de tomates a débordé sur les allées, couvre une surface de 3 à 4 mètres carrés et porte une centaine de fruits.

Pourvu que le mécontentement né de la concession des tabacs ne se soit pas accru dans de pareilles proportions ! La capitale est tranquille pour le moment, mais les nouvelles de l'intérieur ne sont pas rassurantes.

(1) En Perse, on se marie, tout ce qu'il y a de plus régulièrement, pour un temps déterminé, au bout duquel chacun des conjoints peut reprendre sa liberté. Le sort des enfants à venir est réglé d'avance.

CHAPITRE V

LA CONCESSION DES TABACS. — LES TROUBLES. — L'ÉMEUTE.

Une concession qui menace de révolutionner la Perse a été accordée à une société anglaise : la concession des tabacs. En quinze articles, fort avantageusement rédigés pour les concessionnaires, le gouvernement persan abandonne l'exploitation des tabacs de toute la Perse, moyennant la modique somme de 15.000 livres sterling qui, dit d'une manière alléchante l'article I : « doit être versée par la Compagnie à la fin de chaque premier semestre de l'année, abstraction faite du gain ou des pertes faites par l'entreprise ».

Il est vrai que l'article III est ainsi conçu : « Défalcation faite du revenu brut de l'entreprise, des dépenses effectuées et de 5 pour 100 sur le capital dépensés par les concessionnaires, le quart du revenu net doit être versé dans la caisse de l'État ; » et que l'article VII contient cette clause : « Les concessionnaires s'engagent à payer au gouvernement persan

tout ce qu'il retirait jusqu'à présent des différents impôts et taxes sur le tabac. »

Mais l'article II est catégorique : « Les concessionnaires ont le droit, en vue de définir la quantité du tabac et du toumbak (1) que la Perse produit, de s'adresser aux producteurs du tabac pour des renseignements y relatifs, et le gouvernement de S. M. le chah ordonne aux autorités locales de faciliter la réception desdits renseignements des planteurs de tabac.

« Les concessionnaires seuls pourront délivrer des permissions écrites pour la vente des tabacs, du toumbak, des cigarettes, des cigares, du tabac à priser, etc... Personne en dehors d'eux n'a ni n'aura ce droit.

« Les personnes qui s'occupent actuellement de la vente en détail des tabacs et du toumbak peuvent continuer ce commerce sous la condition d'en obtenir l'autorisation de la Compagnie. »

Je cite l'article XIV à seule fin de montrer quelle confiance accordent les Anglais aux représentants de la France — exactement la même, du reste, qu'aux représentants de la Russie. Article XIV : « Dans le cas d'une divergence d'opinion entre le gouvernement persan et les concessionnaires, le différend sera soumis à la décision d'un arbitre choisi par les deux parties. Mais si l'entente ne peut se faire sur le choix de l'arbitre, l'affaire sera remise à la décision sans appel d'un des représentants des États-Unis d'Amérique, de l'Allemagne ou de l'Autriche résidant à Téhéran. »

(1) Le toumbak est le tabac pour kalian et narguilé, dont il se fait une importante exportation en Turquie.

Cette exclusion du représentant de la France n'est point un fait isolé dans les habitudes anglaises. On ne le sait pas assez en France.

Enfin l'article XV et dernier apprend que : « La présente concession, faite en double, est revêtue de la signature de S. M. le chah, légalisée par le ministère des Affaires étrangères, et échangée entre le gouvernement persan et le major Talbot. Le texte persan fait foi. »

Ce long *factum* porte finalement la date du 28 radjab 1307 (21 mars 1890), puis le cachet de la légation de Grande-Bretagne et la signature de sir H. Wolff.

Cette concession des tabacs, qui ne s'est pas obtenue sans de forts pots-de-vin, environ deux millions, — elle en valait la peine ! — a donc été ratifiée au commencement du printemps de 1890 ; or, dès le printemps de 1891 une nuée de sujets ou employés anglais venus d'un peu partout, levantins et autres, s'abat sur la Perse. C'est une trop bonne aubaine pour que l'on perde du temps.

Les conséquences de cet envahissement de la Perse par les Anglais ne se font pas longtemps attendre. De tous côtés, dans les grands centres surtout, se produisent immédiatement des réclamations bruyantes. Des soulèvements ont même lieu dans le sud, à Yezd principalement. A Téhéran, l'effervescence est grande, de nombreuses arrestations sont opérées, qui jettent le trouble dans les esprits et effrayent le monde.

Les choses en sont là quand le chah part, non rassuré, pour ses excursions coutumières de l'été. L'incendie n'est pas éteint, le feu couve sous la cendre. C'est, en effet, une question qui intéresse chacun ; car

tout Persan fume, homme et femme. En même temps que le thé et le café, le kalian est présenté à tout visiteur. Le Persan ne se met non plus en voyage sans son *kaliandji* (porte-kalian), que l'on voit à cheval, des kalias et du toumbak dans ses hautes fontes cylindriques, avec deux réchauds se balançant de chaque côté de son cheval et contenant, sans cesse entretenus, des charbons ardents.

Comment, dans ces conditions, faire entendre à ce monde les avantages de la concession des tabacs ? Les Persans ne peuvent accepter sans résistance d'être obligés d'acheter aux Anglais le tabac qu'eux-mêmes font pousser et récoltent. Ils ne se feront jamais à l'idée que leur toumbak passe par des mains de chrétiens, qui, à leurs yeux, rendent impur ce qu'elles touchent.

On dit le clergé à la tête du mouvement, et que le mot d'ordre vient du mouchteïd de Kerbéla. Ceci ne m'étonne pas. A mon avis, il ne lui arrive pas toujours, au clergé, de patronner une cause aussi populaire.

N'y aurait-il pas là, en outre, le doigt de la Russie ? Il me semble qu'elle ne peut pas être indifférente à cette prise de possession, à cette occupation anticipée de la Perse par les Anglais. Elle leur abandonnerait peut-être volontiers le sud ; mais les régions septentrionales, qui s'étendent au sud de la mer Caspienne, de Tauris à Mechhed : l'Azerbaïdjân, le Ghilan, le Mazenderan et le Khorassan, toutes ces belles provinces, jamais !

21 août 1891. — A Tauris, les affiches de la Compagnie des tabacs ont été arrachées des murs et rem-

placées par des placards révolutionnaires. Emir Nizam, ne s'entendant pas avec le valiahd sur la répression à exercer, aurait donné sa démission. Emin é Houzour, qui vient de recevoir les instructions du chah, part pour Tauris, porteur de ses ordres.

30 août. — Les habitants de Tauris ont envoyé au roi leurs protestations par dépêche, — c'est significatif. Ils lui demandent de ne pas vendre aux chrétiens les privilèges des musulmans, chose contraire au Koran, déclarant qu'ils sont décidés à défendre leurs droits même les armes à la main.

Emir Nizam, comme s'il craignait pour les siens, a envoyé sa famille à Basmetch, où le consul de Russie se trouve en villégiature.

2 septembre. — Le télégraphe ne cesse pas, depuis hier, de fonctionner entre le cabinet du chah et Tauris. Les agents diplomatiques eux-mêmes ne peuvent communiquer avec les consuls de cette ville. Notre ministre a envoyé le drogman de la légation chercher ici des nouvelles. Mais personne ne sait rien. Tout se passe dans le cabinet de Sa Majesté, d'où rien ne sort.

Emin es Sultan et le ministre d'Angleterre sont en conférence des heures entières. Mouchir ed Dovleh, appelé par le souverain, se rend ensuite chez le ministre de Russie. De ces entretiens, de cette mission de confiance, rien ne transpire.

4 septembre. — On sait aujourd'hui qu'une foule menaçante stationne depuis plusieurs jours devant le

palais du valiahd, réclamant énergiquement le respect de « ses droits et du Koran ». On craint que des paroles elle ne passe aux actes. De là vient la démarche faite auprès du ministre de Russie pour demander l'intervention du gouvernement russe à Tauris.

Tirailé entre les Russes, qui exigent le retrait de la concession des tabacs, et les Anglais, qui, naturellement, tiennent à son maintien, le chah est très perplexé. Il a d'abord songé à envoyer de la troupe, afin de rétablir l'ordre par la force s'il est nécessaire ; mais la Russie ayant, sur ces entrefaites, promis d'intervenir, il a renoncé à ce projet, préférant en finir pacifiquement.

5 *septembre*. — Les russes, profitant du terrain gagné, de l'avantage de leur position sur celle des Anglais, ne veulent céder en rien : ils insistent pour que la concession soit annulée. Les Anglais ont beau faire sonner les millions d'indemnité que réclamera la Compagnie, le roi leur résiste. Il a autorisé le ministre de Russie à télégraphier au consul russe de Tauris que la concession sera retirée, dès que sera faite l'entente sur l'indemnité à payer ; il a envoyé une dépêche dans le même sens au valiahd, qui en a donné connaissance à la population, et le calme a reparu dans la ville.

18 *septembre*. — Les jours passent en pourparlers tantôt avec les Russes, tantôt avec les Anglais. Les uns et les autres font des propositions qui ne semblent pas dictées par le désintéressement ; aussi, projets et contre-projets, ne pouvant être acceptés sans méfiance par les Persans, restent-ils sans effet.

Le chah se laisse aller, peut-être à tort, à l'espoir que le temps arrangera les choses. C'est pourquoi il saisit avec empressement l'occasion de temporiser offerte par la Compagnie, qui propose de remplacer, en



Naïeb es Saltaneh occupé à sa correspondance

Azerbaïdjân, ses employés anglais par des Persans, et a besoin d'un délai de quatre mois pour opérer ces mutations. Il a compté, hélas ! sans ses sujets, qui ont assez l'air de deviner ses intentions, — à moins que quelqu'un n'ait intérêt à les leur faire connaître par la voie la plus rapide, — tant ils y répondent promptement. Ainsi, de Tauris il est déjà revenu que l'on ne veut pas entendre parler de délai ; d'un autre côté, une

dépêche de Zel es Sultan apprend qu'une certaine agitation s'est manifestée, à Ispahan et à Chiraz, aussitôt qu'on y a eu vent qu'il était question de mesures de faveur à l'égard de l'Azerbaïdjân.

Grande est la perplexité du chah en présence des exigences russes, de la résistance des Anglais et d'un mouvement populaire qui va s'accroissant chaque jour davantage. Et cela parce qu'il recule devant une solution radicale, parce qu'il lui répugne tout autant d'employer la force contre ses sujets, que de ne pas faire honneur à sa parole, à la signature mise au bas de cette regrettable concession des tabacs.

19 *septembre*. — Tout souverain absolu qu'il est, le chah ne laisse pas de prendre conseil de ceux qu'il juge en état de lui en donner de bons. Il vient de faire appeler Hadji Mohammed Hassan, le directeur de la Monnaie, qui est en même temps comme le prévôt des marchands, afin de se renseigner auprès de lui sur la situation faite au commerce persan par le déplacement du monopole des tabacs. Hadji Mohammed Hassan, homme probe, ne lui aurait pas caché le préjudice causé, — avec la réserve, bien entendu, qu'un Persan met à dire la vérité. Leur entretien a duré plus d'une heure.

22 *septembre*. — Le mouchteïd de Kerbéla, qui tient là-bas tous les fils de l'insurrection, a écrit au chah une longue lettre pour lui prouver, Koran en main, que la concession d'un monopole quelconque à des étrangers est contraire au livre saint. Je ne crois pas que Sa Majesté fasse grand cas des raisonnements du

mouchteïd, mais elle connaît son influence et doit en tenir compte.

Le consul de Perse à Baghdad a été envoyé à Kerbéla dans le but d'agir sur le mouchteïd. Il ne paraît pas qu'il ait réussi à modifier les convictions du saint homme.

30 *septembre*. — Emin é Houzour, revenu de Tauris, a été reçu ce matin par le chah. Une fois de plus l'or anglais a produit son effet. Les Russes ont le dessous ; mais ils sont loin de s'avouer battus, ne croyant pas l'affaire jugée en dernier ressort.

Emir Nizam est destitué. L'application du système d'exploitation des tabacs par la Compagnie est ajournée en Azerbaïdjân.

Voilà, après de longs pourparlers, après toutes sortes de consultations, après beaucoup d'hésitation, de quoi « est accouchée la montagne », d'une demi-mesure qui ne s'applique qu'à une province et va naturellement mécontenter les autres, tout en leur laissant l'espoir qu'avec un peu de bruit dans la rue elles en obtiendront autant. Cet ajournement, serait-il général, n'est certes pas une solution.

19 *octobre*. — Emir Nizam, arrivé depuis quelques jours, s'est présenté au chah. Ce vieillard, dont je n'ai pas oublié les paroles sages et prophétiques de Tauris, m'a fait peine à voir en cette triste circonstance. Après l'avoir destitué et fait venir rendre compte de ses actes comme un coupable, on parle de le renvoyer à son ancien poste. Il ne se soucie pas de le reprendre. « Je le ferais, me dit-il, par dévouement envers Sa

Majesté et par affection pour le valiahd ; mais mon âge et ma santé réclament le repos. »

30 octobre. — A Kelardècht, — précisément là où le chah s'était proposé d'aller chasser au mois d'août dernier, — un seïd, qui s'est lui-même nommé *Alemghir* (conquérant du monde), prêche la rébellion contre l'autorité, « une autorité, déclare-t-il, qui compromet la religion et n'en respecte plus les lois ». Il est déjà entouré d'un millier d'adhérents qui se sont fortifiés et font appel à tous les croyants. Les scènes du babilisme vont-elles se reproduire ?

31 octobre. — Naïeb es Saltaneh, à force de demander au chah de murer toutes les portes de l'Ark qui ne donnent pas directement accès au palais, a fini par l'obtenir et, sans plus de retard, il vient de procéder à cette opération. Pendant que je suis assis à mon bureau, ne me doutant de rien, des maçons, qui, agissant par ordre de si haut personnage — un chahzadé ministre de la Guerre, gouverneur de Téhéran, par là-dessus qualifié le plus grand des chefs : émir kébir — se garderaient bien de crier gare, enlèvent ma porte de la rue et pétrissent déjà leur terre glaise pour en clore l'ouverture, quand mes domestiques viennent me prévenir.

Est-ce l'affolement qui pousse à exécuter une telle mesure avec tant de précipitation ? Je le crains. Toujours est-il qu'avant d'avoir songé à me donner une autre issue, on m'enferme chez moi. Je n'ai que le temps d'envoyer un mot au gouverneur, qui se rend à mes raisons et donne l'ordre de surseoir à la ferme-

ture de mon unique porte de sortie, jusqu'à ce qu'une autre soit ouverte ailleurs.

Le prince est peu habitué à l'exercice des fonctions de gouverneur de la ville, ce qui peut bien être aussi cause d'un défaut de coordination dans ses ordres. Il avait jusqu'à ces derniers temps, pour le seconder en qualité de sous-gouverneur, son oncle maternel, Vézir Nizam, qui, en réalité, faisait tout. Mais si la mort de Vézir Nizam, survenue il y a quelques semaines, l'a privé d'un aide précieux, elle l'a mis en possession d'une grande fortune, bien faite pour l'en consoler ; car, en vrai Kadjar, Son Altessè ne dédaigne pas l'argent.

Cet après-midi, j'assiste à une grande revue de la garnison de Téhéran, passée à Dochântèpè par Sa Majesté. Revue sans entrain. On est taciturne et sombre, et le chah au milieu de ses soldats est loin d'être exempt de la tristesse générale.

2 novembre. — Le roi a décidé d'envoyer de la troupe contre Alemghir et ses adhérents, dont le fanatisme se traduirait par des cruautés que l'on a peine à croire.

Il importe d'enrayer ce mouvement qui, vu l'état des esprits, peut devenir vite menaçant. Et il le faut d'autant plus que les nouvelles du sud ne sont pas rassurantes. De nouveaux troubles ont éclaté à Ispahan, où, en réponse à un ordre donné par Zel es Sultan de livrer le tabac aux employés de la Compagnie, un des plus gros commerçants a entassé dans sa cour tous les tabacs achetés par lui et y a mis le feu.

Sahad Dovleh reçoit l'ordre de partir aujourd'hui

même pour Kelardècht à la tête de cinq cents cavaliers. Allad Dovleh lui est adjoint comme lieutenant.

7 novembre. — Emin es Sultan entreprend son pèlerinage annuel à Koum, au tombeau de sa mère. Il se rencontre et reste longtemps avec le roi à Chah-zadè-Abdul-Azim. En dehors des événements qui se déroulent, le premier ministre entretient son souverain de difficultés qui viennent de surgir entre la Perse et la Turquie. La frontière près de Kermanchah est un sujet perpétuel de contestations ; sur une bande de territoire revendiquée par les deux puissances, ni Persans ni Turcs ne peuvent s'établir sans qu'il y ait protestation de la part du gouvernement qui se croit lésé. Cette fois, ce sont des Turcs qui se sont fixés là et y ont ensemencé. La Perse ne demande rien moins que l'anéantissement immédiat du fruit de leur travail. Il en est toujours ainsi entre Persans et Turcs : le moindre incident monte les têtes et prend les proportions d'un *casus belli*. Mais la diplomatie orientale a ses lenteurs, heureusement ! et le temps émoussant tout, tout finit par s'arranger.

12 novembre. — Pour faire diversion à ses ennuis, le chah va chasser à Ali-Chah-Abbas, à quatre heures de Téhéran, sur la gauche de la route de Kazvin.

Nous y passons trois nuits, ainsi que l'on continue de dire ici comme au temps des *Mille et Une Nuits*. Serait-ce que les Persans ne font pas, dans la vie, que des heures agréables, et qu'ils n'accordent cette qualité qu'aux heures de la nuit ? Il est vrai que les heures du jour sont vouées au labeur, à la peine et

aux réalités si souvent attristantes ; tandis que celles de la nuit sont consacrées au repos, aux plaisirs et aux rêves. Quoi qu'il en soit, continuons à compter par jour et disons que nous avons passé à Ali-Chah-Abbas trois belles journées à chasser.

Le roi lui-même m'a semblé se distraire et retrouver son entrain à cette partie de chasse, bien qu'il y ait eu peu de succès. Il a cherché en vain des outardes, par exemple ; elles ont déjà descendu plus au sud. Le 14, je me suis écarté de la chasse royale, afin de suivre sans bruit et seul avec mon chien quelques sillons humides et les bords herbeux des ruisseaux.

A mes coups de fusil, Sa Majesté s'est rapprochée et m'a fourni l'occasion de lui offrir les bécassines que je venais de tirer. Le chah, content, me remerciant, les a prises, examinées, soupesées, et, en les remettant à un chambellan : « Porte ces bécassines à Aga Daï, lui a-t-il dit, et recommande-lui bien de me les servir à dîner. »

Ali-Chah-Abbas est un riche village, aux champs étendus et productifs, grâce à la persistance de l'eau, qui rend possibles les irrigations nécessaires. Un de ses gros revenus vient de la vigne, dont les ceps frappent par leur développement et donnent des raisins estimés dans la capitale.

Nous rentrons à Téhéran, le 15, par des chemins que n'a pas mal détrempés un violent orage survenu la nuit dernière.

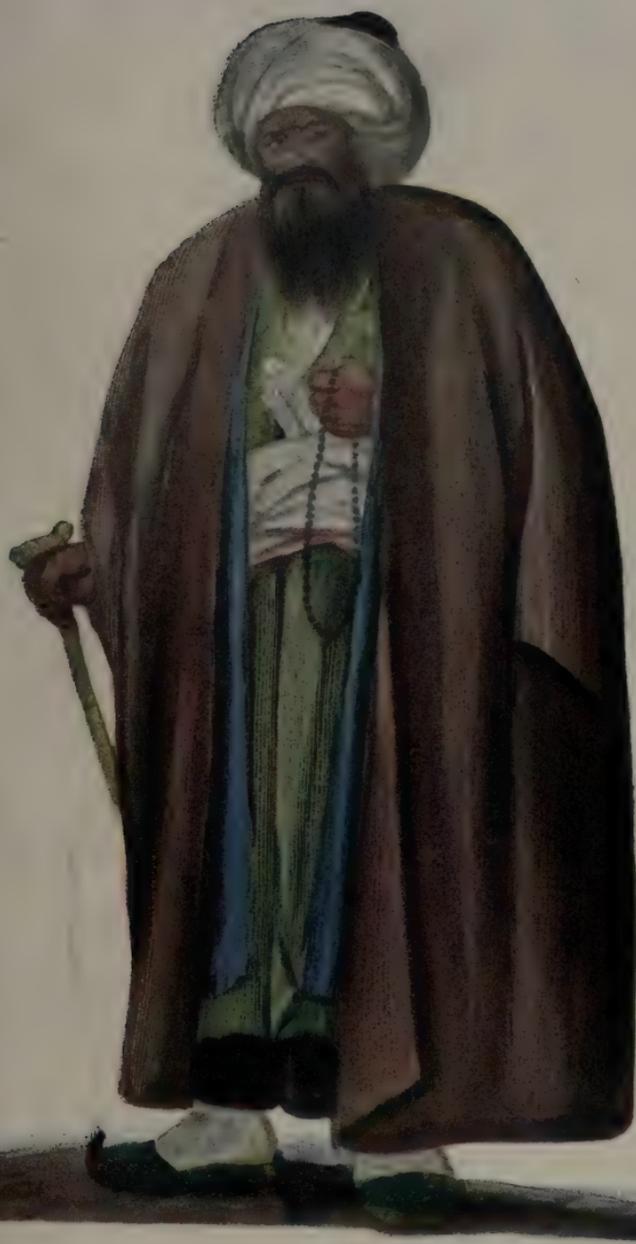
16 novembre. — Ce matin le chah s'aperçoit, à des copeaux d'or laissés sur le tapis, qu'on a enlevé des pierres précieuses du trône des Paons. Je ne l'ai ja-

mais vu dans un pareil état de colère ; il ne peut contenir son indignation ; il fait quelques pas rapides en jetant des paroles saccadées, puis tout à coup s'arrête et fixe chacun de deux yeux tout grands ouverts, d'un air dur et menaçant. D'après cette scène, il n'est guère à espérer que le coupable, s'il vient à être découvert, puisse s'attendre à la clémence royale.

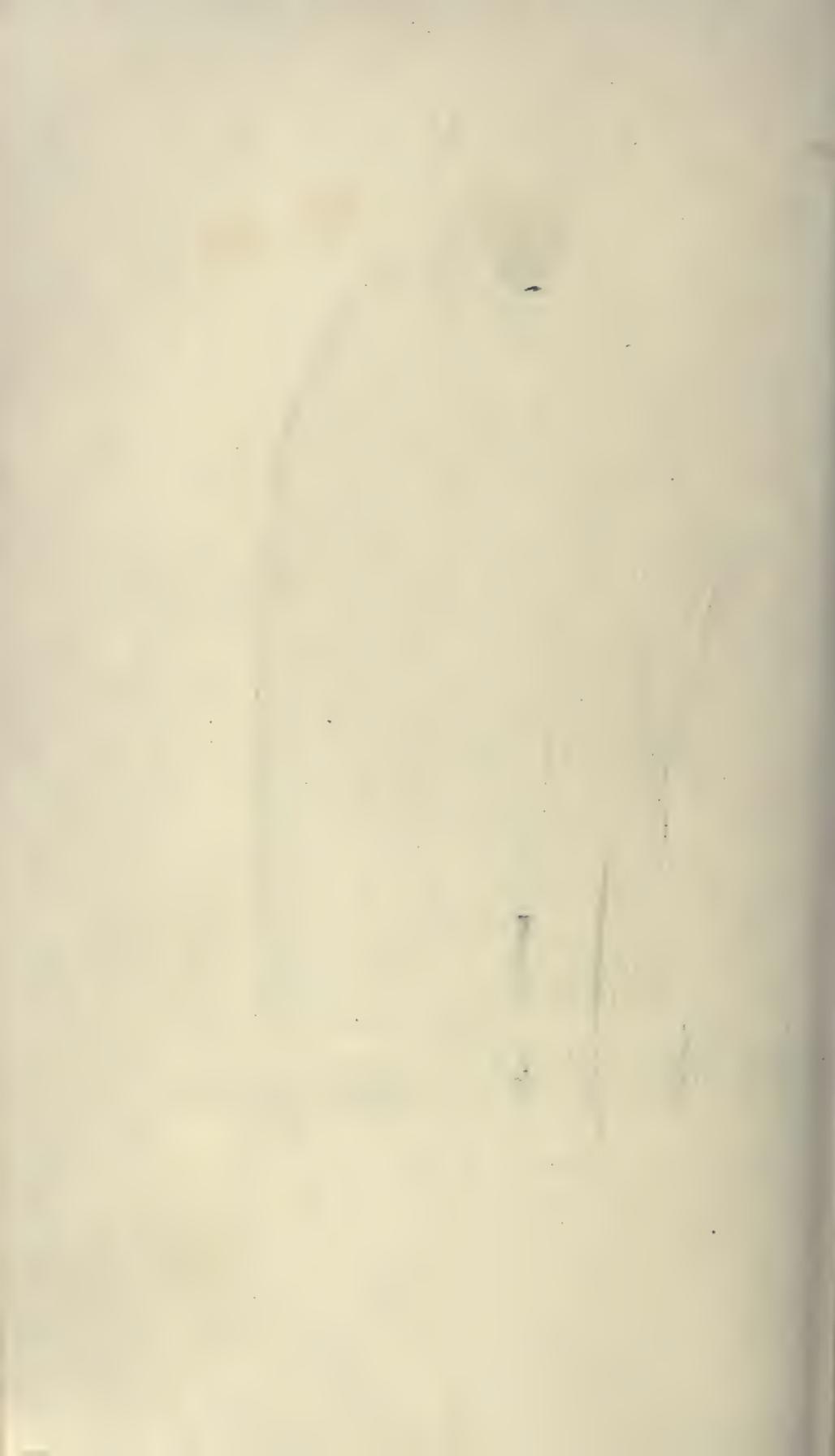
A 1 heure, réception, par Sa Majesté, du nouveau ministre, d'Angleterre, sir Lascelles, arrivé avant-hier en remplacement de sir Drummond Wolff. Le gouvernement anglais a vu sans doute que l'influence acquise en Perse par sa diplomatie, sous les auspices du premier ministre du chah, était menacée ; il n'a pas voulu laisser son représentant s'user entièrement, dans une lutte devenue inégale, depuis que la Russie a mis des hommes de carrière à la place du chevaleresque major-général prince Dolgorouki ; il lui a substitué un homme neuf, étranger à toutes ces concessions de tabacs, de banque, de mines et de routes, auquel les défaites coûteront moins et qui saura peut-être faire la part du feu.

19 novembre. — Un jeune officier, envoyé par Sahad Dovleh, apporte la nouvelle que le faux prophète, Alemghir, a été pris à la suite d'un engagement qui lui a coûté deux cents hommes. Le porteur de cette bonne nouvelle est nommé colonel.

20 novembre. — Le voleur des pierres précieuses du trône des Paons a été découvert : c'est un jeune pichkhèmet employé depuis peu comme balayeur. En présence des instruments de torture, il a avoué et



MOLLAH ISMAÏL
faisant estékare.



fait connaître qu'il avait caché les pierres dans le jardin de Goulistan, au pied d'un arbre, où elles ont été retrouvées. Condamné à mort, le malheureux a été exécuté ce matin malgré son jeune âge, une quinzaine d'années; son corps reste exposé à la porte de Khaniabad, voisine de la place des Exécutions. Les bourreaux parcourent la ville en réclamant, selon leur droit, 4 chahis de tout boutiquier, après avoir reçu chacun 10 tomans du chah.

25 novembre. — Le seïd Alemghir, pris à Kelardècht, entre en ville sous bonne escorte, je ne dirai pas aux accords, mais au bruit joyeux d'une musique militaire, avec tous les honneurs dus au titre de Conquérant du Monde qu'il s'est si modestement donné. Ses conquêtes sur les âmes ne lui ont guère valu que quelques centaines d'adhérents, et il n'est sorti de Kelardècht, témoin de ses récents débuts, que pour être conduit en prison les menottes aux mains, prison qui vraisemblablement, à moins d'un miracle, verra la fin de ses exploits, si ce n'est la fin de ses jours. Il est amené au chah. Grand, maigre, Alemghir s'approche tête basse sans faire l'impression d'un inspiré, d'un prophète. Ses réponses sont d'abord brèves et à voix un peu éteinte; mais peu à peu il prend de l'assurance, le ton change, il se défend. Il défend sa tête, le pauvre hère! Malheureusement ses moyens de défense sont peu dignes: il rejette tout sur ses partisans.

Pour cette belle capture, Sahad Dovleh est nommé généralissime et de l'argent est distribué aux pauvres de la ville. Aussi, la place des Canons s'emplit-elle

toute la journée de femmes qui attendent la bienfaitante manne.

3 décembre. — Soit que le chah ne veuille rien changer à ses habitudes, soit qu'il veuille fuir son cauchemar, l'affaire des tabacs, nous allons à Dochântèpè. Mais,

Le souci monte en croupe et galope avec lui.

Il est d'usage, quand Sa Majesté quitte la capitale, que le premier ministre suive. Cette fois, Emin es Sultan reste en ville.

Une lettre est venue de Kerbéla, par laquelle le mouchteïd recommande de faire tomber la Compagnie des tabacs par l'abstention, de ne plus fumer, et subitement, avec un ensemble parfait, tous les marchands de tabac ont fermé boutique, tous les kalians ont été mis de côté et personne ne fume plus, ni en ville, ni dans l'entourage du chah, ni même dans son anderoun. Quelle discipline, quelle obéissance lorsqu'il s'agit de soumission aux conseils — véritables ordres — d'un mollah influent, d'un mouchteïd de quelque renom.

Les mollahs sont réellement les maîtres de la situation. On a beau rendre responsable de la fermeture des boutiques le chef des marchands, Hadji Mohammed Hassan, et l'exiler à Kazvin, chacun sait qu'il faut frapper ailleurs si on veut couper le mal à sa racine. La concession des tabacs n'en est pas moins très compromise, à ce point que ses défenseurs naturels semblent vouloir abandonner la partie. J'ai entendu le directeur lui-même en parler de façon désespérée,

alors que, de son côté, le ministre d'Angleterre aurait dit qu'en présence de la nouvelle attitude des Persans, de cette résistance dont il ne les jugeait pas capables, il ne croyait plus possible de soutenir avantageusement l'œuvre de son prédécesseur.

10 *décembre*. — Malgré tout nous allons de Dochântépè à Djadjroud: malgré les mauvaises nouvelles de Téhéran, où l'orage commence à gronder ; malgré une lettre de la légation de Russie, par laquelle le ministre demande au roi de rentrer en ville, que le moment lui paraît critique et qu'il y a lieu de craindre pour la vie des Européens. Le chah répond que la chose n'en vaut pas la peine, que son premier ministre peut suffire à toute éventualité, et nous nous mettons en route.

15 *décembre*. — Tauris s'agite de nouveau, bien qu'ayant la promesse que la concession des tabacs n'aura pas, en Azerbaïdjân, ses effets immédiats. La raison en est qu'une sorte de mot d'ordre semble se répandre partout et que le mouvement prend les allures d'un mouvement général.

17 *décembre*. — Chassant à quelques centaines de mètres du campement, je m'arrête à l'entrée d'un étroit et tortueux ravin, devant des plaques de gypse d'assez grande dimension que j'aperçois à fleur de terre. Tandis que j'en détache, mon chien continue à monter le ravin, en contournant un tertre avancé qui me le cache, pour revenir presque aussitôt la queue entre les jambes. Me doutant qu'il a fait

quelque mauvaise rencontre, et afin de m'en rendre compte, je gravis rapidement la montagne de gauche, opposée à l'endroit d'où il revient, et je me mets à explorer du regard les alentours. Au même moment, je vois trois chasseurs descendre à toutes jambes des hauteurs. Ils me crient en indiquant ma droite : « Une panthère ! une panthère ! » C'est M. Hybennet, le dentiste de Sa Majesté, qui, accompagné de Mirza Abdul Khassem avec un de ses amis sans arme, chassait tranquillement, ne s'attendant pas plus que moi à semblable rencontre si près du camp. Ils me racontent, non sans émotion, que la panthère est passée à une faible distance d'eux, qu'arrivée au sommet de la montagne, elle s'est même arrêtée un instant, les a regardés puis a disparu sur l'autre versant. Nous nous sommes assurés qu'elle avait dû rester quelque temps couchée dans des roseaux à 30 mètres environ des affleurements. Le bruit de verre cassé des lames de gypse arrachées avec efforts aura fait partir le fauve, et mon chien aura pris peur à son départ, s'il ne l'a même éventé avant. Je me félicite de ma découverte minéralogique, surtout de m'y être intéressé ; car qui sait ce qui serait arrivé si elle n'avait pas interrompu ma chasse.

19 décembre. — L'audace des mollahs commence à se traduire par des manifestations publiques. A Téhéran, dans une réunion provoquée par le premier ministre, où l'on discutait de l'indemnité qu'il y aurait à payer à la Compagnie des tabacs par suite du retrait de la concession, l'un d'eux n'a pas craint de dire, devant Emin es Sultan, que ceux qui ont touché des

pots-de-vin — et il a cité des noms — n'avaient tout d'abord qu'à les rendre. A Kazvin, un autre mollah voyant un individu fumer l'a invité à cesser et, sur son refus, lui a brisé son kalia. Le fumeur a porté plainte au gouverneur, qui a envoyé chercher le mollah ; mais celui-ci a ameuté le peuple, si bien que le gouverneur, menacé dans son palais, a quitté la ville et s'est sauvé à Téhéran. On dit même qu'il n'a dû son salut qu'à son prisonnier, le chef des marchands : la foule a laissé passer la voiture qui les emportait tous les deux, croyant qu'elle contenait Hadji Mohammed Hassan grâcié et un des siens.

21 décembre. — Sa Majesté se décide à regagner la capitale. En arrivant, je suis appelé à la légation de Russie, où je déjeune. On m'assure que c'en est fait de la concession des tabacs, qu'on n'attend plus qu'une réunion des actionnaires, à Londres, pour savoir ce que sera l'indemnité exigée par eux. D'un autre côté, on a demandé au mouchteïd de Kerbéla de lever l'interdiction de fumer. Il est temps, grand temps que tout ceci finisse, si on ne veut pas avoir à déplorer les plus grands malheurs.

Mohsin Khan, autrement appelé Mouïn el Moulk, ex-ambassadeur de Perse en Turquie, est arrivé de Constantinople pendant notre absence. Court et gros, il a plus l'aspect d'un Turc que d'un Persan.

26 décembre. — La nuit dernière, des affiches ont été collées sur les murs, menaçant de mort les étrangers si la concession des tabacs n'est pas retirée dans les quarante-huit heures.

On ne comprend vraiment pas que ce ne soit déjà fait. Le poids des années se ferait-il sentir sur le chah ? Nasr ed Din n'aurait-il plus la décision de l'âge mûr ? On dit bien que la résistance vient du premier ministre poussé par les Anglais. Mais comment croire que sa confiance en eux l'aveugle au point de l'empêcher de voir que son autorité s'en va, entraînant dans son effondrement celle de son souverain. Où allons-nous si les mollahs continuent à prendre le dessus ? Qu'ils passent des paroles aux actes et on aura tout à redouter.

Le ministre de France est venu causer de toutes ces choses avec moi. Je ne lui ai pas caché que je ne m'expliquais point, dans un moment si critique, l'inaction des ministres des puissances étrangères, que je considérais comme absolument urgente leur intervention. M. de Balloy partage mes inquiétudes ; il m'a quitté en me disant qu'il aurait quelques-uns de ses collègues à sa table ce soir même, qu'il ne manquerait pas de leur faire connaître notre conversation.

Le bruit se répand que les actionnaires de Londres réclament 12.500.000 tomans, environ 125.000.000 de francs d'indemnité.

Pauvre gouvernement persan ! d'où les sortirait-il ces millions ? si le chah n'ouvre pas ses trésors. Par surcroît, les charbons ayant doublé de prix en quelques jours, on accuse la banque anglaise de les avoir accaparés dans un but de spéculation. Si ce n'est pas là une tactique de ses ennemis et que la chose soit vraie, il ne lui faudra pas faire, à la Banque *Impériale*, beaucoup d'opérations de ce genre avant de partager le sort de la Compagnie des tabacs. Les Anglais

n'ont pourtant pas intérêt à voir les affaires se compliquer.

28 décembre. — Sur les réclamations des agents diplomatiques, des postes militaires ont été établis en divers endroits du quartier européen, et le chah s'est résigné à faire placarder que « son amour pour son peuple l'a porté à retirer définitivement la concession des tabacs. »

Ces mesures ont pour effet immédiat au moins d'empêcher la mise à exécution des menaces contenues dans les affiches. Toutefois, il ne faut pas croire que les mollahs, qui se sont essayés, voient le résultat et prennent conscience de leur force, il ne faut pas croire qu'ils s'arrêteront à ce premier succès. Chacun dit bien que l'effervescence ne cessera qu'en présence d'un acte officiel authentique ne laissant pas l'ombre d'un doute, de simples promesses ne pouvant plus suffire à cette heure. Du reste, à la demande de lever l'interdiction de fumer, le mouchteïd de Kerbéla n'a pas répondu ; or, tant que cette défense subsistera, la situation restera la même.

31 décembre — Dernier jour de l'année 1891. La neige tombe la nuit, la température baisse : ce matin à 7 heures, il y a 8 degrés au-dessus de zéro, dans ma chambre, et 6 degrés au-dessous, dehors.

Puisse le froid agir favorablement sur les cervelles échauffées des Persans et ramener tout le monde à la raison ! Puisse 1892 laisser bientôt au pays la libre disposition du tabac qu'il produit, rallumer les kalians mettre l'accord entre l'autorité royale et l'autorité reli-

gieuse... et préparer l'heureux jour où j'irai revoir « France-la-Douce ».

1^{er} janvier 1892. — Tous les regards sont tournés du côté de Kerbéla : c'est de là que l'on attend la délivrance. Une dépêche en est arrivée, enfin ! Le mouchteïd daigne féliciter le chah d'avoir retiré la concession des tabacs ; il l'engage à retirer de même toutes les concessions abandonnées à des étrangers, mais il ne fait pas la moindre allusion à la défense de fumer dont il est l'auteur, et qu'il sait causer le trouble le plus profond dans les habitudes persanes.

Cette dépêche a naturellement la vertu de porter à son comble le mécontentement du roi et d'irriter ses conseillers. Ce n'est donc plus à un seul, c'est à tous les privilèges octroyés aux étrangers que le clergé s'attaque. Il est peu probable qu'il obtienne complète satisfaction. Si Nasr ed Din a cédé sur un point, chacun sait que cela n'a pas été sans peine ; il n'y a guère à espérer qu'il accorde davantage.

3 janvier. — Le Persan ne reprend pas son kalia, rien n'est fait. Les nouvelles de Londres non plus ne sont pas bonnes : les actions de la Banque Impériale seraient tombées de moitié. A la Banque se rattachent des tracés de routes dans le sud, des exploitations de mines, des spéculations sur l'opium. Il paraît qu'actuellement tout est en suspens, au grand préjudice de tous et de la Banque en particulier. Cet état de choses ne peut durer sans causer des pertes irréparables, pertes de tout ordre. Le clergé, lui, n'a rien à craindre, son influence sur les masses ignorantes et fanatiques

n'est que trop bien assise, c'est pourquoi son audace n'a plus de bornes ; mais il n'en serait pas de même du gouvernement, si la lutte continuait dans ces conditions.

4 janvier. — Ce matin, comme je me prépare à me



Goûter du chah

rendre à mon service, un soldat de garde à la porte de l'anderoun me remet une lettre du chef eunuque, Etemad el Harem, qui me demande de me trouver chez lui à 1 heure. Je suis libre ordinairement vers midi, le repas du chah terminé ; cependant il arrive que je sois retenu après cette heure. Par crainte que cette éventualité se présente, et afin d'être complètement libre de mon temps, je déjeune avant de sortir,

ce qui me fait aller un peu plus tard au palais.

A 10 heures, à peine dans la rue Djebbékhanè, j'y remarque plus de monde et plus d'animation que d'habitude. Un rassemblement se forme à la porte du Bazar ; plus loin, la porte de l'Ark, toujours ouverte à cette heure-ci, n'est qu'entre-bâillée, les soldats du poste sont derrière et il y en a même deux montés tout en haut, qui observent la foule. Ces militaires me connaissent pour me voir passer chaque jour, ils me laissent entrer, quoique la porte soit consignée.

Au palais, je trouve tous les ministres présents. Le chah se promène silencieux et sombre, tapant du talon et frappant les arbres de sa canne, visiblement très préoccupé. Qu'y a-t-il ? Je m'informe. Voici ce que j'apprends.

Sa Majesté, impatientée, a envoyé Mirza Issa, le nouveau sous-gouverneur de Téhéran, dire au mouchteïd Mirza Hossein, surnommé Achtiani, d'avoir à choisir entre fumer et donner cet exemple aux habitants ou quitter la Perse. Le mouchteïd aurait répondu qu'il préférerait partir. Ces nouvelles se seraient répandues en ville avec la rapidité d'une traînée de poudre. De là cette animation inaccoutumée de la rue, de là ces attroupements, de là l'état dans lequel est le souverain.

Il est près de midi. Le chah va déjeuner. Peu à peu le jardin de Goulistan se vide. Tous ceux qui ne sont pas de service s'en vont, seul des ministres, Emin es Sultan reste. Quand le repas est desservi, avant de me rendre à l'anderoun où je ne sais combien de temps je serai retenu, je vais, voyant le ciel couvert, chercher mon manteau chez moi. Je trouve fermée la porte de

l'Ark par laquelle je suis entré ; le poste en armes la garde contre la foule, dont la rumeur s'entend menaçante. Je reviens sur mes pas et me dirige vers la porte de la rue Naïeb-es-Saltaneh, afin de gagner de là l'anderoun, quand je rencontre, devant le Takht i Khanè, Aboul Hassan Khan, tout ému, qui me dit en courant : « Ne quittez pas le palais, ce serait dangereux pour vous. » Je rentre dans le jardin de Goulistan. Il sonne 1 heure au Chems ol Amaret.

Alors se font entendre sérieusement les cris de la foule, bientôt l'émeute bat son plein. Les émeutiers, ayant à leur tête un énergumène à turban bleu, un seïd exalté, partent de l'entrée du Bazar donnant sur le Sebz i Meïdan, non loin de ma porte, traversent le Meïdan-Chah, d'où, ne pouvant avancer dans la rue Naïeb-es-Saltaneh, barrée par la troupe, ils reviennent sur leurs pas, contournent l'Ark par les rues Djebbékhanè et Nasérié, pénètrent dans la rue de l'Anderoun et débouchent à l'autre extrémité de la rue Naïeb-es-Saltaneh. Jusqu'à présent, nous n'avons entendu que le bruit et les clameurs d'une foule en révolte. Mais ici, en présence de la troupe qui les arrête de nouveau, les émeutiers se mettent à jeter des pierres sur le palais du prince Naïeb es Saltaneh, cassent des vitres et menacent de forcer l'entrée, espérant sans doute arriver par là au palais même du chah, de la porte duquel ils voient qu'ils ne peuvent approcher, grâce à la barrière de soldats qui les tient en respect.

A ce moment, l'officier qui est à la tête de ces militaires, Mouïñ Nizam, jugeant sans doute qu'il ne peut se tenir plus longtemps inactif en présence de ces scènes, et craignant que la foule n'enfonçe la porte

de l'anderoun du prince, sérieusement menacée, commande, après les sommations réglementaires auxquelles les émeutiers répondent par des vociférations et des pierres, un feu de peloton. Il en reste quelques-uns sur le carreau, parmi lesquels le seïd. Les autres vident la rue et se dispersent, non sans une résistance qui nécessite une nouvelle décharge de la troupe. Trois heures et demie sont sonnées.

Durant ce temps, que se passe-t-il chez le chah ? Sa Majesté, après son déjeuner, sort dans le jardin, cause un instant avec son premier ministre, puis, suivie des chambellans de service, pénètre dans l'Orangerie et se rend à la chambre des Brillants, qui est la plus voisine de la porte de communication du biroun avec l'anderoun. Emin es Sultan, entouré de quelques dévoués, va s'asseoir à l'angle opposé de Goulistan, le long du mur de l'abdarkhanè. Prisonnier dans le jardin, ne sachant où aller, je m'y promène seul de long en large, attendant les événements.

Tant que la foule se contente de crier et de tourner autour de l'Ark, rien de particulier ne se présente. Mais dès qu'elle arrive au palais de Naïeb es Saltaneh, qu'elle fait mine de vouloir forcer la porte de son anderoun, par lequel elle peut pousser jusqu'à celui du chah, et que l'on entend le bruit des vitres brisées, je vois une demi-douzaine de chambellans, ayant en tête Mirza Méhémed Khan, le père du favori, sortir de l'Orangerie, armés de pied en cap, et venir monter la garde devant les fenêtres de l'Otaq i Almas. Ils ont trouvé quelques armes de chasse et sont là, le fusil sur l'épaule, les reins ceints de cartouchières garnies. L'intention peut être bonne, mais la chose serait co-

mique et risible si le moment prêtait à rire. Que pourraient, en effet, contre les émeutiers, s'ils pénétraient au palais, ces six hommes, même avec toutes leurs cartouches ? A peine auraient-ils vidé leurs fu-



Meïdan-Chah et rue Naïeb-es-Saltaneh

sils, qu'ils seraient écrasés, n'étant abrités par rien.

La fusillade qui s'entend alors ne semble rassurer personne, ce qui me fait espérer qu'elle n'est pas ordonnée par le roi.

Du côté du premier ministre règne le plus profond silence : chacun est à sa même place, ne parlant pas, attendant, écoutant, l'oreille tendue vers la rue. Emin

es Sultan tient à la main des papiers que de temps en temps il feuillette machinalement.

Comme je longe le grand bassin, j'aperçois Naïeb es Saltaneh passer devant le Musée. Il se rend auprès du chah. Je presse le pas dans cette direction, et j'arrive à la porte de l'Orangerie comme le roi en sort avec son fils, qui l'a tiré de l'angoisse où il était. J'apprends que le calme est rétabli, que les rues autour de l'Ark sont occupées militairement, que cette échauffourée a coûté la vie à sept manifestants, sans compter les blessés, qui auront garde, sans doute, de se faire connaître.

Il n'est pas loin de 5 heures quand je regagne ma maison. Un canon et ses servants sont devant la porte extérieure.

Triste journée ! Si « le canon est l'*ultima ratio* des rois », ne sait-on pas qu'en pareil cas, c'est une mauvaise raison, et qu'il est dangereux de n'en avoir plus d'autre à faire valoir. La fusillade a dissipé l'émeute, c'est vrai ; mais les deux pouvoirs en lutte restent face à face : le roi amoindri quoique victorieux, le clergé agrandi quoique battu.

5 janvier. — A 1 heure, Sa Majesté reçoit les officiers et quelques fonctionnaires qui ont contribué à la répression de l'émeute. Elle les félicite de leur conduite et leur distribue des récompenses.

Achtiani n'a ni fumé ni quitté la ville. Il paraît que, dans sa réponse d'hier au chah, il aurait dit qu'il accepte l'exil, seulement qu'on lui envoie l'original de la concession des tabacs, afin qu'il le déchire devant le peuple qui garde sa porte et ne veut consentir à

son départ que cet acte accompli. Le chah lui fait dire de rester, en lui envoyant, comme gage de réconciliation, une bague surmontée d'un brillant. Le mouchteïd n'accepte ce cadeau qu'après avoir appris la dissolution de la Compagnie des tabacs, annoncée par des affiches de son directeur, qui invite en même temps ceux qui lui ont vendu des tabacs à venir les reprendre.

Pour qu'une pareille détermination ait été prise et exécutée si promptement, il faut que l'émeute d'hier ait profondément impressionné, et le directeur de la Compagnie, et le ministre d'Angleterre, lequel aurait déclaré qu'il y a force majeure. C'est qu'en effet les étrangers n'ont pas été sans appréhension durant cette journée : chacun s'est barricadé chez soi, prêt à résister en cas d'attaque. Ceux des agents diplomatiques que j'ai occasion de voir regrettent tous de n'avoir pas eu de fusils pour armer leurs serviteurs ; tous parlent de la nécessité d'en avoir à l'avenir une réserve dans les légations.

7 janvier. — La journée du 4 a coûté sept morts et une vingtaine de blessés, ce qui n'a rien d'étonnant lorsque l'on voit les nombreuses traces de balles sur les murs de la rue Naïeb-es-Saltaneh et surtout, au nord, sur le mur de la rue de l'Anderoun. Sa Majesté, dont la bonté de cœur est une des qualités dominantes, a fait distribuer des secours aux familles des victimes, qui ont paru satisfaites. Espérons que semblable scène ne se renouvellera plus.

L'émeute a été tout à fait locale. On a bien dit que Nasr ed Dovleh, le successeur d'Emir Nizam, avait

été tué à Tauris, que des prisonniers avaient été massacrés par la foule dans les prisons de Kazvin; ces bruits n'ont point été confirmés.

10 *janvier*. — Les esprits ne sont pas entièrement calmés. De nouvelles mesures de défense sont prises par le ministre de la Guerre. L'attaque du palais a malheureusement donné raison à ses projets de murer bon nombre de portes privées ouvrant dans l'Ark. La mienne n'y échappe pas cette fois. Je ne puis plus, quant à présent, sortir de chez moi autrement que par la cour des écuries de l'abdarkhanè du chah, en faisant ensuite un assez long détour pour atteindre la rue Djebbékhanè. Les plus contrariés de cette mesure sont les braves militaires qui gardaient ma porte depuis mon entrée dans la maison. Comme il n'y a plus de porte à garder sur la rue, force est bien de les renvoyer à leur caserne, où ils se rendent, sinon contents, du moins avec la résignation de bons musulmans. J'avais plaisir à les voir faire leur cuisine à gauche de l'entrée, près des écuries. Ils vivaient là si paisiblement, qu'ils y auraient, je gage très volontiers, attendu leur congé.

15 *janvier*. — Nous allons à Dochântèpè, où le chah se trouve depuis ce matin. Il a pris cette résolution à son réveil; peu après il est parti avec les chambellans et les gens de service auprès de lui à cette heure. Pendant que mes domestiques se préparent, Etemad es Saltaneh me prend dans sa voiture et nous nous y rendons ensemble. Chemin faisant, nous rencontrons, place de Nagarestan, Mouchir ed Dogleh qui vient

d'expédier à Kerbéla le corps de son frère. Il nous dit que des placards viennent d'être mis dans les rues, demandant la destitution du premier ministre et accusant son frère, Emin el Moulk, de s'enrichir au détriment des fonctionnaires, lesquels se plaignent de ne



Guèbre et son âne

plus recevoir leurs appointements ; qu'à Mechhed, les mollahs prêchent que non seulement il est impie de fumer, mais qu'il faut aussi renoncer à la culture du tabac. Yaya Khan a bien mauvaise mine : « Je me sens très fatigué, me dit-il, j'ai grand besoin de repos. »

23 janvier. — L'influenza, qui en quelques jours

s'est répandue dans tous les quartiers de Téhéran, fait de nombreuses victimes. Mouchir ed Dovleh est mort un des premiers, il y a trois jours; aujourd'hui deux femmes de l'anderoun royal ont succombé à cette affection.

Dans ces conditions, le retour en ville de Sa Majesté ne serait guère prudent. On en parlait quand ces nouvelles sont venues le remettre à une date indéterminée. S'il est vrai que toujours « à quelque chose malheur est bon », l'épidémie détournera peut-être les esprits des préoccupations actuelles, fera oublier les derniers événements et amènera l'apaisement, tant désiré des gens sensés.

24 janvier. — Le corps de Yaya Khan est envoyé à Mechhed, du côté opposé à celui de son frère, qui est en route pour Kerbéla. Aucune considération ne peut empêcher ces transports de cadavres vers les lieux de sépulture réputés saints, la cause de la mort, pas plus qu'une autre.

La mort de Mouchir ed Dovleh, qui était titulaire de deux ministères : Justice et Commerce, met bien des ambitions en mouvement. Plusieurs postulants sont déjà venus tâter le terrain. Jusqu'à mon ami Etemad es Saltaneh qui, jamais content de son sort, a envoyé sa femme, l'intrigante Achref el Saltaneh, chez la favorite, Aniseh ed Dovleh, afin de la prier d'intervenir près de Sa Majesté pour l'obtention du ministère de la Justice. Le chah se serait débarrassé de tous ces assaillants en répondant qu'il fallait donner au défunt ministre le temps de refroidir.

Cet excellent Yaya Khan était un vrai panier percé.

Malgré une forte dotation du chah, dont il avait épousé la sœur, malgré ce que lui rapportaient ses deux ministères, malgré la part qui lui était généralement faite dans les concessions, il laisse des dettes, et de fortes dettes. Mais c'était un homme charmant, hospitalier et serviable, dont plus d'un pourra regretter la générosité. Le roi aimait son beau-frère, bien qu'il ne le prit pas toujours au sérieux.

25 janvier. — Avant son départ, Sa Majesté a constitué une sorte de conseil de gouvernement, qui semble fonctionner assez régulièrement. Les ennemis du premier ministre s'en félicitent, pensant que son autorité s'en trouvera atteinte et qu'il ne pourra faire tout de lui-même comme par le passé. Déjà, c'est ce conseil, dit-on, qui a préparé et envoyé au chah la liste des candidats aux deux ministères de la Justice et du Commerce. Il se compose de cinq membres : Emin es Sultan, premier ministre et ministre de l'Intérieur ; Naïeb es Saltaneh, ministre de la Guerre ; Emin ed Dovleh, ministre des Postes ; Mokhber ed Dovleh, ministre de l'Instruction publique ; Mouïn el Moulk, ex-ambassadeur à Constantinople. Ce dernier serait le plus sérieux candidat à l'héritage du Mouchir, avec le chef des Kadjars, Azd el Moulk, qui vient de marier richement son fils à la fille de Sahad Divan, le gouverneur actuel de Mechhed.

26 janvier. — Le crieur public a enfin annoncé la levée de l'interdiction de fumer. Grande joie dans toute la ville ! Cette fois c'en est fait de la Compagnie des tabacs, on peut dire qu'elle a vécu. Reste à liquider

l'état de choses qu'elle a créé, ce qui peut demander du temps, sans amener toutefois, si chacun y met un peu du sien, les maux que son existence a causés à la Perse, maux que sa durée n'aurait fait qu'aggraver.

Le bruit court que Zel es Sultan a fait mettre à mort son intendant, Mouchir el Moulk, possesseur d'une grande fortune qu'il convoitait, une dizaine de millions, d'après ce que l'on dit.

28 *janvier*. — Les allées et venues continuelles entre Téhéran et Dochântépè devaient avoir l'inévitable conséquence de nous apporter l'influenza. Ce matin, le chah se réveille grippé, après avoir passé une nuit d'insomnie et de fièvre.

L'ambassadeur de Turquie, appelé par son gouvernement, est parti aujourd'hui. En même temps que lui se sont mis en route une quarantaine d'employés de la Compagnie des tabacs ; la plupart n'oublieront sans doute pas de longtemps les transes par lesquelles ils ont passé depuis qu'ils sont en Perse, surtout ceux qui étaient ici le jour de l'émeute ; largement indemnisés, ils partent contents et vont chercher fortune ailleurs, à la satisfaction au moins aussi grande des Persans.

30 *janvier*. — Mouïn el Moulk, — de qui, dit-on, vient la Géorgienne amenée de Constantinople au chah pendant son dernier tour d'Europe, — est l'heureux du jour. Il est nommé ministre de la Justice et du Commerce, tout en recevant, comble d'honneur, le titre de Mouchir ed Dovleh.

Le fils d'Emin ed Dovleh, jeune homme d'une

quinzaine d'années, fiancé à la fille du nouveau ministre, hérité du nom de Mouïn el Moulk, abandonné par son futur beau-père.

Ces titres portés en guise de noms font qu'au bout d'un certain temps, on ne s'y reconnaît plus au milieu de ce monde persan. Le même individu en change plus d'une fois dans sa carrière, et le titre qu'il quitte passe généralement tôt ou tard à un autre, qu'il soit des siens ou qu'il lui soit entièrement étranger. Il en résulte une confusion telle, que, si on ne prend pas bonne note de toutes ces mutations, on ne sait bientôt plus de qui on parle quand on entend prononcer ces noms, déjà d'une si grande ressemblance entre eux pour une oreille peu habituée.

2 février. — Nous sommes à Téhéran depuis hier, la maladie du chah, qui est à peu près rétabli, nous y ayant ramené directement, sans chasse à Djadjroud, selon l'usage. La ville est plus calme qu'à notre départ : elle a repris son aspect ordinaire, et les *kalianfrouz* circulent de nouveau dans les rues, louant des kalians tout prêts à être fumés.

Mais les diverses concessions accordées à des étrangers ne continuent pas moins à être battues en brèche. On dit même fort compromises les situations de certains Européens : celle, par exemple, du directeur des douanes, un Arménien venu de Constantinople, et celle du chef de la police, qui est Autrichien.

5 février. — Le roi n'est décidément pas satisfait du rôle de la police lors des troubles, qu'elle n'a su ni prévoir ni empêcher. Le chef est changé, et le sous-

chef, Aboutrab Khan, Persan intelligent et sympathique, est attaché à la personne de Sa Majesté, en qualité d'aide de camp, sa place étant supprimée.

J'apprends de ce dernier que le nouveau préfet de police, le seïd Abdullah, frère de Mirza Issa, sous-gouverneur de Téhéran, afferme cette institution 1.000 tomans par mois de Naïeb es Saltaneh, qui en est concessionnaire. « Et c'est peu ! » ajoute-t-il.

6 février. — Le chah est possesseur du sol, dont il dispose à sa guise ; il est aussi l'héritier naturel de tout Persan qui vient à mourir, pouvant à son gré en garder la fortune ou la laisser, en totalité ou en partie, aux parents du défunt. En dehors de certaines propriétés, il a abandonné au fils de Yaya Khan, Hossein Khan, 8.000 tomans des appointements du père, dé-cédé le mois passé.

7 février. — J'ai eu entre les mains le fameux diamant *Daryäi Nour* (océan de lumière). Le chah, qui est convalescent de la grippe et un peu faible, m'a dit en le sortant de sa poche : « Je le porte sur moi pour me donner des forces. » Il est plat et large comme certains bouchons de carafe. C'est une espèce de pyramide rectangulaire tronquée dont la base a environ 4 centimètres de long sur 3 de large, la face opposée, moitié de moins, la hauteur, un peu plus de 2 centimètres. Toutes ses faces seraient parfaitement unies si le nom de Feth Ali Chah n'était gravé sur un des côtés. Vu par ses plats, il est incolore ; vu par ses tranches, il présente une teinte très légère, rosée ou violacée selon le jeu de la lumière. Sa Majesté m'as-

sure que le Daryaï Nour a été un des joyaux de la couronne de Cyrus.

8 février. — La mère du valiahd, Choukouch Sal-tanch, qui ne se relève pas de l'influenza dont elle a été atteinte, m'a fait appeler en consultation. Nous nous trouvons, chez elle, une demi-douzaine de médecins, tant européens que persans. Comme l'accord a quelque difficulté à s'établir entre nous sur le traitement, la malade demande qu'il soit fait estékaré pour savoir à qui elle doit accorder sa confiance. Le sort désigne les médecins persans, je me retire.

Cette épidémie d'influenza s'est développée par l'hiver le plus doux. Depuis la fin de décembre, où quelques journées froides ont suivi la tombée de l'unique neige de l'hiver, nous n'avons cessé d'avoir le temps le plus beau et la température la plus agréable. Seul, durant tout ce temps, l'orage survenu hier soir nous a caché le beau bleu turquoise du ciel. Mais quel orage ! La grêle et la pluie sont tombées en telle abondance, que les terrasses des maisons se trouvent un peu partout endommagées, que même l'une d'elles s'est effondrée en écrasant sous ses décombres deux jeunes gens d'une vingtaine d'années. Ces accidents arrivent chaque année, naturellement toujours plus graves la nuit.

10 février. — Il n'est pas douteux que l'action de la Russie a été pour beaucoup dans les événements qui viennent de se dérouler. C'est l'éternelle lutte d'influence entre Russes et Anglais. Cette fois les Russes l'emportent au-delà de toute espérance ; car

Emin es Sultan, comprenant que sa politique jusqu'à ce jour est condamnée, a l'habileté d'en changer à temps, pour éviter sa chute, et de se rapprocher d'eux. Aujourd'hui même, le premier ministre a fait sa conversion, conséquence heureuse du retrait de la con-



Pehlevans

cession des tabacs, qui vaudra, il faut l'espérer, la tranquillité au pays.

Emin es Sultan sort de la légation de Russie, où il a eu avec M. de Butzof un entretien qui n'a pas duré moins de trois heures. Il a donné au ministre de Russie les assurances les plus formelles de son changement d'attitude, ajoutant : « Vous pouvez ne pas croire

à mes paroles, mais mes actes vous prouveront bientôt leur sincérité. »

Les Russes doivent se féliciter de ce résultat, bien préférable à la chute du premier ministre, que le chah, en somme, tient à garder. Aussi, M. de Butzof



Dafterkhanè

n'a-t-il pas dû être moins sincère qu'Emin es Sultan, lorsqu'il lui a promis l'appui de la Russie et son aide personnelle dans l'accomplissement de sa tâche.

Mes sympathies russes ne sont ici un secret pour personne ; elles datent du Monténégro, de près de vingt ans. Personne non plus n'ignore mon affection pour Emin es Sultan ni mon dévouement à Sa Majesté. Qu'il me soit donc permis, bien que je ne m'occupe

jamais de politique, de dire tout le plaisir que me cause cette réconciliation et combien je désire qu'elle soit complète et durable.

Il n'est pas inutile d'ajouter que la démarche du premier ministre s'est accomplie après la réception par le chah, de ses agents à Pétersbourg et à Constantinople, d'une nouvelle qui n'a pas été sans le toucher : le tsar aurait promis d'intervenir auprès du sultan pour l'arrangement des affaires de frontière et pour le règlement, beaucoup plus important, de la question de l'exportation du toubak.

11 février. — Sa Majesté a reçu le ministre de Russie. Elle lui a confirmé les paroles de son premier ministre, en lui témoignant toute sa satisfaction du rapprochement opéré entre les deux gouvernements de Perse et de Russie.

Le roi vient de cette audience la figure souriante. Il est certain qu'il a quelque raison de se croire arrivé à la fin de ses soucis du moment — qui n'ont pas été petits. Sa joie se traduit immédiatement par des projets de voyage : nous irons d'abord chasser à Djadjroud, partie que lui a fait manquer la grippe ; ensuite, aussitôt de retour, nous ferons nos préparatifs pour un grand voyage dans l'ouest.

Le feu d'artifice réglementaire est tiré en l'honneur d'Ali, dont l'anniversaire de naissance tombe demain. Jamais soleils n'ont dû tourner plus gaiement.

24 février. — Nous venons de passer dix magnifiques journées de chasse à Djadjroud. Pendant ce temps, l'indemnité à payer aux concessionnaires des

tabacs a été négociée. Les actionnaires ne demandent qu'à rentrer dans leurs débours, il y a donc moyen de s'entendre. Toutefois on ne s'est pas encore arrêté à un chiffre définitif, accepté des deux parties.

20 mars. — La cérémonie de Norouz a eu lieu à 6 heures du matin. Malgré l'heure matinale, on y est venu faire étalagé de ses décorations, et chacun a reçu un petit sac en soie rouge renfermant 150 chahis séfids, environ 15 francs.

21 mars. — Le grand salam où Sa Majesté reçoit à pareil jour les représentants des puissances a été des plus brillants, et, ce que je n'avais pas encore vu, il a été suivi d'une séance de tours de force donnée par des lutteurs (*pehlevan*) de profession.

Le chah resplendit de ses plus belles pierres précieuses : la fine aigrette (*tehl*) du kolah scintille au moindre mouvement, tandis que les gros diamants du costume dardent leurs feux.

Dès que le salam est terminé, le roi quitte le palais du Trône, va changer ses habits d'apparat contre de plus simples et vient ensuite à la chancellerie du gouvernement, au Dafterkhanè, où nous l'attendons.

L'entrée de ce bâtiment se trouve Meïdan-Chah, sur le côté de la place opposé au Nagharakhanè, à l'angle de droite de la rue Naïeb-es-Saltaneh ; elle peut être comptée parmi les nombreuses entrées des palais de l'Ark. La façade intérieure donne à l'extrémité sud d'une longue cour bordée de massifs d'arbres, principalement de très hauts platanes, dont le Takht i Khanè occupe l'extrémité nord. Dans cette cour se

promèment encore la plupart des dignitaires ayant assisté au salam ; les troupes restent alignées de chaque côté du bassin central ; une foule compacte entoure, entre le bassin et le Dafterkhanè, une vingtaine de gymnastes et de lutteurs qui n'attendent que l'arrivée du roi pour commencer leurs exercices. Ces derniers sont nus jusqu'à la ceinture et ont leur pantalon retroussé jusqu'aux genoux.

Au balakhanè du palais, nous sommes admirablement placés pour voir tout et bien. Malheureusement ces tours ne présentent rien d'intéressant, rien de particulier : sur le trapèze et sur la corde raide, comme dans le maniement de pesantes massues et dans les luttes à main plate, ces exercices ressemblent à ce que l'on voit en tout pays.

Nasr ed Din prend plaisir à tous les spectacles. Celui-ci paraît l'amuser autant que les représentations du Takié. Il reste jusqu'au bout ; il ne part que quand tout est fini, après avoir jeté dans l'arène quelques poignées de petites pièces d'or.

5 avril. — L'entente est faite, enfin ! sur l'indemnité due à l'ex-Compagnie des tabacs. Après d'interminables pourparlers, il a été signé aujourd'hui, entre le gouvernement persan et la légation anglaise, un acte par lequel le premier s'engage à payer, dans un délai de quatre mois, la somme de 500.000 livres sterling à la Compagnie qui, en retour, renonce à la concession et abandonne tous ses immeubles et son tabac destiné à l'intérieur du pays ; car elle ne peut disposer d'une certaine quantité de toumbak, pour laquelle elle a un contrat passé avec la Turquie, par intermédiaires,

jusqu'à ce que ce contrat soit résilié ou qu'un arrangement se soit établi entre les intéressés.

Voilà donc réglée une grosse affaire, qui a remué le pays profondément, au point de le pousser à la révolte. Les Persans, depuis quelques jours en Ramazan, peuvent, l'esprit libre de ce cauchemar, observer en paix leur Carême.

CHAPITRE VI

VOYAGE AU FERAGHAN. — L'ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA.

En Perse ou hors de Perse, le chah se plaît à entreprendre de temps en temps quelque long voyage. Les excursions à travers le pays n'ont rien qui surprenne, ses ancêtres en faisaient de semblables; mais sortir de Perse, voilà qui n'a pas laissé d'étonner quiconque a été témoin du premier voyage en Europe de Sa Majesté le chah in chah.

Certes, il a fallu à Nasr ed Din une force de volonté peu commune lorsque, pour la première fois, il a pris la résolution d'abandonner (temporairement, s'entend) le trône sur lequel ses ancêtres étaient restés rivés jusqu'à la mort par tant de préjugés, et qu'il a franchi les frontières de l'empire. Ce jour-là, il s'est montré ce qu'il est réellement : un homme de caractère, d'une intelligence supérieure et à idées élevées, un souverain avide de s'instruire, ami du progrès et désireux d'en faire profiter son pays.

Que si l'avenir n'a pas répondu de tout point à ses vues, il ne faut pas lui jeter la pierre. Ses meilleures intentions, inspirées par le plus pur amour du bien

public, ont été trop souvent paralysées par des gens intéressés au maintien du *statu quo*, qui trouvaient, par-dessus le marché, un solide appui dans l'inertie phénoménale du fatalisme musulman. Toutefois, on ne peut pas dire que ses voyages au dehors n'ont point profité au pays. Surmontant tout, même le mécontentement du clergé, dont nous connaissons la force, Nasr ed Din, — pour ne pas parler d'autres innovations, — n'a-t-il pas créé des écoles où des professeurs étrangers donnent à ses jeunes sujets une instruction qui, du moins, n'est pas empreinte des idées superstitieuses et étroites professées par les mollahs. Une telle institution, tout à son éloge, ne peut manquer de donner de bons résultats. Ses effets se font déjà sentir, et il n'est pas nécessaire d'être très clairvoyant pour s'apercevoir qu'un esprit nouveau, plus porté à la tolérance, règne parmi les jeunes gens de ces écoles et parmi ceux, plus âgés, qui en sont déjà sortis.

Pour bien apprécier l'homme, il faut le voir dans son milieu, qu'il importe de connaître. Vouloir juger le chah de Perse d'après notre conception des choses, à nous Européens, ce serait s'exposer à être injuste, pour le moins à se tromper.

Combien d'erreurs ont été commises ainsi sur Nasr ed Din. Je n'en citerai que deux exemples, qui me viennent à la mémoire comme s'étant passés en Europe ; ils ont, de ce fait, l'avantage d'être connus.

Premier exemple. Pendant le voyage de 1889, j'ai souvent entendu formuler des plaintes sur l'état dans lequel était laissé le lit préparé pour Sa Majesté. Or, jamais le chah n'a couché dans un lit dressé à son

intention. En aucun cas, il ne se couche ailleurs que dans son propre lit, uniquement composé de matelas, oreillers et couvertures piquées (*lahaf*), qui, roulés dans de grands sacs en cuir (*mafrèch*), le suivent partout. Il n'use ni de châlit ni de sommier, pas plus dans ses palais que sous la tente, son lit étant toujours et invariablement étalé chaque soir à même sur un tapis, doublé quelquefois d'un de ces feutres (*nèmed*) épais dont Téhéran a la spécialité. Quelque serviteur malpropre couchait tout habillé, selon son habitude, dans le lit qu'il savait ne devoir pas être occupé par son maître, et l'ignorance de cette particularité faisait mettre sur le compte du maître l'inconvenance du serviteur.

Autre exemple. Durant le même voyage, nous quittons rarement une ville un peu importante, après un certain temps de séjour, sans entendre, au départ, les jérémiades des marchands qui avaient vendu — ou non vendu, car plus d'un envoyait sans qu'on lui eût rien acheté — mais enfin disons qui avaient vendu quelque bibelot au chah. Ils se plaignaient, ces bons mercantis qui auraient donné toute leur boutique au chah pour l'honneur de le voir y pénétrer, ils se plaignaient de n'avoir pas été payés ou de l'avoir été incomplètement, tout disposés à en accuser le roi. Le chah, j'en répons, a toujours soldé les factures intégralement. Mais il n'est pas douteux que, pour aller des mains de Sa Majesté aux mains du marchand, la somme, lorsqu'elle ne disparaissait pas totalement, devait inévitablement se trouver réduite. Que pouvait à ceci le chah ? Était-ce possible que ses sujets changeassent d'habitudes en enjambant la frontière de Perse ?



TOMBEAU DE FATIMA. A KOUN.

Voilà comment les jugements portés sur Nasr ed Din sont souvent erronés, faute de le connaître, faute aussi de connaître son entourage.

6 mai 1892. — Content, on peut même dire plein de joie d'en avoir fini avec la concession des tabacs et de voir qu'il pourra entreprendre son voyage d'été dans des conditions normales, le roi a ordonné une fête de nuit dans le jardin de Goulistan.

Des lanternes vénitiennes éparses dans les massifs donnent l'illusion de fruits lumineux, alors que d'autres tombent des hauts platanes en cordons multicolores comme autant de guirlandes de fleurs ; ici elles forment aux allées des voûtes brillantes ; là elles sont suspendues à des fils imperceptibles au-dessus des bassins, dans lesquels elles se reflètent mêlées aux étoiles du firmament.

Une foule de dignitaires et de hauts personnages, émerveillés du spectacle, passent et repassent à travers le Goulistan, pendant que les femmes de l'anderoun, aux fenêtres des palais et jusqu'au dernier étage du Chems ol Amaret, admirent la fête en attendant leur tour de se précipiter dans le jardin, quand le sexe fort en aura disparu.

Les cygnes, dérangés dans leur sommeil, ne doivent rien comprendre à pareille animation à cette heure, ni à cette clarté insolite ; mais ils ne perdent pas pour cela de leur gravité et glissent dignement sur l'eau, tête haute, en êtres qui n'ont à s'étonner de rien.

10 mai. — Mort à l'anderoun de la mère du valiahd, le l'héritier du trône Mouzaffer ed Din. Lorsque j'ai été

appelé, elle entrait en agonie. Toute intervention était inutile.

On annonce de Mechhed que le choléra, depuis quel-que temps déjà en Afghanistan, suit la route de Hérat à Mechhed, qu'il est même entré en Perse et sévit à Turbat i Cheikh.

11 mai. — Le chah prélude à son grand voyage en allant passer quarante-huit heures à Echretabad. Il le fait généralement avant de se mettre en route définitivement. C'est afin de sortir le matériel de campement, de voir s'il fonctionne bien, s'il est en bon état, et d'y mettre la dernière main s'il a besoin de réparations.

Je soigne ici une femme de l'anderoun, qui, malgré une grave affection des yeux, veut suivre le roi à tout prix. Cette femme a eu son heure, elle a été aimée du maître et a compté parmi les plus heureuses des grandes favorites. Mais où sont les neiges d'antan? Bien que peu avancée en âge, elle sait de longue date hélas! pour l'avoir appris à ses dépens, que la fortune a des revers. Un jour la jeune sœur a plu et les charmes de l'aînée ont chômé.

Aïcha et Lèila, l'une et l'autre sœurs de l'excellent Mirza Abdullah Khan, sont depuis lors toutes les deux à l'anderoun royal, où, les passions s'étant calmées, elles vivent en bonne intelligence et même font ménage commun, ménage égayé par la présence de la fille de Lèila, une belle enfant d'une dizaine d'années, aux grands yeux noirs, tout le portrait de sa mère.

14 mai. — Cette fois-ci, notre départ de Téhéran est

sérieux. Sa Majesté a mis à ma disposition, pour la durée de notre absence, une voiture couverte attelée de six chevaux conduits par trois postillons. Le voyage sera moins fatigant qu'à cheval et plus supportable que sous les rayons directs du soleil.

Contrairement aux années précédentes, nous sortons de la ville par la porte sud-est; nous nous engageons ensuite sur la route de Chahzadè-Abdud-Azim que nous traversons, laissant à notre gauche la tour de Rey, et, en deux heures, nous arrivons à Kèbrizek, où la plupart des tentes sont dressées dans un jardin.

15 mai. — Les retardataires nous ayant rejoints, notre camp est de belle étendue. Nous sommes plus de dix mille avec quatre mille chevaux, sans compter les animaux de bât. Environ deux cent cinquante femmes de l'anderoun accompagnent Sa Majesté. Aïcha Khanoum (madame), qui, une épaisse couche d'ouate sur les yeux, voyage péniblement, a voulu être du nombre quand même. La crainte de voir leur place prise par une autre fait que ces femmes ne sont arrêtées par rien. N'avons-nous pas vu Emin Agdas, aveugle et paralytique, ne pas vouloir s'avouer vaincue et suivre le chah dans les plus mauvaises conditions? Elle est aussi des nôtres, mais en voiture et non à cheval comme alors. Et puis, se trouver simplement auprès du roi, le voir et être vue, n'est-ce pas encore une façon de jouir de ses faveurs, tout au moins de ne pas être oubliée.

Nous avons dépassé le caravansérail de Hassanabad, nous sommes de chaque côté de la route sur un terrain humide. J'ai beau avoir dressé mes tentes sur un point élevé qui m'a paru plus sec, je ne trouve pas

inutile de prendre quelques décigrammes de sulfate de quinine et d'en donner à mes domestiques. « Si tu veux aller loin, ménage ta monture », dit le proverbe. C'est dès le début des voyages qu'il ne faut pas négliger d'observer ce précepte et de prendre des précautions. Quand la fièvre vous a saisi, elle vous tient bien, et il n'est pas toujours facile de s'en débarrasser. J'ai d'autant moins hésité à faire prendre du sulfate de quinine à mes hommes, voire aux muletiers, que, surpris par un orage, ils sont arrivés trempés comme soupe.

16 mai. — Étape d'une bonne heure plus longue que les précédentes. Galèyé-Mohammed-Ali-Khan est un caravansérail bien situé, sur un terrain sablonneux, à gauche du chemin.

La route est faite de tronçons non reliés entre eux. Commencés récemment, les travaux ont été abandonnés aux derniers troubles. Les parties inachevées se trouvent aux endroits présentant quelque difficulté, montueux ou pierreux. Un pont de peut-être 50 mètres de long est jeté sur une rivière qui n'en a pas 5 de large, ce qui prouve qu'il arrive à cette rivière de déborder sensiblement.

Le ministre de Perse à Vienne, amené jusqu'ici par l'espoir d'en finir avec le règlement de la succession de son frère, Djehanghir Khan, éprouve un léger accident. En voulant sauter un fossé pour se rendre à l'appel du chah, — que je soupçonne de ne pas ignorer la présence de cet obstacle, — le diplomate, qui est de corpulence respectable, mesure mal son élan et tombe dans le fossé, le pied en si fâcheuse position qu'il en résulte une entorse.

17 mai. — Aliabad est un village appartenant à Emin es Sultan. Il s'étend au pied d'une colline, est entouré de murailles en terre séchée et est gardé par de hautes tours. Avant d'y arriver, d'un col un peu élevé nous apercevons le lac de Saveh, *daryatchè yé Saveh* (petite mer de Saveh), long et peu large. On me raconte que cette « petite mer » s'est formée à la suite de la rupture d'une digue, que l'on ne manque pas d'attribuer à un haut personnage qui a voulu, par cet acte, donner plus de valeur à ses propriétés privées, au détriment de l'intérêt général. Qu'il y ait eu ou non rupture de digue, cette étendue d'eau se trouve tout naturellement à l'endroit où convergent des cours d'eau venus de points différents, pour se perdre dans le grand désert salé. Et ce grand désert central n'est-il pas lui-même le fond de quelque immense lac salé d'autrefois, plus grand que le lac actuel d'Ourmiah, dont il est très naturel aussi qu'il reste des traces autres que le sel mêlé au sable.

Nous séjournons à Aliabad le 18, bien malheureusement, car il y fait une chaleur intolérable et la nourriture manque à nos chevaux. Nous sommes campés loin du village, qui d'ailleurs a déjà été mis à contribution, dans la plaine, une plaine de sable où ne se trouvent que quelques tentes de nomades. J'envoie à ces tentes deux hommes à cheval, qui ont de la peine à se faire vendre un peu de paille et d'orge, tant ces pauvres gens sont dénués de tout et n'ont que bien juste de quoi suffire à leurs besoins.

19 mai. — Nous marchons vers l'ouest jusqu'un peu plus loin que le caravansérail de Kouchk i Nosret,

où nous reprenons la direction du sud en contournant le lac de Saveh, à notre gauche. Nous voici descendus sur le plateau de Koum, qui s'étend d'ouest à est. Plaine sans fin du côté de l'orient, il offre à la vue tantôt des petits monticules de terre, sortes de loess produits par l'eau et le vent, tantôt de longues plaques blanches de sel, qui, reflétant la lumière, brillent et donnent l'illusion de nappes d'eau. Mais de l'eau, il n'y en a guère, hélas ! dans ces contrées ; et si par hasard on en rencontre, elle est horriblement saumâtre ; chacun le sait et chacun emporte avec soi sa provision d'eau de boisson.

En arrivant à Menzérié, après quatre heures de voiture, nous voyons loin devant nous, à environ 5 farsakhs, scintiller au soleil le dôme doré de la mosquée de Koum. Les ferachs ont du mal à dresser les tentes : le sol est mouvant et les piquets ne tiennent pas.

20 mai. — De Menzérié à Koum, la route est en ligne droite, déviant à peine vers son milieu pour passer sur un pont dit Pont-du-Barbier, Pol i Dellak, en tant qu'ayant été construit par un barbier de la ville, selon la légende. Tout à l'extrémité de la route, comme si elle la terminait, se dresse la coupole d'or, entourée de ses minarets, de la mosquée qui est le tombeau de Fathma, petite-fille de Djafar Sadik, le septième des douze imams chiites, plus souvent appelée ici Masoumé (l'innocente). La présence de ce tombeau fait que de tout temps cette mosquée et ses entours ont été recherchés comme lieux de sépulture. Là reposent chah Séfi, chah Abbas et chah Soulei-

man, de la dynastie des Séfévis; Feth Ali Chah et Mohammed Chah, de la dynastie des Kadjars; Nasr ed Din y a fait préparer son tombeau; c'est là enfin que tous les ans Emin es Sultan vient prier sur la tombe de sa mère.



Ruine de Khorhé

On peut s'imaginer combien ce lieu saint fait vivre de mollahs et de seïds : la ville en est pleine.

Koum, qui est sous le patronage d'une femme, est de même gouvernée par une femme, Fakhr el Moulouk, l'aînée des enfants du chah. La ville est au milieu d'arbres d'un vert foncé, qui se détachent sur un fond de collines claires d'argile rose et jaune; elle

s'étend le long de la rive droite d'une rivière, le Koum Roud, au lit démesurément large, comparé à l'eau qu'il contient. Nous campons sur la rive gauche, à faible distance des dernières maisons, le roi avec l'anderoun, au milieu d'un jardin touffu rempli d'humidité et d'ombre, nous autres, un peu partout, jusque dans le lit de la rivière.

Trois jours sont longs à passer près d'une ville qui n'a d'intéressant que la nécropole de sa mosquée, par une chaleur excessive, à l'entrée du grand désert de Decht i Kavir.

Il est vrai que mes malades sont là pour m'occuper, sinon pour prendre tout mon temps ; car j'ai une seconde malade à l'anderoun, la nouvelle étoile, la jeune et belle Bachi. Le chah n'a pas voulu s'en séparer, elle l'accompagne malgré ses cinq mois de grossesse ; seulement les cahots de la voiture produisent déjà leur fâcheux effet.

Mais nos trois jours de repos sont loin d'avoir profité à la versatile Aïcha. Dans son impatience, très naturelle, de guérir, ne s'est-elle pas avisée d'écouter les conseils des commères et de faire venir un rebouteux de je ne sais où, qui lui a mis dans les yeux je ne sais quelle poudre. A cette heure, Aïcha Khanoum pousse des plaintes et jette des cris qui mettent en émoi tout l'anderoun. Les ferachs se succèdent à ma tente au pas de course de minute en minute. « Vite, vite ! (*zoud, zoud!*), le chah vous appelle », me crient-ils tout essoufflés, dès qu'ils m'aperçoivent. J'accours et je trouve Aïchâ, que j'ai laissée quelques heures auparavant en bonne voie d'amélioration, je la trouve avec une inflammation des yeux plus vive que jamais,

causée par la malencontreuse poudre. Il lui est dur d'avouer sa faute, mais il n'y a pas moyen de la nier en présence des dégâts commis. La malheureuse s'exécute donc en protestant de son entière confiance et de sa gratitude, en maudissant les mauvais conseillers et, par tous les imams,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La leçon coûte cher, au moins qu'elle profite.

A peine suis-je de retour à ma tente, que, me croyant fâché, Aïcha Khanoum m'envoie un châle (c'est le cadeau le plus habituel) et me fait prier de lui continuer mes soins.

Quant au troisième malade, sans doute plus habile à éviter les pièges de la diplomatie que celui tendu par son souverain, le voyage ne pouvant guère contribuer à sa guérison, je l'engage à rebrousser chemin, en lui souhaitant que son accident contribue au succès de ses démarches. Ce conseil est promptement suivi, ce qui me laisse croire que mes vœux n'ont pas été sans effet. Au cours d'une dernière consultation, le ministre m'apprend que, grâce à lui, la concession des vins et des alcools accordée à Philippart a été retirée, sans bourse délier, en échange d'une concession de route dans l'Azerbaïdjan... qui ne peut avoir aucune suite.

Il me dit également qu'il a été question, l'hiver dernier, de faire venir de Vienne pour Emin Agdas l'oculiste qui l'a opérée, mais qu'on a reculé devant la dépense des 30.000 florins demandés.

23 mai. — Tagounek est à 4 farsakhs de Koum.

Nous nous dirigeons vers l'ouest, laissant derrière nous Koum, dont nous quittons la plaine une heure environ avant notre nouvelle étape, pour monter sur un plateau à l'entrée duquel se trouve Tagounek. Ce plateau, complètement entouré de montagnes, ressemble à un immense cirque. Plusieurs sommets offrent cette particularité d'être échanrés à la manière des cratères.

Pas n'est besoin de goûter à l'eau pour savoir qu'elle est saumâtre : des couches de sel se voient en maints endroits sur le lit des torrents à sec.

24 mai. — Nous suivons longtemps le même plateau, passons à gauche d'un grand village, Ghaléchem, et allons camper plus haut, à Nèizar, au bord du Koum Roud, ici plein d'une eau limpide et fraîche, mais douceâtre.

Chemin faisant, nous voyons arriver à nous un gouverneur à cheval, suivi d'une brillante escorte de cavaliers. Je suis heureux de reconnaître l'excellente figure de Hakim el Mamalek. C'est une agréable surprise, une vraie joie pour moi, de rencontrer ce sympathique et charmant confrère.

En même temps que Yaya Khan, Hakim el Mamalek a fait ses études en France. L'un et l'autre y ont appris à parler admirablement notre langue ; l'un et l'autre ont puisé à la même source une affabilité, une distinction, un désintéressement tout français.

Au sortir du collège, Hakim el Mamalek a étudié la médecine ; mais cette science n'a point enrichi son adepte ; et si le chah, dans sa sollicitude, n'avait songé au savant et ne lui avait confié quelque emploi en de-

hors de sa profession, soit à la cour, soit en province, où il est actuellement gouverneur du district que nous allons traverser, Hakim el Mamalek n'aurait pas eu la vie facile, bien que, malgré cela, elle n'ait pas toujours été rose pour lui.

25 mai. — Les plateaux se succèdent en s'élevant de plus en plus. Chaque jour nous pénétrons sur un nouveau qui ressemble à celui de la veille à tous les points de vue : même sol, même forme en cirque, même désert.

A Doudéhek, nous trouvons, appelé d'Ispahan par son père, le prince Zel es Sultan, dont le propre fils Djellah ed Dovleh, ex-gouverneur de Yezd, est avec nous depuis Téhéran.

La présence de Zel es Sultan, qui n'est généralement pas aimé, fait aller les langues : chacun rappelle ses actes autoritaires, ses cruautés. Il n'a pas mis à mort son intendant, Mouchir el Moulk, comme on l'a d'abord dit ; il l'a emprisonné, lui a confisqué ses biens et l'a ensuite jeté dans la rue. Le pauvre diable, réduit à mendier, en est devenu fou et finalement est mort.

On dit que c'est pour lui faire rendre compte, surtout rendre gorge, que le roi a mandé son fils. On ajoute même que c'est une des causes de notre voyage, que le chah a voulu se renseigner par lui-même, qu'il a reçu à Koum des parents de la victime et d'autres personnes en état de lui apprendre les choses dans tous leurs détails, principalement sous le rapport de la fortune, si bien acquise par son fils.

26 mai. — Délidjan possède des sources dont les

eaux, encore qu'un peu douces, sont beaucoup moins saumâtres que celles rencontrées jusqu'ici.

Le sommet de certaines des montagnes qui nous entourent donne l'idée de gigantesques forteresses en ruine. La stratification des roches est telle, que ces grands blocs de pierres, régulièrement alignés et superposés, font croire à des murs élevés par la main de l'homme.

27 mai. — Après les plateaux arides laissés derrière nous, l'œil se repose agréablement sur les oasis de verdure qui font le charme de celui que nous traversons pendant près de trois heures. Non loin de Nimvar, village que nous longeons, se trouvent des tronçons de colonnes et autres ruines qui témoignent d'un passé tout autre que le présent. Si seulement on réparait la digue, aujourd'hui rompue, qui permettait d'envoyer l'eau fertiliser au loin les terres, ce serait assez pour ce pays.

Mahalat est une importante bourgade. Il y a le village d'en bas, *dèh païn*, et le village d'en haut, *dèh bala*. Nous campons tout en haut du *dèh bala*, à la naissance d'une rivière, dont les nombreuses sources sortent du rocher en se précipitant bruyamment sur ses inégalités. Pour la première fois depuis Téhéran, nous rencontrons de l'eau non saumâtre. Celle-ci a toutes les apparences d'une eau potable ; cependant, il faut encore s'en méfier, car les habitants se plaignent qu'elle soit lourde à l'estomac.

Nous nous reposons à Mahalat cinq nuits, comme disent les Persans, au bord de sa magnifique source, dont l'eau, divisée à l'infini en traversant le village,

donne aux jardins la fraîcheur et l'abondance. Nos tentes sont dispersées autour de ces jardins à luxuriante végétation, malheureusement au milieu de champs où n'est pas faite la récolte, que nous ne respectons guère.

Le prince Manoutcher Mirza profite de notre séjour à Mahalat pour aller visiter les ruines de Khorhé, accompagné de Mirza Floughi, secrétaire d'Etemad es Saltaneh. Ils n'ont trouvé que peu de choses comme restes de constructions ; mais, tout près d'une sorte de pilier carré, fortement rongé à sa base, ils ont fait des fouilles et sont tombés sur quantité d'ossements humains, emplissant ce qui leur a paru être un grand bassin, dont ils ont reconnu les briques des bords. Ne serait-il pas plutôt, cet espace fermé plein d'ossements, un de ces sarcophages en briques non cuites comme les Grecs en ont fait pour ensevelir les morts après une bataille ? Quoi qu'il en soit, Mirza Floughi me rapporte de là un crâne en assez bon état et huit pointes de flèche en bronze ou en cuivre (1).

Ce crâne, il faut le dire, ressemble plus à un crâne turc qu'à tout autre, ce qui justifierait l'opinion d'Etemad es Saltaneh, qui pense que cet ossuaire date de l'époque où les Turcs ont converti les Persans par la force à l'islamisme ; car, venus d'Arabie, ils ont pénétré en Perse par ici et ont eu à livrer des combats précisément dans ces régions.

Quant aux tiges métalliques, elles ont de 5 à 7 centimètres de long et se terminent en pointe ou en dard

(1) J'ai donné crâne et pointes de flèche au Muséum d'histoire naturelle.

plus ou moins émoussés. L'une d'elle présente cette particularité que sa pointe a été repliée sur elle-même par un coup de marteau, dont la marque se voit. Il n'est pas rare de trouver dans les tombeaux anciens des armes ainsi tordues, comme si on eût voulu que les armes du mort ne pussent servir après lui.

Zel es Sultan fait des cadeaux à son père : quatre chevaux de race, des tapis, de riches étoffes, etc. sans oublier quelques sacs d'or dont il voudrait bien, probablement, que son père se contentât pour sa part de la dépouille de Mouchir el Mouk.

Hakim el Mamalek, qui, s'il fait jamais fortune, n'emploiera certainement pas les mêmes moyens, offre un cadeau plus modeste : un tapis de Sultanabad. Mais pour être unique, ce tapis n'en est pas moins de belle dimension, puisqu'à lui seul il constitue la charge d'un chameau. C'est une curiosité de confection, vu l'état primitif des métiers à l'époque où il a été fabriqué.

1^{er} juin. — De Mahalat à Arrè, 4 farsakhs. Nous traversons d'abord un petit plateau, dont les montagnes de droite, pendant 2 à 3 kilomètres, ont une stratification si régulière qu'on dirait que des escaliers ont été pratiqués sur leurs flancs de la base au sommet. Passant ensuite quelques collines, nous trouvons Arrè dans un nuage de poussière à l'entrée d'une nouvelle plaine.

Depuis Koum, nous n'avons pas eu un seul déplacement sans vent et poussière, mais jamais comme aujourd'hui. A notre arrivée au campement, nous ne voyons les tentes que quand nous en sommes à deux

pas ; et ceux qui ne se sont pas hâtés de les dresser sont obligés d'attendre que le vent, en se calmant, veuille bien le leur permettre.

La belle source de Mahalat nous fait payer l'agrément qu'elle nous a causé. Elle avait si bon aspect, cette eau limpide, que chacun s'est laissé aller à en boire sans trop de retenue et à faire ses ablutions au complet. Qui pouvait se douter en la voyant que son simple voisinage serait funeste. Pas d'eau ou eau mauvaise, sinon dangereuse, telle est l'alternative en Perse. Les uns se plaignent de dérangement intestinal, les autres ont des accès de fièvre, moi-même je dois augmenter ma dose usuelle de sulfate de quinine.

2 juin. — Abandonnant notre plaine de poussière, nous entrons sur un plateau qui paraît fertile. De nombreux villages le couvrent : Goravind, Khougân, Roudbar et autres. Trois heures de voiture par des chemins impraticables, à travers champs le plus souvent, et nous arrivons à Tchoougân.

Zel es Sultan prend congé du roi et s'en retourne au siège de son gouvernement, à Ispahan.

Pendant que je suis à l'anderoun occupé à verser d'un collyre dans les yeux d'Aïcha Khanoum, le chah passe au milieu des tentes des femmes. Il aperçoit chez Lèila Khanoum, prise d'un accès de fièvre, Mirza Labedin, chirurgien persan qui a la spécialité des opérations de taille : « Soigne-la, lui dit-il, en être pensant et non en imbécile. » Je dois constater que cette apostrophe à l'adresse de Mirza Labedin, homme intelligent en somme et non sans valeur, eût été d'une application plus juste, adressée à certains de ses confrères.

Jusqu'à présent, Aïcha Khanoum ne m'a jamais parlé de sa sœur, dont l'enfant vient souvent jouer autour de nous. Aujourd'hui, ses yeux vont mieux, sa gaieté naturelle est un peu revenue, elle me retient plus longtemps à causer. Selon elle, sa maladie n'a d'autre cause que les pleurs qu'elle a versés quand elle a remarqué que le chah s'éprenait de sa sœur Lèila. La religion interdit d'épouser les deux sœurs, de les garder surtout sans en répudier une. Le chah, au-dessus de ce préjugé comme de tant d'autres, les a conservées toutes les deux à son anderoun, ce qui laisse croire à l'infortunée Aïcha qu'il ne lui a pas retiré toute son affection.

3 juin. — Il y a 3 farsakhs jusqu'à Indjedân, mais par quel chemin ! un chemin bon pour des mulets, où l'on ne conçoit pas qu'une voiture ose s'engager. Plusieurs fois, nous sommes obligés de descendre, et la voiture vide saute rochers et fossés en faisant les bonds les plus désordonnés.

Nous rencontrons fréquemment du gibier. Avant de pénétrer dans la montagne, des gazelles fuient à notre approche. La montagne passée, à l'entrée de la vaste plaine de Sultanabad, des cavaliers, qui ont préféré le cheval à la voiture — non sans raison — tuent plusieurs oiseaux, dont un qu'ils appellent *baguerkara* (aile-noire). Quoique moins gros que le faisan, ce dernier me semble être la poule de Carthage; il en a le dos fauve clair, le ventre blanc, les colliers noirs et blancs et l'extrémité noire des ailes.

Nous entrons dans la plaine par le sud et marchons quelque temps vers le nord. Il est 11 heures. Un su-

perbe effet de mirage se produit devant nous : tout à coup, une vaste mer tranquille, brillante comme un miroir, s'étale à perte de vue; une forêt d'arbres aux formes changeantes en sort à l'horizon; puis tout disparaît pour ne laisser que le sol aride, brûlé du soleil. Chacun sait que le mirage est commun dans les pays chauds; j'en ai observé plusieurs depuis que je suis en Perse, comme autrefois en Algérie et en Tunisie.

Indjedân et notre camp sont près d'une source d'une abondance relative, dans un recoin de la plaine, au milieu de laquelle s'élève, complètement isolée, une montagne assez semblable par sa forme à un colossal bonnet de police. Chaleur, vent et poussière, rien ne nous manque ici, où nous passons trois longs jours.

6 *juin*. — Une femme de l'anderoun est morte pendant la nuit. Sans la laisser refroidir, on l'a enterrée au cimetière du village et immédiatement après, à 5 heures du matin, on a levé le camp.

Nous avançons dans la direction du nord-ouest, en longeant, à notre gauche, le pied des montagnes et ayant, à notre droite, la plaine immense. Nous entrons à Sultanabad après 10 heures, cuits par la chaleur autant qu'aveuglés par la poussière. Le chah, l'anderoun et le premier ministre sont logés au palais du gouverneur; moi-même, je suis à peu de distance dans une maison privée. Presque tout le monde, du reste, est chez l'habitant; il n'y a guère de campé hors la ville que le train de voyage.

Sultanabad n'offrirait rien de particulier s'il n'était un centre très important de fabrication de tapis. La ville ressemble à toutes les villes persanes : rues

étroites, le plus souvent malpropres, bordées de murs gris en pisé qui cachent les maisons ; bazar encombré allant d'un bout de la ville à l'autre en la traversant à peu près par le milieu. Mais, dans chaque maison, pour bien dire, se dresse un métier à faire les tapis, où les femmes travaillent tout en s'occupant des soins du ménage et gagnent en moyenne 3 francs par semaine, ce qui est considéré comme raisonnable et suffisant, tant la vie est bon marché.

La maison Ziegler, de Manchester, qui a une succursale à Téhéran, tire ses tapis de Sultanabad. On peut même dire qu'elle achète presque tous ceux qui s'y fabriquent, et que la plupart des métiers travaillent pour elle sur commande. Aussi, cette maison a-t-elle ici un représentant et fait-elle construire actuellement un vaste bâtiment qui sera comme une école de tissage, selon les procédés les plus nouveaux.

Grâce à ce commerce des tapis — les tapis renommés de Feraghan — Sultanabad a pris une extension rapide, passant, en une cinquantaine d'années, de quelques centaines d'habitants à près de 40.000. C'est dire toute l'importance de ce commerce. Toutefois, si on ne veut pas le voir tomber, il ne faut plus, comme depuis quelque temps, se servir de laines teintes à l'aniline. On accuse les Anglais d'avoir introduit en Perse les couleurs à l'aniline. Leur emploi amènera infailliblement la dépréciation des tapis persans, si on n'y prend garde. Les intéressés commencent à s'en inquiéter ; il faut espérer que l'on ne tardera pas à revenir aux solides couleurs végétales.

Je finis par croire qu'il est plus facile de trouver dans nos grands magasins de Paris un ancien tapis

de Feraghan, que dans le pays même. Depuis quatre jours que nous sommes à Sultanabad, j'en fais chercher partout sans résultat. Je dois heureusement à l'amitié de Hakim el Mamalek, le gouverneur, d'être chez un propriétaire compatissant qui, apprenant mon embarras, consent à m'en céder trois, dont un de toute beauté.

Décidément, le séjour à Sultanabad m'est favorable : ces quelques jours de repos me sont venus en aide pour achever la guérison des yeux d'Aïcha Khanoum. Le chah me complimente et me fait remettre, comme témoignage de satisfaction, une bague surmontée d'un gros rubis entouré de brillants.

On ne parle que de cette cure dans l'anderoun, ce qui me vaut l'avantage d'être appelé par une demi-douzaine de ces dames plus ou moins malades. L'une d'elles, Zahra Sultân Khanoum, passe pour une lettrée qui est poète à ses heures et vit en assez bonne intelligence avec la Muse.

Seule, à présent, Bachi donne de l'inquiétude. J'ai bien peur que sa grossesse n'arrive pas à terme. Ainsi qu'en ville, elle est avec Emin Agdas et se tient sous une petite tente voisine de la grande tente de la favorite, comme toujours isolée, séparée des autres tentes de l'anderoun. Je sors de chez Bachi, quand Emin Agdas me fait inviter par son chef eunuque, Aga Bahram, à entrer auprès d'elle. La pauvre vieille aveugle est triste, fort triste. Elle me débite un compliment, comme les Persans savent si bien en tourner, et, par les moyens oratoires les plus subtils, cherche à savoir s'il n'y a pas quelque moyen de la guérir, elle aussi, ainsi qu'a été guérie Aïcha.

11 *juin*. — Laissant derrière nous Sultanabad, nous pénétrons bientôt sur un petit plateau où un grand village, Sèdeh (les trois villages), disparaît au milieu des arbres. Nous le traversons, puis gravissons une montagne en suivant le lit d'un torrent à sec. En haut, nous sommes arrêtés une bonne heure par un encombrement de voitures, de chevaux et de mulets. C'est Anisch ed Dovleh et ses gens qui obstruent le chemin. On répare une avarie survenue à sa voiture, sans songer à se détourner du passage, et tout ce qui est en arrière attend. Enfin nous voici en marche de nouveau ; nous ne tardons pas à apercevoir notre camp à l'entrée d'un second plateau, près du village de Namek-Khour.

Depuis Koum, de plateau en plateau, nous avons monté d'au moins 1.000 mètres. Les montagnes qui nous entourent sont élevées ; des traînées de neige descendent encore assez bas sur leurs flancs, ce qui n'empêche pas les rayons du soleil de se faire terriblement sentir.

Les médecins persans veulent faire avorter Bachi, moyen radical, sinon sans danger, de la débarrasser des incommodités produites par les cahots de la voiture. L'état de la jeune femme ne justifiant nullement une mesure de cette gravité, je ne puis y consentir. On y renonce pour le moment ; mais jusqu'à quand ? Trop d'intérêts sont en jeu.

12 *juin*. — Amarat est à l'extrémité opposée du même plateau. Nous nous y rendons en quatre heures. Au départ, vers 6 heures du matin, un léger brouillard s'élève du pied des montagnes, qui, à travers ces

vapeurs à moitié transparentes, ont l'aspect d'un décor lointain aux détails flous, tandis que les crêtes foncées se découpent crûment sur un beau ciel bleu. A notre droite, nous laissons nombre de villages entourés de champs couverts de céréales ; les blés et les orges sont d'un beau vert sombre qui repose la vue. Les sommets



Gomarkhan. (Croquis de l'auteur.)

sont toujours tachetés de neige. Une échancrure de la chaîne, un peu plus profonde que les autres, laisse voir du côté de l'ouest les neiges du Chotor Kouh (montagne du chameau). Des ruisseaux coulent de partout.

Nous restons deux jours campés près d'Amarat, sur un terrain passablement humide. Ce village appartient tout entier, me dit-on, et avec d'autres du voisinage, à un riche seïd, Hadji Aga Mohsein, chez qui s'est rendu le roi à Sultanabad — non, sans doute, en visite tout à fait désintéressée.

14 juin. — Par le même chemin qu'il y a deux jours, après avoir repassé près des mêmes villages, nous allons camper à l'ouest du même plateau, à Hèkèin, à la source d'une rivière qui, large de 4 à 5 mètres, sort sans bruit d'un rocher.

Il n'a pas été prudent de passer deux jours dans les marécages d'Amarat. Sa Majesté le paie par un accès de fièvre qui rend obligatoire le séjour à Hèkèin. Mais le chah, qui ne peut tenir en place, nous conduit, le 16, une fois son accès passé, visiter à Astanè l'imamzadè d'un fils d'Ali, Sahl Ali, né d'une autre femme que Fathma, la fille du Prophète, mère de Hossein et de Hassan.

Nous longeons un gros village arménien, dont le clergé vient au-devant de Sa Majesté, bannière en tête. Les femmes, coiffées d'un haut cylindre entouré d'étoffe rouge, ont la bouche cachée sous un losange d'étoffe blanche ajourée, d'un singulier effet sur leur face hâlée. A ceci, rien ne doit contraindre ces chrétiennes, si ce n'est de vouloir se conformer à l'usage musulman.

En une heure de voiture, nous sommes à Astanè, ancienne résidence des Karadjites. L'imamzadè Sahl Ali n'est rien moins que remarquable : tout en briques séchées au soleil, dôme compris, il ne lui reste aucun ornement, si jamais il en a eu ; quantité de tombes l'entourent, à la manière habituelle, et quelques anciens tapis sont à l'intérieur.

La culture de la vigne est en honneur dans le pays, qui trouve, à fabriquer des tapis, une source de revenus beaucoup plus sérieuse. On fait hommage au chah de plusieurs de ces tapis fabriqués au village même.

Sa Majesté a la bonté de m'inviter à en choisir un.

La légende veut qu'il existe des grottes pleines d'or dans les montagnes avoisinant Astanè. Chacun en parle avec animation, le roi tout le premier, comme d'une chose absolument certaine. On va jusqu'à citer le nom d'individus qui ont quitté la Perse emportant une fortune trouvée — personne n'en doute — dans quelqu'une de ces grottes. Est-ce que, par hasard, notre visite à l'imamzadè ne serait qu'un prétexte cachant un autre dessein, celui de se renseigner sur les fameuses grottes. Je vois qu'elles sont le sujet de toutes les conversations, jusque parmi les femmes de l'anderoun, qui, toutes, ont tenu à venir à la découverte de la Californie persane. Il doit y avoir alors plus d'une déception, car tout est à parier que l'on rentre au camp de Hèkèin aussi avancé qu'en le quittant ce matin.

17 *juin*. — Golézer est atteint par un mauvais chemin, après avoir traversé un village et suivi pendant quelque temps une étroite vallée.

18 *juin*. — De Golézer à Gomarkhan, la route est des plus pittoresques, mais des moins praticables en voiture ; toutes les nôtres, cependant solidement construites, ne résistent pas aux inévitables et terribles cahots. Bien sages ont été ceux qui se sont fait suivre de leurs chevaux. Ne vaut-il pas mieux être à cheval, la tête garantie des rayons du soleil par une coiffure appropriée, plutôt que d'être secoué de la sorte dans un véhicule quelconque, exposé à verser à tout bout de champ.

Nous avons dépassé le village de Zaloukouh (mon-

tagne des sangsues), qui, haut perché, domine une campagne bien cultivée ; et plus nous avançons, plus les villages se multiplient, entourés de champs d'un beau vert, en bordure généralement d'un torrent à peu près à sec, dont nous suivons parfois le lit. La vallée est étroite et tortueuse. Durant environ 2 farsakhs, les montagnes laissent paraître des blocs de marbre blanc, des roches pleines de quartz, et la terre brille de mica et de toutes les poussières de ces roches. Les marbres émergent souvent de l'ardoise.

Voici assurément la cause de la légende des grottes d'or d'Astanè. Si j'en doutais, mes compagnons de route se chargeraient de me convaincre. Pendant une halte, plusieurs m'apportent une poignée de poussière, me demandant très sérieusement si elle ne contient pas de l'or, et s'en vont rien moins que convaincus de mes explications. Ces braves gens ignorent-ils que « tout ce qui brille n'est pas or ».

Nous laissons à notre gauche le pittoresque village de Serkémari (sur la montagne). Ses petites maisons en forme de cube, grâce à leurs terrasses, ressemblent à autant de dés à jouer qui se soutiennent l'un l'autre au flanc de la montagne, à une vingtaine de mètres au-dessus de la rivière. Un bouquet d'arbres nous le cache bientôt.

Enfin, nous arrivons à Gomarkhan après une de nos plus dures étapes, qui nous a paru longue à n'en plus finir, malgré la nouveauté et l'intérêt du paysage. Le chah, qui n'est pas tout à fait remis de sa fièvre, est personnellement fatigué ; il décide de prendre trois jours de repos à ce campement, bien situé, du reste, dans un pays offrant des ressources.

Chacun, selon ses goûts, peut se placer au frais ou au sec, à l'ombre ou au soleil. Une vallée boisée est choisie par le plus grand nombre ; je préfère m'élever un peu et installer en plein champ mes tentes, sur un terrain à pente légère d'où je domine le camp, ayant en face, de l'autre côté du ravin, Gomarkhan et les ruines d'une sorte de forteresse couronnant un piton isolé.

Quatre villages sont assez voisins de nous pour rendre faciles nos approvisionnements. Le malheur veut seulement que les récoltes ne soient pas faites et que la guerre se déclare, comme ce n'est que trop fréquemment le cas, entre les habitants et les gens du chah. Ces derniers, on ne peut en douter, n'aiment pas avoir à payer la nourriture de leurs animaux, pour lesquels ils dévastent les moissons. Les femmes sont les plus acharnées à défendre leur bien, elles frappent à grands coups de bâton les pillards.

21 *juin*. — Renseigné sur la nature du chemin, je pars à cheval, dès l'aube. Bien m'en a pris d'employer ce mode de locomotion ; plus d'un doit regretter d'être en voiture, en particulier un de mes confrères persans, qui, renversé sous la sienne, s'est foulé un pied. La route serpente à travers la montagne, très ravinée et réduite par endroit à la largeur d'un sentier. Deux heures de montée, après quoi tout à coup s'ouvre devant nous une plaine longue et étroite, et apparaît à nos pieds Bouroudjird, comme une grande tache verte, produite par les arbres de ses jardins sur la teinte grise uniforme du sol et des maisons à terrasses, faites de cette terre dont elles ne se distinguent pas.

Bouroudjird est une grande ville de 20.000 habitants, mais d'une saleté inimaginable. Ruines et immondices, voilà ce qui frappe la vue dès que l'on franchit ses remparts, tout le temps que l'on suit ses rues tortueuses et ses bazars mal aérés d'où se dégagent toutes sortes de mauvaises odeurs. Les fosses d'aisance de bien des maisons s'ouvrent librement dans la rue ; au centre de la ville un immense cloaque reçoit tout ce que l'on jette dedans, et Dieu sait si jamais rien en a été enlevé ! Le soleil n'est-il pas là pour tout réduire, tout dessécher et tout assainir ! C'est le grand désinfectant des pays chauds, le soleil, dont semble se contenter Bouroudjird.

Sa Majesté est descendue au palais du gouverneur, Emir Khan Serdar ; plusieurs des nôtres sont chez l'habitant ; je suis au camp sous ma tente, à la porte nord de la ville.

A deux pas de la frontière du Louristan, de ce pays des Lours et des Bakhtyaris — la Bactriane de Xénophon — nous avons ici de beaux spécimens de ces cavaliers indomptables, de ces montagnards sauvages et indépendants auxquels il n'est pas toujours facile de faire payer l'impôt. Si les descendants des Parthes, les bûcherons du Mazenderan, sont de petite taille et ont la barbe courte et frisée, les Lours sont grands, ont la tête forte et portent une barbe longue et lisse.

Les Lours ont souvent tenu tête au pouvoir. Jamais ils n'ont reçu à demeure chez eux un représentant de l'autorité ; maintenant encore, le gouverneur en titre du Louristan habite Bouroudjird. Rien ne les a entièrement matés jusqu'à ce jour : ni la mort de leur chef, Hussein Kouli Khan, étranglé par ordre de Zel es Sul-

tan qui l'avait attiré dans un piège ; ni le massacre que ce prince en a fait après avoir envahi leur pays et commis sur eux les plus grandes atrocités, les cruautés les plus barbares. Lorsque je suis arrivé à Téhéran, j'ai vu chez Emin es Sultan le frère de Hussein Kouli Khan, un homme d'une soixantaine d'années, à aspect farouche, venu, à la suite du massacre des siens, demander protection au premier ministre.

Retirés dans leurs montagnes, les Lours et les Bakhtyaris ne se sont pas croisés avec les gens des plaines. Aussi, les habitants de Bouroudjird, malgré les rapports de leur ville avec le Louristan, n'offrent-ils rien à signaler à ce point de vue. Un poète a dit d'eux : « On leur pardonne leur bassesse et leur avarice en faveur de la *générosité* de leurs femmes. » Il ne m'a pas été donné de contrôler l'assertion de ce poète, qui n'a peut-être parlé ainsi que par besoin d'antithèse. Toutefois, je ne saurais dire autre chose des habitants de Bouroudjird.

De toutes les raisons, plus ou moins bonnes, que l'on a mises en avant pour expliquer le but de ce voyage, la meilleure, probablement même la seule vraie, l'unique s'il n'y en a qu'une, c'est que le roi a voulu faire oublier la conduite de son fils vis-à-vis des Lours. Je vois en effet que, depuis près d'une semaine que nous sommes ici, le chah s'est appliqué à recevoir chaque jour ces chefs qui sont venus lui présenter leurs hommages et faire acte de soumission. Il les a honorés de cadeaux dont ils paraissent flattés ; en retour, ils mettent un véritable empressement à l'accompagner dans toutes ses sorties.

La moisson se fait ; la récolte des céréales est pres-

que terminée; à peu près seuls restent debout les pavots, dont l'opium qu'on en retire est le plus grand rapport du sol. La vigne est cultivée dans les nombreux jardins qui entourent la ville.

Nous n'avons pas encore eu de campement plus désagréable que celui-ci : temps orageux continu; température de 39 degrés le jour et 25 degrés la nuit, que n'adoucit pas sensiblement la présence de la neige sur quelques montagnes des environs; avec cela, poussière et mauvaises odeurs qui ne permettent guère de tenir la tente ouverte.

27 juin. — A la grande satisfaction de tous, le camp est levé. Bien cultivée, cette région que nous traversons, mais encore pas partout où la terre s'y prêterait, toujours faute de bras : ces grandes étendues ne sont pas assez peuplées. Après avoir monté durant deux heures de cheval, laissant à nos pieds, sur notre droite, une plaine mollement ondulée, nous arrivons à un joli petit plateau de forme presque circulaire, où s'étalent plusieurs villages. Les montagnes grisâtres qui l'encadrent forment sur le ciel bleu une ligne horizontale à peu près sans échancrures. Du fond, où est dressé notre camp, près de Vennaï, de petits monticules s'élèvent progressivement par ondulations douces jusqu'aux sommets les plus élevés, jusqu'à de larges plaques de neige. Une eau glacée coule en abondance des hauteurs.

Chaleur modérée, température supportable le jour et fraîche la nuit, eau plus que suffisante et bonne sont des avantages appréciables qui nous font goûter le séjour de Vennaï.

Le voisinage du Louristan n'est pas sans inconvénient : des vols ont été commis au camp, la tente même du chah n'a pas été épargnée. Il en est résulté que tous les mendiants, tous les rôdeurs ont été chassés, et que des patrouilles circulent la nuit. Dans une de ces rondes, les cavaliers d'Allad Dovleh ont pris



Paysans de la campagne de Nehavend

un des hommes de Sari Aslam, le gardien de la tente royale, d'où brouille et dispute violente entre les deux personnages. Sari Aslam furieux fait enlever de force le prisonnier. Mécontentement du chah, qui lui retire l'honneur de veiller sur sa tente et le confie à Choudja (brave) es Saltaneh, commandant des troupes à pied du camp.

Est-ce la chaleur des derniers jours qui a monté les

têtes? Sari Aslam n'est pas le seul à sortir de son naturel, voici que les servantes de l'anderoun crient et font leur petite manifestation. La tyrannie des eunuques n'y est pas étrangère. Le renvoi de la plus turbulente calme les autres.

Grande revue passée par Sa Majesté de deux à trois mille fantassins de la plaine et de sept à huit cents cavaliers Bakhtyaris et Lours. L'infanterie n'est pas exercée suffisamment; ses vêtements ont le plus grand besoin d'être renouvelés. Quant aux cavaliers, ce sont des irréguliers difficiles à juger; ils manient hardiment leurs chevaux, qu'ils ne ménagent point; pour de l'instruction militaire, ils n'en ont pas la moindre.

5 juillet. — A Bardèsara, où nous sommes depuis hier, est célébrée la fête du Kourban. Si le chameau du chah n'est pas immolé cette fois selon l'usage, en revanche plus de mille moutons sont égorgés pour rappeler le sacrifice d'Abraham.

Que l'on s'imagine l'état du camp après cette hécatombe! La bête est dépouillée sur place, près des tentes; la peau est étalée au soleil; rien n'est enfoui. Il ne reste plus qu'à se sauver.

6 juillet. — Sarab est à une des sources, large et profonde, du Ghamas Ab. On a passé la précédente journée à Bardèsara, uniquement afin d'y laisser les restes de la fête du Kourban et de ne pas s'exposer à voir souiller les belles eaux du Ghamas Ab par les dépouilles de tant d'animaux sacrifiés, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver. Sachons gré au chah d'avoir eu cette bonne idée.

La plaine s'allonge indéfiniment dans la direction nord-ouest, entre deux chaînes de montagnes. Celle de droite, la moins haute, est couverte de terre et mamelonnée de la base au sommet. Celle de gauche n'est autre que le Sèfid Kouh (mont blanc), qui marque la frontière du Louristan et que nous avons à notre côté depuis Bouroudjird ; elle est beaucoup plus élevée, rocheuse et à cimes couvertes de neige.

Alexandre le Grand, allant de Persépolis à Ecbatane, a traversé cette région que nous parcourons. Vrai barbare au milieu de civilisations avancées, il n'a guère semé que la ruine. Le temps a achevé l'œuvre du conquérant. Aussi, des choses d'alors, rien ne reste.

La semaine passée à Sarab a été gâtée par l'excessive chaleur des trois derniers jours. Un vent brûlant du sud s'est mis à souffler, et en rien de temps le thermomètre a monté de 30 degrés à 38 degrés. Jusque-là, séjour des plus agréables ; mais dès lors, insomnie la nuit, lourdeur le jour rendant impropre à tout mouvement ; plus d'autre agrément que le voisinage de la rivière où l'on peut puiser à son aise pour les ablutions.

Les dépêches ne permettent plus de douter de l'entrée en Perse du choléra et même de son extension. Il a suivi la route de Hérat à Mechhed où, depuis un mois, il fait chaque jour de nombreuses victimes ; de là il s'est avancé jusqu'à Chahroud, sur le chemin de Téhéran. Voici qu'on annonce de Recht que, venu de Bakou, il a fait son apparition sur cet autre point du territoire persan ; or Recht est tête de la route la plus fréquentée entre la mer Caspienne et la capitale. Des mesures ont été ordonnées, dit-on, contre l'invasion du fléau, lesquelles ? je l'ignore : aucune proba-

blement. Toutefois il serait grand temps d'y songer, alors que le Khorassan est envahi et que les portes du Ghilan sont forcées.

12 juillet. — Nous allons à Baba-Roustem. Ici encore l'eau ne nous fera pas défaut, l'eau dont la simple vue réjouit quand on en rencontre sur ce sol aride, quand on en trouve au campement après une étape sous ce soleil de plomb.

Les récentes nouvelles de l'épidémie n'empêchent pas de tirer un feu d'artifice, pour fêter le ghadir, jour où Mahomet aurait nommé Ali son successeur, jour cher à tout chiite.

Nous sommes à un demi-farsakh de Nehavend, qui nous est caché par ses jardins, et dont nous n'apercevons au travers des arbres que le haut des murs crénelés de la citadelle. Près de cette ville se trouve un tumulus que le chah fait fouiller, bien qu'il l'ait déjà été il y a quelques années par son jeune frère, Iz ed Dovleh, alors gouverneur de ce district. Les travaux étant terminés, je m'y rends, le 13, avec Etemad es Saltaneh.

Ce tumulus est considérable : environ 40 mètres de diamètre à la base sur 10 de haut. On y est entré par l'est en creusant, à peu de distance du sommet, directement vers le centre. La terre enlevée, on a d'abord rencontré, dans une épaisseur d'un mètre, de gros blocs de terre glaise pétrie et séchée au soleil, reliés entre eux par une sorte de mortier de peu de consistance coulé dans leurs joints ; puis on est arrivé à une voûte en maçonnerie solide, on l'a percée et on a pénétré dans une chambre sépulcrale au milieu de la-

quelle est un sarcophage. Sur la paroi de la chambre, du côté ouest, on a remarqué l'ouverture d'un corridor conduisant à la véritable entrée, qui a été dégagée, et par laquelle on peut aller visiter le tombeau,



Paysannes de la campagne de Nehavend

qu'éclaire suffisamment l'ouverture pratiquée dans la voûte.

Entrons donc par l'ouest en suivant la voie naturelle et nous aurons successivement : une tranchée de 12 mètres ; un bout de galerie de 2^m,50, solidement construite en moellons et briques cuites ; une porte qu'une seule pierre fermait, porte de 90 cen-

timètres de haut sur 60 de large, dont l'encadrement est fait juste de quatre pierres, trois pour le chambranle et une pour le seuil ; la continuation de la galerie, corridor long de 5 mètres, large de 0^m,80 et haut de 1^m,15, à l'extrémité duquel est le caveau.

La chambre sépulcrale a son sol un mètre plus bas que celui du corridor ; elle est ronde et voûtée ; ses murs sont faits de gros moellons, sa voûte, de briques cuites rouges ; elle a 2^m,50 de diamètre et 2^m,20 de hauteur.

Le sarcophage qui en occupe le centre est orienté est-ouest ; il est en marbre blanc grossièrement taillé à l'extérieur comme à l'intérieur ; son couvercle en dos d'âne, déplacé lors des premières fouilles, est simplement posé dessus en travers, sans le fermer. Ses dimensions sont : longueur, 2^m,15 ; largeur à la tête, 0^m,66, et aux pieds, 0^m,55 ; hauteur, 0^m,50 ; épaisseur des parois, 0^m,15 ; celles du couvercle : longueur, 2^m,37 ; largeur moyenne, 0^m,67.

On nous attendait, à fin de nous laisser le soin, d'après les ordres donnés, d'examiner nous-mêmes le contenu. Nous nous disons qu'il a dû n'être que trop vidé par le premier explorateur ; nous ne fondons guère d'espoir sur l'importance des découvertes à faire. Si seulement on avait respecté les ossements ; car ce n'est pas cela que l'on cherchait, mais bien plutôt quelque trésor. On nous dit qu'il a été trouvé, la première fois, des armes en mauvais état, auxquelles on n'a attaché aucune valeur et que l'on a jetées. Quel métal autre que l'or, en effet, peut avoir de la valeur pour ces gens-là ? Quoi qu'il en soit, nous procédons à l'opération.

Après avoir fait pivoter le couvercle jusqu'à ce qu'il soit perpendiculaire au sarcophage, nous voyons l'intérieur de celui-ci très nettement et nous constatons, tout d'abord, qu'il ne renferme qu'une couche de terre d'où émergent quelques ossements blanchis. Cette terre déposée au fond a été apportée, sans aucun doute, par l'eau entrée dans le tumulus depuis sept à huit ans qu'il est plus ou moins ouvert; elle y est restée après évaporation de l'eau. Seul alors, en prenant toutes les précautions voulues, je retire les ossements, je réduis la terre en poussière, poignée par poignée, afin de ne laisser échapper quoi que ce soit de ce qu'elle peut contenir. Voici le maigre résultat de ces recherches minutieuses. J'ai trouvé sous le tumulus de Nehavend, dans le sarcophage : un fémur gauche entier de grande dimension, un frontal auquel tient une partie des pariétaux, une diaphyse de tibia, une dizaine de phalanges érodées, des morceaux d'os longs, difficiles à déterminer... et pas autre chose. Malgré la plus grande attention, je n'ai découvert, ni armes, ni débris d'arme, ni monnaie, ni le moindre objet de ce genre, pas plus dans le sarcophage que dehors, dans les différentes parties du caveau.

Tout fixé que je suis sur le degré de confiance que l'on doit accorder aux Lours, il ne m'est, en vérité, pas venu à l'idée que celui à qui j'ai confié la garde de mon cheval, pendant que je me livrais à mes recherches, en profiterait pour enlever la gourmette de la bride. Impossible de lui faire avouer son vol, encore moins de lui faire rendre la gourmette que lui seul peut avoir prise.

Nous emmenons le gremlin au camp, à pied devant

nos chevaux, à travers champs pendant 4 à 5 kilomètres, sans rien obtenir de lui. Une fois au camp, on a beau le menacer de la prison et envoyer, tout haut, chercher les hommes de police (1), il ne consent à parler que lorsqu'il les voit arriver, mais uniquement pour me dire qu'il sait où est la gourmette et qu'il m'indiquera l'endroit, si je lui promets une récompense. Le plus simple pour moi, si je veux ravoir ma gourmette, qu'il m'est impossible de remplacer, est d'accepter ses propositions, ce que je fais. Quelques sous produisent l'effet que n'ont pu produire les menaces : la gourmette est retrouvée et m'est rendue moyennant la modique somme de 5 chahis, c'est-à-dire 3 à 4 sous de notre monnaie.

16 juillet. — Nous commençons à nous éloigner sensiblement du Sèfid Kouh, qui continue sur Ker-manchah, dans la direction du nord-ouest, tandis que nous allons vers le nord. Après avoir passé quelques collines transversales, nous tombons sur Nehavend. Cette ville est bâtie sur une colline entourée de jardins ; moins grande, elle est aussi moins sale que Bouroudjird : c'est tout ce qu'on peut dire à son avantage. Rien ne subsiste de son lointain passé — d'aucuns en font remonter la fondation à Noé — pas même le souvenir du *dharireh*, le fameux roseau odorant dont parle Ibn el Fakih, à moins de faire cas des ruines informes de la campagne environnante,

(1) La police, au camp, se tient en bordure ; sa place est indiquée par un drapeau hissé au bout d'une longue perche plantée en terre. Là sont les sakalis en costume rouge, exécuteurs de la justice du roi, avec les instruments de supplice.

encore là pour apprendre que Nehavend a couvert autrefois une plus grande étendue de terrain.

Dans nos dernières étapes, nous avons rencontré beaucoup de localités, d'importances diverses, domi-



Tombeau de Habacuc

nées par une lourde construction servant de forteresse, où les habitants peuvent se réfugier en cas d'attaque des pillards Lours et Bakhtyaris ; car le voisinage du Louristan est bien un peu cause de leur existence. A Nehavend, la citadelle est considérable et sert de palais au gouverneur. De date ancienne, — elle était debout lors de la grande bataille perdue par les Persans l'an 20 de l'hégire, — elle a été restaurée par Feth

Ali Chah, et s'élève sur le même monticule isolé, entre la ville et les jardins. C'est un quadrilatère qui en impose par sa masse et par les quatre tours de ses angles, dont la partie supérieure, faite de briques de deux couleurs formant des losanges réguliers, rompt un peu la monotonie du gris uniforme des murs. La porte étant percée haut, on y accède par une forte rampe en maçonnerie. Un vaste réservoir d'eau creusé sous la citadelle lui permettrait de soutenir un long siège.

Ayant fait amplement connaissance avec Nehavend, nous continuons notre route vers le nord, à travers une riche vallée arrosée par une rivière qui va se jeter dans le Gamas Ab, et dont les rives, chose rare, sont assez bien garnies d'arbres.

Notre camp est près de Vesatch, entouré de maïs et de luzernes pleins de lièvres qui, effrayés par notre subite arrivée, se mettent à courir en tous sens, et se heurtent contre tout, dans leur affolement. Jamais battue n'en a levé autant, ce qui donne lieu à une chasse générale, sans arme, durant laquelle plus d'un s'étale en voulant saisir la bête.

17 juillet. — Par un excellent chemin, nous remontons toujours la même vallée, qui va s'élargissant, entre deux chaînes de montagnes dont certains sommets sont hauts et rocheux. Quelques tumulus à gauche de la route. Nous campons sur la rive gauche de la rivière, à une faible distance de Ferasvedj, que nous voyons devant nous, dominé par un immense caravan-sérail datant de Chah Abbas, comme tant d'autres, et en ruine, comme tant d'autres aussi, et par les ruines également d'une forteresse terminant un beau cône

tronqué. De ce même côté, l'horizon nord est limité par le massif de l'Elvend, qui semble nous barrer la route.

Ferasvedj a le triste avantage — envié cependant comme source de revenus — de voir passer les caravanes de cadavres qui se rendent à Kerbéla de différents points de la Perse.

18 juillet. — Marchant cette fois vers l'est, nous arrivons aux premiers contreforts de l'Elvend, à Toui, que nous traversons pour aller dresser nos tentes un demi-farsakh plus loin, à 2.000 mètres d'altitude, dans un lieu charmant, au milieu d'arbres aux frondaisons du plus beau vert, parmi de gais ruisseaux qui descendent de tous côtés de la montagne en gazouillant. Ajoutons à cela que la température est douce le jour et fraîche la nuit, et nous pourrions nous croire dans un coin du paradis de Mahomet, houris à part. Du reste, nous ne devons pas en être si loin. Ne dit-on pas, en effet, que les sources de l'Elvend, au lieu de jaillir du pied de la montagne, sortent seulement au sommet. De là à conclure qu'elles viennent directement du paradis, rien de plus simple pour l'imagination orientale, qui n'a pas manqué si belle occasion.

Toui est peuplé de familles princières de la nombreuse progéniture de Feth Ali Chah, qui vivent, en général, du produit de leur travail. Les ancêtres de tout ce peuple, dont plusieurs sont encore là, exilés à l'avènement de Mohammed Chah comme proches parents lui portant ombrage, se sont définitivement fixés à Toui, où leur descendance constitue une colonie d'un millier de têtes.

A quelques kilomètres du camp est l'emplacement

d'une ville, Deraver, qui a été le centre d'un grand commerce de safran, alors cultivé dans ces contrées où l'on n'en voit plus trace. Pourquoi l'abandon de cette culture et pourquoi la disparition d'une population nombreuse? Personne ne peut m'en dire la raison. Au lieu d'une ville prospère, il n'y a plus que des ruines sans nom, à l'exception d'un monument que l'on donne pour le tombeau du prophète Habacuc, un des douze petits prophètes juifs, monument de forme polygonale, entièrement en briques cuites, jusqu'à son toit à côtes si bizarre, qui le fait ressembler à un gâteau de Savoie.

Un tumulus considérable, plus volumineux que celui de Nehavend; peu distant du tombeau de Habacuc, a été ouvert par ordre de Sa Majesté sans aucun résultat : d'une grande tranchée percée jusqu'au centre, il n'est sorti autre chose que de la terre; pas le moindre vestige de sépulture. Cependant tout portait à croire que ce tertre régulier était l'œuvre de l'homme.

Le premier jour de l'an de l'hégire 1310, tombe aujourd'hui 26 juillet de notre année 1892. Il eût été difficile d'attendre cette date, en cette saison, dans un campement plaisant davantage que celui-ci. On dit que le chah y, a prolongé son séjour jusqu'à présent à cette intention. Chacun lui en sait gré. Les Persans ont pris le deuil comme de coutume pour la durée du mois de moharrem; ils ont revêtu leurs habits noirs — les plus usagés — qu'ils laisseront aux pauvres en les quittant, le deuil terminé.

28 juillet. — Nous passons un contrefort assez élevé de l'Elvend. Deux heures de montée, une heure de des-

cente et nous nous trouvons sur le plateau de Malaher. Voilà notre retour bien accentué, nous irons dorénavant dans la direction de Téhéran. De tous côtés, rochers de marbre blanc, jaune ou rouge ; c'est la pierre commune de cette contrée. Les montants des portes du *ghechlak* que nous traversons avant d'arriver à la plaine sont des blocs de marbre. Le *ghechlak* est un village souterrain, ordinairement sur l'encadrement des plaines, habité en hiver par ces nomades qui, l'été, conduisent leurs troupeaux à travers les montagnes tant qu'ils y trouvent leur nourriture, pour n'en redescendre qu'à l'approche de la mauvaise saison. Les portes de ces singulières habitations dépassent le sol ; comme elles sont ici de marbre blanc, conséquemment visibles de loin, leur ensemble fait croire, à première vue, plutôt à une nécropole qu'à l'existence d'un village. Ce *ghechlak*-ci est grand, sa population d'hiver doit être assez importante, si on en juge par l'étendue du cimetière, qui se reconnaît aux dalles plates ou aux pierres juxtaposées recouvrant chaque fosse.

Le plateau sur lequel nous entrons ne ressemble guère à ceux que nous venons de quitter, si cultivés et si riches pour la plupart ; de nouveau voici le sable, les chardons et l'herbe à chameau. Autour d'un gros village, Hosseinabad, nous voyons quelque culture ; mais tout est clairsemé, les tiges des céréales sont courtes et les épis petits, tant la terre est de mauvaise qualité. Aussi, on se demande ce qu'a bien pu garder la forteresse dont on voit les ruines sur le monticule habituel, à droite de la route, après avoir dépassé Hosseinabad. Et pourtant elle a été considérable, en-

tourée qu'elle est en outre à sa base de murailles flanquées de tours, en ruine comme le reste. Lorsque ces sortes de constructions se trouvent en plaine, tout est de la main de l'homme, jusqu'au tertre, quelquefois vraie colline, qui les supporte. C'est le cas ici. Que l'on juge donc des bras, ou du temps à défaut de bras, qu'il a fallu pour élever cette citadelle, et pour garder quoi? le désert qui l'entoure?

Cinq farsakhs parcourus en près de six heures de cheval et nous sommes à Nanadj, heureux de trouver nos tentes, malgré la pauvreté du pays en eau comme en tout.

Nous revoyons ici les kanots ou aqueducs souterrains destinés à amener, de montagnes plus ou moins éloignées, l'eau de boisson aux endroits habités qui en manquent. Ces kanots ont été creusés non pour le village qui en profite actuellement, mais afin d'alimenter d'eau l'ancien chef-lieu de ce district, Kesp, ville détruite au commencement du siècle, où se voient encore les ruines d'une mosquée datant de l'an 1012 de l'hégire.

30 et 31 juillet. — Collines ondulées, plaines arides, villages misérables sont la caractéristique de ces deux étapes, l'une de trois heures de voiture et l'autre de deux, au terme desquelles nous passons la nuit à Gharétakin et à Aliabad.

1^{er} août. — Un pont en bon état et un ancien caravansérail témoignent de la présence d'une grande voie de communication, la route directe d'Ispahan à Hamadan, l'ancienne Ecbatane.

Voici un imamzadè seul debout au milieu d'un vaste cimetièrè, sans aucune habitation dans le voisinage : c'est la nécropole d'une ville morte et enfouie elle-même sous la terre apportée par le vent, l'ancien Dizabad, détruit jadis de fond en comble par les Afghans. Il faut monter pendant encore vingt minutes pour trouver, à l'entrée d'un plateau, sans limite apparente du côté du nord, le nouveau Dizabad, village entouré de vignes et d'une propreté d'autant plus à remarquer qu'elle n'est pas commune.

Quelques séries de collines transversales, quelques petites plaines au sol inégal passées entre de hautes montagnes arides, à roches d'ardoise soulevées de notre côté, et l'on arrive à Djiria, joli village au milieu d'arbres d'un beau vert qui tranche sur le terrain, brûlé du soleil et jauni, des environs. Djiria doit cet état de fraîcheur aux montagnes qui le garantissent des vents du sud et de l'ouest, tout en lui fournissant de l'eau abondamment, l'hiver, suffisamment, l'été.

2 août. — Un col traversé en quelques minutes et nous débouchons sur l'immense plaine de Saroug. Oasis de verdure au milieu de cailloux, Saroug, l'ancien chef-lieu du Feraghan, était le centre de la fabrication et du commerce des tapis de cette province avant la fondation de Sultanabad, au commencement de ce siècle. S'il continue à faire des tapis, il n'a plus l'importance d'autrefois et ne peut se comparer à son heureux rival.

Deux farsakhs plus loin, nous trouvons notre camp, entre les villages de Nesmabad et d'Engherran. Plusieurs canepetières se sont levées à notre passage. Il

est regrettable que le temps nous manque, sans quoi nous nous livrerions à la chasse de ce gibier. Mais nous n'avons plus d'arrêt ; chaque jour une nouvelle étape. Nous ne savons pourquoi Sa Majesté met tant de hâte au retour.



Centenaire d'Achiân

Dans un imamzadè, à Engherran, Etemad es Saltaneh a trouvé de belles briques émaillées qui, sans être à reflets métalliques, ont néanmoins de la valeur. Il en a apporté trois dont il me fait cadeau. Deux sont à fond bleu, sur lequel ressortent, fort bien dessinés, chez l'une, un oiseau de proie saisissant un héron,



ALI MARI
marchand de raisins ambulant.



chez l'autre, des arabesques et des fleurs entrelacées. La troisième brique est couleur de bois et porte en relief un seul mot, Allah, en caractères arabes.

3 août. — Sans quitter le plateau de Saroug, en remontant seulement un peu vers le nord au lieu de continuer presque à l'est comme depuis Toui, nous sommes, en quatre heures de voiture, à Achtiân, ville bâtie en amphithéâtre sur le flanc sud-est d'une montagne de la chaîne qui termine le plateau de ce côté.

Les jardins d'Achtiân — la patrie du mouchteïd de Téhéran, surnommé pour cette raison Achtiâni — sont au pied de la montagne, au bord d'un pauvre ruisseau qui a toute la peine du monde à céder de l'eau, même parcimonieusement, aux champs de melons parmi lesquels sont dispersées nos tentes.

Un vent d'est, qui nous souffle à la figure depuis quelques jours durant la route, est ici des plus violents. N'était l'arrosage des champs à melons, nous serions dans une poussière perpétuelle. Et c'est là pourtant le lieu de séjour choisi pour se reposer. Ce vent, fréquent dans la région, n'empêche toutefois pas de vivre longtemps. On nous fait voir un vieillard qui, dit-on, a cent vingt ans. Comme il n'y a point d'état civil, il n'existe d'autre preuve de son âge que le dire des siens. Ce qui est certain, c'est qu'il a toutes les apparences d'un homme parvenu à une très grande vieillesse.

Il est vrai que nous ne restons pas ici uniquement afin de nous reposer. Aujourd'hui, 4 août, est *ghatlè imam Hossein*, l'anniversaire de la mort tragique de Hossein, fils d'Ali. Les fanatiques ne perdent pas

cette belle occasion de se taillader la peau du crâne à coup de khama. Nous en avons au camp qui n'auront pas trop de la journée de demain pour panser les blessures qu'ils se sont faites ainsi. Faut-il qu'ils soient doués d'une endurance toute spéciale, ces insensés qui se livrent à de pareilles pratiques, même en voyage, et ne craignent pas de continuer leur route sous le soleil d'août, le plus souvent à pied !

On fabrique à Achtiân des guilims, ces tapis à double face et sans poils, dont recouvrent leur tente nuptiale les fiancés du Lar, le jour du mariage.

A propos de tapis, j'en reçois un de Sultanabad, cadeau de mon excellent confrère Hakim el Mamalek. Il s'excuse de ne pas me l'avoir fait parvenir plus tôt, en met la faute sur la difficulté qu'il a éprouvée à se procurer un ancien tapis, comme j'en recherche, et me prie de croire que s'il ne m'envoie pas plus beau, c'est qu'il n'a pas trouvé mieux. Je pense bien qu'il lui eût été difficile de trouver un tapis ancien mieux conservé, plus velouté, plus fin, aux couleurs plus adoucies sans être effacées, en un mot un plus rare tapis. En échange et comme preuve de ma reconnaissance, je lui envoie une trousse de chirurgie dont je sais qu'il a besoin, m'ayant demandé de lui en faire venir une de Paris à la première occasion.

Aziz es Sultan a blessé d'une balle au bras un de ses serviteurs, parce que, m'assure-t-on, il n'exécutait pas ses ordres ponctuellement. Loin de le punir pour cet acte, volontaire ou non, le chah l'a réprimandé à peine, tant sa faiblesse est grande vis-à-vis de ce méchant gamin.

6 août. — Nous nous rendons à Dastdjerd en quatre heures, par une de nos meilleures routes de montagne. A peu près à moitié chemin se présente une gorge bordée de deux rangées de collines bien différentes d'aspect. Sur les flancs à pente rapide de celles de gauche, exposées au midi, gisent de grosses pierres noires qui, en se détachant des sommets, ont laissé ceux-ci taillés à pic sur une certaine hauteur ; tandis que celles de droite ont leurs sommets arrondis, une pente douce, et sont à peu près partout recouvertes de terre.

Dastdjerd, assez élevé pour offrir une température supportable, est un village qui se trouve, avec deux autres semblables, sur un petit plateau fermé en fer à cheval. Très peu de culture aux alentours ; quelques vignes dans les jardins.

8 août. — On descend d'au moins 700 mètres, en altitude, pour atteindre Aveh, au travers de ravins profonds et de lits de torrents à sec, peu commodes à nos voitures.

Le vieil Aveh occupait un bel emplacement sur la route directe d'Ispahan à Kazvin. Afin de ne pas perdre les avantages de cette situation, la nouvelle ville s'est élevée à peu de distance, au sud de l'ancienne, actuellement sous terre autour de la colline artificielle qui supporte les ruines de la citadelle. Elle possède un imamzadè, le tombeau d'Abdullah Moussa et de ses fils.

9 août. — Trois farsakhs jusqu'à Yelabad. Nous laissons sur notre droite un village comme je n'en ai

pas encore rencontré. D'habitude, les maisons se touchent, au moins par leurs murs de clôture, et sont à terrasses; ici, chaque maison est isolée dans la plaine et a la forme d'une ruche conique, sans autre ouverture qu'une porte basse, ce qui rend complète la ressemblance.

Avant d'arriver, nous passons une rivière, le Kara Tchaï, à peine large de 7 à 8 mètres au milieu d'un lit qui en a peut-être 200. Ce lit s'emplit parfois, sans doute dans les grandes crues du printemps, puisqu'un pont d'une dizaine d'arches et une jetée deux fois plus longue ont été jugés nécessaires pour aller d'une rive à l'autre. En Perse, les rivières conservent loin de leur source le caractère des torrents.

Une lettre de Téhéran, datée du 6 août, apprend que le choléra y a fait son apparition le 1^{er} du même mois, il y a huit jours. Les cas sont graves; on croit urgent l'envoi à Sahabkranié des femmes restées à l'anderoun du palais de l'Ark.

10 août. — Une heure et demie de voiture et nous traversons Saveh. La plaine qui l'entourne est couverte au loin d'ondulations indiquant l'emplacement de villes successivement détruites par les diverses invasions, mogoles, arabes et autres, qui ont dévasté ces contrées. Des tronçons de minarets, une mosquée abandonnée sont aperçus en passant. Mais je m'arrête devant un abambar, une citerne qui, bien qu'éloignée de la ville, est admirablement entretenue. Seul le besoin d'eau, question vitale en ce pays, peut produire de ces effets. Trois dômes, presque au ras de terre, recouvrent le réservoir, auquel on accède par une

porte monumentale et en descendant un escalier de trente-deux marches, au bas duquel est une rangée de robinets qui, ouverts, laissent couler une belle eau limpide, d'une fraîcheur appréciable par la chaleur que nous endurons.

Encore une heure et nous sommes au campement, à Fethabad, la tête brisée par un soleil de feu et par un vent chaud de sud-ouest venant des plaines brûlantes de l'Arabie. Fethabad est une grande ferme appartenant à Naïeb es Saltaneh. Je ne conseillerais pas au chahzadè d'y venir l'été en villégiature : mon thermomètre marque 40 degrés à 3 heures de relevée, la plus haute température de ce voyage.

11 août. — Une brusque saute du vent l'a fait souffler du nord avec violence, toute la nuit, si bien qu'après une journée des plus chaudes, nous avons eu une nuit vraiment froide, pour compléter l'agrément de notre passage à Fethabad.

Au lever du soleil, ce vent cesse et nous nous mettons en route en pénétrant presque aussitôt dans la montagne, de l'autre côté de laquelle nous nè tardons pas à apercevoir la chaîne ouest de l'Elbourz, puis le majestueux cône du Demavend. Notre camp est près de Mamounyeh, qui tire son nom du calife Mamoun et n'en est pas moins un pauvre village d'un gris sale uniforme.

12 août. — Au trot de nos chevaux, soulevant une épaisse poussière, nous passons à côté ou au travers de plusieurs villages, avant d'arriver là où fut l'ancienne ville de Zerend, aujourd'hui tout à fait enfouie.

Partout, plaine sèche et aride, d'où ne s'élève que le gros bourg de Pick, enfermé dans ses murs flanqués de tours, au pied desquels nous campons.

On ne conçoit pas qu'autant d'êtres humains puissent vivre au milieu d'un pays si désolé, n'ayant, pour comble, d'autre eau de boisson qu'une eau saumâtre conservée dans des citernes.

13 août. — L'étape sera longue : plus de 6 farsakhs. Nous sommes en voiture à 2 heures du matin, eu égard aussi à l'excessive chaleur. Vers 4 heures, nous passons devant un caravansérail en ruine, présentant cette particularité toute nouvelle d'être construit en moellons entièrement, murs et voûtes. Enfin, peu après 6 heures, nous trouvons nos tentes au bord du Kéredj, qui forme ici de nombreux marécages, non loin de Rabat-Kérim.

14 août. — Malgré les nouvelles peu rassurantes du choléra, qui a déjà gagné Chimran et les campagnes voisines de Téhéran, nous nous rapprochons davantage de la capitale et transportons notre camp à Khasebabad, distant de la ville d'environ 2 farsakhs.

On dirait que depuis quelques jours nous avons hâte de voir le camp infecté par l'épidémie, tant nous précipitons notre marche, sans séjour, sans le moindre repos nulle part. Tout le monde est sur les dents, et chacun s'étonne que nos domestiques ne nous quittent pas.

Ce sera miracle si nous ne sommes pas contaminés aujourd'hui. Des cavaliers ne cessent d'arriver de Téhéran ; bien plus, la foule des mendiants que toute

ville entretient nous envahit. Aucune mesure n'est prise. Des raisons que j'ignore, supérieures sans doute à la saine raison, l'emportent sur les meilleurs conseils. Continuant d'avancer, nous irons, dès demain, à Saltanetabad.

Nos visiteurs nous apprennent que le choléra fait une centaine de victimes par jour, qu'avant-hier sont mortes la mère de Zel es Sultan et la mère d'Emir Khan Serdar, le gouverneur de Bouroudjird.

Ces nouvelles attristent le chah, sans ébranler sa résolution. Du reste, il n'est peut-être plus temps de s'éloigner. Une seule chose était sage à faire quand on a connu l'apparition en ville du choléra : retourner sur ses pas et aller finir la saison dans les montagnes de l'Elvend, dont on n'était qu'à une faible distance.

15 août. — Nous nous rendons à Saltanetabad en contournant d'ouest au nord les fortifications de Téhéran. Bon nombre des nôtres entrent en ville; nous-mêmes nous nous mêlons à la population sortie des portes pour nous voir passer et causer avec ceux qu'elle connaît. Enfin, après avoir rencontré un convoi de morts que l'on porte en terre, nous nous éloignons, en prenant, à gauche, la route de Saltanetabad.

18 août. — Le choléra sévit depuis plusieurs jours dans les villages voisins : à Tedjrich, à Zerghindeh, à Roustemabad, à Desachoud, distants de nous de quelques centaines de mètres.

Deux décès cholériques ayant eu lieu la nuit dernière à Saltanetabad même, le départ pour Cherestane est décidé au réveil. Nous nous mettons en

route avec le choléra en croupe, on peut le dire ; car nous laissons déjà, près de la cascade de Pas-kalè, un homme assez atteint pour ne pouvoir aller plus loin, et d'autres donnent des signes non équivoques d'infection avant l'étape. Le chah, qui a limité les personnes de sa suite, n'emmène pas moins d'une cinquantaine de femmes, chiffre qu'il est permis de trouver élevé en la circonstance.

12 *septembre*. — L'épidémie de choléra de Cheres-tanek a duré du 18 août, jour de notre arrivée, au 3 septembre, aucun nouveau cas ne s'étant déclaré depuis cette dernière date. Tant au camp qu'au village, contaminé rapidement par le camp, il y a eu une vingtaine de décès sur une cinquantaine de cas. Donc, gravité moyenne, extension vite arrêtée, grâce aux mesures d'hygiène prises, bien qu'un peu tardivement.

A part deux femmes de l'anderoun, qui ont guéri, et un capitaine de garde à la porte du palais, mort la nuit du 20 août, la maladie n'a atteint que des hommes de cuisine, des palefreniers, en un mot, que des domestiques. Et si le choléra a pénétré dans l'anderoun, j'ai acquis la certitude que ç'avait été par les aliments, un cholérique étant mort auparavant dans une des tentes-cuisines dressées au dehors.

J'ai la conviction qu'en isolant immédiatement les premiers atteints, on aurait eu encore moins de cas, et qu'un traitement prompt et approprié aurait réduit le nombre des décès. Je l'ai tenté sans pouvoir y parvenir.

A quelque distance du camp, de l'autre côté de la

rivière, j'ai fait dresser trois tentes ; j'ai installé dans leur voisinage un service de pharmacie et d'infirmiers ; j'ai mis enfin à la tête de cette petite ambulance un médecin sortant de l'école de Téhéran, jeune homme intelligent et plein de bonne volonté, Mirza Mahmoud, fils du professeur Mirza Khazem. Tout le personnel étant musulman, j'avais lieu de croire que l'on ne



Abambar de Saveh. (Croquis de l'auteur.)

pourrait avoir de répugnance à aller se faire soigner par lui. Il n'en a rien été : personne n'a voulu venir sous ces tentes. Je ne sais quelle machination de ma part on a vu dans leur installation. C'est tout juste si on ne m'a pas accusé de les avoir fait dresser à distance par peur personnelle du choléra.

J'ai dû renoncer à cet excellent moyen de préservation et m'appliquer à faire tenir le camp dans le plus grand état de propreté, à y répandre les antiseptiques à profusion, surtout à veiller à l'incinération de tous les vêtements de cholériques décédés et au remplace-

ment des tentes qui en avaient abrité. Le premier ministre, Emin es Sultan, s'est employé de son mieux à me faciliter cette partie de ma tâche, et son autorité n'a pas toujours été de trop.

A l'altitude de 2.500 mètres où nous nous trouvons au milieu de ces hautes montagnes, le froid se fait déjà sérieusement sentir. Nous regagnons Saltanetabad. Chemin faisant, une nuée de neige crève sur nos têtes ; nous laissons derrière nous les sommets tout blancs.

En arrivant, j'apprends que l'épidémie est en décroissance partout, mais qu'elle a fait de nombreuses victimes à Téhéran, où la mortalité s'est élevée jusqu'à près de huit cents décès par jour du 20 au 25 août, chiffre énorme pour une population diminuée de moitié en été. Il est vrai que ce sont généralement les plus pauvres qui restent, ceux qui offrent le plus de prise à une épidémie.

Pour tous les gens compétents, les conduites d'eau, ouvertes de distance en distance et allant de quartier en quartier en passant par chaque maison, ont été la grande voie de propagation du fléau, avec l'eau comme véhicule. A ce sujet, voici un fait notoirement connu. Un pèlerin revenant de Mechhed rapportait les vêtements de quelques hadjis morts dans cette ville ou, au retour, le long de la route ; il les a lavés à l'entrée de Téhéran ; peu de temps après le choléra s'est déclaré dans les maisons les plus voisines et sur différents points éloignés. Or, le mode de distribution de l'eau explique, à lui seul, et la contamination de proche en proche, et la création simultanée de foyers secondaires à diverses distances, surtout quand on

connaît la coutume musulmane de laver les cadavres, et de les laver près des conduites ou près des bassins.

23 octobre. — Aucun nouveau cas de choléra n'a été signalé depuis les derniers jours de septembre, tant autour de nous qu'en ville. On peut donc considérer l'épidémie comme terminée.

Nous rentrons à Téhéran après plus de cinq mois d'absence, venant directement de Sourkh i Hessar, où le chah a voulu finir la saison par quelques journées de chasse. La capitale a repris sa vie habituelle ; les bazars sont aussi animés que par le passé ; on ne se douterait pas que la mort y a fauché tant d'existences depuis que nous l'avons quittée.

Mais si la rue ne m'apprend rien, ma maison, que j'ai laissée à la garde d'un jardinier, m'en dit assez. Le jardinier, qui s'était installé avec sa femme et ses deux enfants dans les chambres de mes domestiques, y est mort du choléra ainsi que ses deux enfants, après quoi sa femme s'est retirée chez son propre frère. Ce dernier, prévenu de mon arrivée, m'apporte les clés, devenues inutiles, toutes les portes ayant été forcées.

Mirza Issa, sous-gouverneur de la ville, étant mort, et aucune autorité ne se trouvant là pour maintenir l'ordre, des prisons furent ouvertes et les prisonniers mis en liberté. Une bande de ces malfaiteurs a pénétré dans ma maison où elle n'a laissé que ce qu'elle n'a pu enlever, ayant même essayé d'arracher un crochet en fer pour suspension, solidement fixé, à ce qu'il paraît, au plafond de la pièce principale.

Le ministre de France, M. de Balloy, a eu l'amabi-

lité de m'offrir l'hospitalité à la légation; je m'y rends avec mes gens, mes chevaux et mes bagages.

25 octobre. — Me voyant dans cette situation et, par-dessus tout, très fatigué par cinq mois de voyage passés sous la tente, du premier au dernier jour, sans compter les nuits blanches du temps de l'épidémie de choléra, je demande un congé.

Avec sa bienveillance inaltérable pour moi, le chah m'accorde ce congé. Et Sa Majesté met le comble à ses faveurs en me remettant les insignes et le brevet, rédigé sous sa dictée, de grand-croix de l'ordre du Lion et du Soleil (1).

En me faisant cet honneur inespéré, Nasr ed Din, dont la bonté à mon égard ne s'est pas démentie un seul instant depuis plus de trois ans que je suis attaché à sa personne, Nasr ed Din veut-il que j'emporte le regret de le quitter? Cette dernière et haute faveur n'était, pour cela, pas nécessaire.

(1) Traduction de ce brevet : « Celui qui approche le plus de Notre personne, le médecin en chef D^r Feuvrier, qui est Notre médecin particulier, ayant, en ville et dans les voyages, satisfait Notre Majesté impériale par ses services et ses soins dévoués, surtout depuis que l'épidémie de choléra a éclaté, durant laquelle il a déployé toutes ses capacités et sa science dans les soins qu'il a donnés aux gens de Notre suite, mérite, pour ces raisons une distinction de Notre part.

« En conséquence, dans l'exercice de cette heureuse année, appelée Louy-il, Nous lui octroyons la décoration de l'Ordre du Lion et du Soleil de première classe avec le grand cordon vert qui lui est spécial, afin qu'il s'en honore et qu'il continue par ses services de mériter Notre satisfaction impériale. »

CHAPITRE VII

RETOUR EN FRANCE. — LE GHILAN. — DE RECHT
A MARSEILLE.

Le service des relais se trouve tout à fait désorganisé par suite du choléra, qui est entré dans le Ghilan par le nord et par le sud, par mer et par terre. D'un autre côté, l'insécurité des chemins est telle que dernièrement le courrier d'Europe a été arrêté à deux heures de Téhéran, les sacs aux lettres ont été éventrés, les valeurs enlevées et les dépêches jetées au vent.

Pour ces raisons, je dois partir avec mes propres chevaux, six mulets du chah, une partie de mon campement et des vivres, accompagné de quatre cavaliers armés mis à ma disposition par ordre de Sa Majesté, — qui probablement a voulu faire honneur à son médecin par la même occasion, — une caravane, en un mot, organisée comme si j'avais à traverser quelque désert.

26 octobre 1892. — C'est donc avec ce train de voyage que je prends la route de France le 26 octobre

à 8 heures du matin, retardé par les mille et un détails d'un départ, surtout par mon fidèle Sultan Ali qui est allé coucher chez lui et s'est abandonné au sommeil plus que de coutume, chose bien excusable quand on n'a pas reposé dans son lit depuis plus de cinq mois. Les conséquences de l'heure avancée ne s'en font pas moins sentir : nous arrivons à Chahabad après midi, plus incommodés par les ardeurs du soleil que fatigués par le trajet.

Deux heures d'arrêt, employées à déjeuner et à une courte sieste, puis nous doublons l'étape. Un vent violent de nord-ouest nous envoie à la figure une poussière qui nous aveugle. Après avoir laissé sur notre droite le pittoresque village de Kéredj, à moitié caché dans les vallonnements des premiers contreforts de l'Elbourz, nous sommes au pont du Kéredj Roud à l'heure précise où le soleil disparaît à l'horizon. La durée du crépuscule est courte et la nuit vient vite. Heureusement le vent cesse et la lune nous éclaire, très à propos du reste, car nous passons sur des ponts faits de poutres jetées sur des ruisseaux d'irrigation, dont l'entretien laisse à désirer. Il ne serait bon, ni pour le cavalier, ni pour sa monture, qu'un cheval se prit le pied entre ces bois disjoints et branlants.

Les cafetiers (*qahvèdji*), établis de chaque côté du chemin, rentrent melons et pastèques en attendant, pour fermer leurs baraques, que deux ou trois muletiers (*tcharvadar*), accroupis par terre, aient fini de fumer le kalian qu'ils ont loué pendant que les mulets et les chameaux, dont on voit les masses noires, cherchent une maigre pâture à travers la plaine aride, sur laquelle vient de passer le soleil de l'été, et que n'ont

pas encore reverdie les pluies tardives de l'automne. Nous sommes déjà loin, que nous continuons à entendre les grelots de ces pauvres animaux qui, poussés par la faim, plus forte que la fatigue, ne se décident pas à se coucher.

Nous arrivons à Hessarek vers 7 heures, au moment où la lune va disparaître.

27 octobre. — Le plus difficile est de se mettre en route; le premier départ, si prévu et bien préparé qu'il soit, ménage des surprises, surtout avec un personnel aussi considérable; mais ensuite, pour peu qu'on y veille, les étapes se suivent avec une remarquable régularité, à moins d'accident.

A 7 heures du matin, les bagages sont chargés, les cavaliers sont à cheval, j'y monte moi-même et nous voilà partis. Avec des chevaux qui n'ont pas vu l'écurie depuis le 14 mai, il ne faut pas s'attendre à aller grand pas, encore moins en doublant l'étape. Malgré cela l'allure est bonne; qu'elle dure ainsi jusqu'au bout, je ne demande rien de plus.

A Ynki-Imam peu après 10 heures, nous en partons vers 1 heure, la chaleur ne semblant pas devoir nous trop gêner. Devant nous et à notre gauche, la plaine immense; à notre droite, plusieurs plans de montagnes, dont le plus rapproché a des tons singuliers, comme la patine du vieux bronze. La route suit invariablement la plaine.

Si la montagne demande plus d'effort, elle offre, par compensation, l'imprévu et la variété du paysage, qui font trouver le temps moins long. La plaine, au contraire, est accablante de monotonie et décevante au

possible avec ses longs horizons. Quoi de plus pénible et de mieux fait pour briser toute énergie comme de voir le but dès le départ, de se croire près d'arriver à tout instant et de marcher des heures et des heures avant de l'atteindre ? C'est ainsi que depuis longtemps nous avons en face de nous Kichlak, où nous ne descendons de cheval qu'à la fin du jour.

28 octobre. — J'ai l'intention de ne pas m'arrêter à Kazvin, par crainte de ne ravoïr mes hommes lorsque je voudrai en sortir. L'étape de l'après-midi sera donc assez forte. Aussi, sommes-nous en route dès les 6 heures.

L'aube paraît avec sa douce et vague lumière, qui ferait croire que l'on n'est pas tout à fait éveillé. Elle dure peu, de quinze à vingt minutes à peine, fond dans le jour, que ne tardent pas à traverser les rayons du soleil, aveuglants et brûlants.

De 9 heures 30 minutes du matin à 2 heures de relevée, repos à Kémender. Ce n'est pas trop, la chaleur est vive ; la lune donnant toujours, il fera meilleur marcher la nuit. En partant, j'annonce que nous irons coucher à Agababa, ce qui ne semble pas aller à tout le monde.

J'entre dans Kazvin à 5 heures et j'en sors à 6 par la porte opposée. Les deux muletiers me lâchent pendant cette traversée de la ville, abandonnant leurs mulets. Ce n'est point la fatigue qui les fait rester ici : ils montent deux des mulets, peu chargés à dessein, et ne sont pas plus à pied que nous. L'attrait de quelques heures à passer dans une ville a seul agi sur leur cerveau. Je n'en poursuis pas moins ma route, d'au-

tant plus que le gouverneur, averti de mon passage et sachant ma résolution de continuer sans arrêt à Kazvin, m'envoie un guide à cheval connaissant bien le chemin. Deux de mes cavaliers sont chargés des mulets. Guide en tête, nous passons d'abord entre des jardins et des vignes, pour gagner ensuite des chemins de traverse que nous suivons sans trop de difficulté, grâce à un superbe clair de lune. La gaieté règne même dans ma petite caravane : les cavaliers se mettent à chanter, et c'est avec un entrain que j'ai rarement rencontré chez des Persans, que nous arrivons à Agababa, vers 10 heures, on ne saurait dire sans fatigue, après environ douze heures de marche, coupées en deux, il est vrai, par un peu plus de quatre heures de repos au milieu de la journée.

Le *tchaparkhanè* (maison de poste) d'Agababa étant très fréquenté en temps ordinaire, ce serait souvent s'exposer à n'y pas trouver de place, que d'y arriver à l'improviste à pareille heure ; mais par le temps qui court, toute transaction ayant été arrêtée par l'épidémie, la maison est vide et le gardien, qui a perdu l'habitude d'être éveillé la nuit, ne se décide pas sans peine à ouvrir la porte, ni sans s'être bien assuré qu'il a réellement affaire à des voyageurs. En un clin d'œil, les mulets sont débarrassés de leur charge. Tout mon monde est vite endormi. Je me jette moi-même sur mon lit de camp dressé, m'affirme Sultan Ali, dans la plus belle chambre du *tchaparkhanè*, et je ne tarde pas à en faire autant, à m'endormir du plus profond sommeil. Ce n'est qu'au jour, en m'éveillant, que je m'aperçois que la lumière et le vent ont libre entrée de tous côtés dans ma chambre,

d'où la propreté la plus élémentaire est totalement absente. Il est bon de ne pas arriver trop tard à l'étape, le soir, afin d'avoir le temps de faire la toilette de la chambre où l'on doit passer la nuit, sage précaution qui n'est de luxe dans aucune des maisons de poste du gouvernement persan.

29 octobre. — L'absence des muletiers rend un peu plus long le chargement des bagages. Nous ne décampons qu'à 9 heures, heure avancée si on considère que nous avons dix bons farsakhs jusqu'à Patchinar, le but à atteindre aujourd'hui.

Nous laissons Mèzerè à notre gauche, et j'engage tout voyageur à en faire autant, à moins qu'il ne soit forcé d'y relayer, cas auquel je lui conseille encore de ne pas s'attarder à cette opération, car au tchaparkhanè de Mèzerè la fameuse punaise de Myaneh — l'*argas persicus*, dont Dieu garde ! — a élu domicile. On est des mois entiers à se remettre de la piquûre de ce dangereux insecte. Si elle n'est pas mortelle à bref délai, comme je l'ai entendu dire, elle peut le devenir par les complications résultant de la durée de ses effets. J'ai vu, pour ma part, trois victimes de l'*argas persicus*, trois Européens qui, s'ils ne sont pas morts, n'en ont pas moins souffert tout un hiver de fièvre et de vomissements compromettant sérieusement leur santé. Ce n'est généralement point le cas des indigènes.

Passons donc loin de Mèzerè et gravissons la montagne jusqu'à Ismaïlabad en nous élevant de quelque 500 mètres, sans oublier de nous retourner de temps en temps, afin de contempler le vaste paysage étalé à

nos pieds. Il est de rigueur, après cette montée, de demander un café au qahvédji d'Ismaïlabad et de laisser ses compagnons persans fumer un kalian avant de descendre vers Kharzan, qui n'est pas à moins de 1.600 mètres de hauteur.

Combien de caravanes ont disparu entre Ismaïlabad et Kharzan ! Les ravins sont pleins d'ossements.



Patchinar. (Croquis de l'auteur.)

Hommes et bêtes, surpris par la tempête, aveuglés par une de ces tourmentes de neige si fréquentes en hiver, auront perdu le chemin et seront allés s'engloutir dans les neiges fraîches. Et le danger, bien connu, du passage du Kharzan pendant la mauvaise saison, n'empêche pas d'imprudents voyageurs d'y laisser la vie, presque chaque année. On retrouve les cadavres après la fonte des neiges. Ils vont grossir le cimetière de Kharzan, cimetière déjà si grand pour un si petit village.

Le ciel n'a pas cessé d'être couvert. Ni soleil ni pluie, on ne peut rien désirer de mieux. Voilà une vraie journée à doubler l'étape, surtout quand on n'a plus qu'à descendre par un assez bon chemin. Aussi, nous restons à Kharzan juste le temps de donner l'orge aux chevaux et aux mulets et de prendre nous-mêmes un frugal repas où le thé domine. Nous sommes légers ainsi pour aller à pied, ce qui est toujours plus commode dans les fortes descentes.

Laissant disparaître petit à petit sur notre droite le mont Takht i Soleïman (trône de Salomon), haut de 4000 mètres, nous dévalons et dévalons si bien, que nous arrivons à Patchinar avant la nuit, sans trop de fatigue et, ce qui a son prix, sans avoir souffert de la chaleur, le soleil ne s'étant pas montré de tout le jour. Depuis plus d'une heure, nous apercevions par instant, à certains détours de la route, les deux grandes constructions du gîte d'étape : le caravansérail et le tchaparkhanè.

Nous ne sommes pas loin de 1400 mètres plus bas qu'à Ismaïlabad. Le plus difficile de la chaîne de l'Elbourz est franchi.

30 octobre. — Patchinar est sur la rive gauche d'une large rivière à peu près desséchée, le Djabachi Roud, encore appelé Patchinar Roud, à une faible distance de son embouchure dans le Chah Roud. Son tchaparkhanè se trouve en si mauvais état, que j'ai préféré passer la nuit sur la terrasse d'une partie avancée du rez-de-chaussée, plutôt que dans une quelconque des chambres du premier étage, malgré la crainte des émanations des alentours. Le caravansérail, qui fait

face au tchaparkhanè, en le dominant, le dépasse en malpropreté, si c'est possible.

La maison de poste est entre cour et jardin. Sortant par la cour, on laisse à gauche quelques huttes de paysans et on ne tarde pas à arriver sur la rive gauche du Chah Roud, que l'on suit, tantôt sur la route, tantôt dans le lit même de la rivière, jusqu'à un pont. Ce pont de quatre arches ogivales est en dos d'âne, présentant cette particularité, que sa partie la plus élevée se trouve à une des extrémités au lieu d'être au centre, de telle sorte que l'arche la plus haute est sur la rive droite. Après l'avoir passé, c'est à travers une série de vallons qu'on atteint Mendjil, à environ 4 farsakhs de Patchinar, non loin de l'endroit où le Chah Roud et le Kézel Ouzen se rencontrent pour former le Sèfid Roud. On entre dans Mendjil par un véritable ruisseau, tant l'eau qui sort du bourg couvre le chemin. L'eau coule de même dans les rues, sans contribuer à leur propreté, bien au contraire, en donnant lieu à des cloaques fréquents.

Le tchaparkhanè est au milieu des maisons; ses chambres sont passables; je décide que nous nous reposerons ici jusqu'au lendemain. Hommes et bêtes l'ont bien gagné et en ont vraiment grand besoin.

J'ai fait route aujourd'hui avec deux jeunes Grecs de Constantinople, ex-employés des tabacs de Perse, et un Belge, employé du gaz à Téhéran. Ils ont quitté la capitale le même jour que moi, mais n'ont pas fait les mêmes haltes et ne m'ont rejoint qu'à Patchinar. Hier soir, apprenant qu'ils avaient épuisé leurs provisions et qu'ils ne trouvaient à manger que du riz, je leur ai envoyé par Sultan Ali une boîte de conserve de

viande. C'est pourquoi ce matin nous avons vite fait de lier connaissance.

Ces deux employés des tabacs sont les derniers restés pour la liquidation de la concession. Leurs camarades ont passé par ici depuis longtemps, non sans laisser sur les murs des traces de leurs impressions, imitant en cela bien d'autres voyageurs qui, sous l'influence du lieu sans doute, ont éprouvé le besoin de faire connaître leur état d'âme du moment. Le tchaparkhanè de Mendjil se prête d'autant plus à recevoir ces confidences, que facilement on y séjourne, parce qu'il se trouve dans un bourg et à peu près à moitié chemin de Kazvin à Recht. La chambre que j'occupe est couverte d'inscriptions où s'entremêlent le sentimental, le gai, le triste et le plaisant, en prose et en vers. L'un est à Mendjil au printemps, et le réveil de la nature l'engage à chanter ses amours ; l'autre, moins expansif, écrit simplement, en philosophe attendant des jours meilleurs : « Tout passe. » Celui-ci n'est point fâché de quitter la Perse :

Bienheureux ceux qui partent,
Dignes de pitié ceux qui s'y rendent,
Fatalité pour ceux qui restent!

Selon cet autre :

La Perse est un paradis,
Surtout pour les abrutis.

Il y a de ces inscriptions en grec, il y en a en italien, en espagnol et beaucoup en anglais. En voici une en latin, mais en latin qui prouve que son auteur n'a pas poussé loin ses études classiques : *Requi est*

quant in pace, a-t-il écrit textuellement en parlant des tabacs, à l'administration desquels il se félicite de ne plus appartenir.

Les deux muletiers qui m'ont planté là, au beau milieu des rues de Kazvin, arrivent tout penauds dans la soirée. Ils ont dû passer le Kharzan à pied, c'est tout ce qu'ils ont gagné à leur incartade.



Khoudoum. (Croquis de l'auteur.)

31 octobre. — Mes trois compagnons, moins encombrés que moi, partent de bonne heure. Ma caravane ne se met en mouvement qu'à 7 heures et quelques minutes. Au sortir du bourg, le chemin, en cet endroit sous quelques maigres oliviers, est très raviné par des pluies récentes ; mais bientôt nous trouvons un sol qui a résisté et nous arrivons sur la rive droite du Sèfid Roud, tout disposés à pénétrer dans le Ghilan avec ce grand fleuve aux eaux tumultueuses.

Le pont, long de sept arches, sur lequel nous ga-

gnons l'autre rive, n'est pas d'un passage toujours sans danger, par suite de la violence du vent qui, venu de la mer Caspienne, souffle généralement de midi au coucher du soleil, quelquefois plusieurs jours consécutifs, plus fort l'été que l'hiver. Le cavalier pourrait être enlevé de son cheval, s'il ne prenait la précaution d'en descendre ; le piéton est forcé de marcher en rampant le long du parapet, qui le garantit, ou de suivre la passerelle établie en amont, du côté opposé à ce vent. Bien que ce pont soit solidement construit, la force du courant l'a plus d'une fois rompu. ●

La route, vrai sentier du Monténégro, continue de l'autre côté du pont en suivant le cours de l'eau. Ici, elle escalade un rocher uni et en toit qu'il faut monter pendant une cinquantaine de mètres, en prenant toutes sortes de précautions pour ne pas glisser ; là, elle borde de si près le Sèfid Roud, et à une telle hauteur, qu'il ne serait point prudent de faire caracoler son cheval ; plus loin, on la trouve coupée par un profond ravin, et force est de faire un long détour à travers les rochers. Comme sous les neiges du Kharzan, plus d'un animal a laissé par ici ses os, tant on en voit, usés par l'eau, le long du fleuve au lit profondément encaissé.

Je traverse Roudbar sous les nattes de son bazar, Roudbar, halte précieuse au voyageur pendant la saison chaude, quand les boutiques sont pleines de fruits et qu'il peut se reposer à l'ombre de sa forêt d'oliviers séculaires. Me voici sous ces oliviers gigantesques, aux troncs ajourés si bizarres qui me rappellent ceux de Corfou. On fait la récolte des olives, n'ayant guère que la peine de les ramasser, car elles

couvrent la terre d'une couche noire. Tous les enfants du village sont à cette besogne, garçons et filles, et, parmi ces dernières, une jolie brune au teint mat, qui, sans songer à se couvrir le visage, nous regarde passer de ses deux grands yeux brillants. Combien ces contrées seraient agréables à habiter, si les terribles fièvres du Ghilan ne s'y faisaient déjà sentir.

Il est 11 heures, le ciel est couvert et la chaleur est lourde dans ces bas-fonds ; ayant chaud, nous nous gardons bien de nous attarder à l'ombre des oliviers, à la fraîcheur si tentante du lieu, d'où nous nous empressons au contraire de sortir.

Nous n'avons pas fait un kilomètre que nous apercevons, arrêtés et gesticulant avec animation, nos compagnons d'hier, partis ce matin deux heures avant nous. Un accident leur est arrivé. Le mulet portant les bagages s'est tué en tombant dans un de ces ravins étroits et profonds qui coupent la route. Le muletier, qui a charge en même temps des trois chevaux de selle, dont la location a été payée d'avance à leur maître, refuse d'aller plus loin et veut s'en retourner avec les chevaux et le mulet qu'il monte, si on ne consent pas à lui payer immédiatement la bête qu'il vient de perdre. Sultan Ali arrange l'affaire, on retire du ravin les colis à moitié brisés, on les charge sur le mulet restant et on repart. Mais je gagne rapidement les devants, car je ne compte pas coucher ce soir à Roustemabad, ainsi que ces voyageurs en ont l'intention.

Il a dû bien pleuvoir ici : plus nous avançons, plus nous trouvons le chemin détrempe, contretemps aussi gênant qu'imprévu. Encore si nous pouvions suivre le lit du fleuve dans ses parties sans eau, nous gagne-

rions du temps. Nous essayons, les chevaux enfoncent jusqu'aux jarrets. N'insistons pas.

A Roustemabad de 1 heure à 2 heures, nous prenons, hommes et bêtes, avec un peu de repos, une nourriture suffisante et... en avant.

De la porte du tchaparkhanè, nous admirons un instant le superbe paysage qui est devant nous : en bas, le Sèfid Roud coulant dans son large lit ; comme fond de tableau, de hautes montagnes boisées que l'automne commence à marquer de tons chauds. Tour-nant à gauche, longeant le mur de la cour, nous traversons le village par une rue étroite bordée de boutiques, et bientôt nous entrons dans les épaisses forêts du Ghilan.

Le chemin, toujours détrempe et glissant, serpente d'abord à travers des tamaris, parmi des arbres clair-semés, avant de s'engager sous bois, où il devient encore plus mauvais. Notre marche s'en trouve considérablement ralentie. N'étaient quelques pavés mis dans les endroits les plus fangeux et sur les pentes, je ne sais comment nous ferions pour avancer dans cette terre grasse ; car il ne faut pas songer à passer à travers la forêt, impénétrable. Un torrent nous arrête, large, rapide, sans être trop profond. Le traverser est raccourcir le chemin ; la chose est possible aux chevaux ; mais les mulets pourraient tomber au beau milieu avec leur charge, il est préférable qu'ils continuent à suivre a route et, malgré un long détour, aillent passer sur un pont construit plus haut. Ce torrent va se jeter dans le Sèfid Roud, dont nous suivons toujours la rive gauche, tout en nous éloignant d'elle de plus en plus.

Enfin! nous sortons de la forêt sombre et humide, quelques clairières nous laissent voir le ciel, nous permettant aussi de respirer plus librement, et nous arrivons à Khoudoum à la tombée de la nuit.

1^{er} novembre. — Le tchaparkhanè de Khoudoum, le dernier avant Recht, doit sans doute à ce voisinage de



Pont de Recht. (Croquis de l'auteur.)

la capitale du Ghilan d'être mieux entretenu que ses congénères; la chambre où a été dressé mon lit de camp n'a pas eu besoin d'un nettoyage préalable; un air de propreté — relative, si l'on veut, — règne dans tout l'établissement. Mais ce qui me frappe, c'est de le trouver aussi vide de voyageurs que tous ceux par lesquels je viens de passer. Vide de chevaux est de même l'écurie, où le cavalier désireux d'aller en *tchapar* (poste) accoutume de louer un cheval de selle et un *tchaparchagird* (postillon), sur sa rossinante,

comme guide. L'épidémie de choléra a donc bouleversé tout bien profondément, pour que je n'aie pas non plus rencontré jusqu'ici la moindre caravane sur cette route de Recht à Téhéran, une des plus fréquentées de la Perse ? Nous n'avons croisé que deux à trois petits groupes de mulets à peine chargés de quelques marchandises.

Quatre à cinq farsakhs séparent Khoudoum de Recht. La chaussée est plate, large et carrossable, toujours à travers bois, seulement moins épais. Nous nous y sommes engagés, en passant un petit pont et traversant le village de Khoudoum entre les maisons et de longs hangars, couverts de chaume, servant à remiser les caravanes. De temps en temps apparaît une ferme dont les vaches circulent en liberté et passent devant nous sans se presser, allant de côté et d'autre chercher leur nourriture. Végétation luxuriante, d'une exubérance prodigieuse : des lianes, des vignes sauvages montent jusqu'aux branches, tombent et regrimpent en formant de branche en branche, d'arbre en arbre, des festons à l'infini ; des buis atteignent des proportions colossales.

Des Ghilanis partent vendre leurs denrées à la ville. Ils sont curieux à voir, trotinant avec leurs fardeaux attachés aux deux extrémités d'une longue perche flexible, en équilibre sur l'épaule. Leur costume me rappelle assez celui des Albanais des bords du lac de Scutari : calotte en feutre blanc, veste courte et culotte collante s'arrêtant à la cheville, sortes d'opankés (1)

(1) Opankés, chaussures en usage chez les peuples de la péninsule balkanique, faites d'une semelle de peau et de lanières.

pour chaussures. L'étoffe est blanche chez l'Albanais, elle est marron ou bleu foncé chez le Ghilani.

Nous traversons le caravansérail de Sengher, grand bâtiment à un étage, construit en briques rouges autour d'une vaste cour carrée, du côté de laquelle des marchands occupent tout le rez-de-chaussée qui sert de bazar. Le soleil, resté caché jusqu'à cette heure, commence à se montrer. L'action vive de ses rayons, jointe aux émanations des marécages du Ghilan, est funeste au voyageur, ainsi que nous l'avons appris par la mort de Mirza Abdullah Khan, qui a payé de la vie son voyage à Recht en juillet 1890. Pressant le pas, nous arrivons vers 11 heures sur le pont au bout duquel est Recht.

Porteur d'une lettre de M. de Speyer, qui a d'ailleurs annoncé mon arrivée par dépêche, je me présente au consulat de Russie, où je reçois de M. Pakitonof le meilleur accueil et la plus large hospitalité.

2 novembre. — Recht est une ville de près de 30.000 habitants, bien bâtie au milieu de jardins étendus, propre et ayant des bazars bien approvisionnés. Ses caravansérails sont en tout temps encombrés par les marchandises qui s'échangent entre l'Europe et la Perse, par la mer Caspienne. Le commerce des soies y est important. Ses tapis à point de chaînette (*gouldouzi*), en soie de toutes couleurs formant de si jolis dessins, sont renommés à juste titre.

Je rends visite au gouverneur, Essam Saltanch, un parent du chah, dont le palais, donnant sur une grande place, est dans le goût de toute riche maison persane, sans particularités architecturales. Il est marié à sa

cousine germaine, Afser Saltaneh, qui me fait demander une consultation et a l'amabilité de m'offrir sa voiture pour mes courses en ville et pour le trajet de demain jusqu'à la barque. Le soir, en rentrant au consulat de Russie, je trouve même, m'attendant, un pichkhédmet du gouverneur, chargé de me remettre



Enzeli et le chenal du Mourd Ab. (Croquis de l'auteur.)

un gouldouzi que m'envoie la princesse, afin, me fait-elle dire, que « j'emporte un souvenir qui me rappelle mon passage à Recht ».

3 novembre. — De Recht à Pirbazar, la chaussée n'a pas dû être facile à établir sur ce sol bourbeux; elle est cependant assez bonne et bien entretenue, et une heure suffit pour la parcourir en voiture entre les haies des jardins de pêcheurs, citronniers et oranges qui la bordent, tous arbres de belle venue, en tant qu'ayant eu tout l'été les pieds dans l'eau et la tête au soleil.

Tout ce qui va de Recht à Enzeli, et réciproquement, doit passer par Pirbazar, sur la rivière de même nom, qui coule au milieu de marécages couverts de très hauts roseaux. Pirbazar n'a pas d'autre importance. Une barque à six rameurs transporte en trois heures au port d'embarquement. Les rames sont rarement employées tant que l'on est sur la rivière, quatre



Lenkoran. (Croquis de l'auteur.)

des rameurs touent la barque à l'aide d'une longue corde attachée au mât, pour ne reprendre leurs rames qu'au Mourd Ab (eau morte), lac tranquille au nord duquel est Enzeli, où nous débarquons à midi, étant partis de Recht peu avant 9 heures.

Enzeli, sur la mer Caspienne, est le port du Ghilan, l'entrée de la Perse par cette province, un port malheureusement où les bateaux à vapeur ne peuvent accoster. La ville est petite; une seule construction attire le regard, le palais du chah, très haut édifice qui n'a

de curieux que sa forme. Chose singulière, la maison du télégraphe est de l'autre côté du chenal par lequel on va du Mourd Ab à la mer; on a trouvé tout simple d'en arrêter le fil au dernier poteau, plutôt que de lui faire passer l'eau pour la commodité des habitants, qui ne peuvent aller qu'en barque expédier une dépêche.

Enzeli parcouru en tout sens, le palais du chah visité, et cela sans grand intérêt, je vais au télégraphe et me rends ensuite sur le *Corniloff*, petit mais propre bateau à roues de la Compagnie *Caucase et Mercure*, qui doit partir ce soir à 8 heures pour Bakou. Du vapeur, Enzeli paraît comme un gracieux mirage.

4 et 5 novembre. — Sur la mer Caspienne, d'un calme parfait. Voici Astara, première localité russe, presque sur la frontière, puis Lenkoran, le Nice de la côte Caspienne. A gauche, chaîne de montagnes boisées d'un bel effet, soit que sur les pentes en pleine lumière les vallons s'estompent en traînées sinueuses inégales, soit qu'abandonné du soleil, tout se fonde en une teinte sombre uniforme, ne laissant de net que la ligne des crêtes vigoureusement tracée sur le ciel en feu du couchant. Le mont Savalan domine cette chaîne, bien que loin derrière elle, de tout ce que lui donne de supérieur sa haute taille de 4.820 mètres.

Lenkoran est admirablement situé entre la mer et la montagne. Les habitants peuvent jouir des agréments de chaque saison sans trop se déplacer, l'hiver, sur la plage, l'été, au fond de quelque vallée ombreuse du voisinage. Les maisons disparaissent au milieu des

arbres des jardins ; on ne voit guère, du bateau, que les plus proches de l'eau et une sorte de rotonde surmontée d'un clocheton.

La nuit du 4, éclipse de lune presque complète vers 7 heures.

Arrivé à l'embouchure de la Koura et de l'Araxe réunis, le *Corniloff* laisse derrière lui les montagnes et ne longe bientôt plus qu'une côte basse, plate et monotone. Il nous tarde d'être à Bakou, qui apparaît, le 5, entre midi et 1 heure, au milieu d'un nuage de poussière mêlée à la fumée des distilleries de naphte. Ses maisons grisâtres se confondent longtemps avec le sol aride des environs ; elles ne se distinguent qu'à l'approche du port.

6 novembre. — Bakou a été très éprouvé par le choléra, qui a emporté le vice-consul de France, M. Humbert, originaire de Metz, homme de devoir, simple et droit, unanimement loué pour son courageux dévouement durant l'épidémie, dont il a été une des dernières victimes, et regretté de tout le monde.

La ville moderne s'est développée tout autour de la vieille ville persane, principalement le long des quais. Cette dernière seule est intéressante, avec son ancien palais des Khans, qui a conservé son nom originel de Balahissar (haute forteresse), avec sa tour et ses bazars où l'amateur, arrêté par la traversée de la mer Caspienne, peut contenter son goût pour les curiosités de l'Asie, en particulier du Turkestan.

Le palais des Khans domine la vieille ville ; il est construit en pierres de taille ; sa porte d'entrée, délicatement ciselée, fouillée d'arabesques, est un beau

travail persan, de même que le portail de la mosquée.

Ville de Perse, Bakou a été le foyer (ce mot ne peut avoir plus complète application) de l'antique religion de l'Irân, comme la ville sainte des adorateurs du feu. Le sol, si facilement inflammable, se prêtait à merveille aux manifestations du culte mazdéen ; les autels ne devaient pas manquer ; on peut encore en voir un près de Sourakhané, village à quelque distance de Bakou.

L'atèchga de Sourakhané, entretenu par un prêtre jusqu'à ces derniers temps, est bien conservé. Au milieu d'une cour carrée, entourée de cellules, l'autel se compose d'un dôme soutenu par quatre colonnes creuses qui donnaient passage au gaz — exactement comme l'escalier dérobé, dans un temple de Pompéi, permettait au prêtre de monter, sans être vu, dans la statue, également creuse, du dieu qui rendait ainsi les oracles. Aujourd'hui, les cellules sont vides, le feu est éteint, la flamme ne flambe plus au-dessus des chapiteaux des colonnes trompeuses, et le temple, abandonné, est devenu la dépendance d'une usine à pétrole.

Comment quitter Bakou sans faire visite à la Ville Noire, si bien dénommée, que l'on ait voulu signaler soit le sol imprégné de naphte, soit l'épais nuage de fumée qui l'enveloppe, soit l'un et l'autre. Il importe de ne pas être distrait en circulant par les rues, si on ne veut pas avoir le désagrément d'une chute dans cette matière noire échappée des innombrables tuyaux qui, simplement posés à terre, amènent le naphte des puits de Balakhané ; car la Ville Noire ne contient que les usines.

Ces raffineries, bien qu'ayant à peu près toutes le même outillage, n'obtiennent pas les mêmes résultats. En dehors du pétrole, produit direct du naphte, les unes ne retirent du mazout, qui est le résidu de cette première distillation, que des huiles solaires destinées au graissage des machines ; d'autres, en même temps que des huiles solaires, extraient de la benzine, de la vaseline, du kérosène. La proportion des produits marchands sortis du naphte sont, pour cent parties : trente à trente-trois de pétrole et vingt à vingt-deux d'huiles solaires.

Il y a des puits à naphte un peu de tous les côtés autour de Bakou ; les plus importants sont ceux de Balakhanè, qui n'atteignent guère plus de 140 mètres de profondeur, et ceux de Bibaïbad, qui vont jusqu'à 300 mètres. Quelquefois, lors du forage d'un puits, quand on arrive au gisement, le naphte monte avec une telle violence, qu'il lance au loin les outils de forage et sort en un jet de plusieurs mètres de haut, produisant ce que l'on appelle une fontaine jaillissante. Dans ce cas, il suffit de le capter et de le laisser couler dans quelque réservoir, en attendant qu'il soit dirigé sur la raffinerie. Mais, le plus souvent, le naphte n'arrive pas de lui-même au niveau du sol ; on doit le retirer du puits à l'aide d'un seau approprié, long tube cylindrique d'environ 200 litres.

12 novembre. — En trente-trois heures, la Transcaucasie est traversée de la mer Caspienne à la mer Noire. Le train, parti de Bakou à 11 heures du soir, arrive le surlendemain matin vers 8 heures à Batoum.

Jusqu'à Elisavetopol, la vallée de la Koura, que

l'on remonte, ne présente qu'une immense steppe marécageuse. Et même jusqu'à Tiflis, on ne peut guère s'intéresser à la vue du pays. Je revois Tiflis en passant, un peu avant la nuit. Ce n'est plus la ville ensoleillée où nous avons séjourné au commencement de septembre 1889 ; à demi voilée sous une buée légère, elle s'allonge indéfiniment le long du lit profond de la Koura. La nuit est venue lorsque nous entrons dans les pittoresques montagnes qui séparent le bassin de la Caspienne de celui de la mer Noire, montagnes couvertes de forêts à travers lesquelles court la voie d'où il n'est, du reste, pas souvent possible d'apercevoir quelque étendue de paysage.

Batoum a remplacé Poti depuis que la prise de Kars a valu ce port à la Russie. La rade est meilleure, le sol moins insalubre, le climat à peu près pareil avec chaleur humide accablante l'été. Sa population, en voie de croissance, n'atteint pas 10.000 habitants. La ville neuve a ses rues tracées, mais non garnies partout de maisons. Un joli jardin public, au bord de la mer, offre d'agréables promenades fréquentées le soir par la belle société.

14 au 23 novembre. — En mer. Dans la matinée du 14, j'embarque sur le *Cambodge*, des Messageries maritimes, qui lève l'ancre à midi par un beau temps et une mer calme. Quelques décès cholériques ayant encore eu lieu dans la garnison de Batoum, depuis l'arrivée du vapeur, le capitaine n'a obtenu que patente brute. Tout le chargement est à destination de Marseille, nous ne toucherons nulle part. Pas d'escale nous vaudra d'être plus tôt au port.

Le 15, à partir de 3 heures du soir, la mer Noire devient mauvaise et ne cesse de l'être jusqu'à l'entrée du Bosphore, où nous arrivons de nuit, le 16. Impossible d'entrer. Vent violent du sud-ouest. Nous nous abritons un peu en nous approchant de la côte d'Europe et jetons l'ancre pour passer la nuit.

De bonne heure, le 17, nous avançons jusqu'à Cavak, où est la Santé. Considérés comme contaminés, personne ne nous approche, pas même les employés sanitaires qui se contentent de nous compter de leur barque, afin de savoir s'il manque quelqu'un à l'appel, s'il n'en est pas mort depuis le départ de Batoum. Deux hommes de la Santé montent sur le *Cambodge*, qu'ils accompagneront jusqu'à sa sortie des Dardanelles, en vue de s'assurer qu'il ne touchera à aucun point de la côte. Toutes les formalités remplies, il nous est enfin permis de continuer notre route... à 3 heures de relevée. Les Turcs s'entendent à mettre en pratique le précepte *hâte-toi lentement!*

Tout le Bosphore défile à nos côtés, palais de marbre de la côte d'Asie comme de la côte d'Europe, le Bosphore et ses splendeurs, dont le beau ciel bleu n'est pas la moindre. En tout cas, que seraient les autres sans lui? De 4 heures à 5 heures, Constantinople, magnifique, vu de la mer, plein de désillusions dès qu'on y pénètre (1). Le merveilleux décor prend ici de plus grandes proportions. Voici Dolma Baghtché, palais habité par le sultan; Péra, sur

(1) J'ai passé à Constantinople une partie du mois de mai 1880; je n'ai oublié ni les rues malpropres, ni les maisons incendiées, ni le quartier grec en ruine.

la hauteur ; Galata et sa tour ; la Corne-d'Or, à l'entrée de laquelle on jouit d'une vue d'ensemble de la ville, qui arrête le regard et permet à peine de jeter un coup d'œil sur l'autre rive, vers Scutari d'Asie ; Stamboul enfin, le vieux Stamboul, dont on voit le Sérail, ancienne résidence des sultans, le vaste dôme de Sainte-Sophie, la mosquée Ahmed et tant d'autres dont les innombrables minarets s'élançant vers le ciel. Ce panorama inoubliable finit en se cachant derrière la pointe du Sérail. Il reste le temps d'apercevoir le château des Sept-Tours, qui reçoit les ambassadeurs au moment des déclarations de guerre, puis Saint-Stéfano avec la petite maison, au milieu d'un jardin, où a été signé le traité turco-russe, et la nuit tombe, couvrant de son voile ces rians coteaux. Nous sommes en pleine mer de Marmara.

Aux Dardanelles, le 18, à 7 heures du matin, le *Cambodge* dépose au lazaret les deux employés de la Santé montés à Cavak, après quoi il se remet en marche pour déboucher, vers 9 heures, de ce goulot étroit dans la mer Égée. Nous passons devant l'embouchure du Scamandre et voyons au loin « les champs où fut Troie ». Pluie, mer houleuse.

Au milieu du jour, le 19, par une pluie torrentielle et une mer agitée, nous apparaissent, battus par les vagues, les rochers nus de l'antique Cythère, qui devaient être tout autres, j'imagine, quand Vénus avait là son temple.

Pendant la nuit, le temps s'est rasséréiné, la journée du 20 est ensoleillée, la mer Ionienne est calme. Nous entrons dans le détroit de Messine après avoir admiré le coucher du soleil derrière l'Etna, dont le som-

met est ceint de légères vapeurs comme d'une couronne.

En pleine Méditerranée, le 21. Ciel pur, mer tranquille. Les passagers, peu nombreux, une dizaine en tout, se laissent aller sur le pont aux douceurs d'une belle traversée. Le 22 : à midi en vue des côtes de France!!! à 6 heures en vue de Marseille.

On nous envoie en quarantaine au Frioul, pour nous apprendre à ne pas avoir patente nette. Nous nous y rendons l'oreille basse.

Mais vingt-quatre heures après, la joie nous est rendue avec la liberté. Le colonel Fabre, mon ami d'enfance, qui commande le 141^e régiment d'infanterie à Marseille, vient me chercher en barque. Je descends du *Cambodge*, et le 23 novembre avant la fin du jour, je pose le pied sur cette vieille terre gauloise, sur le sol aimé de la patrie.

FIN

VOCABULAIRE DE MOTS PERSANS

EMPLOYÉS DANS LE TEXTE

A

- Ab**, eau.
Abambar, réservoir à eau, citerne.
Abdarkhanè, maison de l'eau.
Abé yakh, eau à la glace.
Ach, soupe.
Aftabè, aiguïère.
Aga, maître, seigneur.
Alem, monde, univers.
Almas, diamant.
Amaret, palais.
Anderoun, intérieur, partie de la maison réservée aux femmes.
Ark, citadelle.
Atéba, médecin.
Atèch, feu.
Atèchga, autel du feu.
Aziz, aimé, chéri.

B

- Bab**, porte.
Bachi, chef.
Badghir (prend vent), ventilateur.
Bagh, jardin.
Baghbân, jardinier.
Baguerkara (aile noire), poule de Carthage.
Bala, en haut.
Balakhane (haute maison), étage surmontant la porte d'entrée d'une habitation.

Bèst, asile.

Biroun, extérieur, partie de la maison réservée aux hommes.

Bouzourg, grand.

C

- Chah**, roi.
Chahi, sou de cuivre.
Chahi sèfid (sou blanc), petite monnaie d'argent.
Chahzadè (né de roi), prince du sang.
Chalvar, pantalon à pieds des femmes.
Chatèr, coureur du chah.
Cheikh, vieillard.
Chems, soleil.
Chirini, douceurs, sucreries.
Choudja, brave.
Choukouh, splendeur, magnificence.

D

- Dafterkhanè**, chance llerie.
Dagh, montagne.
Dakhmeh, tour du silence.
Dar ol fonoun, collège polytechnique.
Daryaï nour (océan de lumière), le plus gros diamant du chah.
Daryatchè, petite mer.
Dèh, village.

Dellak, barbier.
Dervaseh, porte.
Dhareh, roseau odorant et aromate qui en est extrait.
Din, religion.
Dochântèpè, colline aux lièvres.
Doukhtèré, fille.
Dovleh, gouvernement, états souverain.

E

Ebgol, cadeau.
Ekhterchenas, astronome.
Emin, confident.
Estékarè, divination à l'aide du tèsbih.
Etemad, confiance.

F

Fakhr, gloire.
Fal, sorts des livres, du Koran.
Farsakh, mesure itinéraire, chemin parcouru à pied en une heure.
Ferach, serviteur chargé des tentes.
Firouzé, turquoise.

G

Ghechlak, village souterrain.
Goul, fleur, rose.
Goulam, garde, particulièrement des gouverneurs, des légations.
Gouldouzi, tapis à point de chaînette.
Goulistan, roseraie, parterre de fleurs.
Guilim, tapis à double face sans poils.

H

Hadji, pèlerin revenu de La Mecque.

Hakim, médecin.
Hamman, bain.
Hedjlet, tente nuptiale des Iliats.
Henné, arbrisseau qui, réduit en poudre, sert à teindre en rouge les cheveux, la barbe et les ongles.
Hessar ou **hissar**, château, forteresse.

I

Iliat, nomade de l'Elbourz.
Imam, titre donné aux douze premiers successeurs de Mahomet.
Imamzadè (né d'imam), nom donné aux descendants des imams et, par abréviation, à leurs tombeaux.
Inchla'allah, s'il plaît à Dieu.
Iz, honneur, gloire.

K

Kachi, faïences.
Kachi télaï, faïences à reflets métalliques.
Kadjaveh, cacolet, sorte de caisse surmontée de cerceaux en bois recouverts d'étoffe.
Kachkoul, sébile, coque de fruit indien portée au bras par les derviches.
Kalé, forteresse, château.
Kalemkar (travail à la plume), cotonnade peinte.
Kalian, pipe à eau.
Kaliandji, serviteur chargé des kalians.
Kalianfrouz, loueur de kalians.
Kanot, aqueduc souterrain.
Kara, noir.
Karkhanè, tente-cuisine.

Kébab, rôti.

Kébabdji, rôtisseur.

Kèchik, garde, spécialement du chah.

Khabga (lieu où l'on dort), pavillon du chah dans ses androuns.

Khadjè, eunuque.

Khalvet, conseil, assemblée.

Khama, long poignard.

Khan, maître, seigneur.

Khanè, maison.

Khanoum, dame, maîtresse de maison.

Khol, préparation pour noircir les cils et les sourcils.

Kolah, bonnet persan.

Kouh, montagne.

Kourban, immolation.

L

Lahaf, couverture ouatée.

Lalè, tulipe.

Lalèzar, parterre de tulipes.

M

Mact, lait fermenté.

Mafrèch, sacoche, grand sac de cuir.

Mamalek, royaume.

Medjmouèh, vulgair^t medjmeh, plateau circulaire en métal.

Mehmânkhanè (maison des hôtes), hôtel.

Meïdan, place publique.

Mèmber, tribune, chaire à prêcher.

Mèrizkhanè (maison des malades), hôpital.

Mermer, marbre.

Mesdjed, mosquée.

Mirakhor, écuyer.

Mirza, écrivain, lettré.

Moharrem, mois de deuil.

Mollah, prêtre.

Morvarid, perle.

Mouchir, conseiller.

Mouchteïd, grand prêtre.

Mouïn, aide.

Moulk, pays.

Mourd Ab (eau morte), lac entre Enzeli et Recht.

Mouzaffer, défenseur.

N

Nagharakhanè, maison de réjouissance.

Nahar, déjeuné.

Nahar khorden, déjeuner.

Naïeb, vicaire.

Namaz, prière.

Nân, pain.

Nasr, protecteur.

Nazer, intendant, majordome.

Nedjès, impur.

Nèmèd, feutre.

Nizam, militaire.

Norouz, fête du nouvel an.

Noukèr, serviteur.

O

Otaq, chambre.

P

Païn, en bas.

Pehlevan, lutteur.

Pichkèch, cadeau.

Pichkhèdmet, domestique.

Pirahèn, chemisette.

Pol, pont.

Pouchtèbam, terrasse des maisons.

Q

Qahvèdji, cafetier.

Qèlemdân, écrivain.

R

- Ramazan**, Carême.
Ramlè, divination par les dés.
Roubend, voile blanc des femmes.
Roud, rivière.
Rozèkhanè, réunion où se racontent les événements tragiques des premiers temps de l'islamisme.

S

- Sakka**, porteur d'eau.
Salam, salut.
Saltaneh, empire.
Sèfid ou **sèpid**, blanc.
Seïd, descendant de Mahomet.
Seïf, sabre.
Sèr, tête.
Serdar (qui tient la tête), chef.
Sofrè, nappe.
Sourkh, rouge.

T

- Tabar**, hache.
Taher, propre, pur.
Takié, théâtre du chah dans l'Ark.
Takht, plate-forme élevée, trône, lit.
Takhtchè, niche.
Takhtèrvân, litière.
Talar, salon.
Tavous, paon.
Tazié, spectacle, tragédie.
Tchader, tente et grand voile de coton gros bleu des femmes.
Tchader bouzourg, grande tente.
Tchader namaz, vêtement de prière ; les femmes s'en cou-

vrent aussi pour circuler dans la maison.

- Tchader noukeri**, tente des serviteurs.
Tchader takié, tente-théâtre, par analogie avec le Takié de l'Ark.
Tchaï, rivière.
Tchaparkhanè, maison de poste.
Tchaparchagird, postillon.
Tchargat, fichu carré.
Tchartchoub (aux quatre batons), tente-indispensable.
Tcharvadar, muletier.
Tèbriz (fébrifuge), Tauris.
Tèchèkous, éblouir, jeter de la poudre aux yeux.
Tehl, aigrette insigne du pouvoir souverain.
Tèpè, colline, plateau élevé.
Tèsbih, chapelet.
Timsal houmayoun (portrait du roi), décoration persane.
Toman, monnaie d'or.
Top, canon.
Topkhanè (maison des canons), parc d'artillerie.
Toumbak, tabac à kalian.
- V**
- Valiahd**, héritier du trône.
- Y**
- Yakh**, glace.
Yakhtchal, dépôt de glace, glacière.
Yal, veste de femme.
- Z**
- Zel**, ombre.
Zirjournè, jupe.
Zirzamin, sous-sol.
Zoud, vite.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos. v

CHAPITRE PREMIER

DE FRANCE EN PERSE A LA SUITE DE S. M. LE CHAH NASR ED DIN.

Comment je deviens médecin de Nasr ed Din Chah. — Départ de Paris. — La marchande de journaux de Gretz. — Les gamins de Troyes. — Le favori et le signal d'alarme. — L'Alsace évitée. — Mes compagnons. — Séjour à Bade. — Deux généraux allemands. — Le prince Max. — Visite à Heidelberg ; le livre des visiteurs de marque. — Le prince Mentchikoff. — La Solitude. — La Wilhelma. — Munich. — Le lac de Chiem et le château du roi Louis. — Salzbourg ; le général de Thœmmel ; Paracelse ; Mozart. — Vienne : attentions de l'empereur-roi pour le costume militaire français ; dîner de gala à la Hofburg ; embarras d'un archiduc. — Le Danube de Vienne à Budapest. — Le professeur Vambéry. — Sources de l'eau Hunyadi Janos. — Le capitaine Giesl de Gieslingen. — A travers les steppes russes. — Le train impérial. — L'amiral Popof. — Vladikavkaz. — Un complot qui avorte. — Passage du Caucase. — Tiflis ; son gouverneur. — L'Akstafa. — Nomades ; leurs tentes ; leurs moutons. — Le lac de Goktcha. — Ile et monastère de Sévanga. — Akta. — Le mont Ararat vu de Fontane. — Erivan et ses vignes. — Le brigand Kérim. — Etchmiadzin : le Catholicos ; les moines. — Bachnou-rachen et ses moustiques. — Naktchevân. — L'Ararat disparaît. — Djoulfa. — L'Araxe. 1

CHAPITRE II

EN PERSE. — L'AZERBAÏDJAN. — L'IRAK ADJÉMI.

L'héritier du trône reçoit le souverain. — Camp du chah. — Effets d'un feu d'artifice. — Mes premiers serviteurs persans. — La voiture du roi. — Trois êtres humains. — L'ordinaire persan. — Plateau de Kalimguya. — Chasse de l'outarde. — Mérend; ses fruits. — Chaîne du Kara Dagh. — Soumission de Kérim. — Tauris. — Quelques personnages de la suite. — Médecins persans. — Le favori Aziz es Sultan. — La Géorgienne. — Mouzaffer ed Din, valiahd. — Maladie du chah. — Mort d'un soldat de l'escorte. — Oudjân; ses eaux thermales. — Tikmédoch. — Repas du roi. — Karatchamen. — Lieux humides recherchés pour le camp. — Paroles d'Emir Nizam. — Les ablutions. — Turkmentchaï et le traité de 1828. — L'Alsace-Lorraine de la Perse. — Myaneh et *l'argas persicus*. — Le Kaplan Kouh. — Château de la Fille. — Pont du Kézel Ouzen. — Le chah dessinateur. — Djemalabad. — Sertcham. — Les caravansérails. — Le Zendjan Roud. — Nikpây. — Concessions octroyées à des étrangers; les pots-de-vin. — Zendjân et le babisme. — Sultanyeh: le palais; la mosquée de Khoda Bendeh. — Saïnkaké. — Khoremdéré. — L'antique Abhar. — Karaboulag. — Kirichkin. — Les montagnes d'Alamont et la secte des Assassins. — Kazvin. — Les kanots. — Les Abam-bars. — L'imamzadé Hossein et les transports de cadavres. — Coupe de cheveux d'un chiite. — Le chahzadé Naïeb es Saltaneh. — Vieilles divinités. — Seïds et derviches. — Kémender. — Kichlak. — Ynki-Imam: caravansérail et tombeau. — Le Kéredj. — Vue du Demavend. 45

CHAPITRE III

TÉHÉРАН. — L'ARK ET SES PALAIS. — LA VILLE.

Salle du Trône. — Trône de Marbre. — Salam royal. — Hôtel de France. — Les métamorphoses d'un maître d'armes. — Etiquette persane. — L'ambassadeur ottoman. — Le ministre de France. — Les frères du chah. — Le Mouchir. — Le ministre des Affaires étrangères de Sa Majesté. — Une représentation au Takié-Dovleh. — L'Ark. — Musiciens saluant le lever et le coucher du soleil. — Un bést. — Biroun et anderoun. — Le Goulistan. — Les palais d'hiver. — Journée du chah. — M. et M^{me} de Morgan. —

L'anderoun et sa population féminine. — Le palais du Sommeil. — Costumes des femmes persanes. — Le nain du roi. — Le chahzadè Zel es Sultan. — Musée de Sa Majesté. — Trône des Paons. — Globe terrestre de Nasr ed Din. — Premier tramway. — Les chasses privées. — Les cadeaux. — Un médecin français établi au Kurdistan. — Le collège polytechnique. — Deux Français professeurs au Dar ol Fonoun. — Mariage d'Aziz es Sultan. — Ebgol et pichkèch. — Palais de Naïeb es Saltaneh. — Rapports de malade à médecin. — Emin es Sultan et sa famille. — Le roi chez son premier ministre. — Le dernier-né du chah; sa mère. — Emin Agdas. — Européennes dans les anderouns. — Bijoux du chah. — Un hammam de l'anderoun royal. — Toilette d'une dame persane. — Description de Téhéran. — Revue au Champ de Mars. — Cérémonie de Norouz. — Rubis monstre. — Emin Agdas va se faire opérer à Vienne. — Le Ramazan. — Le palais de Nagarestan. — Badr es Saltaneh est opérée de cataracte. — Retour d'Emin Agdas aveugle. — Témoignages de reconnaissance de Badr es Saltaneh.	126
---	-----

CHAPITRE IV

LES MAISONS DE PLAISANCE ET LES CHASSES ROYALES. —

PLATEAUX ET VALLÉES DE L'ELBOURZ. —

LE MAZENDERAN.

Vie nomade du chah.	219
-----------------------------	-----

1889. — Femmes de l'anderoun en voyage. — Dochântépè. — Aniseh ed Dovleh. — Dadjroud. — Les francolins. — Chasse au bouquetin. — Faucons, perdrix et tihous. — Deux panthères. — Acte de courage de Medjed ed Dovleh. 220

1890. — La route de Chimran et ses rosiers. — Mon train de voyage. — Villas des légations. — Stations thermales fréquentées. — Le palais de Sahabkranié. — Latian. — Lavassan-Bouzourg. — Le Lar. — Les Iliats. — Truites du Lar Roud. — Le kiosque d'Argoun Khan. — Palour et ses vipères. — Le Demavend. — M. Sven Hedin fait l'ascension du Demavend. — Avché. — Hassanabad : Etemad es Saltaneh dévalisé; réception de la favorite. — La légation de Russie au complet. — Fête du Kourban Baïram. — Pèlerinage d'Emin Agdas à Mechhed. — Défilé des dames de l'anderoun. — Le palais de Cherestanek. — Chasse au mouflon. — L'âch. — Avalanche de pierres. — Saltanetabad : le palais et ses dépendances. — Soirée à Kamranié. — Golendohek. — Rentrée en ville. — Ma maison dans l'Ark 228

1891. — Echretabad. — Kasr i Kadjar. — Premiers effets des concessions accordées aux étrangers. — Comité de l'Alliance française. — Chahzadè-Abdul-Azim. — Rey. — La Tour du silence. — Les guèbres; leur prêtre Manoukdji. — Le chah passe par mon campement. — Etemad es Saltaneh reçoit à diner Emin es Sultan. — Médisance et calomnie. — Le favori invite à la chasse un fils du roi. — La jeune Katty Greenfield. — Lachkarak. — Tcharbagh. — Filzamin. — Siahpelas. — Chambre nuptiale des Iliats. — Yartkhan-Larkhan. — Deux singulières revues. — Ochân. — Village et vallée de Cherestaneh. — Paralysie d'Emin Agdas; son énergie. — Le Cherestaneh Roud, la Laura et le Kéredj. — Kadjar. — Kandovân. — Siahbiché. — Pluie et brouillards du Mazenderan. — Accidents de route. — Retour forcé. — Fin du roman de Katty Greenfield. — Mort de Djehanghir Khan. — Age du chah. — Kasr i Firouzé. — L'anderoun de Sahabkranié. — Le bâton de Hafiz. — Sourkh i Hessar. — Les chiïtes et l'anniversaire de la mort d'Omar. — Emplacement d'Apamée. — Fin des excursions. — Belle végétation d'un jardin 266

CHAPITRE V

LA CONCESSION DES TABACS. — LES TROUBLES. — L'ÉMEUTE.

Quelques passages de la concession des tabacs. — Les Anglais et le représentant de la France. — Influence du mouchteïd de Kérébela. — Troubles à Tauris. — Mesure de faveur à l'endroit de l'Azerbaïdjân. — Agitation à Ispahan. — Hadji Mohammed Hassan. — Destitution d'Emir Nizam. — Alemghir, nouveau prophète. — Portes de l'Ark murées. — Sahad Dovleh est envoyé à Kelardècht contre Alemghir. — Difficulté de frontière. — Excursion à Ali-Chah-Abbas. — Pierres précieuses enlevées au trône des Paons. — Exécution du coupable. — Alemghir pris et amené à Téhéran. — Les Persans cessent de fumer. — Les mollahs sont maîtres de la situation. — Sa Majesté cherche à se débarrasser de ses ennuis en allant à Dochântèpè puis à Djadjroud. — Panthère près du camp. — Le gouverneur de Kazvin obligé de quitter la ville. — Retour du roi à Téhéran. — Affiches menaçantes sur les murs de la ville. — Postes militaires établis sur la demande des agents diplomatiques. — Le chah promet de retirer la concession. — L'émeute. — Aichtiani. — Mouïn Nizam. — La fusillade. — La concession des tabacs est définitivement retirée. — L'influenza en ville. — Mort de Mouchir ed Dovleh; sa succession. — L'interdiction de fumer est levée. —

Le chah atteint de grippe. — Départ du représentant de la Turquie. — Le nouveau Mouchir. — Changement de nom en changeant de titre. — Rôle de la police. — Le plus gros diamant du chah. — L'estékarè de la mère du valiahd. — Emin es Sultan se rapproche des Russes. — Le chah complètement rassuré célèbre Norouz avec pompe. — L'entente est faite sur l'indemnité à payer pour le retrait de la concession des tabacs. — Fin de la crise 307

CHAPITRE VI

VOYAGE AU FERAGHAN. — L'ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA.

Faux jugements sur Nasr ed Din. — Fête de nuit au jardin des Roses. — Mort de la mère du valiahd. — Aïcha et Lèila. — Kèbrizek. — Un diplomate mis à l'épreuve. — Aliabad. — La petite mer de Saveh. — Loess et efflorescences salines. — Menzérié. — Koum. — Remède d'empirique. — Tagounek. — Eaux saumâtres. — Nèizar. — Hakim el Mamalek. — Doudéhek. — Zel es Sultan et l'héritage de Mouchir el Mouk. — Délidjan. — La digue de Nimvar. — Mahalat et sa source. — Ruines de Khorhé; l'ossuaire. — Arrè. — Tchoougàn; recommandation du chah. — Indjédân et son gibier. — Effet de mirage. — Sultanabad; ses tapis. — Femme poète. — Sèdeh. — Namek-Khour. — Amarat et le seïd Hadji Aga Mohsein. — Hèkèin. — Astané et l'imamzadè Sahl Ali. — Femmes arméniennes. — Les grottes d'or. — Golézer. — Gomarkhan. — Bouroudjird. — Lours et Bakhtyaris. — Vennaï. — Sari Aslam et Choudja es Saltaneh. — Grande revue. — Bardèsara. — Sarab. — Le Ghamas Ab. — Le choléra est à Mechhed et à Recht. — Baba-Roustem. — La police du camp. — Nehavend; son tumulus. — Vesatch et ses lièvres. — Ferasvedj; les caravanes de cadavres. — Toui; une colonie de princes. — L'Elvend et ses sources. — Deraver. — Le tombeau du prophète Habacuc. — Premier jour de l'année 1310 de l'hégire. — Plateau de Malaher. — Un village souterrain. — Nanadj. — Kesp et ses kanots. — Dizabad. — Djiria. — Saroug. — Achiàn et ses guilins. — Ghatlè imam Hossein. — Encore le favori. — Dastdjerd. — Aveh et l'imamzadè Abdullah Moussa. — Yelabab. — Le choléra est à Téhéran. — Saveh et son abambar. — Fethabad. — Mamounyeh. — Pick. — Rabat-Kérim. — Khasemabad et les visiteurs venus de Téhéran. — Saltanetabad contaminé. — Cherestaneh et l'épidémie. — Nombreuses victimes à Téhéran. — Sa Majesté rentre en ville. — Demande de congé. — Honneur inespéré 350

CHAPITRE VII

RETOUR EN FRANCE. — LE GHILAN. — DE RECHT
A MARSEILLE.

Désorganisation du service des relais. — Insécurité des routes. — Les étapes de Téhéran à Kazvin. — Agababa. — Mèzerè et ses punaises. — Ismaïlabad. — Le col du Kharzan. — Kharzan et son cimetièrè. — Le Takht i Soleïman. — Patchinar. — Le Chah Roud. — Mendjil; son tchaparkhanè. — Les derniers employés de la Compagnie des tabacs. — Le pont de Mendjil. — Violence du vent. — Le Séfid Roud. — Roudbar et ses oliviers. — Ravins de la route. — Roustemabad. — Les forêts du Ghilan; leur insalubrité. — Khoudoum; — Costume des Ghilanis. — Caravansérail de Sengher. — Recht : ses tapis; visite au gouverneur. — Pirbazar. — Le Mourd Ab. — Enzeli. — En mer sur le *Corniloff*. — Lenkoran. — Bakou. — L'atèchga de Sourakhanè, — La Ville Noire. — Puits à naphte de Balakhanè et de Bibaïbad. — De Bakou à Batoum. — La mer Noire. — Le Bosphore. — Constantinople. — Les Dardanelles. — *Campos ubi Troja fuit*. — L'île de Cythère. — L'Etna. — Côtes de France. L'arrivée au port. 413

TABLE DES GRAVURES

Les gravures reproduisant des photographies sont presque toutes inédites et proviennent, pour la plupart, de Nasr ed Din Chah, lui-même, de ses photographies ordinaires et d'amateurs de son entourage; dix-neuf autres gravures donnent des croquis de l'auteur dessinés d'après nature; quatre miniatures en couleur sont de peintres persans; enfin, un plan, trois cartes régionales et une carte d'assemblage ont été dressés sur les indications de l'auteur.

GRAVURES

Gravures	Pages	Gravures	Pages
1 Dr Feuvrier . . . frontispice		21 Ynki-Imam	120
2 Nasr ed Din Chah	9	22 Porte de Kazvin, à Téhéran.	121
3 Emin es Sultan.	17	23 Salam au Takht i Mermer	128
4 Mirza Nizam	25	24 Moulkara.	129
5 Mtskhet	33	25 Le chah, quelques membres de sa famille et divers personnages	136
6 Etchmiadzin	41	26 Yaya Khan	137
7 Etemad es Saltaneh	49	27 Représentation au Takié-Dovleh	141
8 Chaters.	56	28 Nagharakhanè et canon des Perles	145
9 Emin es Sultan. Emin é Khalvet.	61	29 L'eunuque au canard.	147
10 Chahzadè Mouzaffer ed Din, valiahd	65	30 Le chah dans la chambre des Brillants.	152
11 Etemad es Saltaneh lit au chah les journaux français	80	31 Chems ol Amaret.	153
12 Caravansérail de Tikmédoch.	83	32 Le chah promené en voiture dans le Goulistan.	157
13 Maison de Machti Mohammed, à Turkmen-tchaï	89	33 Khabga et jardin de l'anderoun	160
14 Pont du Kézel Ouzen.	93	34 Chahzadè Zel es Sultan	165
15 Djemalabad.	96	35 Assis à la porte du Musée, le chah se fait préparer des truffes.	169
16 Madame Sucre-Candi.	97	36 Musée et sphère de Nasr ed Din	177
17 Palais de Sultanyeh	104		
18 Mosquée de Sultanyeh.	105		
19 Mehmânkhanè de Kazvin.	113		
20 Chahzadè Naïeb es Saltaneh.	117		

Gravures	Pages	Gravures	Pages
37 Aziz es Sultan et mouflons	181	57 Le chah et sa chasse	285
38 Emin es Sultan entre son frère et son beau-frère et d'autres personnages	185	58 Iliats du Lar	288
39 Mosquée du Sepeh Salar	193	59 Halte dans l'Elbourz	289
40 Meïdan-Ark à Norouz	201	60 Kasr i Firouzé	297
41 Taghidjân Mazenderani, soldat	209	61 Sourkh i Hessar	301
42 Dochântèpè	217	62 Amphithéâtre d'Apamée	305
43 Sieste du chah	224	63 Naïeb es Saltaneh occupé à sa correspondance	313
44 Tchader bouzourg	229	64 Mollah faisant estékare	321
45 Façade nord du palais de Sahabkranié	233	65 Gouter du chah	329
46 Camp du Lar	237	66 Meïdan-Chah et rue Naïeb-es-Saltaneh	332
47 Repas de gala persan	241	67 Guèbre et son âne	337
48 Préparation de l'âch	249	68 Pehlevans	344
49 Le chah déjeune sous le nahar khori	257	69 Dafterkhanè	345
50 Abdarkhanè de Saltanetabad	261	70 Tombeau de Fathma, à Koum	353
51 Tour de l'horloge à Saltanetabad	264	71 Ruine de Khorhé	361
52 Habitation du docteur Feuvrier dans l'Ark	265	72 Gomarkhan	377
53 Dakhmeh	269	73 Paysans de la campagne de Nehavend	385
54 Mosquée de Chahzadè-Abdul-Azim	272	74 Paysannes de la campagne de Nehavend	389
55 Manoukdji, grand-prêtre des guèbres	273	75 Tombeau de Habacuc	393
56 La fiancée de l'Iliat sous le hedjlet	281	76 Centenaire d'Achtiân	400
		77 Marchand de raisins	401
		78 Abambar de Saveh	409
		79 Patchinar	421
		80 Khoudoum	425
		81 Pont de Recht	429
		82 Enzeli	432
		83 Lenkoran	433

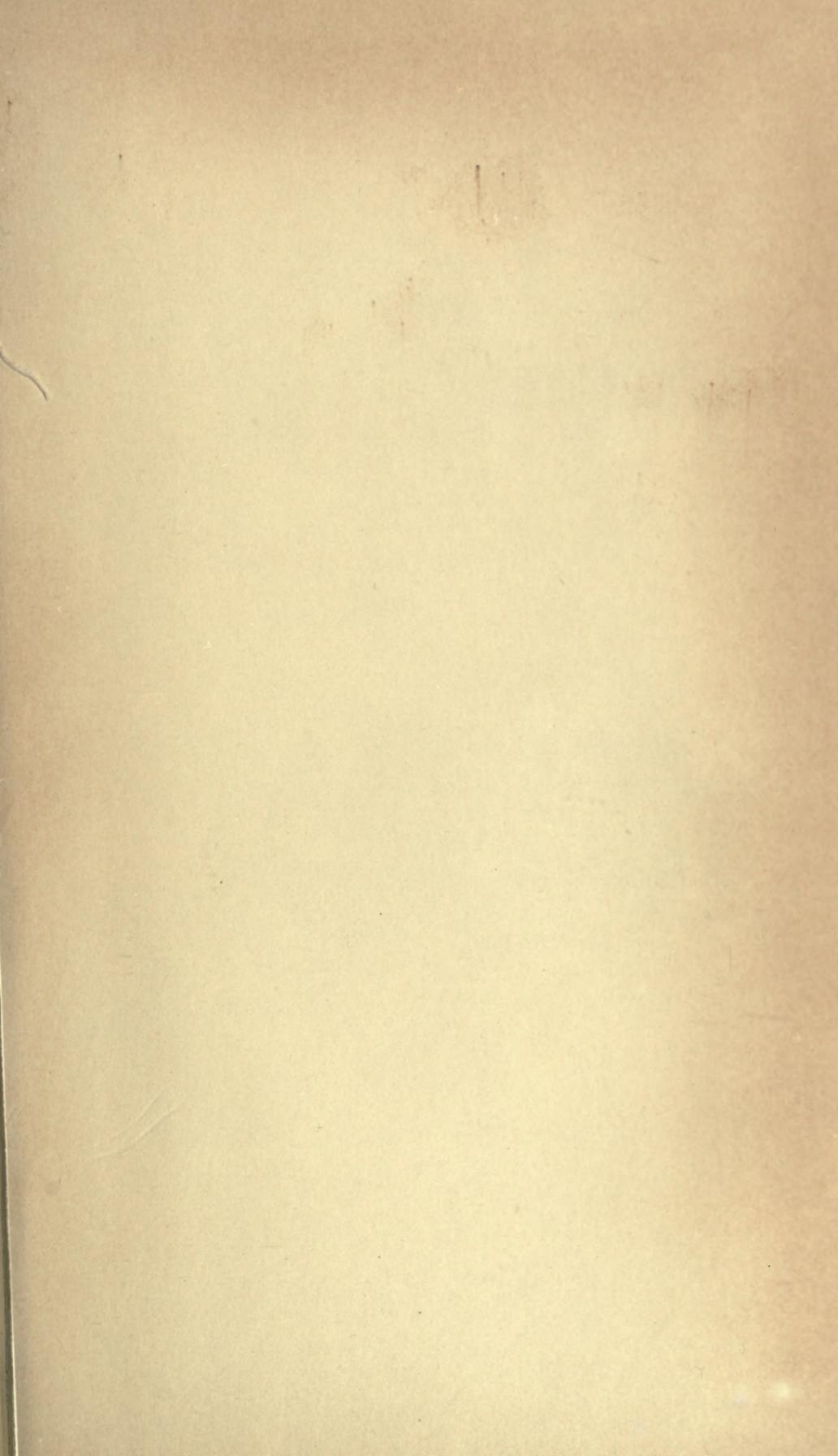
CARTES ET PLAN

1 Perse. — Carte d'assemblage	viii	3 Téhéran. — Plan de l'Ark. Les Palais du chah	161
2 Perse. — Région Nord-Ouest	73	4 Perse. — Région Ouest	369
		5 Perse. — Région Nord	417

ERRATA

Page	Au lieu de	Lire
18	la Kouban	le Kouban
45	dùs	dus
113	Hehmankhanè	Mehmânkhanè
124	de Demavend	du Demavend
127	délicatement et fin comme	délicatement comme
140	ferach bach	ferach bachi
175	tant qu'elle	tant, qu'elle
179	publique.	publique,
—	Téhéran,	Téhéran.
184	ministre atteint	ministre, atteint
197	quatres	quatre
217	Dochântépé	Dochântèpè
278	s'est laissée enlever	a été enlevée récemment
286	ne fait qu'arriver	ne fait que d'arriver
302	s'est laissée aplanir	s'est laissé aplanir
332	ayant en tété	ayant en tête
336	je gage très volontiers.	je gage, très volontiers
386	Ghamas Ab	Gamas Ab
428	a route	la route
444	(Imam) successeurs	successeurs

1-2-9. — TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}.



DS
258
F48

Feuvrier, Jean Baptiste
Trois ans à la cour de
Perse

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
